



HAL
open science

Æthelred II et le massacre de la Saint-Brice : histoires et représentations, XIe-XVIIIe siècles

Tristan Pollet

► **To cite this version:**

Tristan Pollet. *Æthelred II et le massacre de la Saint-Brice : histoires et représentations, XIe-XVIIIe siècles*. Histoire. 2022. dumas-04077614

HAL Id: dumas-04077614

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04077614>

Submitted on 21 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MÉMOIRE DE RECHERCHE

Æthelred II et le massacre de la Saint-Brice.

Histoires et représentations, XI^e-XVIII^e siècles



UNIVERSITÉ
CAEN
NORMANDIE

Tristan Pollet
22000407

Sous la direction d'Alban Gautier

Remerciements

J'adresse de profonds remerciements au directeur de mes recherches monsieur Alban Gautier, professeur en histoire médiévale à l'université de Caen Normandie, pour l'écoute et la compréhension dont il a fait preuve tout au long de ces deux années de Master, également pour ses conseils de lecture et d'écriture qui se sont révélés essentiels pour la composition de ce mémoire de recherche.

Je remercie en outre monsieur Pierre Bauduin, lui aussi professeur en histoire médiévale au sein de l'université de Caen Normandie, qui s'est rendu disponible lorsque je le sollicitais pour des renseignements complémentaires nécessaires à mon travail.

Je suis reconnaissant envers mes camarades du bureau de l'Association des Étudiants en Histoire de Caen (AEHC) pour le soutien moral qu'ils m'ont apporté, ainsi que pour leurs encouragements.

J'adresse enfin mes remerciements à mes pluriels relecteurs, issus de ma famille ou comptant parmi mes amis, pour leurs regards extérieurs qui constituent une assistance indispensable.

Page de couverture :

Illustration d'Æthelred II.

Illuminated manuscript, *The Chronicle of Abingdon*, c.1220. MS Cott. Claude B.VI folio 87, verso, The British Library.

Introduction	1
I. Sources et auteurs	9
Chapitre premier - Du massacre de la Saint-Brice à Matthieu Paris.	
Trois siècles déterminants pour forger la légende	10
A. Les récits les plus contemporains	10
B. Les <i>Gesta Normannorum ducum</i> , première pierre jetée sur le règne d'Æthelred ...	13
C. Une première floraison historiographique au XII ^e siècle	16
D. Une deuxième vague portée par les auteurs de Saint-Alban	23
Chapitre II - Du chroniqueur médiéval à l'historien moderne : la lente transition	28
A. Le déclin de la tradition monastique	28
B. La transition vers la modernité en histoire	32
Chapitre III - L'émergence de l'histoire moderne	39
A. Les précurseurs de l'approche critique	39
B. Une histoire du massacre plus lucide au XVIII ^e siècle	42
II. Æthelred II <i>unræd</i>	49
Chapitre IV - Une accession au trône chaotique	51
A. Un roi fratricide ?	51
B. Des débuts défavorables	56
Chapitre V - Le gouvernement fragilisé par des querelles internes ...	60
A. Dunstan de Cantorbéry, adversaire politique et spirituel d'Æthelred II	60
B. Une loyauté fluctuante	68
Chapitre VI - Anglo-Saxons, Scandinaves, Normands	73
A. Face au péril danois	73
B. Diviser l'ennemi	80

III. Forger la légende : XI^e -XIII^e siècles	85
Chapitre VII - Autour du massacre : causes et conséquences	87
A. Les différentes causes proposées par les auteurs	87
B. La colère de Sven de Danemark	94
C. Le déroulement des représailles	100
Chapitre VIII - Écrire le massacre au Moyen-Âge : pourquoi les versions diffèrent ?	105
A. Des rapports à l'événement subjectifs	105
B. Le massacre de la Saint-Brice : événement ou argument ?	110
C. Une dimension religieuse	117
IV. Le massacre de la Saint-Brice au cœur de la transition historiographique	125
Chapitre IX - Les derniers récits médiévaux	127
A. Le déclin de la tradition monastique	127
B. Une transition incertaine	130
Chapitre X - L'émergence de nouvelles références	136
A. Une absence de compositions originales	136
B. Un <i>halo de légendes</i> renouvelé	141
V. Le massacre de la Saint-Brice au prisme des mutations d'une discipline historique moderne	147
Chapitre XI - Une nouvelle méthode en histoire : le regard critique	148
A. Les évolutions de la discipline historique	148
B. Apporter de nouveaux questionnements	151
Chapitre XII - Quelle version s'impose ?	155
A. L'héritage médiéval	155
B. Les produits de la méthode critique moderne	162
C. Quelques illustrations tardives	167

VI. Le massacre de la Saint-Brice : héritages . . .	175
Chapitre XIII - Ce que suggèrent les chercheurs	176
A. La question de l'ampleur du massacre	176
B. Les potentiels indices archéologiques	183
Chapitre XIV - Le massacre de la Saint-Brice porte-t-il bien son nom ?	187
A. Une dénomination tardive	187
B. Quelques réflexions sur la dénomination actuelle de l'événement	190
Chapitre XV - Æthelred II et le massacre de la Saint-Brice dans la fiction	198
A. Un personnage encore aujourd'hui moqué dans la culture populaire	198
B. Le massacre de la Saint-Brice à l'écran : la série <i>Vikings : Valhalla</i>	206
Conclusion	215
Annexes	219
1. Les raids vikings en Angleterre entre 980 et 988	220
2. Les <i>ealdormen</i> sous Æthelred II	220
3. Les différents versements du tribut	221
4. La famille royale de Wessex d'Alfred aux enfants d'Æthelred II.	221
5. Traduction de l'ASC, 1002 par Alban Gautier	222
6. Texte intégral en latin du discours d'Æthelred selon Polydore	223
7. "Dane-geld (A.D. 980-1016)" de Rudyard Kipling	224
8. Charnier de Ridgeway Hill, Dorset	225
9. Charnier du St. John's College, Oxford	225
10. Pharaon rend la justice sous des traits anglo-saxons	226
11. Tableau de fin de partie sur <i>Sid Meier's Civilization VI</i>	226
Bibliographie	227

Æthelred II et le massacre de la Saint-Brice.

Histoires et représentations, XI^e-XIII^e siècles

Tristan Pollet

Sous la direction d'Alban Gautier

Université de Caen Normandie

Introduction

« 7 on þam geare se cyng hēt ofslean ealle þa Deniscan men þe on Angelcynne wæron.
Ðis wæs gedon on Britius mæssedæg · forðam þam cyninge wæs gecyð · þ̅ hi woldan
hine besyrwan æt his life · 7 siððan ealle his witan · 7 habban siþþan þis rice. »

*Chronique anglo-saxonne*¹ (manuscrits C, D, E).

L’auteur des annales d’Æthelred dans la *Chronique anglo-saxonne* ne nous laisse qu’un compte rendu très laconique de l’événement que les historiens appellent le massacre de la Saint-Brice. Alban Gautier m’a proposé une traduction littérale de ce passage², me permettant d’en établir la suivante : « Et en cette année le roi ordonna que soient tués tous les hommes danois qui se trouvaient parmi le peuple anglais, cela fut fait le jour de la fête de [saint] Brice³ car le roi avait été averti qu’ils complotaient contre sa vie et celle de ses conseillers afin de s’emparer par la suite de son royaume. » Aujourd’hui, le massacre de la Saint-Brice fait partie de ces épisodes de l’histoire mal connus et auréolés de légendes. La série télévisée *Vikings : Valhalla*, diffusée sur Netflix depuis le 25 février 2022, propose en guise de scène d’ouverture une représentation de l’événement. On peut y voir un petit village d’Angleterre habité par de paisibles colons scandinaves. Alors qu’ils fêtent la Saint-Brice et ne se doutent de rien, des soldats anglo-saxons surgissent soudainement et mettent le village à feu et à sang : ils massacrent les hommes, mais aussi les femmes et les enfants, et réduisent la moitié des bâtisses en cendres. Ce qu’on peut observer durant ces quelques premières minutes n’est ni anodin, ni aléatoire : c’est la conséquence de plusieurs siècles de récits successifs ; d’amplifications et de manipulations de la matière historique par de nombreux chroniqueurs et historiens qui peu à peu, au fil des siècles, contribuent à façonner le massacre en confondant volontairement ou non le fantasme et la réalité.

C’est en majeure partie pour cette raison qu’on ne sait, à vrai dire, quasiment rien sur ce massacre. La seule certitude que l’on peut se risquer à avoir, selon la confiance que l’on accorde à la *Chronique* et avant d’entrer dans cette étude, est que des Danois ont été mis à

¹ ASC, selon l’abréviation commune pour *Anglo-Saxon Chronicle*. Cette citation est tirée de l’entrée pour l’année 1002.

² Pour l’intégralité de la traduction d’Alban Gautier, se référer à l’annexe 5 p. 222.

³ C’est-à-dire le 13 novembre.

mort en Angleterre vers l'an 1002, et que le roi a pu ne pas être étranger à cette initiative. Ce postulat de départ sera évidemment discuté au cours de mon développement. Du reste, il est permis de douter de chacune des chroniques et des histoires qui relatent l'événement : la plus ancienne d'entre elles est composée déjà plus d'un demi-siècle après les faits, qui plus est sous la plume d'un Guillaume de Jumièges peu scrupuleux quand il s'agit de ternir le règne d'Æthelred II, le roi supposé instigateur du massacre. À travers son récit et ceux de ses successeurs, le massacre de la Saint-Brice se voit étoffé de détails violents, de personnages à l'authenticité douteuse, de causes multiples et parfois farfelues, tant de mythes dont rien ne justifie l'existence mais desquels je vais, au cours de ce travail, discuter l'origine.

Face à ces représentations construites de toutes pièces, les historiens actuels s'efforcent de replacer le règne d'Æthelred II dans son contexte. Les spécialistes de la question comme Simon Keynes, Ryan Lavelle, Ann Williams ou encore Levi Roach, pour n'en citer que quelques-uns, s'emploient donc à réhabiliter le roi et déconstruire sa réputation injustifiée, surtout depuis les années 1970 et le début de l'étude des chartes d'Æthelred II⁴. Ils rappellent que tout ce qui se dit sur le massacre n'est que pure spéculation, y compris les suggestions que les recherches les plus récentes permettent d'oser. C'est pourquoi ce mémoire n'aura pas la prétention de déterminer le déroulement exact des faits et, s'il peut tout de même apporter un peu de lumière sur les choses qui paraissent envisageables et celles qui le semblent moins, il n'aura probablement rien de nouveau à offrir quant aux hypothèses sur le cours du massacre, par rapport au travail déjà accompli par les susdits historiens.

En revanche, le but de ce travail est d'étudier l'évolution des représentations du massacre de la Saint-Brice à travers le prisme de ceux qui écrivent l'histoire de l'Angleterre au fil du temps. Il s'agira d'explorer les grandes œuvres médiévales anglo-saxonnes et surtout anglo-normandes, mais aussi les textes postérieurs d'auteurs majoritairement anglais. Je me vouerai à l'évaluation de l'évolution des différents récits, de leur fiabilité, de leurs sources et aussi du degré de liberté de ces auteurs par rapport aux sources en question. Au total, la période couverte par mon étude s'étendra du XI^e siècle au XVIII^e siècle. Une telle amplitude chronologique ne saurait mener à un corpus exhaustif dans le cadre d'un travail de mémoire, aussi mon travail se concentrera-t-il sur les principaux textes de chaque période, un éventail d'œuvres somme toute plutôt large. Le choix de ces sources s'appuie sur plusieurs grandes synthèses réalisées par des historiens sur l'historiographie en Angleterre, notamment les

⁴ Konshuh, « Anraed in their Unraed: The Æthelredian Annals (983-1016) and their Presentation of King and Advisors », p. 140.

travaux d'Antonia Gransden⁵ et ceux, plus récents, d'Olivier de Laborderie⁶ et de Daniel Woolf⁷.

Ces sources feront l'objet d'une présentation plus approfondie dans la première partie de ce travail. Les sources du XI^e au XIII^e siècle sont d'une importance capitale car elles posent les bases de la grande majorité des légendes qui orbitent autour du massacre de la Saint-Brice. J'étudierai donc les *Gesta Normannorum ducum* de Guillaume de Jumièges, premier grand texte normand à relater le massacre en en amplifiant les détails et les répercussions. On assiste à l'aube du XII^e siècle à une véritable floraison de chroniques concernant l'Angleterre anglo-saxonne, parmi lesquelles figurent l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon, et les encore plus importantes *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury. Ces deux textes sont fondateurs pour le sujet qui m'occupe, ils serviront de sources à de très nombreux auteurs postérieurs. Pour cette période, je prendrai également en compte les travaux de Jean de Worcester, de Geoffroy Gaimar, d'Ælred de Rievaulx, de Wace et d'autres encore que je prendrai le temps de présenter dans mon développement. La fin de cette époque cruciale est marquée par l'influence des moines de l'abbaye de Saint-Alban, notamment Roger de Wendover et ses *Flores historiarum*, Matthieu Paris et ses *Chronica maiora*, ou encore la chronique anonyme attribuée à Jean de Wallingford.

À partir de la deuxième moitié du XIII^e siècle et avec la mort de Matthieu Paris s'ouvre une période plus délicate à aborder. Jusqu'aux premières décennies du XVI^e siècle, l'écriture de l'histoire en Angleterre connaît des mutations, importantes mais aussi assez lentes à se mettre en place. Les œuvres d'histoire générale – celles qui m'intéressent pour ce travail – se font bien moins fréquentes. La tradition monastique perdure un temps, puis est peu à peu remplacée par une vision plus moderne de l'écriture de l'histoire. Cette évolution se ressent à travers les deux principales œuvres que j'ai choisies pour cette période : d'une part, le *Polychronicon* de Ranulf Higden, composé au cours du XIV^e siècle, fidèle à la tradition monastique et fort d'un important succès populaire grâce à deux traductions dans la langue vernaculaire de son œuvre en latin ; d'autre part, l'*Anglica historia* de Polydore Virgile, séculier italien à la cour anglaise au début du XVI^e siècle et premier à écrire une grande histoire de l'Angleterre influencée par les idées de la Renaissance et de l'humanisme. Ces

⁵ Gransden, *Historical Writing in England. c.550 - c.1307*. (vol. 1) et Gransden, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century* (vol. 2).

⁶ Laborderie, « Les historiens anglais de la première moitié du XII^e siècle et la redéfinition de l'identité nationale » et « Histoire mémoire et pouvoir: les généalogies en rouleau des rois d'Angleterre (1250-1422) » (édition en 2012 de sa thèse soutenue en 2002 sous la direction de J. Le Goff).

⁷ Woolf, « Historical Writing in Britain from the Late Middle Ages to the Eve of Enlightenment ».

deux textes représentent ce progressif passage de la tradition à la modernité de l'historiographie en Angleterre. J'évoquerai également les sources laissées par d'autres auteurs comme Thomas Walsingham, Thomas Rudborne ou encore, plus tard, Robert Fabyan.

À cette période inconstante succède une ère au cours de laquelle on voit peu à peu apparaître une conception plus moderne du travail de l'historien. De la chronique de Raphael Holinshed, au XVI^e siècle, jusqu'aux histoires de James Tyrrell, David Hume ou encore Sharon Turner au XVIII^e siècle, en passant par l'œuvre intéressante de John Speed au début du XVII^e siècle, on perçoit le passage du simple travail de copie ou de compilation à celui d'historien, guidé par la remise en question de certains récits et le questionnement sur les versions communément acceptées. Cette évolution de la manière d'écrire l'histoire est importante car le massacre de la Saint-Brice est justement un événement dont l'ampleur a probablement été décuplée et qui mérite une remise en question, aussi sera-t-il utile à cette étude de rendre compte de la manière dont le présentent ces auteurs tardifs.

Ces nombreuses sources issues d'époques bien différentes me permettront de traiter la question des représentations du massacre de la Saint-Brice dans l'historiographie anglaise. J'ai souhaité joindre à cette étude de l'événement une réflexion sur le personnage du roi Æthelred II. Des siècles durant, le souverain anglo-saxon souffre d'une terrible réputation : paresseux, faible, ivrogne, prompt à la luxure, il est aujourd'hui connu sous le nom d'Æthelred *le Malavisé*.⁸ Accusé d'incapacité face au renouveau des incursions scandinaves en Angleterre à partir des années 980, méprisé pour sa défense militaire inefficace et sa politique d'apaisement de l'envahisseur par l'argent, le roi semble cumuler tous les défauts. Cette réputation, il l'acquiert au fil des chroniques, des récits médiévaux et des possibles histoires orales qui amplifient et déforment le moindre de ses actes. Parmi ceux qui écrivent l'histoire, son image est transmise de génération en génération et encore au XIX^e siècle Æthelred II est présenté comme une plaie pour l'Angleterre : au moment d'évoquer la mort du roi, E. A. Freeman écrira en 1870 que « l'Angleterre était enfin libérée du pire et du plus faible des rois qu'elle avait engendrés⁹ ». Pourtant, depuis le milieu du XX^e les historiens s'attellent à lui rendre justice, à démêler le vrai du faux et à replacer dans son contexte un roi dont le règne n'a peut-être pas été si différent de ceux de ses prédécesseurs.

⁸ En anglais, *Æthelred the Unready*.

⁹ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 378.

Pour cette raison, la figure du roi Æthelred II se révèle d'un intérêt majeur dans le cadre de mon enquête : elle est indissociable de l'image du massacre de la Saint-Brice dont il serait l'instigateur. À tout crime son coupable, et le souverain anglo-saxon est dans le cas présent bien souvent le grand accusé. Pour comprendre les récits des différents auteurs, il est indispensable de se plonger dans les représentations d'Æthelred qui, elles aussi, sont baignées de légendes et de prophéties plus sombres les unes que les autres. Cette fois encore, je ne m'emploierai pas à faire le travail que d'autres ont déjà fait : mon but ne sera pas de plaider la culpabilité ou l'innocence du roi, mais simplement de rendre compte des éléments nécessaires à l'appréhension et à la compréhension de la situation dans laquelle il se trouve à l'aube de l'an 1002.

Pour mener à bien mon raisonnement, j'organiserai cette étude en six grandes parties. La première sera une présentation formelle et chronologique du corpus de sources sur lesquelles se fondent mes recherches, ce qui me semble d'autant plus pertinent qu'il s'agit d'un travail sur l'évolution de l'historiographie. Chacune des chroniques, histoires et autres œuvres sera exposée avec son ou ses auteurs ainsi que l'intérêt qu'elle présente. Cette présentation occupera trois chapitres, selon le découpage chronologique que j'ai choisi d'appliquer au cours de ce mémoire, présenté dans les paragraphes suivants.

La seconde partie concernera le roi Æthelred et prendra la forme d'un compte rendu assez précis de l'image qui lui est construite au fil des différentes sources. Je mettrai en avant toutes les raisons pour lesquelles il est dénigré, tous les éléments sur lesquels se fonde sa triste réputation : son accession au trône disputée, dans le quatrième chapitre ; ses politiques intérieures et extérieures, au cours des deux suivants. Il me faudra évidemment faire, par la même occasion, la lumière sur les raisons de ces nombreuses critiques. Ces deux premières parties permettront d'établir un socle contextuel solide sur lequel reposera la suite du développement.

Les trois parties suivantes constitueront le cœur de cette étude, un développement sur les représentations du massacre de la Saint-Brice dans les sources. Celui-ci se déroulera de manière chronologique. Il s'ouvrira avec une grande troisième partie à propos des récits les plus contemporains des faits jusqu'à celui de Matthieu Paris, au début des années 1250. Cette partie sera la plus importante des trois : une importante majorité des discours sur le massacre voit le jour au cours de cette période et est héritée durant les suivantes. Un chapitre sera consacré à l'étude des causes variées et des répercussions du massacre dans les textes à cette

époque, un autre à une réflexion plus poussée sur les événements rapportés du massacre en lui-même et les raisons qui ont amené les auteurs à produire de tels récits.

La quatrième partie concernera les récits composés après Matthieu Paris, période de transition moins prolifique en histoires générales mais au cours de laquelle quelques grands auteurs parviennent à s'imposer comme des références qui seront copiées et recopiées au XVI^e siècle. Malgré le faible nombre de récits, une nouvelle impulsion est donnée aux représentations d'Æthelred et du massacre. J'ai fait le choix d'ajouter à cette section un certain nombre de textes plus tardifs, des XVII^e et XVIII^e siècles, dont les caractéristiques sont très semblables à ceux du XVI^e siècle et qui n'apportent pas grand-chose de nouveau. Au sein de cette partie, le neuvième chapitre évoquera le déclin de l'historiographie monastique en Angleterre à cette époque, tandis que l'étude plus précise des textes et des nouvelles vues sur le massacre à partir du XVI^e siècle fera l'objet du dixième.

Par la suite, la cinquième partie aura pour finalité de présenter les représentations du massacre dans les textes qui témoignent de cette réelle volonté de l'historien de remettre en question ce qui a pu être établi par des sources maladroites ou manipulées, au cours des deux derniers siècles de la période dans laquelle s'inscrit cette étude. Ce sera là l'occasion de voir apparaître diverses remarques s'interrogeant sur le massacre et les versions anciennes données par les chroniqueurs médiévaux. Le chapitre onze fera le point sur l'apparition de ce regard critique nouveau, tandis que le suivant étudiera les versions qui semblent le plus s'imposer à la fin du XVIII^e siècle, en déterminant notamment ce qui est hérité de la tradition médiévale et ce qui est issu de réflexions plus tardives.

Enfin, une sixième et dernière partie plus ouverte tendra à mettre en relation les représentations passées du massacre avec celles d'aujourd'hui, ce que j'ai appelé les héritages. Le premier de ces héritages correspond au travail des spécialistes et aux indices archéologiques. Le treizième chapitre évoquera ainsi pourquoi il est prudent de remettre en question l'ampleur du massacre et rendra compte des deux charniers découverts en 2008 et en 2009 en Angleterre, qui pourraient correspondre aux faits. Le pénultième chapitre de ce mémoire portera sur ce qui est accepté comme le plus évident des lieux communs : la manière que nous avons de nommer l'événement. Un chapitre sera donc dédié au traitement de la formule « le massacre de la Saint-Brice » et tâchera d'apporter quelques pistes de réflexion sur le sujet. Enfin, un dernier chapitre proposera d'explorer les représentations de la figure du roi Æthelred II et du massacre de la Saint-Brice dans la culture populaire des XX^e et XXI^e

siècles, héritages d'un imaginaire collectif construit par de nombreux siècles de récits historiques parfois fantasques.

I

Sources et auteurs

« *This winter, on the mass-day of Saint Brice, took place that famous massacre of the Danes, which has given an admirable opportunity for the exaggerated and romantic details of later writers, but which stands out in bloody colours enough on the page of authentic history*¹⁰. »

E. A. Freeman.

Il est fascinant d'appréhender la quantité d'encre qu'a pu faire couler le massacre de la Saint-Brice. Dans la *Chronique anglo-saxonne*, il n'est pourtant rapporté que comme un événement dont l'importance paraît minime. Une charte promulguée en 1004 constitue le seul autre document à peu près contemporain des faits. Comme le souligne E. A. Freeman, c'est une opportunité en or pour les chroniqueurs et principalement pour les détracteurs du roi Æthelred II, car l'absence d'informations sur le déroulement du massacre permet d'en établir soi-même les détails ou d'exagérer ceux offerts par les auteurs précédents. Ainsi, jusqu'au milieu du XIII^e siècle, le massacre est peu à peu façonné, on assiste au fil des textes à la création et à la diffusion de nombreuses légendes qui s'ancrent dans la tradition historiographique et définissent l'identité de l'événement. Il est également captivant de constater qu'au XVI^e siècle, de nouvelles légendes émergent et, de la même manière, inspirent ceux qui écrivent l'histoire à cette époque. Si ce sont surtout les détails du déroulement du massacre qui sont romancés au Moyen Âge, les auteurs modernes s'attachent plutôt à des éléments qui orbitent autour et qui auraient laissé des traces encore visibles en leur temps. De par la largeur de la période étudiée, ce corpus ne prétend pas prendre en considération la totalité des œuvres historiques susceptibles d'évoquer le massacre. Cependant, il se révèle assez complet pour permettre de mener à bien une réflexion sur l'évolution de ses représentations au fil des siècles.

¹⁰ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England* vol. 1, p. 312.

Chapitre premier.

Du massacre de la Saint-Brice à Matthieu Paris. Trois siècles déterminants pour forger la légende

A. Les récits les plus contemporains

Les sources écrites

Le massacre de la Saint-Brice ne nous est connu à l'origine qu'à travers deux sources relativement contemporaines. La plus célèbre est certainement la *Chronique anglo-saxonne*¹¹. La *Chronique* est un ensemble de récits et d'annales en vieil anglais, entamée sous l'impulsion du roi Alfred à la fin du IX^e siècle. P. Stafford, spécialiste de la question, qualifie la *Chronique* d'un « groupe de chroniques anonymes, vernaculaires et annalistiques¹² ». En effet, Alfred avait avec ce projet la volonté de conserver une trace des faits et accomplissements des Anglo-Saxons, en langue vernaculaire et non en latin, pour permettre une meilleure diffusion auprès de ses sujets. Les auteurs de ces annales sont nombreux et quasiment toujours inconnus, ce qui en fait un matériau difficile à manier. La *Chronique* reste néanmoins une source incontournable pour qui veut étudier l'histoire des Anglo-Saxons. Le manuscrit original a été perdu, mais il existait des copies de la *Chronique* dans de nombreux établissements religieux à travers toute l'Angleterre – ainsi nous sont parvenues neuf versions repérées par des lettres, de A à I. Les versions H et I sont très fragmentaires. En ce qui concerne ce travail, je me concentrerai sur les manuscrits C, D, E et F dans lesquels l'évocation du massacre est identique avec un léger ajout dans le manuscrit F dont l'importance est minime. D'après les spécialistes comme P. Stafford¹³ et C. Konshuh¹⁴, les annales propres au règne d'Æthelred II (978-1016), plus précisément celles pour les années

¹¹ Édition de référence ici : *The Anglo-Saxon Chronicle*, éd. Benjamin Thorpe, vol. 1, Londres, Longman, coll. *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores*, n. 23, 1861.

¹² Stafford, *After Alfred: Anglo-Saxon Chronicles and Chroniclers, 900-1150*.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Konshuh, « Anraed in their Unraed: The Æthelredian Annals (983-1016) and their Presentation of King and Advisors ».

983 à 1016, ont été composées entre 1017 et 1023 par un seul et même auteur dans le Sud de l'Angleterre. Cela signifie que cet auteur est influencé par la conquête danoise de l'Angleterre entre 1013 et 1016 et par la chute de la dynastie du Wessex dont Æthelred était, à son époque, le dernier représentant. Pour cette raison, il faut rester prudent en manipulant la *Chronique* sur la question du massacre de la Saint-Brice : c'est un récit qui apparaît déjà une quinzaine d'années après les faits.

L'autre source contemporaine majeure pour le règne d'Æthelred II est l'ensemble des chartes promulguées en son nom, documents administratifs contemporains et bien souvent fiables quand il s'agit de transactions, de donations, de garanties. Il existe une charte d'Æthelred émise en l'an 1004 à la faveur de l'église Sainte-Frideswide d'Oxford¹⁵. Il s'agit de la confirmation de la reconstruction de l'église. Les premières lignes du document exposent les circonstances de la destruction du bâtiment : au cours du massacre des Danois ordonné par le roi, certains auraient trouvé refuge dans l'église que les habitants, poussés par la colère et la haine, auraient incendiée pour les en déloger. Non seulement cette charte est le récit le plus contemporain des faits, seulement deux ans d'écart d'après la date avancée par la *Chronique*, mais elle est aussi, à mon sens, la source la plus fiable : le roi y confirme lui-même¹⁶ qu'il a donné l'ordre de tuer les Danois et le martyr de Sainte-Frideswide en est comme une preuve temporelle, visible, une cicatrice du massacre – une trace qu'il s'agit peut-être d'effacer désormais en reconstruisant l'église. La charte de 1004 est d'autant plus intéressante qu'elle présente une justification du roi pour l'incendie d'une église *cum ornamentis ac libris*¹⁷, ce qui constitue normalement un acte blasphématoire. Enfin, le susdit incendie pour nuire aux Danois piégés est le seul épisode que l'on connaît et auquel on peut probablement accorder crédit sur le déroulement de la tuerie, contrairement à tous ceux rapportés par les chroniqueurs médiévaux, ce qui est d'une importance majeure pour l'étude du massacre.

Ces deux sources se distinguent des suivantes, d'une part car elles sont les deux seules qui soient contemporaines et très probablement écrites par des hommes qui étaient vivants au moment du massacre ; d'autre part car elles ne s'inscrivent pas dans la longue tradition de ternissement de l'image du roi Æthelred II. En réalité, ce dernier point fait l'objet de discussions parmi les spécialistes concernant l'orientation de la *Chronique*. Son auteur écrit

¹⁵ Londres, British Library, Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909)

¹⁶ Ce n'est pas le roi qui écrit la charte, mais elle est en son nom et il en contrôle très probablement le contenu.

¹⁷ Londres, British Library, Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909)

au prisme de la chute d'Æthelred et de celle de sa dynastie saxonne, aussi il est tentant de penser que son compte rendu du règne du susnommé souverain entame déjà une amorce du processus de dénigrement de l'image de ce dernier. C. Konshuh défend quant à elle l'idée que la dynamique qui transparaît de l'étude de ces annales tend à déresponsabiliser le roi face aux différents échecs de son gouvernement, et que l'auteur porte, à plusieurs reprises, plus d'intérêt aux conseillers plutôt qu'au roi lui-même : « Tandis que cette stratégie amplifie d'une part l'importance des conseils et des bons conseillers au cours du règne d'Æthelred, cela a également tendance à exonérer Æthelred de blâme dans les situations où les *witan* étaient autant responsables que lui des décisions prises¹⁸. » Levi Roach lui aussi souligne que pour l'auteur de la *Chronique* concernant Æthelred II, « les réels boucs émissaires sont les généraux et conseillers d'Æthelred, par-dessus tout Ælfric d'Hampshire et Eadric Streona, qui déçoivent leur roi et leur nation dans les heures où le besoin est le plus grand¹⁹ ».

Une diffusion orale ?

Avant de continuer cette présentation des sources, il convient de rappeler que l'oral a pu jouer un rôle important dans la diffusion du mythe du massacre de la Saint-Brice. Qu'il s'agisse d'un massacre à l'échelle de l'Angleterre ou de quelques simples exécutions, sauvages ou organisées, il est quasiment certain que l'événement est raconté, probablement déformé par le bouche à oreille à travers les campagnes et les villes anglaises et peut-être même dans les contrées qui sont en contact avec l'Angleterre (Écosse, Irlande, Galles, Normandie, Scandinavie). P. Bauduin évoque un « halo de légendes²⁰ » qui entoure le massacre et se répand oralement, ce qui donne vie à des histoires qui se racontent potentiellement encore plusieurs siècles après et qui ont pu influencer les grands chroniqueurs des XI^e, XII^e et XIII^e siècles. L'historien ajoute, à propos du compte rendu du massacre que fait la *Chronique anglo-saxonne*, qu'« il est possible que l'entrée ait été influencée par des récits circulant après l'événement²¹ ». De la même manière, E. van Houts écrit de Guillaume de Jumièges que « certaines des sources qu'il utilise pour les événements après 996 étaient

¹⁸ Konshuh, « Anraed in their Unraed: The Æthelredian Annals (983-1016) and their Presentation of King and Advisors », p. 143.

¹⁹ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 5.

²⁰ Bauduin, « Quasi in domo propria sub securitate sanaretur: a peace agreement between King Swein Forkbeard and Duke Richard II of Normandy ».

²¹ *Ibid.*

indéniablement orales²² ». De même, dans son *Historia Anglorum*, Henri de Huntingdon évoque les histoires que les anciens de son village lui racontaient au cours de son enfance²³. Né vers la fin des années 1080, le chroniqueur n'est assez grand pour entendre ces histoires qu'avec l'avènement du XII^e siècle. Il fait donc là référence à des récits qui lui sont relatés par des hommes qui les ont sans doute eux-mêmes déjà entendus d'hommes plus âgés.

Simon Keynes écrit que « ce serait une erreur d'insinuer que la détérioration de la réputation d'Æthelred était exclusivement un phénomène littéraire [...] Il apparaît, comme on peut effectivement s'en douter, que des traditions à propos des événements du règne circulaient oralement aux XI^e et XII^e siècles, et vraisemblablement encore par la suite²⁴. » Il est donc très probable que le massacre de la Saint-Brice, comme de nombreux épisodes au Moyen Âge, fasse beaucoup parler de lui. On sait également l'importance de la tradition orale à cette époque, j'en veux pour preuve le succès des sagas scandinaves ou encore l'importance déjà séculaire de la poésie politique en Occident, d'autant plus que la majeure partie de la population ne lit pas. Il est peu probable que l'Anglais moyen s'intéresse aux chroniques et aux chartes royales à cette période. La diffusion orale devait être un phénomène assez vivace. Malheureusement, il est impossible de garder des traces de cette dernière, ainsi nos connaissances de son influence sur les textes n'est guère plus qu'incertitudes et suppositions – il faut néanmoins garder à l'esprit qu'elle joue un rôle dans la construction de la légende.

B. Les *Gesta Normannorum ducum*, première pierre jetée sur le règne d'Æthelred

Au temps du règne d'Æthelred II, les ducs de Normandie Richard I^{er} puis Richard II commanditent auprès de Dudon de Saint-Quentin une grande œuvre qui raconte l'épopée des Normands jusqu'à la mort de Richard I^{er} en 996. Si le massacre n'apparaît donc pas dans l'œuvre, son *De moribus et actis primorum Normannorum ducum* est repris au début de la seconde moitié du XI^e siècle par le moine et chroniqueur normand Guillaume de Jumièges qui

²² Van Houts, *The Gesta Normannorum ducum of William of Jumièges, Orderic Vitalis and Robert of Torigni*, vol. 1, p. XXXIX.

²³ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 340. « *in puericia nostra quosdam uetustissimos loqui audiuimus* ».

²⁴ Keynes, « The Declining Reputation of King Æthelred the Unready », p. 239.

le révise, l'abrège et y ajoute une continuation jusqu'à ses propres jours pour composer ses *Gesta Normannorum ducum*. Il complète son œuvre après la conquête normande de l'Angleterre pour l'y faire figurer. Dudon et Guillaume écrivent à la gloire du peuple normand, fier et conquérant, au sujet duquel ils ne tarissent pas d'éloges et pour cette raison ils peuvent être véhéments à l'égard de ses ennemis. L'auteur des *Gesta* est particulièrement vindicatif envers Æthelred et nous propose une version de son règne très marquée par cette *propaganda* pro-normande. C'est donc un texte à manier avec précaution.

Pierre Bauduin confirme que « Guillaume de Jumièges a dépeint un portrait négatif d'Æthelred en présentant le roi selon un rude contraste avec ses prédécesseurs sous lesquels le royaume avait prospéré²⁵ », et que « le portrait que fait Guillaume d'Æthelred contraste nettement avec la description de Richard II [...] La description de Sven était tout aussi flatteuse²⁶. »

Les *Gesta Normannorum ducum* sont une source majeure car on y voit apparaître plusieurs éléments et détails du massacre qui se diffuseront par la suite et perdureront dans le temps. L'œuvre de Guillaume de Jumièges devient originale à partir de 996, là où s'arrête le récit de Dudon avec la mort du duc Richard I^{er}, soit à la fin du livre IV²⁷. E. van Houts écrit qu'il est difficile de déterminer quelles sont les sources écrites sur lesquelles se repose Guillaume de Jumièges, d'autant plus qu'il écrit principalement sur la Normandie, et que l'Angleterre qui m'intéresse ne représente ici qu'une fraction du récit, surtout avant la conquête normande. Il y a à son époque assez peu de grandes chroniques desquelles s'inspirer, et les sources du chroniqueur lui viennent principalement des informations qu'il peut réunir grâce au réseau rayonnant de l'abbaye de Jumièges. Pour ce qui est de l'Angleterre, on peut soupçonner Guillaume d'avoir conservé des contacts avec Robert II Champart, dit de Jumièges, abbé de ladite abbaye de 1037 à 1045. Guillaume et Robert se connaissent et ce dernier, qui s'est lié d'amitié avec le roi anglais Édouard le Confesseur (1042-1066), est nommé évêque de Londres en 1044 puis archevêque de Cantorbéry en 1051, devenant le premier Normand à tenir cette fonction. Cantorbéry est le siège archiépiscopal majeur de l'Angleterre anglo-saxonne, ainsi Robert a-t-il très probablement accès à de

²⁵ Bauduin, « Quasi in domo propria sub securitate sanaretur: a peace agreement between King Swein Forkbeard and Duke Richard II of Normandy ».

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Van Houts, *The Gesta Normannorum ducum of William of Jumièges, Orderic Vitalis and Robert of Torigni*, vol. 1, p. XXXIX.

nombreux documents et connaissances qu'il est en mesure de transmettre à Guillaume²⁸. S'ajoutent à cela de probables sources orales car le massacre fait parler de lui au XI^e siècle.

Le récit de Guillaume de Jumièges est inévitablement biaisé par son absence d'objectivité vis-à-vis du règne d'Æthelred II. Le roi apparaît accablé par le vice pour amplifier la comparaison avec le très glorieux duc Richard II ; ses actes le sont tout autant. Au livre V, le chroniqueur livre un récit fortement dramatique du massacre, notamment par l'enchaînement de détails plus sanglants les uns que les autres. C'est peut-être là le fruit d'histoires orales déformées et amplifiées par le temps, ou celui de l'imagination de l'auteur - certainement les deux. S'il est invraisemblable de penser que Guillaume de Jumièges invente purement et simplement les faits, il est néanmoins très possible qu'il décide volontairement de grossir certains traits et de les aggraver. Quoi qu'il en soit, Pierre Bauduin maintient que « le compte rendu de Guillaume est unique [...] et a eu une profonde influence sur toute l'historiographie ultérieure²⁹ ». La renommée de Guillaume de Jumièges lui permet de s'imposer comme une figure d'autorité pour les siècles suivants. Cela contribue à diffuser sa version et donc à amplifier le décalage des représentations avec les faits réels qui sont très peu connus ; Pierre Bauduin écrit encore qu'« une attitude hostile envers le roi se développe au fil du XI^e siècle et qu'il apparaît que les *Gesta Normannorum ducum* en portent le sceau, accusant Æthelred d'être responsable d'actes odieux et criminels et le présentant plus généralement comme un dirigeant inapte³⁰ ».

Le texte des *Gesta Normannorum ducum* a été retravaillé *a posteriori* par de nombreux auteurs, certains étant inconnus. Les deux principales reprises de l'œuvre sont celles d'Orderic Vital (rédaction E), moine anglo-normand, et de Robert de Torigni (rédaction F), abbé du Mont Saint-Michel, dans la première moitié du XII^e siècle. Comme E. van Houts l'établit, les modifications d'Orderic Vital concernent les livres VI et VII et il poursuit la chronique jusqu'en 1113 ; celles de Robert de Torigni sont des ajouts aux livres II, VI et VII. Les deux hommes laissent ainsi inaltérée la mention du massacre au livre V et ne seront donc pas des sources centrales pour cette étude.

²⁸ Bauduin, « Quasi in domo propria sub securitate sanaretur: a peace agreement between King Swein Forkbeard and Duke Richard II of Normandy ».

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

C. Une première floraison historiographique au XII^e siècle

L'histoire au secours de l'identité anglaise

Le jour de Noël de l'an 1066, le duc Guillaume II de Normandie est couronné roi d'Angleterre après avoir vaincu Harold Godwinson à la bataille d'Hastings et conquis le pays. C'est un moment charnière pour la société anglaise : la dynastie de Wessex qui a longtemps régné et œuvré à réunir les Anglo-Saxons sous une seule bannière n'est plus au pouvoir depuis tout juste un an avec la mort d'Édouard le Confesseur³¹, et désormais ce sont les envahisseurs normands qui importent outre-Manche leur culture, leur langue et leur système féodal. Le changement est assez brutal et peu à peu émerge le besoin de sauvegarder l'identité anglaise. La première moitié du XII^e siècle correspond à ce moment déterminant : après près d'un demi-siècle de domination étrangère, on assiste à l'élaboration de ce qu'O. de Laborde appelle une identité nationale anglaise³², expression aussi employée par J. Gillingham qui parle également du développement de l'*Englishness*³³, le fait de se sentir anglais, d'appartenir à cette communauté ethnique et identitaire avec une histoire commune et forte. D'après eux, c'est à ce moment que les Anglo-Normands d'origine anglaise prennent conscience que leur identité est menacée par la rupture nette due à l'arrivée des Normands. Comme l'écrit B. Guenée : « Dès qu'elle prend conscience d'elle-même, une nation veut justifier son présent par son passé. Rien ne lui prouve mieux son existence que son histoire. En un sens, ce sont les historiens qui créent les nations. Il n'y a pas de nation sans histoire nationale³⁴. »

Pour cette raison, on assiste à une explosion de la production d'ouvrages historiques en Angleterre. C'est en réalité déjà en Occident le début d'une période de profusion de l'écrit historique car plusieurs événements émeuvent comme la première croisade ou la querelle des investitures³⁵. O. de Laborde avance qu'en Angleterre, cette production est sans précédent

³¹ Cela était déjà arrivé en 1016, à la mort d'Edmond Côte-de-Fer, mais le fils d'Æthelred II Édouard récupère le trône en 1042. Cette fois, Édouard meurt sans héritier et après lui la dynastie de Wessex ne régnera plus en Angleterre. Néanmoins, l'avènement d'Henri II en 1154 marque le retour sur le trône d'un descendant de cette dynastie.

³² Laborde, « Les historiens anglais de la première moitié du XII^e siècle et la redéfinition de l'identité nationale », p. 44.

³³ Gillingham, *The English in the Twelfth Century. Imperialism, National Identity and Political Values*, p. 140.

³⁴ Guenée, *L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles. Les États*, p. 123.

³⁵ Tyerman, *Who's Who in Early Medieval England*, p. 110.

et sans équivalent en Occident à ce moment précis. Ceux que B. Guenée qualifie d'une « brillante cohorte d'érudits [qui] réussit à garder en mémoire le passé de son pays³⁶ » sont décrits plus en détails par C. Tyerman : « les moines durent justifier leurs privilèges ; les clercs furent forcés de reconsidérer la domination étrangère ; les intellectuels (*scholars*)³⁷ se sentirent contraints d'expliquer et de juger le cataclysme qui s'était abattu sur l'Angleterre anglo-saxonne.³⁸ ». En effet, la majorité des auteurs de cet élan historiographique sont issus des communautés monastiques qui craignent le bouleversement de l'ordre établi par certains des anciens rois parmi lesquels Edgar (959-975), le père d'Æthelred II. Ils désirent protéger leur position et leur tradition qui sont encore assez éminentes. Il y a aussi certains clercs qui écrivent, et les récits des séculiers sont d'autant plus intéressants qu'ils sont généralement détachés des récits monastiques qui eux, se ressemblent souvent – il est très fréquent que les chroniqueurs monastiques s'empruntent des éléments les uns aux autres.

Afin de sauvegarder ce passé qui pourrait s'effacer, il faut faire face aux contraintes de l'époque. Au XII^e siècle, le vieil anglais n'est quasiment plus lu et les nouveaux auteurs écrivent majoritairement en latin, certains comme E. A. Freeman considèrent d'ailleurs la chronique de Jean de Worcester comme une traduction en latin, étoffée d'annotations supplémentaires, de la *Chronique anglo-saxonne*. Aussi, le public est plus élargi qu'avant, ce qui se prouve cette fois encore par la multiplication de traductions en latin de textes en vieil anglais : le public voit mis à sa disposition une matière historique importante et ancienne. O. de Laborderie avance aussi que la guerre civile entre 1135 et 1153, voyant s'opposer les partisans d'Étienne de Blois et de Mathilde l'Emperesse, a également participé à renforcer le besoin d'insister sur l'unité du peuple anglais. Il écrit que les ouvrages principalement composés après 1135 « peuvent être analysés comme des appels à la réconciliation et à l'unité nationale face à une crise politique et "identitaire"³⁹ ». L'historien souligne la présence de caractères communs dans les textes de cette époque : un « anglocentrisme⁴⁰ » ouvertement assumé, un certain ressentiment par rapport aux traitements du peuple depuis 1066 (ce qui ne rentre donc pas en compte dans la présente étude) et la glorification de l'ancienne dynastie de Wessex. Ce dernier aspect est particulièrement intéressant : nombre de chroniqueurs glorifient

³⁶ Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, p. 313.

³⁷ Le terme « intellectuels » reste anachronique mais semble ici la meilleure traduction du terme « *scholars* ».

³⁸ Tyerman, *Who's Who in Early Medieval England*, p. 110.

³⁹ Laborderie, « Les historiens anglais de la première moitié du XII^e siècle et la redéfinition de l'identité nationale », p. 47.

⁴⁰ *Ibid.*

Edgar et sont très hostiles à Æthelred, probablement tenu pour responsable de la chute de la dynastie ouest-saxonne.

Les auteurs monastiques

Aux XII^e et XIII^e siècles, les auteurs monastiques sont ceux dont la littérature historique est la plus abondante. Au cours de cette période, l'histoire s'écrit encore beaucoup dans les monastères dont les bibliothèques recèlent des copies des sources antérieures, monastères qui entretiennent parfois entre eux des réseaux qui permettent la diffusion des documents. La première des grandes chroniques monastiques est celle de Jean de Worcester, le *Chronicon ex chronicis*. La date de la composition de l'œuvre n'est pas facile à établir, mais elle a probablement vu le jour dans les premières décennies du XII^e siècle. Selon E. A. Freeman, c'est une traduction de la *Chronique anglo-saxonne* ponctuée d'explications supplémentaires⁴¹. Cela semble justifié, le texte est en effet très proche de celui de la *Chronique*. Jean est moine au prieuré bénédictin de Worcester, et comme de nombreux auteurs monastiques après lui, il s'inspire également des textes hagiographiques comme les vies de saints. Dunstan de Cantorbéry, Oswald de Worcester et Ælfheah de Cantorbéry sont trois personnages religieux du règne d'Æthelred qui seront sanctifiés et à propos desquels les textes abondent, sous les plumes d'Osbern et d'Eadmer de Cantorbéry notamment.

À peu près à la même époque, avant 1129, l'*Historia regum* est composée à la cathédrale de Durham. Elle est généralement attribuée à un certain Siméon de Durham, qui en est moine et chef de cœur. L'*Historia regum* est une « compilation d'annales, de légendes et d'extraits provenant d'autres historiens⁴² » regroupés ensemble pour former une chronique couvrant la période du VII^e siècle à 1129. À l'étude du texte, on constate qu'à partir de l'année 957, l'*Historia regum* s'appuie principalement sur la toute récente chronique de Jean de Worcester, et l'évocation du massacre de la Saint-Brice y est mot pour mot identique.

Les *Gesta regum Anglorum* sont l'une des sources majeures de cette étude, et probablement la source la plus centrale pour l'évocation du massacre à travers les siècles.

⁴¹ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England, its causes and its results - the Preliminary History to the Election of Eadward the Confessor*, p. 258.

⁴² Tyerman, *Who's Who in Early Medieval England*, p. 106.

L'œuvre de Guillaume de Malmesbury, « l'historien anglo-normand le plus renommé⁴³ », terminée en 1126, comporte pléthore d'éléments qui resteront fondamentaux dans l'évocation du règne d'Æthelred des siècles durant. Premièrement, le chroniqueur est le premier à faire preuve d'une telle hostilité ouverte envers le souverain anglo-saxon. Guillaume de Jumièges lui est également hostile, mais il écrit surtout sur les Normands et n'évoque Æthelred qu'à travers quelques événements précis ; Jean de Worcester en fait lui aussi montre – néanmoins Guillaume de Malmesbury est encore plus vindicatif à l'encontre du roi. Il est le premier à le qualifier de paresseux, cupide et sans honneur, ainsi qu'à juger Æthelred et sa mère coupables de régicide. En outre, le personnage de Gunhilde est pour la première fois évoqué ; elle serait la sœur de Sven à la Barbe fourchue, alors roi des Danois, et perdrait la vie au cours du massacre de la Saint-Brice. Enfin, c'est sous sa plume que sont amplifiées les diverses prophéties de Dunstan, prophéties que l'on trouve généralement dans les différentes *vitae* de Dunstan. Ce chroniqueur est donc d'une importance capitale pour l'étude des représentations d'Æthelred et de son règne. Guillaume de Malmesbury est moine à l'abbaye bénédictine du même nom. Les bénédictins connaissent un essor certain en Angleterre aux X^e et XI^e siècles, ce sont majoritairement eux qui écrivent l'histoire monastique encore jusqu'au XV^e siècle. Fervents admirateurs de Dunstan, considéré comme l'un des pères fondateurs ou du moins promoteurs de la restauration bénédictine en Angleterre, ces moines affichent pour la plupart une tendance clairement élogieuse vis-à-vis de l'archevêque. Par conséquent, leur tendance à tenir Æthelred en très basse estime apparaît logique, lui envers qui Dunstan était excessivement hostile à en croire les sources médiévales. Guillaume de Malmesbury est aujourd'hui considéré comme un homme en avance sur son temps, un grand érudit capable de spéculer sur les motivations humaines et non seulement sur le jugement divin⁴⁴ et il laisse derrière lui un corpus important mais aussi très varié. Il est en quelque sorte un précurseur et s'impose comme figure d'autorité pour de nombreux siècles. Une part conséquente des sources de ce mémoire réutilisent les *Gesta regum Anglorum* dont l'influence a dépassé le cadre du Moyen Âge.

Ælred de Rievaulx reçoit une éducation religieuse et rejoint la cour du roi écossais David en 1124 à l'âge de 14 ans, probablement en tant que clerc. Il décide cependant de rejoindre en 1134 le petit monastère de Rievaulx, tout juste fondé par saint Bernard deux années plus tôt. C'est donc là un monastère cistercien et non bénédictin et, bien que le premier

⁴³ Taylor, *The Universal Chronicle of Ranulf Higden*, p. 17.

⁴⁴ Tyerman, *Who's Who in Early Medieval England*, p. 112.

mouvement monastique susnommé soit une version reformée du deuxième, force est de constater qu'Ælred ne partage pas les discours de ses homologues bénédictins. P.-A. Burton écrit que « ses contemporains n'ont pas hésité à [le] comparer à saint Bernard⁴⁵ » et il est certain que le moine devenu abbé de Rievaulx en 1147 est un personnage majeur pour la diffusion des idées cisterciennes en Angleterre au XII^e siècle⁴⁶. Il achève ses *Genealogiae regum Anglorum* entre 1152 et 1154, cette dernière année marquant l'avènement d'Henri II sur le trône anglais après vingt ans de troubles politiques et civils en Angleterre. En effet, au moment où la guerre se termine, en 1153, Ælred perçoit probablement l'opportunité de s'investir un peu plus concrètement dans la vie politique du pays et fait œuvre d'historien. Burton suggère que cette œuvre, et plusieurs autres publiées après 1153 et dédiées au nouveau souverain, sont aussi une manière pour Ælred de manifester sa volonté de compter parmi les conseillers du jeune prince pour l'aider à rétablir la paix et la prospérité de l'Angleterre⁴⁷. La finalité de ses généalogies est de soutenir le jeune roi Henri II, espoir de jours meilleurs pour le royaume⁴⁸, et de légitimer son règne en rappelant ses illustres origines : en effet il est le premier roi d'Angleterre à descendre à la fois de Rollon par son sang normand, étant le petit-fils d'Henri I^{er} Beauclerc et donc l'arrière-petit-fils de Guillaume le Conquérant, et d'Alfred le Grand, car son arrière-grand-mère Marguerite d'Écosse est elle-même la petite fille d'Edmond Côte-de-Fer, fils d'Æthelred, descendant d'Alfred. Ces origines l'affilient d'ailleurs à la couronne d'Écosse : sa grand-mère Mathilde d'Écosse est la sœur du roi David, celui qu'Ælred a côtoyé dans sa jeunesse ; un roi sage et prestigieux duquel l'abbé rapproche le jeune Henri pour qu'il puisse suivre son exemple. Cette volonté d'affirmer le prestige des prédécesseurs d'Henri explique pourquoi l'œuvre d'Ælred est l'une des seules à ne pas accabler Æthelred II de tous les défauts, et par moment même à le présenter sous des traits positifs. En effet, Æthelred est l'un de ses ancêtres de la dynastie du Wessex, mais en plus il est précisément le maillon par lequel ses racines écossaises relient le jeune Henri à Alfred le Grand. Ælred de Rievaulx est, pour la question du massacre de la Saint-Brice, une source bien moindre par rapport à Guillaume de Malmesbury. Il offre cependant une vision différente du roi qui mérite d'être prise en compte dans l'étude de l'image d'Æthelred.

⁴⁵ Burton, *Aelred de Rievaulx 1110-1167*, quatrième de couverture.

⁴⁶ Tyerman, *Who's Who in Early Medieval England*, p. 163.

⁴⁷ Burton, *Aelred de Rievaulx 1110-1167*, p. 413.

⁴⁸ Ælred de Rievalux, *Genealogiae Regum Anglorum* dans PL 195, col. 713. Ælred qualifie le jeune Henri II de « *Andegavensium gloria, Normannorum tutela, spes Anglorum* » : « gloire des Angevins, protection des Normands, espérance des Anglais. »

Pour en terminer avec la présentation de ces sources monastiques, il me faut dire un mot rapide des auteurs hagiographiques. Sans les présenter en détail, certains moines bénédictins comme Osbern de Cantorbéry ou Eadmer rédigent des vies de saints et décrivent ainsi la vie de personnages comme Dunstan et Oswald qui sont des ecclésiastiques majeurs et engagés dans la vie politique au cours du règne d'Æthelred. Bien qu'elles ne comportent pas de récit du massacre de la Saint-Brice, car ce n'en est pas le sujet, consulter ces sources reste intéressant pour comprendre certains textes, à commencer par ceux de Guillaume de Malmesbury qui s'en inspire lourdement et qui écrit plus tard lui-même une *Vita S. Dunstani*.

Les auteurs séculiers

Parmi les quelques auteurs séculiers auxquels j'ai choisi de m'intéresser, un seul est une source vraiment majeure et s'inscrit dans la dynamique du renouveau historiographique évoqué plus haut. Bien qu'un peu moindre par rapport à celle des *Gesta regum Anglorum*, l'influence de l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon n'est pas à négliger et ces deux sources constituent à mon sens les deux piliers de ce mémoire. Si le récit de Guillaume de Malmesbury se retrouve chez quasiment tous les auteurs monastiques jusqu'à la fin du Moyen Âge, il est intéressant d'observer que dans les textes plus tardifs ce sont des éléments hérités du texte d'Henri de Huntingdon qui survivent et prévalent. Henri est archidiacre à Huntingdon, il rédige son *Historia Anglorum* entre 1123 et 1130 à la demande de l'évêque Alexandre de Lincoln. Il prend pour modèle la *Chronique anglo-saxonne* et entretient aussi de nombreux contacts avec ses homologues contemporains, il rencontre par exemple Robert de Torigni, abbé du Mont Saint-Michel, au Bec⁴⁹. L'une des raisons pour lesquelles l'*Historia* influence tant les siècles suivants est qu'elle rencontre à son époque un succès retentissant. Ce dernier s'explique par plusieurs facteurs. D'une part, par le récit assez dramatique de certains événements avec l'apparition de plusieurs légendes comme celle de Knut qui, pour prouver son humilité à ses adorateurs, demande à la marée montante de refluer, ou celle selon laquelle la mort d'Henri I^{er} est causée par un excès de lamproies. D'autre part, il est porteur d'un regard spatio-temporel nouveau sur l'histoire de l'Angleterre : il considère une histoire anglaise en cinq phases selon les cinq grandes invasions de l'île⁵⁰, et il présente l'âge des

⁴⁹ Tyerman, *Who's Who in Early Medieval England*, p. 119.

⁵⁰ Les invasions successives des Romains, des Pictes, des Anglo-Saxons, des Danois et des Normands.

royaumes anglo-saxons comme une « heptarchie » selon laquelle les Angles et les Saxons seraient répartis en sept grands royaumes⁵¹. Dans l'*Historia Anglorum*, Henri de Huntingdon se révèle lui aussi véhément à l'égard d'Æthelred dont il tient la politique pour responsable de certains des problèmes de l'Angleterre à sa propre époque. De plus, il considère que tous les maux qui accablent les Anglo-Saxons, et notamment les raids danois, sont des manifestations du châtement divin pour les punir de leur impiété et de leurs crimes – c'est d'ailleurs le lien qu'il trace avec les invasions successives. D'après A. Gransden, « il a divisé l'histoire anglaise en cinq sections, chacune débutant par une conquête – la punition de Dieu pour les péchés du peuple⁵² ».

D'autres auteurs séculiers écrivent à la fin du XII^e siècle mais leur contribution à cette étude est vraiment limitée. Raoul de Diceto est archidiacre du Middlesex en 1152 et 1153, et doyen de la cathédrale Saint-Paul de Londres de 1180 à 1181. Il joue un rôle dans les affaires politiques du pays, notamment dans le cadre de la querelle opposant l'archevêque Thomas Becket au roi Henri II. Il commence à composer ses *Abbreviationes chronicorum* à partir des années 1180. Roger de Hoveden, lui, occupe le poste de vicaire de Hoveden entre 1173 et 1176 environ, il est clerc royal et accompagne Richard I^{er} en croisade en 1190. À son retour en 1192, il entame l'écriture de sa *Chronica*. Ces deux textes comptent pour source majeure le *Chronicon ex chronicis* de Jean de Worcester, du moins pour le passage qui m'intéresse. Les comptes-rendus du massacre sont à peu de choses près identiques à celui de Jean de Worcester, qui ne décrit déjà l'événement qu'en une seule phrase. Ces sources seront donc prises en compte mais ne fourniront pas grande matière à réflexion.

Enfin, deux auteurs un peu à part écrivent en langue anglo-normande (ancien français) et en vers. Geoffroy Gaimar, dont les détails de la vie sont assez obscurs, rédige l'*Estoire des Engleis* vers les années 1136-1137. C'est là la toute première œuvre en normand qui nous soit parvenue et O. de Laborderie nous informe que c'est le premier livre d'histoire connu en français⁵³, ce que confirme P. Dalton⁵⁴, en soulignant qu'il concerne pourtant l'histoire anglaise. L'*Estoire* est un texte fascinant pour de nombreuses raisons tant dans le style que dans les thèmes mais Geoffroy Gaimar n'évoque pas le massacre de la Saint-Brice, ce qui en

⁵¹ Les royaumes saxons de Wessex, d'Essex, de Sussex ; les royaumes angles de Northumbrie, d'Est-Anglie et de Mercie ; et le royaume de Kent d'origine jute.

⁵² Gransden, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century*, p. 455.

⁵³ Laborderie, « Les historiens anglais de la première moitié du XII^e siècle et la redéfinition de l'identité nationale », p. 48.

⁵⁴ Dalton, « Geffrei Gaimar's *Estoire des Engleis*, Peacemaking, and the "Twelfth-Century Revival of the English Nation" », p. 427.

fait dans le présent cadre une source mineure. Entre 1155 et environ 1174, Wace écrit *Le Roman de Rou*, une longue chronique en vers et en normand relatant l'histoire de la Normandie depuis sa fondation par Rou (Rollon). L'œuvre est dédiée à Aliénor d'Aquitaine et au roi Henri II, ce dernier donnant à l'auteur une prébende au chapitre de Bayeux. Vers 1173 ou 1174, il perd les bonnes grâces du roi et doit laisser la continuation de son travail à Benoît de Sainte-Maure. Si de par sa position, Wace a à sa disposition des sources inédites concernant les épisodes relatifs à la conquête normande de l'Angleterre, le *Roman de Rou*, pour la période antérieure à la conquête, reste très fortement inspiré des *Gesta Normannorum ducum* du siècle précédent. Ainsi, le récit du massacre est assez semblable à celui de Guillaume de Jumièges et comporte son lot de détails sanglants. Ces textes normands en vers ne sont pas des sources majeures qui inspirent la postérité, mais elles seront tout de même prises en compte dans ce travail, notamment le *Roman de Rou* qui évoque le massacre dans les détails.

D. Une deuxième vague portée par les auteurs de Saint-Alban

La chronique anonyme de Saint-Alban

Le succès de ces œuvres historiques n'est pourtant pas immédiat. Il est dans un premier temps difficile pour certains discours de pénétrer la sphère de la noblesse d'ascendance normande désormais maîtresse du pays. Toutefois, les ouvrages sont largement diffusés : d'après O. de Laborderie, « on compte au moins 37 manuscrits des *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury (auxquels on peut ajouter 25 manuscrits des *Gesta pontificum*), plus de 40 manuscrits pour les six différentes versions de l'*Historia Anglorum* de Henri de Huntingdon et 215 manuscrits pour l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth⁵⁵ (dont les deux tiers pour la seule Angleterre)⁵⁶ ». Cette diffusion commence à porter ses fruits dans la première moitié du XIII^e siècle, et tout particulièrement au sein de

⁵⁵ L'éminente œuvre de Geoffroi de Monmouth ne figure pas dans mes sources car elle se termine au VII^e siècle.

⁵⁶ Laborderie, « Les historiens anglais de la première moitié du XII^e siècle et la redéfinition de l'identité nationale », p. 58.

l'abbaye bénédictine de Saint-Alban qui devient alors le centre du travail de l'histoire en Angleterre.

Une œuvre qu'il convient d'évoquer ici est la chronique dite « de Jean de Wallingford ». Il a existé deux Jean de Wallingford à Saint-Alban au XIII^e siècle. Le premier est abbé du monastère de 1195 à sa mort en 1214, le second est moine d'environ 1246 ou 1247 à sa mort en 1258, contemporain de Matthieu Paris. En réalité, il semble que cette chronique soit un texte anonyme produit par un moine de Saint-Alban du vivant du second Jean de Wallingford, et compilé avec d'autres documents dans un manuscrit plus large que nous devons à ce même second homonyme. Le texte n'est donc probablement pas écrit par Jean de Wallingford, et nous nous référerons à cette source dans les termes « la chronique attribuée à Jean de Wallingford ».

La chronique contient plusieurs erreurs étranges⁵⁷, ce qui conduit à se méfier de ce qui peut y être avancé. On y trouve plusieurs légendes, notamment de type hagiographique. Malgré tout, ce texte reste très enrichissant pour mon enquête : il est le seul à avancer un argument original et qu'on ne trouve nulle part ailleurs à cette époque, celui de différends culturels liés à l'hygiène qui auraient mené au massacre de la Saint-Brice⁵⁸. Le point de vue du chroniqueur est à la fois proche de ceux des grands auteurs de Saint-Alban détaillés ci-dessous, mais aussi porteur de son propre lot de curiosités. Certains pensent que la chronique attribuée à Jean de Wallingford est l'une des sources majeures de Roger de Wendover, mais il semble plus vraisemblable que les deux œuvres aient été composées à peu près au même moment, en utilisant des sources communes.

De Roger de Wendover à Matthieu Paris : les Flores historiarum et les Chronica maiora

Cette dynamique historiographique au XIII^e siècle s'organise en réalité majoritairement sous la tutelle des deux grands chroniqueurs de l'abbaye de Saint-Alban, Roger de Wendover et Matthieu Paris. La circulation des textes issus de la profusion de productions historiques au XII^e se traduit par une réelle influence sur les deux moines de

⁵⁷ Par exemple la mère d'Æthelred II, Ælfthryth, est nommée *Cunnild*. Dans *The chronicle attributed to John of Wallingford*, éd. Vaughan, p. 56.

⁵⁸ Cet élément est étudié dans le chapitre VII, A, *L'hypothèse des différends culturels*, p. 92.

Saint-Alban : leur vision de l'histoire et notamment de l'histoire anglo-saxonne se construit sur ces représentations du siècle précédent. Leurs textes sont donc imprégnés de cette identité nationale anglaise. Si au XII^e siècle on cherche à sauvegarder le prestigieux passé anglo-saxon et à légitimer la culture anglaise menacée, la visée est désormais d'insister sur l'unité du peuple qui doit transcender « les ruptures dynastiques et, plus profondément, les différences ethniques, » et aussi sur la « permanence d'une entité politique, celle du royaume d'Angleterre⁵⁹ ». L'identité nationale anglaise s'enracine peu à peu au sein de la société politique.

Roger de Wendover est moine de Saint-Alban au début du XIII^e siècle. Il procède à une formidable entreprise de collection de sources et de documents et enrichit largement la bibliothèque de Saint-Alban. Son œuvre majeure, les *Flores historiarum*, est comme son nom l'indique un florilège : une compilation de textes de nombreuses autorités antérieures, un travail de réécriture et de collation. L'œuvre est achevée au cours des trois premières décennies du XIII^e siècle et pourrait s'inspirer de la chronique anonyme évoquée précédemment, mais rien n'est certain à ce propos. Certaines sources des *Flores historiarum* sont difficiles à déterminer et des historiens n'hésitent pas à remettre quelques passages en doute, suggérant que Roger de Wendover a pu inventer certains faits ou certaines rumeurs. C. Tyerman n'hésite pas à le qualifier de « raconteur d'histoires ennuyeux⁶⁰ » et avance que son succès est principalement dû aux accomplissements de son successeur Matthieu Paris. Sans porter sur le chroniqueur un jugement si tranché, force est de constater que le récit de celui-ci peut parfois étonner : des dates inhabituelles ou des détails qui semblent incohérents le ponctuent. Roger de Wendover est généralement connu pour la terrible réputation qu'il accorde au roi Jean sans Terre, description partagée par Matthieu Paris. Il semble, plus largement, que les moines de Saint-Alban, en leur qualité de moines bénédictins, nourrissent une grande inimitié envers ceux qui contrarient les intérêts de l'Église – et Æthelred II semble faire partie de ceux-là.

C'est Matthieu Paris qui est en grande partie responsable de la formidable réputation de Saint-Alban au XIII^e siècle. Les historiens d'aujourd'hui le considèrent comme un homme en avance sur son temps, concerné par l'histoire mais avec de nombreux autres talents, notamment pour le dessin – ses *Chronica maiora* sont décorées de nombreuses illustrations de

⁵⁹ Laborde, « Les historiens anglais de la première moitié du XII^e siècle et la redéfinition de l'identité nationale », p. 61.

⁶⁰ Tyerman, *Who's Who in Early Medieval England*, p. 357. « a dull story-teller ».

qualité dans les marges. Définitivement moins hostile qu'à son prédécesseur, C. Tyerman le qualifie de « l'un des historiens anglais les plus distingués » et ajoute que ses chroniques ont influencé la vue de cette période des siècles durant, en soulignant tout de même le caractère conservateur et xénophobe de ses propos⁶¹. Il est évident qu'il faut se méfier de la conception du conservatisme et de la xénophobie au Moyen Âge, mais indéniablement Matthieu Paris est plutôt hostile aux étrangers dans ses écrits.

Matthieu Paris devient moine à Saint-Alban en 1217 et il y reste jusqu'à sa mort. Il n'est pas isolé pour autant : Saint-Alban est un monastère riche et « à une journée de voyage de la Londres médiévale⁶² », il reçoit donc régulièrement des invités prestigieux. Henri III (1216-1272) lui-même visite trois fois le monastère du vivant de Matthieu Paris, les deux hommes discutent et le moine est même invité à la table du roi. C. Tyerman avance que « le chroniqueur était clairement une sorte de célébrité⁶³ ». Il est probable que Matthieu Paris ait été en charge du scriptorium, comme a pu l'être Roger de Wendover avant lui. Son œuvre principale est les *Chronica maiora*, débutée en 1240 et constamment continuée jusqu'à sa mort en 1259. À de nombreux égards, cette source est majeure car l'entreprise de Matthieu Paris est complète, renseignée, détaillée, illustrée. Pour la période qui nous intéresse, il est rare de trouver des différences entre les textes de Roger de Wendover et de Matthieu Paris car pour tous les événements antérieurs à 1236, le second s'est très largement inspiré du premier. Pour cette raison, l'intérêt du travail des moines de Saint-Alban dans le cadre de l'étude du massacre de la Saint-Brice est limité. Il reste cependant intéressant de les consulter, car les nombreuses divergences⁶⁴ de datation et de déroulement des faits proviennent forcément de quelque part.

Une autre œuvre de Matthieu Paris, ses propres *Flores historiarum*, a également fait l'objet d'une consultation pour ce mémoire, mais il s'agit d'un abrégé de ses *Chronica maiora* dans lequel le passage relatif au massacre est encore une fois mot pour mot identique. Pour cette raison, j'ai décidé d'étudier ensemble ces deux auteurs de Saint-Alban, car toutes leurs œuvres majeures donnent une version similaire, celle déterminée par Roger de Wendover. Il est d'ailleurs assez intéressant de voir que, puisque c'est Matthieu Paris qui est passé à la

⁶¹ Ibid, p. 387.

⁶² Taylor, *The Universal Chronicle of Ranulf Higden*, p. 17.

⁶³ Tyerman, *Who's Who in Early Medieval England*, p. 357.

⁶⁴ Je m'abstiendrai de les qualifier d'erreurs car le plus souvent, bien que ces informations aillent à contresens des représentations les plus communes, rien ne permet de confirmer la véracité des versions des uns ou des autres.

postérité, il est fréquent que ce soit lui qui soit cité dans les textes postérieurs, alors que le passage relatif au massacre n'est pas de son fait mais de celui de son prédécesseur.

À la mort de Matthieu Paris, aucun historien illustre ne reprend le flambeau à Saint-Alban. « Lorsque le continuateur de l'œuvre de Matthieu en 1259 déclara qu'il était indigne de marcher dans ses pas, il ne dit rien d'autre que la vérité. Après Matthieu, l'historiographie monastique en Angleterre, comme partout, commença à décliner⁶⁵. » Sa disparition marque la fin de cette première période déterminante dans la construction d'une légende désormais presque immuable du massacre de la Saint-Brice.

⁶⁵ Tyerman, *Who's Who in Early Medieval England*, p. 390.

Chapitre II.

Du chroniqueur médiéval à l'historien moderne : la lente transition

A. Le déclin de la tradition monastique

Le dernier élan bénédictin mené à Saint-Alban

Au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle, la tradition historiographique, principalement monastique, entame un lent déclin en Occident. En Angleterre, le monastère de Saint-Alban désormais renommé pour sa production d'œuvres historiques n'échappe pas à cette tendance à partir de la mort de Matthieu Paris en 1259. A. Gransden écrit : « Au début du XIV^e siècle la tradition de l'écriture historique en Angleterre est au plus bas⁶⁶. » Bien que les renseignements soient pauvres, son successeur semble être William Rishanger. Il entreprend l'écriture de l'*Opus Chronicorum*, qui est en fait une continuation des *Chronica maiora*. Il reprend le travail à la mort de Matthieu Paris en 1259 et l'étend jusqu'en 1307. Il ne procède à aucune modification concernant le texte antérieur à 1259. Deux autres moines chroniqueurs de Saint-Alban, Jean de Trokelowe et Henri de Blanford, apportent leur pierre à l'édifice. Le premier écrit au début du XIV^e siècle, jusqu'à peu après 1330. Là encore peu de choses sont connues sur lui, il pourrait avoir été le scribe de William Rishanger mais il poursuit également l'œuvre de ce dernier de 1307 à 1323. Henri prendra à son tour la suite de son travail au milieu du XIV^e siècle. Le peu de renseignements dont nous disposons sur ces auteurs prouve que le monastère de Saint-Alban perd de son prestige en matière de production historique, les moines ne sont plus les grands auteurs réputés du siècle précédent. Aucune des sources citées dans ce paragraphe n'est utile à l'étude du massacre de la Saint-Brice car tous ces auteurs écrivent sur leur propre temps.

Le monastère de Saint-Alban doit son dernier élan historiographique à Thomas Walsingham, vivant dans la seconde moitié du XIV^e siècle et mort en 1422. Il est en charge

⁶⁶ Gransden, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century*, p. XI.

du scriptorium comme le furent Roger de Wendover et Matthieu Paris avant lui. Voulant sans doute marcher dans les pas de ses illustres prédécesseurs et notamment Matthieu Paris dans le but de redorer le blason de Saint-Alban, Thomas Walsingham produit de nombreuses œuvres. Ses *Chronica maiora* sont malheureusement perdues et auraient pu offrir un point de vue différent sur le monde anglo-saxon et sur le massacre de la Saint-Brice, bien qu'il soit probable qu'il en ait recopié des versions antérieures. Les autres textes de sa composition ne traitent pas de la période anglo-saxonne. Dans son *Historia Anglicana*, il relate les événements de 1272 à 1422, soit cent-cinquante ans d'histoire agitée et pas moins de six règnes. Cela représente un travail important et c'est encore une fois la preuve que plus les siècles passent, plus il y a de choses à raconter ou à légitimer, des choses qui sont d'actualité – l'époque anglo-saxonne est de plus en plus lointaine. Ainsi, ceux qui écrivent l'histoire préfèrent généralement se concentrer sur leur temps plutôt que sur un passé révolu – sauf dans les cas de ceux qui écrivent des histoires générales de l'Angleterre, mais ils sont peu nombreux entre le XIV^e et le XVI^e siècle.

Il est néanmoins une œuvre de Thomas Walsingham qui peut se révéler utile à cette étude. L'*Ypodigma Neustriae* est une compilation qui résume l'histoire de la Normandie. Il s'agit pour l'auteur d'offrir à Henri V (1413-1422) une enquête sur les ducs normands, ses prédécesseurs, et de légitimer la conquête de la Normandie concrétisée en 1419 dans le cadre de la guerre de Cent Ans. À l'image de Guillaume de Jumièges dont il s'inspire massivement pour la partie concernant l'époque antérieure à la conquête, il n'évoque que rarement Æthelred, seulement dans le contexte des contacts avec les Normands. Le massacre est à quelques mots près copié des *Gesta Normannorum ducum*, et n'apporte ainsi aucun nouvel élément.

Le monastère de Saint-Alban n'a donc pas su conserver sa tradition historiographique au-delà de la vie de Matthieu Paris. Thomas Walsingham produit de nombreuses œuvres et constitue sans doute un digne successeur à Matthieu Paris – C. Tyerman écrit que, grâce à Thomas Walsingham, Saint-Alban connaît un renouveau, mais qu'il n'est qu'une pâle ombre de Matthieu Paris⁶⁷ – mais en réalité c'est surtout que la tradition monastique est de moins en moins compatible avec l'entrée de l'Occident dans une ère plus moderne. Il convient également de citer l'œuvre du moine bénédictin Thomas Rudborne, l'*Historia maior*, produite à Winchester. Malgré son titre, il s'agit en réalité plus d'une histoire de l'Église de

⁶⁷ Tyerman, *Who's Who in Early Medieval England*, p. 390.

Winchester que d'autre chose. De nombreux événements sont passés sous silence, notamment le massacre, et il est difficile de considérer cette absence comme une omission volontaire dans un but précis, au vu du nombre de faits majeurs qui manquent à l'ouvrage.

La fantaisie de Pierre de Langtoft

Parmi mes sources, il en est une qui se révèle inclassable et très fantaisiste. Pierre de Langtoft est chanoine au prieuré augustinien de Bridlington. Sa chronique en anglo-normand reprend de nombreuses caractéristiques des récits légendaires sur les origines de la Bretagne et couvre la période jusqu'en 1307, à la mort d'Édouard I^{er} (1272-1307), peu de temps avant sa propre mort. À la lecture, on constate que son récit est empli d'exagérations et même d'inventions. Pierre de Langtoft descend indéniablement de ces auteurs de la trempe de Geoffroy de Monmouth⁶⁸ pour lesquels l'amplification est un procédé de première importance, aussi vaut-il mieux manier cette source avec précaution : difficile d'accorder du crédit à un récit dans lequel le roi traverse lui-même l'Angleterre pour mettre à mort de ses mains les Danois un par un. Toutefois, ce texte offre une version originale du massacre et dont il est le *testis unus*, il mérite donc d'être considéré au cours de cette étude.

Le Polychronicon : chant du cygne de l'historiographie monastique ?

La grande chronique universelle de Ranulf Higden intitulée le *Polychronicon* est composée entre la fin des années 1320 et les années 1360. Ranulf est « le produit d'une éducation monastique et d'un contexte monastique⁶⁹ » et appartient à la grande famille des moines-auteurs bénédictins au même titre que Guillaume de Malmesbury et Matthieu Paris. S'il serait incorrect d'affirmer qu'il est le dernier grand parmi eux, puisque Thomas Walsingham écrit un demi-siècle plus tard, il est néanmoins à l'origine de la dernière grande chronique générale bénédictine et aussi de celle qui rencontre le plus grand succès à son

⁶⁸ Gransden, *Historical Writing in England. c.550 - c.1307*, p. 476. « Langtoft's chronicle, covering the period from Brutus to 1307, is in three parts. The first book is from Brutus to the Norman Conquest [...] Book I derives ultimately from Geoffrey of Monmouth. »

⁶⁹ *Ibid*, p. 43.

époque⁷⁰ et encore au XVI^e siècle. En effet, A. Gransden avance qu' « exceptée l'*Histoire ecclésiastique* de Bède et l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, aucun livre d'histoire médiévale ne rivalisait avec la popularité du *Polychronicon*.⁷¹ » Elle ajoute que 120 manuscrits des XIV^e et XV^e siècles survivent et prouvent que Ranulf Higden était déjà connu de son vivant. Deux traductions du latin à l'anglais datant de cette époque, notamment celle de John Trevisa dès 1387, témoignent d'autant plus de la popularité de l'œuvre, et participent à l'élaboration de son grand succès⁷² car elles offrent aux Anglais une histoire de leur peuple, dans leur langue et avec son lot d'événements dramatiques.

À l'image de ses prédécesseurs bénédictins, Ranulf Higden montre un réel intérêt pour le passé plutôt que le présent et c'est probablement la raison pour laquelle il entreprend une chronique générale. De plus, il n'écrit pas que de l'histoire : le *Polychronicon* discourt aussi de sciences, de géographie, de théologie et d'autres sujets – à la manière d'une encyclopédie⁷³. L'œuvre est divisée en sept livres représentant les sept jours de la Genèse. Les six premiers d'entre eux, c'est-à-dire la quasi-totalité du texte, sont en fait un ensemble de compilations d'autorités anciennes mais aussi plus récentes. La chronique de Jean de Worcester, et surtout les *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury et l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon y occupent une place centrale.

Le *Polychronicon* n'est cependant pas sans défaut. Le principal reproche qui peut lui être adressé est qu'il a tendance à compiler les textes de ses prédécesseurs et à tout considérer comme des faits historiques plutôt que de porter un regard critique sur ce qui pourrait relever de la légende – ce qui, dans les œuvres dans lesquelles il puise comme les *Gesta regum Anglorum*, est assez régulier. « Higden admet dans son prologue qu'il ne peut être donné crédit égal à toutes les affirmations du *Polychronicon*⁷⁴ », de plus il écrit à une époque où le patriotisme anglais va croissant sous Édouard III (1327-1377) et pour cette raison il n'hésite pas à glorifier le passé anglo-saxon.

Ainsi, au XIV^e siècle, le *Polychronicon* permet à la tradition historiographique de survivre, mais celle-ci ne fait en effet que survivre : ni l'œuvre de Ranulf Higden, ni celles de Thomas Walsingham au siècle suivant ne permettront à la tendance de s'inverser. Les réguliers préfèrent écrire des histoires locales de leurs propres monastères, aussi ils écrivent

⁷⁰ Taylor, « Higden, Ranulf », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 27, p. 49.

⁷¹ Gransden, *Historical Writing in England. c.550 - c.1307*, pp. 43-44.

⁷² Taylor, « Higden, Ranulf », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 27, p. 50.

⁷³ Gransden, *Historical Writing in England. c.550 - c.1307*, p. 44.

⁷⁴ *Ibid*, p. 49.

sur leur propre temps. Les circonstances jouent dans ce sens : par exemple, le règne d'Édouard III dure cinquante ans, ce qui en fait déjà un sujet assez lourd pour les chroniqueurs contemporains. C'est un règne riche en batailles, en conquêtes et surtout en victoires, aussi bien face aux Scots au Nord qu'aux Français au Sud, de plus dès 1337 débute la guerre de Cent Ans et dix ans plus tard la grande peste noire se propage en Europe (l'Angleterre est touchée en 1349). Les dernières années d'Édouard III sont marquées par la déception liée à la guerre en France, à la sur-taxation, *etc.* Le monastère de Saint-Alban reste un centre intellectuel et d'apprentissage, mais la tradition monastique se dirige lentement vers sa fin au fil des XIV^e et XV^e siècles.

B. La transition vers la modernité en histoire

L'humaniste Polydore

Au cours du XVI^e siècle, je l'évoquerai, la production d'histoires générales de l'Angleterre connaît un nouvel élan que permet en partie la diffusion de l'imprimerie en Occident, notamment la mise au point de la presse à caractères métalliques mobiles par Gutenberg. À l'aube de ce XVI^e siècle, une seule grande histoire de l'Angleterre sort du lot : c'est l'*Anglica historia* de Polydore Virgile. L'évocation du massacre de la Saint-Brice en son sein n'est pas certaine⁷⁵, cependant c'est une source qui permet de mieux comprendre la transition de l'histoire monastique à l'histoire moderne, de plus en plus souvent écrite par des laïcs dont c'est le métier, ou du moins des hommes qui sont dans les sphères intellectuelles et politiques.

Polydore Virgile est italien de naissance, d'origine urbinata. Clerc proche du pape, il rallie l'Angleterre en 1502 en tant que son agent à la cour d'Henri VII. Nommé archidiacre de Wells en 1508, naturalisé anglais en 1510, c'est à la demande du roi anglais qu'il entreprend son *Anglica historia* durant la première décennie du XVI^e siècle⁷⁶ – elle ne sera publiée pour

⁷⁵ En réalité il est plus pertinent de penser que le massacre n'apparaît pas dans l'œuvre et que Polydore a pu le mêler à d'autres événements plus tardifs. Se référer au chapitre IX, B, *Polydore Virgile : le renouveau humaniste ?*, p. 133.

⁷⁶ Connel, « Vergil, Polydore », *Oxford Dictionary of National Biography* vol. 56, p. 325.

la première fois qu'en 1534. Il écrit pour le roi et la cour, mais aussi pour un public plus large en Angleterre. Il précise plusieurs fois lui-même qu'il recherche la vérité, ce qui pour lui est le plus important quand on écrit l'histoire.

A. Gransden reconnaît l'œuvre de Polydore Virgile comme « l'une des deux seules histoires humanistes écrites en Angleterre⁷⁷ », la seconde étant l'*Histoire du Roi Richard III* de Sir Thomas More. Elle suggère ce terme pour définir Polydore car il provient de ces milieux italiens héritiers de la Renaissance ; aussi peut-il être considéré comme l'un de ces érudits employés comme *littérateurs* au sein des cours royales étrangères d'Occident car ils sont cultivés. L'historienne précise qu'en utilisant ce terme d'humanisme elle le regarde en son sens « l'aspect littéraire de la Renaissance des XV^e et XVI^e siècles⁷⁸ ». Elle s'appuie également sur le fait que ces humanistes mettent l'homme plutôt que Dieu au centre de leurs histoires, intérêt caractéristique dont hériteront les penseurs du futur siècle des Lumières.

L'œuvre de Polydore s'inscrit effectivement dans ces considérations nouvelles. L'auteur discute les récits anciens plutôt que de leur accorder une confiance aveugle. *L'Anglica historia* témoigne du développement de ce regard un peu plus critique de l'historien qui contraste avec la méthode de la chronique monastique. Étonnamment, on trouve toutefois dans le texte de Polydore des éléments nouveaux, totalement absents des chroniques monastiques, notamment un long discours d'Æthelred II directement rapporté dans lequel il tente d'enhardir ses conseillers face à la menace danoise.

La Chronique de Robert Fabyan

Robert Fabyan est un laïc londonien, marchand puis shérif de la ville. Il rédige entre 1500 et 1512/13 une grande chronique dont le cadre est original puisqu'il s'agit de considérer conjointement la France et l'Angleterre. Intitulée *Nouvelles chroniques d'Angleterre et de France*⁷⁹, elle est publiée à titre posthume en 1516.

Il me semble cohérent de considérer R. Fabyan comme un acteur de cette transition vers une écriture de l'histoire plus moderne, et ce pour plusieurs raisons. D'une part, il écrit à

⁷⁷ Gransden, *Historical Writing in England. c.550 - c.1307*, p. 425.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *The new chronicles of England and of France* ou *The Fabyan's Chronicle*.

la même époque que Polydore, et tous deux constituent ensemble le maillon qui fait le lien entre l'histoire médiévale et le renouveau du travail historique, d'autant plus que l'une des sources majeures du londonien n'est autre que le *Polychronicon*. D'autre part, on trouve chez R. Fabyan des attitudes d'historiens nouvelles comme le fait de citer la plupart de ses sources et d'indiquer d'où viennent les informations, ce qui est encore assez rare à cette époque.

Comme chez Polydore, on assiste dans l'œuvre de R. Fabyan à l'émergence de nouvelles légendes qui viennent orbiter autour du règne d'Æthelred et cette fois plus précisément du massacre qui est clairement évoqué. En réalité, là où les chroniqueurs monastiques médiévaux avaient tendance à multiplier les détails sur le déroulement du massacre, R. Fabyan rapporte des éléments plus généraux qui permettent de faire un lien avec son époque, comme l'origine de certains lieux ou de certains mots anglais. C'est cette dynamique qui sera à son tour préférée par les historiens de la seconde moitié du XVI^e siècle.

Ces deux œuvres, dont la diffusion par l'imprimerie constitue probablement un des facteurs du prestige, connaissent un franc succès et il est fréquent que les historiens postérieurs préfèrent s'y référer plutôt qu'aux textes médiévaux – pour cela, au XVI^e siècle de nombreux textes concernant l'Angleterre anglo-saxonne sont identiques et utilisent des termes tirés des récits de Polydore et de R. Fabyan.

Un XVI^e siècle très uniforme

La seconde moitié du XVI^e siècle anglais est marquée par une forte dynamique du genre historique qui devient de plus en plus populaire. Pour cette raison de nombreux clercs et laïcs entreprennent de nouvelles œuvres. C'est l'ère de ceux qu'on appelle les antiquaires, autrement dit, ce sont des hommes qui s'intéressent à de nombreux éléments en lien avec le passé et l'histoire mais qui ne se revendiquent pas historiens, souvent volontairement, car ce titre comporte son lot de contraintes et d'obligations. Ce sont très généralement des hommes de lettres ou des hommes d'État qui étudient l'histoire sans que cela ne soit leur occupation principale. Qu'ils se revendiquent antiquaires ou non, la majorité de ces érudits de la fin du XVI^e siècle ne peuvent pas être qualifiés d'historiens au sens actuel du terme. En effet, toutes les œuvres que j'ai choisi d'étudier pour ce demi-siècle, produites entre 1550 et 1580, portent le nom de chroniques, ce qui témoigne que si le genre historique est populaire et inspire de

nombreux auteurs, ceux-ci sont encore héritiers de cette tradition de la chronique et du récit purement factuel, et assez étrangers de la réflexion critique que l'on attend de l'historien d'aujourd'hui.

Pour cette étude, j'ai choisi d'examiner quatre textes, produits entre 1550 et 1580, et qui présentent certaines caractéristiques communes. On s'aperçoit rapidement que ceux-ci rapportent tous des versions identiques du règne d'Æthelred. Ils sont en fait tous des copies d'eux-mêmes ou des quelques références décrites dans les paragraphes précédents, à savoir l'histoire de Polydore et la chronique de Fabyan qui sont très fréquemment citées au cours de ce siècle.

La première de ces chroniques est celle qui porte le nom de *Cooper's Chronicle*. Il s'agit en réalité d'une continuation par Thomas Cooper d'une traduction inachevée par Thomas Lanquet de la *Carion's Chronicle* de Johann Carion. Le texte est donc loin d'être original. Thomas Cooper est un évêque anglais et anglican, qui travaille au cours de sa vie sur plusieurs projets historiques, notamment des compilations et des éditions, mais rarement de purs produits historiques menés de son propre chef. La *Cooper's Chronicle* respecte un schéma hérité de Polydore et de R. Fabyan, que l'on retrouve dans toutes les autres chroniques du XVI^e siècle : la présentation d'Æthelred, le déroulement du massacre, ses enjeux, causes et conséquences, tous ces éléments sont identiques à cette époque.

John Stow est considéré comme un historien majeur de ce siècle. L'historien britannique du XX^e siècle A. L. Rowse dira de lui qu'il était « *one of the best historians of that age; indefatigable in the trouble he took, thorough and conscientious, accurate – above all things devoted to truth*⁸⁰ ». Pourtant, dans les textes et passages qui m'intéressent, il fait plus œuvre de chroniqueur que d'historien. Il arrive aussi qu'il soit considéré comme un de ces antiquaires, et ses écrits sont très populaires à son époque. Il publie en 1565 une sorte de compilation abrégée des différentes chroniques anglo-saxonnes et anglaises sous le titre *A summarie of Englyshe chronicles*. Malgré le caractère très résumé de l'œuvre et le peu d'informations données, le massacre figure dans le récit, ce qui souligne tout de même l'importance de l'événement que Stow considère digne de figurer parmi les quelques éléments qu'il livre sur le règne d'Æthelred II. En 1580, il achève de composer une œuvre plus complète, intitulée *The Chronicles from Brut unto this very present yeare of Christ 1580*. Cependant, le massacre de la Saint-Brice y apparaît non seulement identique à la version de

⁸⁰ Rowse, « John Stow as an Historian. A Commemoration Address », p. 15.

son œuvre précédente, mais aussi plus abrégé encore que dans la version abrégée. Les éléments sont une fois encore les mêmes que dans toutes les chroniques de cette époque.

Richard Grafton est le rival de J. Stow, en effet une querelle entre eux perdure car le second accuse le premier de plagiat. R. Grafton est imprimeur royal pour Édouard VI (1547-1553), là encore on constate que l'écriture de l'histoire n'est pas son activité principale. Dans sa chronique intitulée *A Chronicle at Large* et publiée en 1568 ou 1569, il propose une version du massacre toujours strictement identique à celles des textes évoqués jusqu'ici pour cette période.

Ces différentes chroniques de la seconde moitié du XVI^e siècle sont très conformes et très inspirées des deux précurseurs de cette histoire moderne, Polydore Virgile et Robert Fabyan. À défaut de faire preuve d'originalité et de témoigner d'une réflexion historique, leurs auteurs ont le mérite de citer de plus en plus régulièrement leurs sources (généralement les deux hommes susnommés) ce qui marque peut-être ce premier pas vers une histoire dirigée par un regard extérieur et non plus uniquement concernée par les événements.

Un élan suivi par quelques histoires plus tardives

Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, certains publient de nouvelles histoires générales de l'Angleterre, au sein desquelles les discours restent relativement les mêmes, et qui témoignent toujours d'un travail de collecte et copie de sources antérieures plutôt que d'une réflexion. J'ai choisi de les associer aux auteurs précédemment évoqués ici car ils montrent qu'au cours de cette période, alors que la discipline historique se précise sous l'autorité de divers grands historiens britanniques, certains se contentent encore de relater le massacre comme il l'est au début du XVI^e siècle sans rien ajouter, ni soustraire, ni questionner.

Samuel Daniel est parmi eux. Il est un écrivain éminent à son époque, principalement dans les domaines de la dramaturgie et de la poésie. Cette fois encore, c'est un intellectuel qui n'écrit de l'histoire qu'à la fin de sa vie, comme c'est fréquent ; il côtoie de grands antiquaires de son temps comme Robert Cotton. Sa compilation *The Collection of the Historie of England* est loin d'être son œuvre majeure, il la laisse d'ailleurs incomplète lorsqu'il s'éteint. Son récit est très largement inspiré des *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury, certaines

phrases sont identiques. On y trouve des erreurs et des éléments dont l'origine est peu claire. Certains passages témoignent également de l'utilisation de l'œuvre de Polydore. S. Daniel offre donc en 1618 aux Anglais un récit du massacre dont les sources mêmes relèvent plus de la légende que de l'enquête historique.

Richard Baker en 1641 agit de la même manière. Il publie *A Chronicle of the Kings of England* qui ne questionne pas l'histoire et qui comporte de nombreux éléments incertains empruntés aux auteurs monastiques. Il n'est pas non plus historien de profession : d'abord shérif de Londres, il compose ensuite ses textes alors qu'il est emprisonné pour dettes insolvables. Il semble vraiment qu'à cette époque il était possible d'écrire de l'histoire sans nécessairement devoir justifier son récit, et d'être couronné de succès. Sa situation est similaire à celle de l'homme d'État William Temple, principalement diplomate. Son *Introduction to the History of England* est très loin d'être son œuvre majeure, sa version du massacre est classique et il montre parfois même une tendance à amplifier pour dramatiser, notamment lorsqu'il écrit qu'autour de l'an 1002 c'est « l'entière nation des Danois⁸¹ » qui est massacrée en Angleterre, en ajoutant que de nombreux milliers de Danois périssent. Ce procédé qui vise à amplifier les éléments romantiques va à l'encontre des principes critiques de l'historien moderne qui se mettent en place à cette époque, c'est plutôt ce qu'on s'attendrait à rencontrer dans un texte médiéval monastique.

L'*History of England* que le clerc Laurence Echard publie en 1707 reste longtemps l'histoire de l'Angleterre de référence au début du XVIII^e siècle. Pourtant, en étant attentif, on remarque qu'il s'agit à nouveau d'un simple rapport de différents épisodes qui existent depuis au moins deux siècles, sans apporter de réflexion ni de regard plus contemporain ou plus critique. L. Echard emprunte même, et sans le mentionner, les détails atroces du massacre dont fait état Guillaume de Jumièges dans ses *Gesta Normannorum ducum*, texte du XI^e siècle et relativement peu objectif.

Enfin, le dernier texte de cette série est *An history of England, in a series of letters from a nobleman to his son* par Oliver Goldsmith. L'homme est un célèbre écrivain irlandais, avant tout dramaturge et poète. Lui non plus n'est pas historien, en témoigne également la forme épistolaire de son œuvre. En trente-huit lettres succinctes, il raconte l'histoire de l'Angleterre ; la lettre VIII relate entre autres le massacre de la Saint-Brice. Le récit est très

⁸¹ Temple, *An introduction to the history of England*, p. 76. « the whole Nation of the Danes massacred in England about the year 1002 ».

rapide et semblable à tous ceux évoqués dans les quelques paragraphes précédents, le format de la lettre ne favorisant pas non plus la multiplication des détails.

L'accumulation de ces exemples révèle qu'il faut manier avec prudence les nombreuses *Histories* qui paraissent en Angleterre entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. La plupart des auteurs cités au cours de ces paragraphes ne sont pas des historiens de profession ; ils sont plutôt de ceux qui entreprennent des œuvres historiques dans les dernières années de leur vie. Cela se ressent dans l'absence de réflexion historique. On peut suspecter que la popularité du genre historique à cette époque, et notamment au XVIII^e siècle, soit en cause : l'attrait d'un public très demandeur et friand d'épisodes dramatiques et romancés peut expliquer ce foisonnement d'œuvres peut-être un peu trop fidèles aux textes médiévaux. La seule différence notable avec les récits monastiques est que ces auteurs modernes citent leurs sources – qui se révèlent généralement être les récits monastiques en question.

Chapitre III

L'émergence de l'histoire moderne

A. Les précurseurs de l'approche critique

Comme évoqué dans le précédent chapitre, les XVII^e et XVIII^e siècles sont marqués par une double dynamique de l'écriture de l'histoire. D'une part, on trouve des érudits et hommes d'État qui, dans leurs dernières années, choisissent de composer de l'histoire ; parmi eux certains se font appeler des antiquaires. Ce sont des auteurs cultivés, mais ces textes ne sont pas leur grand-œuvre et quand il s'agit de la lointaine période anglo-saxonne, tous proposent la même version des événements en recopiant simplement les versions contemporaines. D'autre part, on voit peu à peu apparaître une tendance plus proche de l'histoire telle qu'on la connaît aujourd'hui : certains, dont la carrière est généralement entièrement vouée à l'histoire, portent un regard de plus en plus critique sur le passé tel qu'il leur est parvenu. C'est au cours de ces deux siècles qu'apparaissent les premières remises en question du massacre décrit par les moines au cours des premiers siècles qui l'ont suivi. Il ne s'agit pas encore de l'effort de réhabilitation et de réflexion sur le règne d'Æthelred II fourni par les historiens depuis les années 1950, ces historiens ont d'ailleurs assez rarement tendance à atténuer les critiques à propos du roi lui-même. En revanche, c'est le massacre et toutes les légendes qui l'accompagnent qui sont critiqués, discutés, nuancés.

Parmi mes sources, Raphael Holinshed est le premier à s'inscrire dans cette dynamique. L'historien est à l'origine engagé par Reginald Wolf, un éditeur londonien, en tant que rédacteur en chef d'une cosmogonie universelle⁸² : il est chargé de produire une histoire du monde depuis le Déluge jusqu'à son temps. La mort de son employeur mènera à l'abandon du projet, mais le travail historique déjà composé par R. Holinshed sur l'Angleterre mais aussi l'Écosse et l'Irlande est publié en 1577. Sa chronique se révèle un véritable succès commercial⁸³ et constitue une source d'inspiration majeure pour certains grands noms de la

⁸² Clegg, « Holinshed, Raphael », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 27, p. 646.

⁸³ *Ibid.*

dramaturgie, comme Marlowe mais surtout William Shakespeare avec notamment *Macbeth*⁸⁴. Ce dernier n'a malheureusement jamais trouvé le règne d'Æthelred II inspirant ; pourtant le massacre de la Saint-Brice et la légende de Gunhilde⁸⁵, ou même simplement la sinistre réputation du souverain, apparaissent dans les chroniques – y compris celle de R. Holinshed – comme autant d'éléments dignes des tragédies les plus terribles.

En réalité, sa *Holinshed's Chronicle* peut sembler une copie assez conforme des textes du XVI^e siècle. Il ne dit rien de nouveau sur le massacre, mais j'ai choisi de le placer dans ce chapitre car à la différence de tous ses contemporains, il est le seul à essayer de justifier un tant soit peu les difficultés auxquelles doit faire face Æthelred, plutôt qu'à simplement le submerger de tous les défauts possibles (ce qu'il fait quand même plus ou moins). Son œuvre présente cette position ambiguë à mi-chemin entre la tendance homogène de son siècle et la naissance d'une réflexion qui lui permet, dans le cadre de cette étude, d'être un très timide précurseur pour les historiens à venir.

L'*Historie of Great Britaine* de John Speed qui voit le jour vers 1614 est la première de mes sources à clairement remettre en question le regard que les moines portent sur le souverain. Il est à l'origine un grand cartographe anglais, et dans cette œuvre la qualité de ses cartes relègue au second plan l'importance de son travail historique. Cependant, à l'époque où John Stow ou Samuel Daniel perpétuent des versions du règne d'Æthelred II toujours plus identiques et inspirées du Moyen Âge, J. Speed fait front face à l'exagération des moines. Il est le premier à considérer que l'hostilité de Dunstan envers Æthelred est une « raison suffisante pour les auteurs monastiques » pour accabler le roi « avec leurs marques d'infamie » et pour lui imputer « les misères de ce temps⁸⁶ ». Son récit du massacre est en revanche assez conforme à ceux qui sont transmis jusqu'ici. Fait intéressant : J. Speed évoque l'incendie de l'église à Oxford, ce qui peut signifier qu'il a lu la charte de 1004, ou qu'un auteur récent parmi ses sources l'a fait. Dans les deux cas, ceci témoigne aussi d'une nouvelle démarche historique, à savoir l'approfondissement des recherches plutôt que le simple appui sur les versions précédentes. Richard Baker, dans son œuvre présentée au cours du chapitre précédent, reprendra presque mot pour mot l'évocation de l'épisode oxonien par J. Speed.

Le célèbre poète anglais John Milton occupe une position ambiguë dans cette classification. Il fait partie de ceux qui ne sont pas historiens et qui entreprennent une histoire

⁸⁴ *Ibid*, p. 647.

⁸⁵ Se référer au chapitre VII, B, *La vengeance d'un frère ?*, p. 97.

⁸⁶ Speed, *The Historie of Great Britaine*, p. 375.

à la fin de leur vie, peut-être parce que c'est un genre de plus en plus demandé et populaire. Bien que son récit du massacre soit relativement classique, j'ai choisi de présenter J. Milton dans ce chapitre pour deux raisons. D'abord, son texte montre qu'il utilise des sources inhabituellement utilisées au lieu de simplement recycler les récits du massacre, preuve en est qu'il date celui-ci du 9 juillet et non du 13 novembre comme c'est toujours le cas – je reviendrai sur cette curiosité. Ensuite, il est fréquent que les auteurs qui racontent l'exécution de Gunhilde fassent d'Eadric Streona son instigateur. J. Milton remet en cause cette hypothèse en réfléchissant de manière cohérente, ce qui encore une fois démontre que petit à petit l'effort critique historique l'emporte sur la simple conformité aux textes antérieurs.

Robert Brady est un universitaire et historien anglais qui écrit en 1685. Cette époque est marquée par la querelle en Angleterre entre le parti *Tory*, favorable aux idées royalistes et conservatrices, et le parti *Whig* plus libéral et favorable à une monarchie parlementaire. R. Brady s'apparente au premier camp, tandis que son adversaire James Tyrrell défend le second. En réalité, ces idées sont difficiles à déceler dans le contexte précis du récit du massacre de la Saint-Brice, qui n'est probablement pas le théâtre le plus décisif de cette lutte idéologique et politique. Ce qui est d'un intérêt majeur avec le texte de R. Brady, c'est qu'il fait figurer en note de bas de page une remarque sur le massacre, laissant entendre que le récit des faits est suspect : il entreprend de réunir les différences qui existent entre les récits médiévaux, les variations dans les dates, dans les personnages, dans les causes. Il en conclut que ce massacre n'est pas clair, et qu'il faut être prudent quant au crédit à accorder à ce qui se raconte à son sujet.

Enfin, l'œuvre de James Tyrrell publiée dans les premières années du XVIII^e siècle, *The General History of England*, est composée comme une compilation de citations et de passages de nombreux auteurs médiévaux qu'il commente et critique personnellement, comme il est sous-entendu dans le titre complet du premier volume : *from the earliest accounts [...] taken from the most antient records, manuscripts, and historians*. C'est la première fois que le règne d'Æthelred II est ainsi étudié. Tyrrell est un homme cultivé, il fréquente de grands penseurs, il est notamment l'un des plus proches amis de John Locke⁸⁷. Héritier des idées *whig*⁸⁸, il est lui aussi très critique vis-à-vis de l'habitude des auteurs monastiques d'idéaliser Dunstan au détriment de la vérité historique – idéalisation qui mène, selon lui, à une critique en partie injustifiée du comportement et des actes du roi. Il regrette

⁸⁷ Goldie, « Tyrrell, James », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 55, p. 805.

⁸⁸ *Ibid*, p. 806.

notamment les nombreuses prophéties qui lui ont été prêtées par les moines, en grande partie pour renforcer sa sainteté – le rejet de l’adoration monastique médiévale est un lieu commun de la pensée *whig*. En effet, ceux qui se revendiquent de ces idées sont généralement plus proches des sectes protestantes et témoignent une hostilité marquée au catholicisme – ce qui se traduit en histoire par la sévère critique du monachisme.

À propos du massacre, Tyrrell reste cependant assez avare de critique : il indique certes qu’il cite des auteurs plus anciens, mais il rapporte leurs versions du massacre, y compris d’ailleurs certains éléments sanglants hérités des *Gesta Normannorum ducum* de Guillaume de Jumièges. Ainsi, il transmet à ceux qui le lisent une représentation du massacre composée par celles des auteurs médiévaux, donc qui n’est pas la sienne, mais qu’il ne remet pas spécialement en question. Son œuvre « connaît un éclat dans le contexte du culte de la liberté anglo-saxonne du XVIII^e siècle, et il y en avait des copies dans les bibliothèques coloniales aux Amériques.⁸⁹ »

B. Une histoire du massacre plus lucide au XVIII^e siècle

Les historiens du XVIII^e siècle

Les auteurs du XVIII^e siècle sont majoritairement des historiens qui vont s’employer à citer les auteurs médiévaux et à les discuter. Si certains auteurs ont pu jusqu’ici témoigner d’une volonté nouvelle d’apporter un regard critique sur l’histoire, il est assez rare que cela influe sur les représentations du massacre. C’est au cours de cet « *age of Enlightenment* » qui correspond globalement à notre siècle des Lumières, que cela change. À cette époque, les textes du XVI^e siècle ne constituent pas vraiment des sources d’inspirations ; ceux de Ranulf Higden et de Polydore peuvent être cités par moment, mais c’est principalement sur les textes d’Henri de Huntingdon, de Guillaume de Malmesbury ou encore de Matthieu Paris que se concentrent ces historiens.

⁸⁹ *Ibid.*

Paul de Rapin de Thoyras est un historien français. Il est calviniste, et fuit la France pour se réfugier en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes en 1685, ce qui explique entre autres pourquoi il compose une *Histoire d'Angleterre* éditée en 1724⁹⁰. Cette œuvre rencontre un réel succès et est massivement réimprimée. C'est majoritairement une histoire des institutions anglaises, marquée par le regard d'un historien moderne. Il fait par exemple une remarque très intéressante sur le surnom « le Martyr » accordé à Édouard, puisqu'à première vue, le jeune roi n'a rien fait dans sa vie qui justifie d'avoir ce surnom au sens strict du mot martyr. Il observe une certaine mesure vis-à-vis des récits monastiques, comme nombre de ses homologues au cours de ce siècle qui s'ouvre : il écrit par exemple « Il est certain qu'en ce temps-là, tous les amis des moines passaient pour autant de saints, et que leurs ennemis étaient regardés comme des gens dignes de la colère de Dieu.⁹¹ » L'historien français est le premier à remettre en question la capacité de l'administration d'Æthelred à organiser un massacre à l'échelle de l'Angleterre entière. Il est également à l'origine d'une comparaison intéressante entre le massacre de la Saint-Brice et les violences perpétrées par les Bretons commandés par Boadicée durant la révolte de cette dernière contre les Romains, au I^{er} siècle.

L'œuvre de P. de Rapin de Thoyras est traduite en anglais par Nicolas Tindal, historien et traducteur, et améliorée de nombreux commentaires et annotations. En treize volumes, cette *History of England* publiée en 1727 devient la nouvelle histoire générale de référence en Angleterre⁹². Au sein de cette vaste composition, le passage qui traite précisément d'Æthelred et du massacre est une simple traduction du texte original, sans ajout ni modification.

L'*History of England* de David Hume est ce qui se rapproche le plus de l'œuvre d'histoire telle qu'on l'entend aujourd'hui. L'historien écossais commence à écrire peu après le soulèvement jacobite de 1745 au cours duquel l'hostilité entre les Anglais et les Écossais est une fois de plus ravivée⁹³. L'entreprise de D. Hume n'est pas purement désintéressée : il souhaite que son histoire permette de légitimer la Glorieuse Révolution de 1688, qui a vu le retour des protestants sur le trône anglais, et espère éviter d'autres tensions et conflits dans ce contexte anti-écossais très fort. L'historien écrit d'abord sur son temps puis il complète peu à peu son œuvre en écrivant sur les temps de plus en plus anciens. L'œuvre en question

⁹⁰ Sullivan, « Rapin de Thoyras, Paul de », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 46, pp. 69-70.

⁹¹ De Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, p. 369.

⁹² Delandine et Chaudon, *Dictionnaire historique, critique et bibliographique*, vol. 23, p. 22.

⁹³ Robertson, « Hume, David », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 28, p. 751.

rencontre un réel succès : « L'hégémonie de Rapin dans l'historiographie britannique fut finalement supplantée par David Hume, dont l'*History of England* remplaça celle de Rapin comme le travail standard⁹⁴. » Le premier volume, qui est en fait le dernier à paraître en 1762, comprend l'histoire des rois anglo-saxons, bien que cette partie soit bien plus succincte que celle concernant la période suivante, de la conquête normande (1066) à la *Magna Carta* (1215). Prompt à souligner à de nombreuses reprises les troubles causés par la trahison et la déloyauté de ses sujets, il sous-entend qu'Æthelred n'est pas le seul responsable du déclin de l'Angleterre anglo-saxonne. D. Hume semble considérer les Normands comme des Danois établis en France au même titre que les colons établis en Angleterre plutôt que comme un peuple à part. Il est également le premier à suggérer que le massacre de la Saint-Brice ne concernait pas la totalité des Danois du territoire mais plutôt les compagnies de mercenaires qui continuaient de commettre des exactions après être entrées au service du roi. C'est l'une des hypothèses les plus plausibles selon les spécialistes actuels.

Son hypothèse est reprise en 1771 par Oliver Goldsmith dans sa propre *History of England*. En effet, depuis son histoire épistolaire présentée au chapitre précédent, l'écrivain irlandais semble avoir lu les travaux de plusieurs historiens, notamment Hume dont il s'inspire beaucoup. Cette fois-ci, il n'est plus vraiment question de la version purement conforme héritée du XVI^e siècle : O. Goldsmith produit une véritable œuvre d'historien avec des réflexions pertinentes. Il reste assez hostile au roi dans sa description, en semblant parfois presque justifier les torts causés par les Danois. Au moment de relater le massacre, on retrouve une version très proche de celle de D. Hume qui se révèle sa source majeure.

La dernière source prise en compte au cours de ce mémoire est l'*History of the Anglo-Saxons* en trois volumes de Sharon Turner. C'est une œuvre vraiment majeure qui rencontre à son époque un très franc succès. Son importance se révèle double : d'une part, sa parution stimule les études anglo-saxonnes modernes en Angleterre ; de l'autre, elle s'inscrit dans les débuts de l'idéologie, alors naissante parmi les Anglais, selon laquelle ces derniers descendent d'une nation anglo-saxonne fière et puissante⁹⁵. Cet élan patriotique s'explique par le contexte politique de la fin du XVIII^e siècle en Europe⁹⁶ : l'Angleterre est régulièrement en guerre contre la France dans le cadre de ses guerres révolutionnaires, puis napoléoniennes. La tendance qui s'impose est celle qui consiste à penser que la société anglo-saxonne est une

⁹⁴ Sullivan, « Rapin de Thoyras, Paul de », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 46, p. 70.

⁹⁵ Loyn, « Turner, Sharon », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 55, p. 661.

⁹⁶ *Ibid.*

société de liberté (par exemple les *witan* qui tempèrent le pouvoir du roi⁹⁷) et qu'elle est asservie en 1066 par un peuple normand – associé aux Français de manière plus générale – dominateur et tyrannique ; idée d'autant plus renforcée par l'absolutisme poussé à l'extrême par Louis XIV quelques décennies auparavant. Cette pensée est très vivement défendue par S. Turner, qui publie ce volume en 1799⁹⁸, et il est très intéressant de constater que cela se ressent dans le récit du règne d'Æthelred et surtout du massacre. Alfred et Edgar sont évidemment glorifiés, pour stimuler cet esprit patriotique anglo-saxon. Æthelred n'échappe pas à la critique, puisqu'il peut toujours être considéré comme celui dont l'incapacité à défendre le royaume cause finalement la chute de sa dynastie. En revanche, le massacre de la Saint-Brice fait l'objet d'une comparaison particulièrement curieuse et intéressante avec celui de la Saint-Barthélemy.

Du massacre de la Saint-Brice à l'œuvre de Sharon Turner, ce sont au total huit siècles d'écriture de l'histoire qui seront considérés au cours de cette étude. Si la liste des sources n'est pas exhaustive, elle permet néanmoins de rendre compte des différentes tendances, des évolutions des représentations du massacre et de son instigateur, Æthelred II. Avant de présenter plus en détails ces représentations et leurs mutations, il convient de consacrer quelques chapitres à la personne du roi, aux mythes et légendes qui accompagnent son règne, aux torts vraisemblables ou imaginaires qui lui sont reprochés et qui mènent à sa terrible réputation, tout en rappelant les difficultés de son époque et le contexte du royaume à l'aube du XI^e siècle, jusqu'à la veille du massacre.

C. Le travail d'Edward A. Freeman

Il convient à présent, avant d'entamer le développement de cette étude, de dire un mot du cas d'Edward Augustus Freeman. Son œuvre majeure, *l'History of the Norman Conquest in England*, est publiée entre 1867 et 1880. L'historien britannique voue sa vie à l'étude de l'Angleterre anglo-saxonne et à la conquête normande : il écrit à l'un de ses amis que l'entreprise d'un tel ouvrage est plus facile pour lui que pour n'importe qui d'autre, étant

⁹⁷ Se référer au chapitre IV, A : « Un roi fratricide ? », p. 51.

⁹⁸ Loyn, « Turner, Sharon », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 55, p. 661.

donné qu'il a énormément étudié le sujet durant les vingt années précédentes⁹⁹. Son œuvre, publiée en six volumes consécutifs, constitue une étude extrêmement détaillée du monde anglo-saxon, des règnes des différents rois notamment ceux des X^e et XI^e siècles. Elle rencontre un succès certain lors de sa parution, et plusieurs historiens vantent les mérites de l'auteur : par exemple Marjorie Chibnall affirme que personne ne rivalise avec lui en termes de connaissances des chroniques médiévales¹⁰⁰.

Le premier volume traite d'Æthelred II ainsi que du massacre de la Saint-Brice, et se révèle particulièrement intéressant dans le cadre de ce mémoire. L'œuvre d'E. A. Freeman ne fait pas partie des sources prises en vue pour l'étude des représentations du massacre de la Saint-Brice, et se range plutôt du côté des travaux d'historiens. L'ampleur de son œuvre et la très importante quantité de détails qu'il y fournit me mènent à m'y référer à de nombreuses reprises.

Il faut néanmoins garder à l'esprit que le travail des historiens a évolué depuis le XIX^e siècle. De plus, de nombreux reproches ont pu être émis à l'encontre de l'œuvre d'E. A. Freeman par les historiens plus contemporains. Il ferait preuve d'une admiration trop profonde pour les institutions anglo-saxonnes, considérant la conquête normande comme le début de l'assujettissement de l'Angleterre – et s'inscrivant ainsi dans la même dynamique que celle très présente dans l'œuvre de Sharon Turner au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles¹⁰¹. Il ouvre l'introduction de son premier volume sur ces mots : « La conquête normande est le grand tournant dans l'histoire de la nation anglaise.[...] Très loin de constituer le début de notre histoire nationale, la conquête normande fut le renversement temporaire de notre *national being*. [...] Mais quelques générations plus tard nous avons fait captifs nos conquérants, et l'Angleterre était à nouveau l'Angleterre¹⁰². » De plus, Levi Roach considère que la vision de l'histoire de Freeman serait trop attachée aux conceptions *whig* : « Bien sûr, Freeman écrivait durant l'âge d'or de la soi-disant interprétation Whig de l'histoire [...] comme de nombreux historiens de l'époque, il était prompt à bâtir des jugements moraux généraux du genre de ceux que les universitaires postérieurs cherchent à éviter¹⁰³. »

⁹⁹ Barlow, « Freeman, Edward Augustus », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 20, p. 202.

¹⁰⁰ Chibnall, *The Debate on the Norman Conquest*.

¹⁰¹ Barlow, « Freeman, Edward Augustus », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 20, p. 202.

¹⁰² Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, pp. 1-2.

¹⁰³ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 2.

Concernant son étude du règne d'Æthelred II, il faut rester prudent. Si son compte rendu des différentes représentations médiévales¹⁰⁴ est judicieux, et si certaines de ses remarques critiques sur les récits du massacre sont pertinentes, il apparaît tout de même porteur d'une hostilité ouverte au roi qui peut tendre à décrédibiliser parfois son propos – j'en veux pour preuve ce qu'il écrit à la mort du roi : « Le trône était maintenant à nouveau vacant ; au moins l'Angleterre était-elle délivrée du pire du plus faible de ses rois natifs. Æthelred avait si mal gouverné son royaume que le règne d'envahisseurs païens paraissait moins pire que le sien¹⁰⁵. » Sa référence au paganisme des Danois révèle également sa vision quelquefois trop ancienne : une partie de plus en plus importante d'entre eux est chrétienne au fil du XI^e siècle.

E. A. Freeman est un historien qu'il faut absolument consulter pour travailler sur les questions liées au monde anglo-saxon, bien qu'il convienne de garder à l'esprit les limites de sa vision au XIX^e siècle. Ses réflexions à propos du massacre de la Saint-Brice fournissent une large matière aux études postérieures, et seront pour cette raison régulièrement prises en considération tout au long de ce mémoire.

¹⁰⁴ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, note GG, pp. 634-638.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.378.

II

Æthelred II *unræd*

« *Eius uitae cursus seuus in principio, miser in medio, turpis in exitu asseritur*¹⁰⁶. »

Guillaume de Malmesbury.

Le roi Æthelred II (978-1016), bien que moins connu, a un point commun avec son descendant Jean sans Terre (1199-1216) : ils sont parmi les souverains anglais à qui la postérité a réservé un sort peu enviable. Leurs réputations, dictées par les auteurs médiévaux, sont des plus ternes ; c'est ce qui arrive quand ceux qui conservent une trace de l'histoire sont hostiles à un personnage. Si le roi Jean doit sa terrible réputation principalement à Roger de Wendover et Matthieu Paris, Æthelred la doit à la quasi-totalité des auteurs du XI^e au XIII^e siècle.

Écrire l'histoire au Moyen Âge, c'est avant tout organiser le passé selon sa propre vision de son époque, et l'utiliser pour légitimer les puissants du présent. Malheureusement pour Æthelred, la majorité des chroniqueurs avaient des raisons de lui être hostiles. Dès le XI^e siècle et jusqu'au XVIII^e¹⁰⁷, les auteurs énoncent les vices du souverain : sa paresse et son inaction, sa lâcheté, son incapacité à commander l'armée et à gouverner le royaume, ainsi que sa fourberie, sa luxure, son ivrognerie, sa faiblesse d'esprit face aux mauvais conseils. Aujourd'hui encore le roi est moqué dans la culture populaire¹⁰⁸.

Il est pourtant nécessaire de replacer le règne d'Æthelred dans son contexte, comme le font les historiens de ces dernières décennies qui s'emploient à comprendre plus précisément qui était le roi. Son règne s'étend sur trente-huit ans, c'est le plus long règne parmi tous les rois ouest-saxons. Il est le cinquième roi à avoir régné le plus longtemps dans toute l'histoire de l'Angleterre, et le huitième monarque si l'on compte aussi les reines. De plus, il laisse derrière lui de très appréciés codes de lois¹⁰⁹, ce qui montre qu'il n'était tout de même pas inapte à gouverner.

¹⁰⁶ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p. 268. « On dit que le cours de sa vie fut cruel au commencement, misérable au milieu, honteux à son terme. »

¹⁰⁷ Certains le font encore au XIX^e, par exemple E. A. Freeman.

¹⁰⁸ Se référer au chapitre XV : « Æthelred II et le massacre de la Saint-Brice dans la fiction », p. 198.

¹⁰⁹ Polydore Virgile, *Anglica historia*, VII, 7. « Tulit vel optimas leges ».

Æthelred est depuis le XIII^e siècle¹¹⁰, voire peut-être même le XII^e¹¹¹, affublé du surnom *unræd*, mot vieil anglais qui prouve bien que le surnom n'est pas si tardif par rapport à l'époque du roi (à titre de comparaison, Alfred n'est appelé « le Grand » qu'à partir du XVI^e siècle). C'est un jeu de mot avec son nom : « Æthelred » est composé de *æthel* qui signifie « noble » et de *ræd* qui signifie « conseil », tandis qu'*unræd* comporte le préfixe *un-* qui marque la négation. En d'autres termes, *Æthelred unræd* signifie littéralement « noble conseil, mauvais conseil » ou « noble conseil, pas de conseil ». Cela témoigne de la manière dont on le voit à cette époque : un roi qui ne suit pas les conseils, ou alors un roi qui est entouré de mauvais conseillers – dans tous les cas un roi qui prend de mauvaises décisions. P. Stafford écrit qu'on ne sait pas vraiment d'où vient ce surnom¹¹², mais il pourrait s'agir à l'origine de l'expression présente dans la *Chronique anglo-saxonne*, par exemple pour l'entrée 1011 où on trouve le mot *unrædas* pour désigner les mauvais conseils qui mènent le roi à sa mauvaise fortune.

Au fil des siècles, le surnom est devenu en anglais moderne *Æthelred the Unready*, que nous traduisons en français par « le Malavisé ». S. Keynes écrit que cette transformation se fait seule, en gardant la forme anglo-saxonne ; pourtant le sens n'est plus vraiment le même¹¹³. Le terme *unready* accable plus bien directement le roi, tandis qu'*unræd* remet en cause ceux qui le conseillent.

Je ne vais pas ici m'employer à reproduire une biographie du roi, ni à prendre sa défense face aux chroniqueurs, deux choses que les historiens récents font déjà. Mon but au cours de ces quelques chapitres est de passer en revue les éléments de la critique du roi de son accession au trône en 978 jusqu'à l'an 1002, autrement dit d'étudier pourquoi les auteurs médiévaux sont si critiques avec le souverain et sur quoi ils se fondent pour l'être. Cela servira de mise en contexte pour comprendre la position et le comportement du roi à la veille du massacre. Ce travail préalable est indispensable pour comprendre pourquoi les chroniqueurs relatent de telle ou telle manière le massacre de la Saint-Brice, dont Æthelred est l'instigateur.

¹¹⁰ Konshuh, « Anraed in their Unraed: The Æthelredian Annals (983-1016) and their Presentation of King and Advisors », p. 152.

¹¹¹ Keynes, « Æthelred II », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 1, p. 409.

¹¹² Stafford, « The Anglo-Saxon Chronicles, Identity and the Making of England ».

¹¹³ Keynes, « Æthelred II », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 1, p. 409.

Chapitre IV.

Une accession au trône chaotique

A. Un roi fratricide ?

975 – La crise de succession

Le premier tiers du X^e siècle a vu en Angleterre l'avènement du royaume de Wessex dont les chefs achèvent d'affirmer la domination sur les autres royaumes anglo-saxons et parviennent à chasser les vikings des terres d'York. Æthelstan (924-939) est le premier roi saxon à porter le titre de roi des Anglais. S'ouvre alors une longue période de paix et de prospérité en Angleterre, également de cohabitation pacifique entre les anglo-saxons et les descendants des colons scandinaves qui s'étaient installés dans l'ex-7Danelaw¹¹⁴. Le roi le plus représentatif de cette période d'accalmie est Edgar, dit le Pacifique. Edgar règne de 959 à 975. Il obtient le soutien de plusieurs puissants du royaume, notamment de Dunstan qui est archevêque de Cantorbéry à partir de 961. Ce dernier lui accorde son amitié car Edgar est très favorable aux monastères bénédictins d'Angleterre et multiplie les chartes et décrets en leur faveur.

La mort du bien-aimé Edgar en 975 cause une crise de succession en Angleterre. Il laisse deux fils : Édouard est âgé d'environ treize ans, né de la première femme d'Édouard (dont nous savons peu de choses et qui fait l'objet de plusieurs hypothèses) ; Æthelred n'a probablement pas plus de neuf ans, il est le fils d'Ælfthryth avec qui Edgar s'était remarié. « La mort d'Edgar le 8 juillet 975, à l'âge de trente-deux ans seulement, fut probablement inattendue¹¹⁵ » ; ainsi le défunt roi ne s'est-il vraisemblablement pas spécialement prononcé en faveur de son aîné avant de mourir. La crise trouve sa source dans le désaccord entre les nobles du conseil : ceux qui soutenaient Edgar, parmi lesquels Dunstan, souhaitent désormais

¹¹⁴ Globalement la Northumbrie, l'Est-Anglie et une partie de la Mercie.

¹¹⁵ Williams, *Athelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 6.

voir Édouard sur le trône, tandis que d'autres suivent la reine veuve qui veut voir couronné son propre fils¹¹⁶.

Une caractéristique importante et pourtant méconnue de l'Angleterre anglo-saxonne est l'existence, et l'influence, du conseil. Les hommes sages, les *witan*, se réunissent en *witenagemot* pour discuter des affaires du royaume. Ils sont signataires de tous les actes du roi. E. A. Freeman écrit que « le roi ne pouvait absolument rien faire sans le consentement de ses Hommes Sages »¹¹⁷. Il ajoute que ce sont les *witan* qui choisissent le roi, et qu'ils ont également le pouvoir de le déposer. C'est d'ailleurs ce qui arrive en 1013, lorsqu'Æthelred est déposé et que Sven à la Barbe fourchue est élu, puis qu'il est réélu roi après la mort du roi danois. Ainsi, n'y a-t-il pas vraiment de loi de succession par primogéniture, mais il est courant que le roi actuel recommande son aîné pour lui succéder, et on attend souvent de lui les mêmes qualités que celles de son père. Il peut donc sembler que l'aîné succède forcément au père, mais cela n'est pas toujours le cas.

La querelle entre les *witan* à la mort d'Edgar se répercute à l'échelle du pays car le mécontentement causé par la politique favorable aux moines éclate. Plusieurs monastères sont attaqués, par exemple l'*ealdorman* de Mercie Ælfhere¹¹⁸ s'en prend à plusieurs abbayes bénédictines¹¹⁹. En réalité, la question de la succession n'est que l'expression de rancœurs plus anciennes entre les grands du royaume. La candidature d'Édouard est soutenue par les deux archevêques Dunstan de Cantorbéry et Oswald d'York, ainsi que par Æthelwine, *ealdorman* d'Est-Anglie¹²⁰. Les moines s'alignent majoritairement derrière sa bannière, d'une part pour suivre Dunstan, d'autre part parce qu'ils attendent de lui la même bonté vis-à-vis des ordres monastiques que celle d'Edgar. Æthelred, quant à lui, et alors que certainement trop jeune pour en avoir conscience, est soutenu par la reine douairière Ælfthryth, sa mère ; l'évêque Æthewold de Winchester et le susnommé Ælfhere s'alignent sur elle¹²¹, ainsi que ceux qui sont hostiles à la prospérité monastique. L'argument principal pour légitimer le droit au trône d'Æthelred est que sa mère est la reine tandis que celle d'Édouard ne l'était pas, et est peut-être d'ailleurs morte à ce moment-là.

¹¹⁶ Roach, *Æthelred the Unready*, pp. 61-62.

¹¹⁷ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 104.

¹¹⁸ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 65.

¹¹⁹ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 324.

¹²⁰ Pour les *ealdormen* sous Æthelred II, se référer à l'annexe 2 p. 220.

¹²¹ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 62.

C'est finalement Édouard qui est préféré et qui est couronné roi en 975. Les raisons de la résolution de cette crise sont obscures, un compromis semble avoir été trouvé puisqu'Æthelred reçoit des terres¹²². Il est aussi probable que l'âge ait joué un rôle : Édouard serait en état de gouverner le royaume plus rapidement qu'Æthelred, en ces temps de contexte civil tendu.

978 – Le meurtre d'Édouard

Le règne d'Édouard est apprécié, il apparaît bon et pieux dans les sources, et le jeune souverain semble gouverner de la même manière que son père¹²³, selon la même politique pro-monastique, grâce aux conseils de Dunstan et de ses autres *witan*. Son règne est cependant de courte durée, car il trouve la mort en 978, soit trois ans plus tard, âgé de seulement seize ou dix-sept ans.

Le récit de sa mort est semblable dans toutes les sources. Édouard, en pleine partie de chasse, prend un instant pour se reposer au château de Corfe, là où se trouvent Æthelred et sa mère. Cette dernière, saisissant l'opportunité qui lui est offerte, offre à boire à son beau-fils ; alors qu'il porte la gourde à ses lèvres, il est poignardé par derrière par un sympathisant de la reine douairière. Le jeune prince veut alors rejoindre ses compagnons de chasse, il talonne son cheval, malheureusement il en tombe à cause de sa blessure, son pied se coince dans l'étrier et il est traîné sur une bonne distance – épisode qui n'est pas sans rappeler la mort d'Hyppolite dont sa belle-mère est indirectement responsable dans *Phèdre* de Sénèque – si tant est que l'auteur soit connu à l'époque en Angleterre, ce qui reste très incertain.

Les différentes versions de la *Chronique anglo-saxonne* rapportent toutes qu'Édouard est tué en 978, mais rien n'indique qu'Ælfhryth y ait joué un rôle. Les versions D et E précisent tout de même qu'il est tué au château de Corfe, mais il n'est pas non plus certain que la reine douairière s'y trouvait à ce moment-là. Si l'on admet cette version, il est difficile de déterminer si le meurtre est prémédité. Quelques récits indiquent qu'Édouard avait prévu de visiter sa belle-mère et son demi-frère, mais l'écrasante majorité d'entre eux laissent simplement percevoir qu'il chasse, qu'il ressent le besoin de se reposer et qu'il se trouve par

¹²² Williams, *Athelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 10.

¹²³ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 72.

hasard non loin de Corfe à ce moment-là. De la même manière, l'identité de l'assassin ne recueille pas l'unanimité. La plupart des auteurs, parmi lesquels Guillaume de Malmesbury, accusent Ælfhryth de détourner l'attention du roi avec sa boisson pendant que l'un de ses servants le poignarde dans le dos. Henri de Huntingdon va jusqu'à désigner la reine elle-même comme celle qui porte le coup¹²⁴. Le corps est enterré à Wareham, sans les honneurs dus à son rang. Cela est souvent du fait d'Ælfhryth qui, soit l'ordonne, soit l'enterre elle-même. Les auteurs de Saint-Alban y mêlent Æthelred, qui aiderait sa mère à enterrer le corps – or d'après L. Roach Æthelred est « clairement trop jeune¹²⁵ » à cette époque-là pour avoir une quelconque implication dans de tels actes. Au XVI^e siècle, Richard Grafton écrit que le corps du roi, devenu méconnaissable à cause de la course folle du cheval, se libère de l'étrier près de Wareham ; il est retrouvé par des habitants quelconques qui, incapables de l'identifier, l'enterrent là – histoire qui n'est pas nécessairement inconcevable.

Le corps d'Édouard sera retrouvé grâce à des miracles, exhumé et enterré à Shaftesbury. Le caractère saint de sa postérité est renforcé par le récit des repentances : Ælfhryth fondera des monastères et y finira sa vie, Guillaume de Malmesbury avance également qu'Ælfhere exprime son regret de s'en être pris aux monastères et sera lui-même à l'initiative du déplacement du corps du défunt roi vers Shaftesbury¹²⁶. Ses restes devenant des reliques capables de miracle, on le connaît sous le nom d'Édouard le Martyr. Deux remarques intéressantes à ce propos : la première est que la version C de la *Chronique* indique qu'en 978 Édouard est *martyrisé*¹²⁷ ; la seconde est que le roi porte le surnom de martyr alors qu'il n'a pas spécialement donné sa vie pour son trône, ni pour sa religion, ce qui correspond généralement à la définition du mot martyr. C'est du moins ce que font remarquer certains auteurs tardifs notamment Paul de Rapin de Thoyras : « j'ignore sur quels fondements on a voulu faire un Saint &¹²⁸ un Martyr d'Edouard, à moins qu'on n'ait prétendu qu'il fut assassiné en haine de son affection pour Dunstan & pour les Moines. En effet, cela suffisoit alors pour acquérir ce glorieux titre. Il est certain qu'en ce tems-là, tous les amis des Moines passoient pour autant de Saints¹²⁹. » Il est en effet tout à fait habituel à cet époque d'accorder la qualité de martyr à un prince assassiné, d'autant plus que les moines lui sont favorables. De

¹²⁴ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 324. « *Dicitur autem quod nouerca eius, mater scilicet regis Ailredi, dum ciffum ei porrigeret, cultello percusserit* ».

¹²⁵ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 75.

¹²⁶ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p. 266. Shaftesbury est, évidemment, un monastère bénédictin.

¹²⁷ ASC, 978. (C) « *Her on þysum geare wearð cýning gemartyrad* ».

¹²⁸ Graphie du texte original.

¹²⁹ De Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, éd. 1727, vol. 1, p. 369.

plus, Susan Ridyard avance que le développement du culte d'Édouard comme un saint au début du règne d'Æthelred II est en fait l'un des facteurs majeurs qui font du personnage un martyr¹³⁰.

Le meurtre d'Édouard constitue évidemment le premier moment lié à la critique d'Æthelred alors que celui-ci n'a qu'une dizaine d'années et qu'il n'est même pas encore roi. Évidemment, c'est principalement sa mère qui est mise en cause, mais les reproches sont souvent implicitement adressés au jeune garçon. Æthelred n'a probablement rien à voir avec la mort de son demi-frère¹³¹, mais Guillaume de Malmesbury lui reproche également le fait de ne pas avoir cherché à trouver et punir les coupables, ce qui, selon le chroniqueur, rend le roi complice du meurtre, en plus de confirmer la culpabilité de sa mère. Cet événement qui le laisse seul prétendant au trône sera considéré comme un fratricide et constituera pour ses détracteurs une très bonne occasion de l'accabler, notamment lors de son couronnement.

Æthelred est couronné au printemps 979¹³². Il a alors environ treize ans. C'est l'archevêque Dunstan qui, à contrecœur, est en charge de la cérémonie. Le couronnement d'Æthelred est placé sous de mauvais augures : peu avant la mort d'Edgar, une comète avait traversé le ciel et les auteurs médiévaux se plaisent à dire qu'elle annonce la fin de la prospérité et le début du déclin du royaume, qui se concrétise avec l'avènement d'Æthelred ; d'autre part il se dit que le jour de son couronnement, un immense nuage rouge plane au-dessus de l'Angleterre avant de disparaître le lendemain, ce genre de nuage étant symbole commun du jugement dernier. Dès l'arrivée au pouvoir d'Æthelred commence à se construire sa critique, sans évidemment oublier la prophétie de Dunstan à l'encontre du tout jeune roi¹³³. Il lui est déjà reproché de nombreuses fautes : fourberie, manipulation, machinations politiques et meurtre, sans compter les mauvais présages qui l'accompagnent. Il est très probablement innocent des choses dont on l'accuse.

¹³⁰ Ridyard, *The Royal Saints of Anglo-Saxon England*, pp. 157-158. Le développement du culte d'Édouard est un autre aspect complexe des premières années du règne d'Æthelred, sur lequel j'ai choisi de ne pas m'attarder car ce n'est pas si utile à la présente étude.

¹³¹ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 77.

¹³² ASC, 979. (C) « *feowertyne niht ofer Eastron* » (« quinze jours après Pâques »).

¹³³ Se référer au chapitre V, A : « Dunstan de Cantorbéry, adversaire politique et spirituel d'Æthelred II », p. 60.

B. Des débuts défavorables

Régner jeune sous le regard de la « vieille garde¹³⁴ »

C'est au cours des premières années du règne d'Æthelred II que se profilent les nombreux problèmes de nature variée auxquels il s'apprête à être confronté. La première difficulté, c'est qu'il est très jeune. Le roi est âgé d'environ treize ans lorsqu'il est couronné, ainsi, durant les débuts de son règne, il est très dépendant de ceux qui l'entourent et le conseillent. À ses côtés demeurent, sans surprise, sa mère Ælfthryth, ainsi que ceux qui le soutenaient en 975, mais parmi ses *witan* figurent également ses opposants, le plus influent d'entre eux étant Dunstan de Cantorbéry qui n'hésite pas à exprimer ouvertement son hostilité au jeune prince¹³⁵.

Edgar le Pacifique était un roi apprécié de ses sujets et notamment des moines qu'il favorisait. Ceux qui étaient à ses côtés sont devenus les conseillers d'Æthelred, génération qui a maintenant vieilli et garde en tête les accomplissements du père de leur nouveau roi. Dans les sources, Edgar est très largement célébré. Henri de Huntingdon, dans le cadre d'un résumé en une phrase de chaque monarque saxon, écrit à son propos « Edgar, fils d'Edmond, seize ans. Il régna pacifiquement et plus glorieusement que tous les autres¹³⁶ ». C'est toutefois principalement les textes monastiques qui saluent son engagement pour les monastères (monastères auxquels ces auteurs appartiennent quelques siècles plus tard). Le cas de la chronique de Jean de Worcester en constitue l'exemple le plus frappant : « Le *basileus*¹³⁷ du monde anglais, fleur et gloire des rois précédents, le pacifique roi Edgar, non moins mémorable pour les Anglais que Romulus pour les Romains, Cyrus pour les Perses, Alexandre pour les Macédoniens, Arsace pour les Parthes, Charles le Grand¹³⁸ pour les Francs, après avoir tout accompli en roi, s'éteignit [...] et il laissa son fils Édouard héritier

¹³⁴ Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 19. Expression de l'historienne pour désigner ces puissants, anciens proches du roi Edgar, qui désormais conservent de l'influence sur le gouvernement d'Æthelred.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 334.

¹³⁷ Le terme *basileus* signifie littéralement « roi » en grec ancien ; il renvoie surtout aux empereurs romains et principalement aux empereurs byzantins.

¹³⁸ Charlemagne.

autant de son royaume que de ses qualités personnelles.¹³⁹ » L'emploi notable du titre de *basileus* pour définir Edgar renvoie à la titulature des empereurs d'Orient. Arnaud Lestremau avance que l'occurrence de titres tirés de « l'imaginaire impérial » est fréquente dans les textes officiels aux X^e et XI^e siècles, et que celle du titre d'*imperator*, la plus rare, « connaît une vogue exceptionnelle sous le règne d'Edgar¹⁴⁰. » Jean de Worcester fait donc ici référence à cette titulature pour renforcer le prestige du père d'Æthelred.

Cette citation permet également d'illustrer qu'Édouard est considéré comme son successeur naturel, y compris pour toutes les valeurs les plus nobles. L'arrivée d'Æthelred est considérée comme la rupture avec la période d'Edgar, le début du déclin de l'Angleterre – ce qui est d'autant plus facile à concevoir pour les chroniqueurs qui écrivent après et savent très bien qu'en 1016 Æthelred meurt et que l'Angleterre tombe aux mains des Danois. S. Keynes rapporte ces propos de F. Barlow : « bien qu'Æthelred n'ait pas une grande légitimité pour réclamer une bonne réputation, il est clair que la postérité, qui traita son père si favorablement, le traita lui avec injustice¹⁴¹ ».

Il semble que cette fracture se ressente directement du vivant du roi, qui doit s'efforcer de trouver sa place dans un gouvernement pour moitié composé de ceux qui regrettent le temps de son père Edgar. Cela lui prendra une dizaine d'années, à la faveur de l'âge désormais avancé de cette vieille garde. Concernant les trois principaux d'entre eux, cités plus haut, Dunstan s'éteint en 988 ; Oswald d'York et Æthelwine d'Est-Anglie le suivent en 992. Æthelred aura donc les mains en partie liées pendant une quinzaine d'années après son accession au trône.

Un royaume accablé par diverses calamités

Il est nécessaire d'apprécier que le règne d'Æthelred est marqué par diverses difficultés récurrentes, auxquelles le roi ne peut rien. D'abord, les famines sont fréquentes, ce qui n'est pas si exceptionnel en Angleterre. La *Chronique anglo-saxonne* enregistre des famines en 793 (D, E), en 894 (C, D), en 976 (C, D, E) un an après la mort d'Edgar et la

¹³⁹ Jean de Worcester, *Chronicon ex chronicis*, éd. Darlington et McGurk, p. 424.

¹⁴⁰ Lestremau, « Basileus Anglorum. La prétention impériale dans les titulatures royales à la fin de la période anglo-saxonne ».

¹⁴¹ Keynes, « Re-reading King Æthelred the Unready », p. 78.

comète dans le ciel, en 1005 (C, D, E). Les récoltes ne sont probablement pas toujours abondantes à cette époque où le monde agricole est en pleine mutation. Ces famines sont un bon argument pour dénoncer les vices des Anglais. L'auteur de la version C de la *Chronique* affirme que la famine de 976 est une punition divine car certains s'en prennent aux monastères après la mort d'Edgar.

Ces famines peuvent s'accompagner de maladies et d'épidémies¹⁴² qui, elles aussi, sont fréquentes au long du Moyen Âge et même encore aujourd'hui. Rappelons qu'Æthelred lui-même succombe à une maladie en 1016. Il est difficile de les identifier puisque les textes médiévaux utilisent plutôt des termes généraux pour désigner un ensemble d'infections que nous différencions aujourd'hui. La *Chronique* (C, D, E) fait état d'une épidémie en 986 que la traductrice D. Whitelock traduit par « a great murrain¹⁴³ ». De nos jours, c'est une maladie qui affecte le bétail et non les humains, cependant l'affection à laquelle l'auteur fait réellement référence est très incertaine. Vers 1614, John Speed évoque une maladie « alors encore inconnue en Angleterre » caractérisée par une « forte fièvre brûlante » ainsi que des « afflux sanguins¹⁴⁴ » qui se répand en l'an 982, en plus d'une épidémie qui touche le bétail. Il y a de fortes chances qu'il ne s'agisse là que d'un tableau exagéré dépeint par un auteur qui ne dispose d'aucun moyen de se faire une idée claire de l'épidémie en question. La référence à la fièvre brûlante peut laisser envisager que J. Speed décrit ici mal des ardents¹⁴⁵, qui suscite la perplexité à plusieurs époques et qui, étant causé par l'ergot, accompagne logiquement les famines qui, comme je viens de le rappeler, sont fréquentes à cette période. Ce mal apparaît avec le développement de la culture du seigle aux IX^e et X^e siècles, et de l'autre côté de la Manche Raoul Glaber en fait état dans le Limousin en 993 – c'est donc très possible qu'il s'agisse de ceci, c'est en tout cas la piste que propose implicitement l'auteur.

En plus de devoir faire face à ces difficultés qui frappent le royaume – difficultés qui lui préexistaient et qui lui survivront –, Æthelred est confronté au retour des pillards scandinaves que l'on n'avait pas vus en Angleterre depuis près d'un demi-siècle¹⁴⁶. Il faut bien préciser que si le règne de son père a pu être si prospère, c'est en partie en raison de cette absence de menace. Dès ses premières années sur le trône, les vikings reviennent et mettent à sac Southampton. Cela fait plusieurs générations maintenant que les Anglais n'ont pas

¹⁴² Roach, *Æthelred the Unready*, p. 112.

¹⁴³ ASC, 986. (C, D, E) « *Her com ærest se micla yrfcwealm on Angelcyn* ».

¹⁴⁴ Speed, *The history of Great Britaine*, p. 376.

¹⁴⁵ L'ergotisme.

¹⁴⁶ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 112.

combattu les hommes du Nord dans une guerre ouverte¹⁴⁷ et le souverain doit faire face à un ennemi différent, un peuple parmi lequel chaque homme libre est un combattant aguerri. Les auteurs médiévaux saisissent ici encore ce nouveau désastre comme un argument pour le critiquer : selon eux, les pillards reviennent car ils savent que le nouveau roi est paresseux et incapable de mener le combat contre eux. Si cette hypothèse s'avérait exacte, ce qui est déjà peu probable, il est plus vraisemblable que la faiblesse de la défense du roi provienne d'abord de son jeune âge (treize ou quatorze ans lors du retour des pirates en 980¹⁴⁸) puis des difficultés qu'il rencontre face à la prise en main du royaume, décrites dans le chapitre suivant, plutôt que d'une incapacité chronique à gouverner.

Il est clair que le début du règne d'Æthelred II n'est pas placé sous les meilleurs auspices. D'une part, le meurtre de son frère sera un fardeau que les chroniqueurs médiévaux le forceront à porter des siècles durant. D'autre part, les nombreux désastres qui s'abattent successivement sur le royaume le mènent à devoir gouverner un royaume en crise tout en endurant l'influence de la vieille garde. C'est la situation idéale pour les auteurs qui ne se privent pas de l'accabler de paresse, d'ingérence et d'incapacité ; des auteurs qui oublient bien vite que les maladies et les famines ont toujours existé en Angleterre, et que les Danois représentent un ennemi féroce et nouveau pour cette génération.

¹⁴⁷ Keynes, « Re-reading King Æthelred the Unready », p. 77.

¹⁴⁸ Le manuscrit C de la *Chronique* indique 980, les manuscrits D et E 981.

Chapitre V.

Le gouvernement fragilisé par des querelles internes

A. Dunstan de Cantorbéry, adversaire politique et spirituel d'Æthelred II

Le roi et l'archevêque : une fable monastique ?

L'archevêque Dunstan de Cantorbéry se révèle un leader religieux zélé et concerné par les affaires du royaume. Il n'hésite pas à dénoncer les vices de la noblesse anglo-saxonne, ce qui lui vaut d'être banni sous Eadwig (955-959), frère aîné d'Edgar. Ce dernier le rappelle et le nomme évêque de Worcester en 957, puis de Londres en 958, et enfin archevêque de Cantorbéry en 961, ce qui équivaut au sommet de la hiérarchie ecclésiastique en Angleterre au X^e siècle. Pendant son séjour sur le continent, Dunstan constate l'évolution de la réforme monastique outre-Manche. À son retour, rapidement devenu le plus proche conseiller d'Edgar, il œuvre à la diffusion et à la rénovation de la règle de saint Benoît, initiative largement soutenue par Edgar.

Cela fait de lui un des saints patrons bénédictins en Angleterre. Or, la grande majorité des auteurs monastiques médiévaux travaillent au sein d'établissements bénédictins, notamment Jean de Worcester, Guillaume de Malmesbury ou encore les prestigieux auteurs de Saint-Alban. John Taylor écrit que « dans l'Angleterre médiévale l'écriture de chroniques était particulièrement associée à l'ordre de saint Benoît.¹⁴⁹ » C'est un élément majeur, car tous idéalisent Dunstan dont ils seront nombreux à composer des *vitae*. Or, Dunstan s'oppose à Æthelred, dès la crise de succession à la mort d'Edgar. Il le couronne à contre-cœur. Il lui fait face à plusieurs reprises. Dunstan meurt seulement dix ans après l'avènement d'Æthelred, sur les trente-huit au cours desquels le roi gouverne, mais cette décennie suffit à faire de lui, sous la plume des chroniqueurs, l'adversaire du jeune roi. Il est donc logique que les moines bénédictins qui écrivent l'histoire offrent une image si négative du souverain. Ce n'est pas là

¹⁴⁹ Taylor, *The Universal Chronicle of Ranulf Higden*, p. 17.

uniquement la volonté de ternir son image pour justifier l'attitude de Dunstan, mais plutôt que Guillaume de Malmesbury ou Matthieu Paris ont pu être persuadés que si Dunstan s'opposait à lui, c'est qu'il était nécessairement mauvais. C'est pour cette même raison qu'ils glorifient Edgar dans leurs récits : ce n'est pas tant ses accomplissements en tant que gouverneur politique, bien que cela ait pu jouer ; c'est essentiellement qu'Edgar a soutenu le projet spirituel de Dunstan, tandis qu'Æthelred rompt en partie avec cette dynamique¹⁵⁰, notamment parce que le problème viking devient rapidement de plus en plus préoccupant¹⁵¹.

Jean de Worcester et surtout Guillaume de Malmesbury, dont l'influence sera bien supérieure à celle de son homologue chroniqueur, sont les premiers à présenter le roi accablé de nombreux défauts à l'aube du XII^e siècle. Cette vision, assurément due à la relation entre Dunstan et Æthelred, s'impose et survit aujourd'hui encore. Le facteur bénédictin dans l'élaboration de la réputation d'Æthelred II joue un rôle majeur, en témoigne cette assertion de Levi Roach : « la postérité était aussi favorable à Dunstan que défavorable à Æthelred, et ce n'est pas un hasard si le premier portrait systématiquement négatif du roi est écrit par Guillaume de Malmesbury, qui avait un intérêt prononcé pour le culte de Dunstan et qui écrirait plus tard une *vita* de l'archevêque.¹⁵² »

La malédiction de Caïn

Dans les textes, l'hostilité de Dunstan à l'égard d'Æthelred prend généralement la forme de prophéties. Il s'agit là d'un procédé hagiographique pour les auteurs qui démontrent le caractère saint du personnage. Dans les textes, Dunstan émet des prophéties car Dieu lui parle et lui montre ce qui va arriver. Non seulement l'archevêque est capable de ce prodige chrétien, mais cela place aussi le roi face à des forces supérieures qu'il ne pourra pas combattre. La prophétie peut qui plus est se révéler un procédé rhétorique efficace pour qui souhaite démontrer la supériorité de Dunstan, car quand on vit plus d'un siècle après les événements, il est aisé de faire prédire à un personnage des faits que l'on connaît déjà – cela est souligné par plusieurs auteurs comme J. Speed ou J. Tyrrell dès le XVII^e siècle. À ce propos, Simon Keynes écrit : « Un fois la conclusion du règne connue, la tradition des

¹⁵⁰ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 112.

¹⁵¹ *Ibid.*, pp. 112-113.

¹⁵² *Ibid.*, p. 6.

pouvoirs prophétiques de Dunstan se multiplia et le degré des catastrophes qu'il avait prétendument prophétisées augmenta¹⁵³. » Ces passages sont les seules paroles rapportées au discours direct dans les chroniques médiévales du règne d'Æthelred. Bien que ce soit principalement chez les moines bénédictins qu'apparaissent les prophéties de Dunstan au propos du roi, il est intéressant de noter qu'Henri de Huntingdon les diffuse également. Celui-ci semble en effet considérer que les Anglais ont péché et que les calamités qui les accablent sont le reflet d'une punition divine pour leur déviance.

La principale prophétie prêtée à Dunstan est celle qu'il prononce le jour du couronnement d'Æthelred II. Dans mes sources, elle apparaît pour la première fois chez Guillaume de Malmesbury, qui l'emprunte lui-même aux *vitae* de Dunstan par Osbern et Eadmer. Alors qu'il couronne à contrecœur le jeune Æthelred au printemps 979, Dunstan prononce ces mots : « Dans la mesure où tu as comploté pour le trône par la mort de ton propre frère, entend maintenant la parole du Seigneur. Voici ce que dit le Seigneur Dieu : le péché de ta disgracieuse mère et le péché de ceux qui ont partagé son malveillant complot ne sera lavé que lorsque sera répandu le sang de nombre de tes misérables sujets, et il viendra sur le peuple d'Angleterre des maléfices tels qu'ils n'ont jamais connu depuis leur arrivée en Angleterre.¹⁵⁴ ». Dans la *Vita Sancti Dunstani* d'Eadmer, la prophétie est évoquée sans être directement rapportée, mais avec plus d'informations. Il écrit « Néanmoins, après qu'il a acquis le trône, Dunstan l'attaqua avec un sauvage et tonitruant orage de paroles car il avait obtenu le trône par le sang de son frère, et prédit qu'il vivrait dans le sang et que ses descendants seraient détruits par une cruelle invasion barbare et, de plus, que le pays entier serait ravagé pour plusieurs siècles par la domination féroce de ces hommes.¹⁵⁵ »

Dunstan clôt presque toujours cette prophétie en disant que ce qu'il annonce à Æthelred n'arrivera pas de son vivant. L'invasion barbare dont il est question semble à première vue être celle de Sven et Knut, entre 1013 et 1016, mais quand Eadmer évoque la lutte de ses descendants et des siècles de domination, on peut vraisemblablement penser qu'il

¹⁵³ Keynes, « The Declining Reputation of King Æthelred the Unready », p. 237.

¹⁵⁴ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p.268. « *per mortem fratris tui aspirasti ad regnum, propterea audi uerbum Domini. Haec dicit Dominus Deus : non delebitur peccatum ignominiosae matris tuae et peccatum uirorum qui interferunt consilio illius nequam, nisi multo sanguine miserorum prouintialium; et uenient super gentem Anglorum mala qualia non passa est ex quo Angliam uenit usque ad tempus illud* ».

¹⁵⁵ Eadmer of Canterbury, *Vita Sancti Dunstani*, éd. Turner, p. 146. « *At tamen illum solio regali potitum, seuero quodam uerborum tonitruo quia per sanguinem fratris regnum obtinuerit increpauit, et quod in sanguine uicturus ac posteri illius crudeli barbarorum incursu deuastandi, tota etiam terre per plurima saecula saeuo illorum dominatu foret depopulanda praedixit* ».

fait référence à l'invasion normande de 1066. Quoi qu'il en soit, cela arrive effectivement après la mort de l'archevêque, qui s'éteint en 988. Une fois encore, il n'est pas difficile de prêter des paroles prophétiques à un personnage quand on sait ce qui s'est passé par la suite, d'autant plus que la plupart des auteurs monastiques se plaisent à conclure ces passages prophétiques par des remarques comme « il fit là une prophétie très correcte en disant que ces choses arriveraient, dans chaque détail, comme on peut le lire dans les chroniques et le constater aujourd'hui¹⁵⁶ », ce qui a pour effet d'une fois de plus renforcer la sagesse, la puissance et la vertu de ce saint personnage– Guillaume de Malmesbury décrit ainsi Dunstan dans ses *Gesta pontificum Anglorum* : « clairvoyant en prophéties, dont jamais une seule ne se révéla fausse, il mit en garde le roi contre les épreuves à venir¹⁵⁷. »

Ce n'est pas un hasard si cette prophétie apparaît le jour du couronnement du tout jeune Æthelred. En effet, c'est le premier jour du règne, le moment rêvé pour le placer sous de bons ou de mauvais auspices. Un épisode similaire est déjà évoqué dans les textes hagiographiques : le jour du couronnement d'Eadwig en 955, frère et prédécesseur d'Edgar, Dunstan aurait sévèrement blâmé le nouveau roi pour sa luxure et sa débauche qui l'avaient poussé à quitter le banquet pour rejoindre une femme et sa fille – d'ailleurs, sans étonnement, on constate dans ces textes une hostilité sans mesure envers Eadwig, semblable à celle envers Æthelred, puisque Dunstan est opposé à eux¹⁵⁸. À l'époque, le roi avait obtenu le bannissement de l'ecclésiastique, mais dans le cas d'Æthelred, s'il l'avait voulu, cela se serait certainement révélé impossible à cause de l'influence obtenue par Dunstan au cours du règne d'Edgar. Dans le cas précis du couronnement d'Æthelred, c'est d'autant plus le moment rêvé pour intégrer une prophétie sur son règne que dès l'année suivante, les pillards danois reviennent en Angleterre pour la première fois depuis plus d'un demi-siècle, comme pour confirmer les dires du prophète Dunstan.

J'ai déjà discuté de la responsabilité du roi dans le meurtre d'Édouard. Certaines versions de sa prophétie accusent le roi d'en être responsable, d'autres avancent que c'est sa mère qui a conspiré en son nom. Dans tous les cas, il est aussi considéré comme coupable car il lui est reproché d'accéder au trône par le meurtre de son frère. Il est possible de percevoir un enjeu biblique : le premier meurtre dans la Bible est celui d'Abel par Caïn, son frère, étant

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, pp. 38-40. «*Prophetia perspicuus, nec ullius umquam falsitatis repulsam passus, Eielredo (sic) regi futuram erumnam* ».

¹⁵⁸ Eadmer of Canterbury, *Vita Sancti Dunstani*, éd. Turner, p. 92, § 25.

tous deux les enfants d'Adam et Ève. Caïn est ainsi le premier meurtrier parmi les hommes et le fratricide correspond à ce meurtre originel¹⁵⁹. Les similarités sont plurielles. D'abord, Caïn s'en prend à son frère par jalousie et convoitise, ce qui peut être interprété de la même manière dans le cas d'Æthelred par les moines auteurs. Dans le récit biblique, Dieu interpelle Caïn après le meurtre, le condamne à l'exil et le maudit. Dunstan joue le rôle de cette voix divine, intermédiaire direct avec Dieu, et à vrai dire il maudit le règne d'Æthelred plus qu'il ne fait une simple prophétie à son propos. Ce qui est intéressant, c'est la ressemblance entre les textes. Dans la Bible latine, Dieu dit à Caïn que sera maudite la terre qui « suscepit sanguinem fratris tui de manu tua¹⁶⁰ ». Eadmer écrit qu'Æthelred a aspiré au trône « per sanguinem fratris¹⁶¹ » en reprenant les termes bibliques, que l'on retrouve également dans les *Genealogiae regum Anglorum* d'Ælred de Rievaulx : « in sanguinem fratris sui¹⁶² ».

Il est donc possible d'y voir une référence implicite au fratricide biblique. D'une part Dunstan est apparenté à Dieu, cette voix divine qui punit le péché. D'autre part, accabler Æthelred de la malédiction de Caïn représente un symbole fort pour les religieux, symbole qui participe certainement à le rendre d'autant plus détestable pour les générations d'auteurs suivantes.

Il convient d'évoquer qu'Henri de Huntingdon, bien qu'il ne soit pas un auteur monastique bénédictin, incorpore lui aussi les prophéties à son récit. L'archidiacre témoigne d'un zèle religieux très vif dans ses propos, en effet sous sa plume il semble que tout ce qui accable les Anglais à cette époque est la manifestation d'un châtement divin pour leurs nombreux péchés – châtement divin dont la forme la plus concrète sera l'invasion danoise du royaume en 1013.

Une opposition plus directe : l'épisode de Rochester

Quelques années avant la mort de Dunstan, à une date qui correspond vraisemblablement à l'an 986, Æthelred II se retrouve engagé dans une querelle avec l'évêque

¹⁵⁹ Genèse 4.

¹⁶⁰ Bible Vulgate, Genèse 4, 11. La terre qui a « reçu de sa main le sang de son frère ».

¹⁶¹ Eadmer de Cantorbéry, *Vita Sancti Dunstani*, éd. Turner, p. 146.

¹⁶² Ælred de Rievaulx, *Genealogiae regum Anglorum* dans PL 195, col. 730.

de Rochester – Ann Williams nous apprend que c’est un certain Ælfstan¹⁶³. Elle défend que c’est un moine de Westminster nommé Sulcard qui relate le premier cet événement¹⁶⁴, aux alentours de 1080. D’après lui, Æthelred aurait fait don de terres à un noble parmi les terres appartenant à Ælfstan, ce dernier ignorant volontairement l’acte du roi aurait causé sa colère. L’épisode est présent dans une écrasante majorité des sources, bien que l’évêque de Rochester ne soit jamais nommé et que le motif initial de la dispute jamais présenté¹⁶⁵.

En se basant sur le texte de Sulcard, Guillaume de Malmesbury rapporte le récit suivant. Le roi lève une armée contre la cité de Rochester¹⁶⁶ mais l’évêque ne cède pas. Face au siège mis en place par Æthelred, Dunstan intervient et menace le roi qui pourrait subir la terrible vengeance de saint André, saint patron de Rochester. Finalement, ce n’est qu’en se voyant proposer cent livres par l’archevêque que le roi accepte de lever le siège¹⁶⁷. Une grande partie des sources, notamment la *Chronique anglo-saxonne*, indique également qu’au cours du siège, l’armée d’Æthelred reçoit pour ordre de ravager les campagnes autour de la cité¹⁶⁸.

Témoin de tout cela, Dunstan se livre à ce moment-là à une nouvelle prophétie quant au devenir du royaume, tout en reprochant au roi son avidité et son impiété qui le poussent à s’en prendre ainsi aux possessions d’un homme de Dieu : « Dans la mesure où tu as préféré l’argent à Dieu, la monnaie à l’Apôtre, et ta propre cupidité à moi, les maux dont le Seigneur a parlé vont rapidement s’abattre sur toi, mais cela n’arrivera pas de mon vivant, car c’est ce que le Seigneur m’a dit¹⁶⁹ ». L’auteur des *Gesta regum Anglorum* s’empresse d’ajouter dès la phrase suivante que, peu après la mort de Dunstan, ses prophéties se réalisent et les Danois infestent tous les ports du royaume.

Au-delà de cette prophétie, il est intéressant de voir que Dunstan intervient dans les affaires du royaume et du roi. Il prend en l’occurrence la défense de l’évêque de Rochester, son confrère ecclésiastique, contre le roi qu’il menace. L’archevêque donne de l’argent au roi, ce qui montre aussi son action plus concrète outre son éminente influence spirituelle. Pour cette raison, Dunstan s’impose comme le principal adversaire d’Æthelred au sein de la sphère

¹⁶³ Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 27.

¹⁶⁴ *Ibid.* L’historienne ajoute qu’il évoque cet événement car il a pu être élevé à Rochester.

¹⁶⁵ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p.270. « *Surrexerit inter regem et episcopum Rofensem simultas, incertum qua de causa [...]* ».

¹⁶⁶ *Ibid.* « [...] quocirca contra ciuitatem exercitum duxit. »

¹⁶⁷ *Ibid.* « *adornat preceptum pecunia, et mittit centum libras ut obsidionem solueret, pretio emptus abiret; quo ille accepto receptui cecinit, procinctum militum ferari permisit.* »

¹⁶⁸ ASC, 986. (C, D, E)

¹⁶⁹ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p.270.

politique pendant les dix premières années de son règne, au terme desquelles s'éteint l'ecclésiastique. Levi Roach explique qu'il faut rester prudent vis-à-vis de cet épisode, car les récits notamment de Sulcard sont composés « à une période durant laquelle la réputation de Dunstan allait croissant tandis que celle d'Æthelred déclinait¹⁷⁰. »

En plus de l'intervention de Dunstan qui donne matière aux auteurs monastiques pour allégrement critiquer le roi, son acte est parfois considéré comme simplement cruel comme le souligne Henri de Huntingdon¹⁷¹, un peu à part de la tendance monastique. Cette cruauté du roi est d'ailleurs souvent mise en cause dans des contextes qui parfois sont douteux, par exemple lorsque celui-ci a recours à l'aveuglement pour punir un crime commis envers lui, les auteurs médiévaux ont tendance à le qualifier de cruel et terrible¹⁷², pourtant c'est un châtement qui existe déjà sous les rois précédents.

D'autres légendes hagiographiques

Les *vitae* de Dunstan, notamment celles d'Osbern et d'Eadmer de Cantorbéry, recèlent d'autres prophéties ainsi que des légendes. Guillaume de Malmesbury est le plus prompt à les récupérer et les insérer dans son œuvre. Il n'existe aucune preuve de l'historicité de ces anecdotes, mais là encore, elles servent aux moines à décrédibiliser d'autant plus Æthelred II, ce qui leur suffit amplement.

L'une de ces légendes est encore en lien avec Dunstan et ses prophéties. La tradition des récits monastiques veut qu'au cours de son baptême Æthelred, alors encore un nourrisson, s'oublie et urine dans les fonts baptismaux¹⁷³. L'archevêque Dunstan, en charge de la cérémonie, considère cela comme un affront et un blasphème, mais surtout un sombre présage. Il déclare alors que l'enfant sera paresseux toute sa vie¹⁷⁴. On retrouve cet épisode chez Henri de Huntingdon, puis chez Matthieu Paris au siècle suivant, chez Ranulf Higden au XV^e siècle et même chez Richard Grafton au XVI^e siècle. Cela se révèle en réalité un *topos*

¹⁷⁰ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 103.

¹⁷¹ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 326. « *Rex autem Adelred crudeliter destruxerat episcopatum Roueceastrie* ».

¹⁷² *Ibid.*, p. 328. « *Vnde odium et infamia crudelitatis eius audacta est* ».

¹⁷³ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p.268. « *nam cum pusiolus in fontem baptismi mergeretur* ».

¹⁷⁴ *Ibid.* « *'Per Deum' inquit 'et Matrem eius, ignauus homo erit !'* ».

parmi les personnages dévalorisés dans l'historiographie : par exemple l'empereur byzantin Constantin V (741-775) connaît un sort similaire au souverain anglo-saxon. Auteur d'actes en défaveur des communautés monastiques, son image est ternie et il est notamment affublé du surnom très dégradant de « Copronyme » pour avoir, selon la légende, déféqué dans les fonts baptismaux étant enfant. Il est tentant de se demander si Guillaume de Malmesbury put avoir eu connaissance de cette histoire ; ce serait d'autant plus intéressant de constater cette comparaison quand on sait que les rois anglo-saxons ont à cette époque une forte tendance à emprunter la titulature impériale – Æthelred est l'un de ceux qui se fait le plus souvent appeler *imperator* dans les documents officiels¹⁷⁵. Quoi qu'il en soit, c'est là un élément de plus sur lequel se fonde la réputation d'Æthelred et on voit que cela traverse les siècles.

Une autre de ces légendes tirées des textes hagiographiques est celle qui veut qu'Æthelred, encore enfant, soit très attristé d'apprendre le meurtre de son demi-frère et qu'il le pleure régulièrement. Exaspérée par ces sanglots, sa mère Ælfhryth veut le battre, et elle n'a à portée de main qu'une chandelle. Elle s'en empare et le bat jusqu'à ce que l'enfant soit quasiment mort¹⁷⁶. Après cet événement, l'enfant serait effrayé par les chandelles tout le reste de sa vie. Cette légende, tirée de la *Passio S. Eadwardi*, tend évidemment à diaboliser Ælfhryth qui est la principale coupable du meurtre d'Édouard. Il est même intéressant de voir qu'alors qu'Æthelred pleure son demi-frère, ce qui devrait plutôt plaider en faveur de son innocence dans le meurtre, les auteurs monastiques utilisent régulièrement cet épisode pour témoigner de la faiblesse du roi, et en quelque sorte de sa paranoïa. Fait intéressant, Sharon Turner qui écrit aux abords de l'an 1800 suggère que c'est la tyrannie de sa mère, et notamment ce traumatisme dû aux chandelles, qui seront en grande partie à l'origine des défauts du roi ayant connu une enfance difficile.

Ainsi, les efforts déployés par Dunstan pour s'opposer à Æthelred au cours de la première décennie de son règne expliquent pourquoi la prise en main du royaume est si ardue pour le jeune prince. De plus, toutes ces légendes et prophéties ne sont très probablement que fables dont le but est de mettre en avant les défauts du roi et de le décrédibiliser tout en glorifiant Dunstan, le père de la réforme bénédictine en Angleterre. C'est une preuve de plus que l'opposition entre Dunstan et Æthelred est on ne peut plus centrale dans la définition de la réputation posthume du roi : les auteurs monastiques médiévaux ont toutes les raisons ainsi

¹⁷⁵ Lestremau, « Basileus Anglorum. La prétention impériale dans les titulatures royales à la fin de la période anglo-saxonne ».

¹⁷⁶ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p.268. « *arreptis candelis innocentem cederet, nec prius desisteret quam pene examinem* ».

que tous les moyens de le décrédibiliser, et c'est de leurs récits biaisés dont sont héritières toutes les oeuvres des siècles suivants.

B. Une loyauté fluctuante

Ælfric, ealdorman de Hampshire et Eadric, ealdorman de Mercie

Si la rivalité entre le roi et l'archevêque de Cantorbéry constitue le tableau central dans les récits des chroniqueurs monastiques, il ne faut pas oublier que l'instabilité interne dans le royaume est aussi due à la déloyauté de plusieurs nobles laïcs, et à de nombreuses trahisons dont Æthelred est victime. Plusieurs hommes apparaissent comme des traîtres dans les sources, parmi eux les deux principaux sont Ælfric, *ealdorman* de Hampshire, puis Eadric Streona, *ealdorman* de Mercie.

Ælfric fait partie des laïcs nommés par Æthelred dès les premières années de son règne. Il devient *ealdorman* de Hampshire en 983¹⁷⁷. Il verse de l'argent à Æthelred pour qu'en échange, ce dernier nomme son frère Eadwine abbé d'Abingdon, ce qui lui vaut une nouvelle querelle avec les moines puisque ce sont, en temps normal, eux-mêmes qui désignent leur abbé¹⁷⁸. Il est vraisemblable qu'en 991, Ælfric fasse partie de ceux qui conseillent au roi de conclure la paix avec les Danois en les payant¹⁷⁹. En effet, dans une charte de 993, le roi Æthelred, désormais âgé d'environ vingt-sept ans, semble prendre du recul sur ses actions passées et notamment accuser ceux parmi ses conseillers qui nourrissent un amour de l'argent trop important, parmi lesquels Ælfric qu'il désigne comme un mauvais conseiller¹⁸⁰. Il est d'ailleurs intéressant de noter que dans cette charte, il semble regretter les erreurs commises alors qu'il est encore jeune et notamment celles envers les moines, Levi Roach avance qu'il souhaite probablement lui aussi se repentir et assurer le salut de son âme. Cela, les auteurs monastiques n'en feront évidemment jamais état dans leur dynamique de dépréciation du roi.

¹⁷⁷ ASC, 983. (C, D, E)

¹⁷⁸ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 101.

¹⁷⁹ *Ibid.*, pp. 106, 175.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 138.

Si Ælfric est ainsi considéré par le roi en 993, c'est aussi et en grande partie pour sa trahison l'année précédente. Il est l'un des commandants de la flotte¹⁸¹ opposée aux pillards en 992. Alors que le piège est sur le point de se refermer sur les envahisseurs, Ælfric prévient ces derniers puis s'enfuit¹⁸². Selon Thomas Rudborne, il écoute attentivement ce qui se dit au conseil puis s'empresse d'aller en informer les Danois¹⁸³. Quoi qu'il en soit, il se trouve disgracié, et son fils Ælfgar est aveuglé l'année suivante par Æthelred¹⁸⁴, ce qui constitue un châtement fréquent dans la société anglo-saxonne¹⁸⁵, peut-être dans le but de s'assurer que les terres d'Ælfric ne pourront pas aller à son héritier après sa mort. Pour autant, le principal intéressé conserve son titre, ce que Courtney Konshuh interprète comme un signe des limites de son pouvoir : il peut faire aveugler le fils d'Ælfric mais il ne peut pas directement révoquer son titre¹⁸⁶. Comme évoqué plus haut, cette punition est utilisée pour définir le roi comme un personnage cruel ; Guillaume de Malmesbury ne trouve pas qu'il soit légitime de punir le fils pour les crimes de son père, et Henri de Huntingdon s'emploie presque à justifier la trahison d'Ælfric envers Æthelred, car ce dernier l'avait *cruellement* exilé pour des raisons imprécises quelques années auparavant¹⁸⁷.

Au cours de la décennie suivante, Ælfric parvient à se faire pardonner par Æthelred, pour des raisons inconnues. C'est ainsi qu'en 1003, il se trouve une nouvelle fois à la tête de l'armée confrontée aux Danois. Cette fois-ci, il fait mine d'être malade et finit par fuir le champ de bataille ce qui entame le moral de ses troupes, les désorganise et cause leur débâcle. James Tyrrell va jusqu'à rendre Æthelred responsable de cet énième échec, l'accusant d'avoir fait confiance à un homme qui l'a déjà trahi¹⁸⁸. Bien que ces faits aient lieu après la date du massacre de la Saint-Brice, ils sont importants pour comprendre le contexte de déloyauté permanente dans lequel évolue le roi dans les années qui précèdent le massacre.

¹⁸¹ J. Stow le fait « amiral d'Angleterre », dans Stow, *A Summarie of Englyshe Chronicles*, p. 45.

¹⁸² ASC, 992. (C, D, E)

¹⁸³ Thomas Rudborne, *Historia maior*, dans Henry Wharton, *Anglia Sacra*, p. 225.

¹⁸⁴ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 140. Polydore raconte qu'Æthelred fait aveugler directement Ælfric et non son fils, dans Polydore Virgile, *Anglica historia*, VII, 1.

¹⁸⁵ Konshuh, « Anraed in their Unraed: The Æthelredian Annals (983-1016) and their Presentation of King and Advisors », p. 148.

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 326. « *quem rex crudeliter exulavit* ». C'est l'ASC qui l'évoque en 985 sans donner d'explication.

¹⁸⁸ Tyrrell, *The general history of England*, p. 30.

Eadric est un traître probablement plus célèbre¹⁸⁹ qu'Ælfric. C'est un homme qui semble continuellement comploter contre les intérêts du roi et ceux de ses proches, et se ranger à plusieurs reprises du côté des Danois. Il ne prend de l'importance qu'à partir du moment où Æthelred le fait *ealdorman* de Mercie en 1007, donc après le massacre, cependant le personnage apparaît dans plusieurs représentations du massacre, et cela est probablement dû au fait qu'étant un personnage très négatif, les chroniqueurs ont cherché à en faire l'un des coupables du massacre pour entacher son image. Sa première trahison est mentionnée en 1009, lorsqu'il convainc le roi de ne pas attaquer l'envahisseur alors que les Anglais se trouvent en position de force. Les récits disent de nombreuses choses à son sujet, par exemple pour Pierre de Langtoft, il essaie de comploter pour tuer Edmond Côte-de-Fer, le fils d'Æthelred, en 1016 ; ce serait aussi lui qui appellerait Sven à venir envahir l'Angleterre en 1013 et qui appellerait une deuxième fois Knut, le fils du premier, en 1016¹⁹⁰.

Je m'intéresserai plus en profondeur au cas d'Eadric dans le cadre du rôle qu'il est supposé avoir joué au cours du massacre. Ælfric, Eadric ainsi que Dunstan sont très probablement les trois principaux obstacles au roi parmi son gouvernement. Si Dunstan se révèle un adversaire politique et spirituel par son engagement à protéger les intérêts des moines, les deux *ealdormen* témoignent du climat qui règne autour du roi à cette époque. Il ne sait pas à qui il peut faire confiance et se voit à plusieurs reprises mal conseillé par des hommes qui privilégient leurs propres intérêts. On comprend mieux le surnom dont il est rapidement affublé : Æthelred *unræd*, le roi mal conseillé. Cet entourage déloyal peut parfaitement avoir mené le roi à douter de ses plus proches conseillers, le plongeant au fil de sa vie dans une paranoïa de plus en plus prononcée.

La loyauté dans le monde anglo-saxon

La paranoïa d'Æthelred, et le fait qu'il finisse légitimement par ne plus savoir sur qui compter, sont en réalité très liés à l'héritage d'une notion importante dans le monde anglo-saxon à cette époque, celle de loyauté. La loyauté est une des valeurs les plus centrales dans

¹⁸⁹ Comme Æthelred, c'est un personnage dont la terrible réputation survit encore aujourd'hui. En 2005, le *BBC History Magazine* le choisissait comme le pire Britannique du XI^e siècle. Un sondage de BBC News l'année suivante le plaçait en troisième position des pires Britanniques de l'histoire.

¹⁹⁰ Pierre de Langtoft, *The Chronicle of Pierre de Langtoft*, pp. 352-362.

cette société. C'est un point que développe Courtney Konshuh. Elle avance que l'unité des *witan* est indispensable au bon fonctionnement du royaume, et que la trahison représente alors l'un des pires crimes¹⁹¹. Dans l'introduction du code de loi d'Alfred, ce dernier exprime sa pensée selon laquelle toutes les entorses à la loi peuvent être dédommagées en argent si c'est la première fois qu'elles sont commises – toutes, sauf la trahison envers son seigneur¹⁹². Se battre aux côtés de son seigneur doit être un idéal, quitte à préférer mourir à ses côtés plutôt que de fuir. Elle convoque le terme *hlaforðswice* comme une faute terrible, terme qui signifie la trahison envers le seigneur. Dans un contexte si empreint de déloyauté, c'est donc une piste d'explication pour comprendre la position défensive du roi vis-à-vis de son entourage – il faut rappeler que la *Chronique* explique que s'il ordonne le massacre, c'est qu'il craint un complot, une trahison, contre sa vie.

Cette notion de loyauté m'amène à évoquer la bataille de Maldon. En l'an 991, c'est l'une des rares batailles menées par les forces anglo-saxonnes contre l'envahisseur danois. L'*ealdorman* d'Essex, Byrhtnoth, prend les armes et mène ses troupes près de Maldon, pour barrer le passage aux pillards. Une grande bataille s'ensuit et le chef saxon y trouve la mort. Son armée est défaite mais cause de lourdes pertes aux ennemis de l'Angleterre. Un poème épique composé après les faits relate la bataille. C'est évidemment un texte qui idéalise la formidable résistance de Byrhtnoth et de ses troupes, mais il témoigne de la manière dont l'*ealdorman* est érigé en héros pour n'avoir pas fui le combat. Dans le poème, un passage raconte qu'à la mort du héros, ses guerriers les plus proches et fidèles se regroupent autour de son corps et se battent jusqu'à la mort, alors que les soldats les plus simples prennent la fuite à la vue de la mort de leur chef – un chef lui-même mort pour défendre les terres de son propre seigneur, son roi. Ce récit épique démontre que l'héroïsme vient du fait d'être loyal à son seigneur jusque dans la mort.

Peu d'hommes se révèlent de la trempe de Byrhtnoth en ce temps-là. Le manuscrit A de la *Chronique* évoque en 1004 la résistance d'un certain Ulfcytel, dont le titre n'est pas très clair, mais il serait un noble influent d'Est-Anglie. Le chef saxon regroupe son armée et livre bataille aux Danois. D'après la *Chronique*, les Danois eux-mêmes dirent que ce fut-là la plus difficile bataille qu'ils eurent jamais à mener en Angleterre¹⁹³. L'auteur ajoute également d'un

¹⁹¹ Konshuh, « Anraed in their Unraed: The Æthelredian Annals (983-1016) and their Presentation of King and Advisors », p. 152.

¹⁹² Abels, « Paying the Danegeld: Anglo-Saxon peacemaking with vikings », p. 176.

¹⁹³ ASC, 1004. (A) « *swa hi sylfe sædon · þ̅ hī næfre wýrsan handplegan on Angelcýnne ne gemitton · þonne Ulfcytel him to brohte* ».

ton peut-être un peu accusateur, que si Ulfcytel avait reçu de l'aide, les Danois auraient été écrasés. E. A. Freeman écrit : « partout où un brave et honnête homme commandait, la résistance locale était aussi vigoureuse qu'elle avait pu l'être sous Alfred lui-même¹⁹⁴ », il ajoute que sous le règne d'Æthelred « valeur et conseil étaient toujours locaux » tandis que « lâcheté et incapacité totale dominaient chez les hauts dirigeants¹⁹⁵ ».

En effet, au-delà de ces quelques exemples de résistance locale, les dirigeants qu'Æthelred délègue se révèlent généralement inefficaces, et déloyaux dans la plupart des cas. Si Ælfric et Eadric sont les deux principaux acteurs dans cette catégorie, il convient aussi de citer par exemple Frena, Godwin et Fredegist¹⁹⁶, trois commandants nommés par le roi qui fuient en 993 face aux Danois, abandonnant l'armée à la panique. Étonnamment, cet événement qui figure pourtant dans la *Chronique* n'apparaît que chez des auteurs très tardifs : John Speed les évoque vers 1614, Paul de Rapin de Thoyras en 1724 et David Hume en 1762. Ces deux derniers précisent qu'ils sont d'origine danoise et que c'est la raison de leur trahison, élément face auquel il vaut mieux rester prudent.

Toutes les caractéristiques du règne d'Æthelred II évoquées au cours de ce chapitre sont autant de facteurs de dissensions internes dans le royaume, qui compliquent le rôle du roi. La plupart des échecs causés par ces tensions servent d'arguments à ses détracteurs, qu'il s'agisse des échecs militaires, de la déloyauté constante et des trahisons notables au sein du conseil royal. Ces nombreux déchirements internes causent le mauvais fonctionnement de la société et du gouvernement et sont régulièrement imputés à Æthelred et à sa prétendue incapacité à gouverner. Il semble en réalité que parmi les puissants, plusieurs complotent contre lui ou constituent simplement des obstacles à son pouvoir, par la trahison ou par une opposition acharnée pour défendre leurs propres intérêts. Les troubles internes du royaume rendent ce dernier faible et vulnérable. Pour protéger l'Angleterre des périls extérieurs, Æthelred II doit alors composer avec ses voisins dans un trio aux relations ambiguës : les Anglo-Saxons, les Scandinaves et les Normands.

¹⁹⁴ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 260.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 286.

¹⁹⁶ ASC, 993. (C, D, E) « *Pa gegaderede man swiðe micle fyrde · 7 þā hi togædere gān sceoldon · þā onstealdan þa heretogan ærest þone fleam · þ wæs Fræna · 7 Godwine · 7 Fryþegyst* ».

Chapitre VI.

Anglo-Saxons, Scandinaves, Normands

A. Face au péril danois

La défense armée de l'Angleterre

Par sa situation insulaire, l'Angleterre n'entretient naturellement pas autant de relations avec ses voisins que si elle était reliée au continent. Les contacts outre-Manche sont encore très limités. Les Anglo-Saxons sont alors confrontés aux Scots ou aux Gallois. Le retour des raids vikings vers 980 va changer la donne : à terme, l'Angleterre va commencer à se faire des amis ou des ennemis de l'autre côté des mers qui l'entourent – tendance que les conquêtes successives par les Danois en 1013-1016 et par les Normands en 1066 vont évidemment amplifier. La politique extérieure d'Æthelred est, comme bien d'autres aspects de son règne, matière à critique de la part des chroniqueurs médiévaux ; pour autant elle est particulièrement remarquable alors que le roi des Anglais doit pour la première fois gouverner en mêlant guerre, défense, diplomatie et alliances étrangères. Le massacre de la Saint-Brice, d'ailleurs, peut également être considéré comme un acte de la politique extérieure d'Æthelred dans son combat constant face aux hommes du Nord.

De manière générale, l'incapacité imputée à Æthelred dans le cadre de la défense du royaume face aux Danois a plusieurs origines. D'abord, les Danois qui attaquent l'Angleterre sont majoritairement des guerriers, des hommes assez jeunes qui ont passé leur vie à combattre et dont c'est le rôle dans leur société. Le concept d'armée régulière dans ce monde anglo-saxon en permanence harcelé est assez inenvisageable. La plupart du temps, ce sont les paysans eux-mêmes qui prennent les armes pour défendre leurs terres. Il existe à cette époque l'institution nommée le *fyrð*, cette milice composée d'hommes libres qui sont obligés de répondre à l'appel de leur gouverneur, à l'image d'un service militaire obligatoire mais ces hommes restent avant tout des paysans ou des citadins qui exercent d'autres professions. De plus, les Anglais n'ont pas été confrontés à la menace scandinave depuis près d'une ou deux

générations, donc ces hommes chargés de les combattre ne sont pas nécessairement habitués à cet ennemi venu de par-delà les mers. L'important nombre de fois où les Anglais fuient face à l'ennemi peut témoigner d'une réelle crainte face à un ennemi puissant. Simon Keynes écrit : « c'est au cours du règne d'Æthelred que le royaume des Anglais, qui à de nombreux égards n'était pas uni jusque dans les années 960, fait face pour la première fois à la menace ou même à la réalité d'attaques extérieures¹⁹⁷. »

Ce qui manque en outre au cours du règne d'Æthelred, c'est avant tout une hiérarchie militaire et des commandants efficaces. Æthelred ne mène pas lui-même son armée au combat, ce qui rompt avec l'image du roi-guerrier anglo-saxon comme Ecgberht, Alfred ou encore Æthelstan qui ont dirigé leurs armées sur le champ de bataille¹⁹⁸. Cela a deux conséquences : la première est l'inefficacité de son armée que la présence du roi dans ses rangs pourrait inspirer à cette époque ; la seconde est que les chroniqueurs ont un argument de plus pour le qualifier d'incapable. Il est parfois écrit que le roi ne connaît rien à l'art de la guerre¹⁹⁹, et son absence sur le champ de bataille en est probablement la source.

Æthelred n'est donc pas un roi guerrier, et il n'a pas non plus à sa disposition de commandant compétent, capable de s'imposer comme le leader militaire du royaume et par-dessus tout, digne de confiance – ce qui se révèle être un réel problème puisqu'il est confronté à une guerre quasiment incessante sur son propre territoire tout au long de son règne. Peter de Langtoft résume en ces quatre vers à la fois l'inaction militaire du roi et le fait qu'il ne puisse compter sur aucun de ses nobles pour l'aider :

« Cinq ans entiers dure la guerre à tort
Le roi Æthelred se comporte comme un homme qui dort
L'aide ne lui vient ni du Sud ni du Nord
Ce n'est pas étonnant qu'il se décourage autant²⁰⁰ »

Peut-être que si Æthelred s'était battu comme Byrhtnoth à Maldon, ses troupes auraient été plus inspirées dans la bataille²⁰¹. Selon les chroniqueurs, il ne mène jamais ses troupes au combat – la seule occasion où l'on croit comprendre qu'il s'apprête à diriger son

¹⁹⁷ Keynes, « Re-reading King Æthelred the Unready », p. 77.

¹⁹⁸ Higham, *The Death of Anglo-Saxon England*, p. 25. « During the Viking invasions of the ninth century, every English king led their troops in battle and several lost their lives ».

¹⁹⁹ Stow, *A Summarie of Englyshe Chronicles*, p. 44.

²⁰⁰ Pierre de Langtoft, *The Chronicle of Pierre de Langtoft*, p. 352. « V. aunz enterement la guere dure à tort ; / Le rays Eylrede se mene cum home ke se dort, / Ayde ne ly veent du suth ne du north ; / N'est pas mervaylle si molt se descomfort ».

²⁰¹ Higham, *The Death of Anglo-Saxon England*, pp. 26-27.

armée apparaît dans la *Chronique* pour l'an 1009, mais Eadric Streona le dissuade alors d'attaquer. En 994, Sven, Olaf et leurs armées assiègent Londres. Il est très probable que le roi, qui s'y trouve alors, participe à l'organisation de la défense de la ville. La ville ne tombe pas, mais c'est la férocité et le courage des citoyens londoniens qui sont loués²⁰², et Æthelred n'apparaît jamais dans ces louanges de courte durée.

Qu'il ne soit pas un roi guerrier n'arrange rien, puisqu'il passe pour un incapable paresseux, pour un *do-nothing king* (un roi fainéant) selon les termes de Ryan Lavelle²⁰³. Nick Higham²⁰⁴ insiste sur l'absolue nécessité pour les Anglo-Saxons d'avoir un leader militaire à ce moment-là, ce qu'ils n'ont pas su trouver. En outre, je pense qu'il faut garder à l'esprit que les auteurs monastiques des XI^e, XII^e, XIII^e siècle vivent dans un système féodal qui s'accompagne d'un très vivace idéal chevaleresque. L'image du guerrier glorieux qui fait face nourrit les esprits et la fiction, et à cela s'ajoute l'héritage des Normands, peuple pour lequel la chevalerie est un haut principe. D'après les textes et malheureusement pour son image, Æthelred est loin de correspondre à ce modèle.

Qu'il soit dû à l'inaction du roi ou à la défection des chefs militaires avant les batailles, l'échec militaire permanent face aux Danois a pour conséquence de laisser les campagnes anglaises – les villes ne sont pas à l'abri non plus – à la merci des pillards venus du Nord qui s'en donnent à cœur joie, pillent, brûlent et tuent. Paul de Rapin de Thoyras écrit que les habitants des campagnes sont traités « avec la dernière des cruautés²⁰⁵ ». Ces deux décennies de raids sanguinaires nourrissent un sentiment amer parmi les Anglais, ce qui a pu mener au massacre de la Saint-Brice. C'est ce même sentiment amer qui pousse les chroniqueurs à écrire entre autres qu'Æthelred II préfère s'abandonner à la boisson et aux femmes plutôt que de protéger son royaume, donnant de lui cette image d'un roi enclin à la luxure qui traversera les siècles. Au début du XVI^e siècle, Polydore écrit par exemple que c'est justement la réputation de ce souverain prompt à se prêter aux plaisirs de la chair qui pousse ses ennemis à ne pas le craindre et à s'en prendre à son royaume²⁰⁶.

²⁰² Polydore Virgile, *Anglica historia*, VII, 3. Selon Polydore, les Londoniens se permettent même une sortie à cheval pour éclaircir les rangs des Danois.

²⁰³ Lavelle, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, p. 9.

²⁰⁴ Higham, *The Death of Anglo-Saxon England*, pp. 26-27.

²⁰⁵ De Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, p. 388.

²⁰⁶ Polydore Virgile, *Anglica historia*, VII, 1. « *Erat Etheldredus minime omnium militaris disciplinae sciens, ut homo vecors et otii atque luxus amator. Quae res satis nota omnibus efficiebat ut a suis passim male audiret, et a finitimis ac barbaris longinquis minime pertimescendus putaretur.* »

Un État tributaire ?

Face à la débâcle militaire, Æthelred et ses *witan* décident de se défendre autrement que par les armes. En 991, après la défaite de Byrhtnoth à Maldon, il est décidé qu'un paiement de dix mille livres sera versé aux Danois pour qu'ils cessent leurs méfaits et qu'ils retournent en Scandinavie. L'auteur de la *Chronique* avance que c'est un certain Sigeric qui, le premier, suggère cette idée²⁰⁷. Sigeric est archevêque de Cantorbéry depuis l'année précédente et, fort de cette éminente position, il dispose probablement d'une influence non négligeable au sein du *witenagemot*. Plusieurs autres conseillers sont suspectés d'avoir soutenu la proposition de l'ecclésiastique, ceux que David Hume qualifie de « noblesse dégénérée²⁰⁸ » ; parmi eux Ælfric, qui est accusé deux ans plus tard par Æthelred d'être un mauvais conseiller aveuglé par l'argent²⁰⁹. On ne sait rien sur l'avis d'Æthelred quant à cette mesure lorsqu'elle est proposée au conseil.

Ce paiement, ou *gafol*, est appelé *Danegeld*, soit le « tribut aux Danois », ou « paiement aux Danois ». Levi Roach indique que c'est « un terme qui apparaît pour la première fois au XII^e siècle²¹⁰. » Cette dénomination se révèle un peu ambiguë car le mot *Danegeld* semble également désigner un impôt particulier qui est mis en place par Æthelred à ce moment-là²¹¹, dans le but de récolter la somme nécessaire pour payer les envahisseurs, et qui se traduirait en ce sens plutôt par « argent pour les Danois » ou « impôt pour les Danois ». Il ajoute que *geld* signifie avant tout « taxe », et que le terme de *Danegeld* a pu être formé à partir de *heregeld*, qui était le nom de la taxe imposée par le roi à ses sujets dans l'optique de payer le salaire des mercenaires danois. Ann Williams précise qu'il ne faut pas confondre cette taxe avec les tributs versés aux Danois, qui sont repérés dans la *Chronique anglo-saxonne* par le nom de *gafol*. En d'autres termes, le *Danegeld* que s'est approprié une partie des auteurs plus tardifs – et donc il est question au sein des paragraphes suivants – fait en fait référence à ce *gafol*²¹², et cela en mène plusieurs à la confusion.

²⁰⁷ ASC, 991. (C, D, E) « for ðam miclan brogan þē hī worhton be ðam sǣ rīman þ̄ wæs ærest x. ðusend þ̄. Þene rǣd gerædde ærest Syric arceb. »

²⁰⁸ Hume, *History of England*, p. 102.

²⁰⁹ Lors de cette réunion du conseil, Ælfric n'a pas encore trahi le roi alors qu'il commandait la flotte, ce qui a lieu l'année suivante, en 992, et le mènera à la disgrâce aux yeux du roi.

²¹⁰ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 267.

²¹¹ Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 151.

²¹² *Ibid*, p. 153.

Le *Danegeld* est perçu très négativement par les chroniqueurs du règne d'Æthelred qui trouvent trois principaux arguments pour en faire l'une des décisions du roi²¹³ les plus critiquées. D'abord, cela prouve sa lâcheté et lui donne l'image d'un roi riche mais dépensier pour qui l'argent serait la meilleure manière de faire face à ses problèmes. Les grands monarques chrétiens, et surtout à l'époque à laquelle écrivent les chroniqueurs, se veulent des guerriers nobles, comme Alfred ou d'autres le furent avant lui. Æthelred est présenté comme privilégiant l'argent pour mettre un terme à ses guerres, ce qui est lâche et indigne d'un roi. Guillaume de Malmesbury, par exemple, juge qu'il est « infâme et indigne d'un homme d'acheter la liberté avec de l'argent²¹⁴ ». Ensuite, certains auteurs soulignent sa stupidité de croire que la paix va réellement être assurée par ce moyen. Robert Brady écrit au XVII^e siècle que les Danois n'ont rapidement plus de scrupules à briser la paix avec les locaux, « après qu'ils ont compris que les Anglais allaient saigner de l'argent²¹⁵ ». En effet, assurer la paix contre de l'argent fait rapidement comprendre aux envahisseurs que tant qu'ils reviendront, ils seront payés. Enfin, le troisième élément principal de la critique du roi quant au *Danegeld* est l'oppression de ses propres sujets avec ce nouvel impôt, alors que le peuple des campagnes subit déjà maladies et famines, et surtout pillages fréquents. Henri de Huntingdon considère que l'instauration du *Danegeld* comme impôt par Æthelred est à l'origine des problèmes financiers que connaît l'Angleterre de son propre temps²¹⁶. En effet, Paul de Rapin de Thoyras écrit que le *Danegeld* persistera encore plusieurs siècles en Angleterre, malgré le fait qu'il n'y ait plus de tribut à verser aux Danois.

Richard Abels rappelle avec raison que ceux qui condamnent le paiement du *Danegeld* dans leurs écrits « ont le bénéfice du recul²¹⁷ » sur la situation : ils savent que les Danois ont fini par conquérir le royaume malgré les immenses sommes déployées pour les acheter. De plus, durant de nombreux siècles et encore jusqu'au début du XX^e, l'imaginaire commun fait des vikings des barbares païens brutaux qu'il faut « combattre par l'épée²¹⁸ » et avec lesquels il ne faut pas marchander, idée renforcée par l'idéalisation du personnage d'Alfred le Grand qui représente le puissant roi saxon qui se livre bataille face aux barbares. Pourtant, R. Abels affirme qu'Alfred a lui aussi recours à de telles politiques lors de son règne mais qui ont été

²¹³ Le roi ne décide rien seul, sans son conseil. Il est même écrit que Sigeric qui suggère l'idée. Cela n'empêche pas Æthelred de passer dans les textes pour le principal coupable, et généralement le seul.

²¹⁴ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p.270.

²¹⁵ Brady, *A Complete History of England*, p. 123.

²¹⁶ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 328. « *Regibus namque nostris modo persoluimus ex consuetudine, quod Dacis persoluebatur ex ineffabili terrore [...] Hoc autem malum usque in hodiernum diem duravit, et diu nisi Dei pietas subueniat, durabit.* »

²¹⁷ Abels, « Paying the Danegeld: Anglo-Saxon peacemaking with vikings », p. 174.

²¹⁸ *Ibid.*

passées sous silence par les chroniqueurs pour ne pas porter atteinte à sa réputation²¹⁹. En fait, il est évident qu'en 991, l'idée d'un tribut peut paraître parfaitement opportune pour faire cesser les exactions des pillards sur les terres anglaises, d'autant plus que dix mille livres ne représentent pas la ruine du royaume. R. Abels en profite aussi pour affirmer que si Æthelred est généralement désigné comme le principal coupable, ce sont plutôt des hommes comme Sigeric, Ælfric ou encore Eadric qu'il faudrait accabler, et que c'est en partie le sens originel du surnom qui lui est assigné : Æthelred *unræd*, « le 'mal-conseillé'²²⁰ ».

Afin d'alimenter la critique du roi, plusieurs auteurs laissent entendre, plus ou moins implicitement, que c'est la première fois dans l'histoire de l'Angleterre qu'une somme d'argent est levée pour apaiser les pillards scandinaves. R. Abels mentionne qu'en réalité Alfred a déjà eu recours à cette politique d'apaisement. Il écrit que cela a été oublié, notamment parce que la *Chronique* le passe habilement sous silence ; ainsi les auteurs qui accablent tant Æthelred ignorent qu'en vérité leur Alfred avait déjà utilisé ce procédé.²²¹

Dans son *Historia Anglica*, Polydore fait de l'Angleterre un royaume tributaire des Danois. Il écrit que les Anglais doivent payer un tribut annuel aux Danois²²², ce qu'il qualifie d'honteux mais d'opportun à ce moment précis où le royaume n'est pas en état de lutter par les armes. Paul de Rapin de Thoyras reprend cette idée en indiquant qu'en 994²²³ est mis en place un tribut régulier. Il développe en ajoutant que Sven à la Barbe fourchue quitte l'Angleterre mais laisse dans le port de Southampton une flotte dont le capitaine est chargé de percevoir l'argent, et que ce dernier, considérant qu'il n'est pas assez rapidement payé, est l'instigateur de la reprise des hostilités²²⁴. Il est probable qu'il s'agisse là d'une surinterprétation, ou bien d'une confusion entre le *Danegeld* et l'*heregeld* évoqué précédemment – ce dernier prend bien la forme d'une taxe annuelle²²⁵, et c'est peut-être ce que le capitaine de la flotte de Sven selon P. de Rapin pouvait attendre. Comme expliqué précédemment, ce que les auteurs post-médiévaux appellent le *Danegeld*, c'est-à-dire à l'origine la taxe levée pour payer les mercenaires danois, est parfois en fait le *gafol*²²⁶, les

²¹⁹ *Ibid.*

²²⁰ *Ibid.*

²²¹ *Ibid.*

²²² Polydore Virgile, *Anglica historia*, VII, 1.

²²³ C'est l'année au cours de laquelle, selon l'ASC, Æthelred verse un deuxième paiement aux Danois après celui de 991.

²²⁴ De Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, p. 388.

²²⁵ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 267. « *it was an annual affair* ».

²²⁶ Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 153.

quelques versements ponctuels effectués par le gouvernement anglo-saxon lors des traités de paix²²⁷.

Au X^e siècle, l'Angleterre est un riche royaume dans lequel la monnaie coule à flot. Ce tribut offert pour la paix en 991 ne représente donc qu'une infime partie des richesses du pays et est loin de l'appauvrir. L'historienne Ann Williams écrit que « les paiements du tribut n'ont pas dû spécialement représenter un fardeau²²⁸ » ; pour dire ceci elle s'appuie sur les travaux de David Metcalf qui avance notamment que dans les années 990 « l'argent devait affluer en Angleterre [...] plus vite encore que les Danois ne pouvaient le siphonner²²⁹ ». Les premiers versements, à savoir ceux de dix mille livres en 991, seize mille en 994 et de vingt-quatre mille livres en l'an 1002²³⁰, n'ont donc probablement pas posé de réel problème monétaire au royaume. Nick Higham défend que ce dernier est resté robuste face à cette question financière, et que le montant du *Danegeld* est vaste mais qu'il ne constitue qu'une petite partie des revenus et dépenses totales du gouvernement d'Æthelred²³¹.

Æthelred verse encore aux Danois trente-six mille livres en 1007 et quarante-huit mille en 1012. Si on y ajoute les quatre-vingt-deux mille livres versées à Knut en 1018 par les Anglais, c'est un total de plus de deux cent seize mille livres qui sont versées aux Danois en l'espace de vingt-sept ans. David Metcalf indique que désormais, dans cette dernière décennie du règne, le poids de ces dépenses de plus en plus importantes se fait sentir : le tribut de 1007 pourrait s'élever à environ « la moitié ou les deux tiers de la richesse monétaire du pays²³² ». Cela explique pourquoi les auteurs sont si durs avec Æthelred quant à la politique du *Danegeld*, bien que celui-ci n'en soit ni le seul responsable ni même l'instigateur.

²²⁷ Pour les différents versements du tribut, se référer à l'annexe 3 p. 221.

²²⁸ *Ibid*, p. 56.

²²⁹ Metcalf, « The Ranking of the Boroughs: Numismatic Evidence for the Reign of Æthelred II », p. 180.

²³⁰ Ces chiffres sont relatés dans la *Chronique* (C, D, E).

²³¹ Higham, *The Death of Anglo-Saxon England*, p. 29.

²³² Metcalf, « The Ranking of the Boroughs: Numismatic Evidence for the Reign of Æthelred II », p. 180.

B. Diviser l'ennemi

Le traité de 994

Contrairement à ce que laissent entendre les détracteurs d'Æthelred II, le paiement du *Danegeld* aux Danois n'est pas l'unique stratégie défensive mise en œuvre. En réalité, le roi entreprend une politique de division de ses ennemis²³³. Bien qu'insuffisante, celle-ci se révèle à plusieurs reprises assez efficace et lui permet de gagner de précieuses années d'accalmies pour le royaume. Dans un premier temps, Æthelred cherche à diviser son adversaire scandinave. Le versement d'un tribut aux hommes du Nord afin d'acheter la paix est généralement accompagné d'un traité conclu entre les deux parties pour garantir la paix. Cela nous intéresse tout particulièrement pour étudier certaines représentations du massacre de la Saint-Brice.

De manière générale dans ce mémoire, j'emploie le terme « Danois » à la manière dont le fait l'écrasante majorité des auteurs de mes sources, qui les désignent sous le nom de *Danes* en anglais, de *Dene* en vieil anglais ou de *Dani* en latin²³⁴ : il s'agit dans le cas présent des pillards scandinaves qui reviennent à l'attaque des côtes anglaises à partir des années 980. Ces hommes viennent effectivement principalement du Danemark, mais certains viennent aussi de Norvège. De plus, le terme que j'utilise ne désigne pas les colons et descendants de colons scandinaves installés en Angleterre depuis l'époque du Danelaw. Si la différenciation n'est pas toujours nécessaire, elle l'est dans le cadre du présent développement.

En effet, en 994, les hommes du Nord qui s'en prennent à l'Angleterre sont menés par deux des plus illustres chefs scandinaves de leur temps : le futur roi des Norvégiens, Olaf Tryggvason, et celui des Danois, Sven à la Barbe fourchue. Malgré leur échec lors du siège de Londres, la dévastation qu'ils infligent dans les campagnes est suffisante pour pousser Æthelred et son conseil à leur verser, une nouvelle fois, de l'argent²³⁵. Les trois hommes se rencontrent alors pour conclure un traité de paix probablement renforcé par l'échange d'otages. Il est également vraisemblable, tandis que les pirates s'appêtent à retourner vers

²³³ Andersson, « The Viking policy of Ethelred the Unready », p. 28.

²³⁴ On trouve en latin parfois le terme *Daci* : l'absence de terme pour désigner les Danois en latin classique a pu pousser certains auteurs à employer le terme *Daci* pour conserver un latin plus savant.

²³⁵ Seize mille livres.

leurs rivages, que certains choisissent de rester en Angleterre comme mercenaires au service d'Æthelred pour protéger le royaume contre d'autres bandes vikings qui viendraient le piller. Il est aussi possible que certains des Scandinaves décident de déposer leurs armes et de s'installer durablement en Angleterre²³⁶.

Ce qui est certain, c'est que le roi anglo-saxon rencontre plus précisément Olaf, qu'il parvient à faire baptiser en étant son parrain. Il lui fait, par la même occasion, promettre de ne plus remettre les pieds en Angleterre, et toutes les sources s'accordent pour dire que cette promesse est tenue. Après cette date, Olaf n'est plus attesté dans les chroniques anglaises. Il entreprend d'apporter le christianisme en Norvège²³⁷ et surtout, il mène une révolte contre Sven²³⁸ qui va forcer ce dernier à se tenir à l'écart de l'Angleterre pendant plusieurs années. On peut donc considérer que c'est une bonne opération pour Æthelred qui, non seulement se défait de l'un de ses deux plus grands ennemis scandinaves, mais en plus, parvient à les liguer l'un contre l'autre et gagner quelques années de répit pour l'Angleterre. Ce répit sera malheureusement de courte durée puisque dès 997 les troupes de Sven reviennent harceler l'Angleterre.

Apaiser les Normands

Les relations entre l'Angleterre d'Æthelred et les ducs de l'encore jeune Normandie sont assez difficiles à définir clairement d'après les informations que l'on peut collecter dans les différentes sources – d'autant plus que les deux ducs à l'époque d'Æthelred, Richard I^{er} (943-996) et son fils Richard II (996-1026), portent le même nom ; ainsi il est très fréquent que les auteurs confondent les deux. Il semble que les premiers contacts entre les deux entités se déroulent en deux temps.

D'abord, une querelle éclate aux alentours des années 990 entre Æthelred et Richard I^{er}. À ce propos ; Pierre Bauduin écrit que de nombreux historiens des XIX^e et XX^e siècles parmi lesquels E. A. Freeman « ont associé la conclusion de l'accord à la recrudescence des

²³⁶ Konshuh, « Anraed in their Unraed: The Æthelredian Annals (983-1016) and their Presentation of King and Advisors », pp. 140-141. « *During Æthelred's reign, more would have settled in England as they made treaties with the English, slowly gaining various levels of Englishness* ».

²³⁷ Theodore Andersson avance que son efficacité est étonnante et qu'on peut suspecter là une aide extérieure anglaise, dans Andersson, « The Viking policy of Ethelred the Unready ».

²³⁸ La Norvège est alors sujette de la couronne danoise.

raids vikings contre l'Angleterre et à une collusion supposée entre les Danois et leurs "cousins" normands²³⁹. » Il ajoute que « les tensions entre Richard I^{er} et Æthelred II avaient été provoquées par la complaisance de Normands prêts à ouvrir leurs ports aux flottes scandinaves, voire, pour certains d'entre eux, à participer aux opérations de piraterie perpétrées contre les côtes anglaises en 988²⁴⁰. » Face à cette « bienveillance normande²⁴¹ », Æthelred proteste et le pape Jean XV intervient pour arbitrer la dispute, inquiet que deux princes chrétiens se querellent ainsi alors que le péril Danois est à leurs portes²⁴². Son intervention aboutit à un accord entre les deux parties, selon lequel ils s'engagent chacun à ne pas apporter d'aide aux ennemis de l'autre.

La portée réelle de ce traité est encore disputée parmi les spécialistes. P. Bauduin expose que selon Lucien Musset, les quelques tensions ont pu être dues à certains sujets du duc, notamment dans le Cotentin, qui tiraient profit de l'accueil des Scandinaves dans leurs ports – mais que le duc était désireux de conserver des bonnes relations avec l'Angleterre. P. Bauduin signale qu'il s'agirait donc là « d'un changement diplomatique de grande ampleur qui voyait la Normandie rompre progressivement ses liens avec le monde scandinave²⁴³ » : cela n'est pas impertinent et démontre un certain succès dans la dynamique menée par Æthelred II pour diviser ses adversaires, et notamment pour défaire les principaux soutiens des Danois.

Plusieurs confusions mènent néanmoins à des versions plus ou moins fantasques de cet épisode. Roger de Wendover et Matthieu Paris, par exemple, signalent qu'une querelle éclate entre le roi et le duc en 990 car le premier a épousé la fille du second ; or il la néglige, lui manque de respect et l'humilie, ce qui provoque la colère du duc Richard qui entreprend d'emprisonner chaque ressortissant anglais qui traverse la Normandie, en en fait torturer et même tuer certains. Guillaume de Malmesbury soutient une version semblable²⁴⁴. Le mariage entre Æthelred et Emma a en réalité lieu en l'an 1002, d'après la *Chronique* ainsi que la majorité des chroniqueurs, ce qui rend l'anecdote douteuse. On a pu vouloir interpréter ainsi la querelle pour rajouter aux vices d'Æthelred plutôt que d'en faire un compte rendu précis.

²³⁹ Bauduin, « La papauté, les Vikings et les relations anglo-normandes », p. 202.

²⁴⁰ *Ibid.*

²⁴¹ *Ibid.*

²⁴² Neveux, *L'aventure des Normands - VIIIe-XIIIe siècle*, p. 120 ; aussi dans Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*.

²⁴³ Bauduin, « La papauté, les Vikings et les relations anglo-normandes », p. 203.

²⁴⁴ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p. 276.

Le deuxième moment de cette rencontre entre Æthelred et les Normands est celui qui nous intéresse plus particulièrement et se déroule autour de l'avènement du nouveau millénaire. Guillaume de Jumièges raconte que vers 1001 Æthelred envoie ses troupes mener un assaut dans le Cotentin. La mission dont il les investit, au cours d'un discours direct, est de capturer le duc Richard II et de le lui ramener en Angleterre. À peine débarquée, l'armée anglo-saxonne rencontre une farouche résistance menée par Néel, vicomte du Cotentin. Guillaume de Jumièges ajoute que les paysannes normandes participent au combat et chassent les Anglais à coup de fourches et d'autres outils pour le travail des champs. Il est probable que cette attaque n'a jamais eu lieu, et que l'auteur normand en fait beaucoup pour décrédibiliser les Anglais et glorifier le peuple normand, comme à son habitude – d'autant que Néel n'est attesté dans les chartes que vers 1020-1025. Un indice supplémentaire est apporté par une paix censée avoir été conclue entre Æthelred et Richard I^{er} dix ans plus tôt, et que le roi sait qu'il a plutôt besoin d'amis que de nouveaux ennemis : il n'aurait sans doute pas pris le risque de troubler la paix.

Qu'il y ait ou non des tensions en 1001, les *witan* conseillent à Æthelred l'année suivante de trouver une alliance avec la principauté normande, alors prospère et puissante, qui constituerait un allié de poids face aux envahisseurs nordiques. Les négociations aboutissent au mariage entre Æthelred, dont la première femme est répudiée ou peut-être morte, et Emma, fille de Richard I^{er} et sœur de Richard II. Malgré quelques voix discordantes, la majorité des sources s'accordent pour dater ce mariage de l'an 1002, avant le massacre. Bien qu'Emma joue un rôle mineur dans une grande partie des sources quant au règne d'Æthelred, force est de constater qu'elle est un personnage estimé, probablement pour son ascendance normande. Henri de Huntingdon la qualifie de « joyau des Normands²⁴⁵ », expression reprise par Ranulf Higden²⁴⁶. Les auteurs plus tardifs la qualifieront de « fleur de la Normandie ». Ce mariage peut être considéré comme le renouvellement de la paix conclue dix ans plus tôt, cette fois convertie en une alliance dont nous ne savons pas grand-chose des tenants et des aboutissants.

Voici qui clôt cette présentation d'Æthelred II à la veille du massacre de la Saint-Brice. J'ai évoqué les nombreuses opportunités saisies par les auteurs médiévaux pour lui bâtir une très défavorable réputation. Elles sont multiples et beaucoup parmi elles entrent en jeu dans l'étude des diverses représentations du massacre de la Saint-Brice. Il était à mon sens nécessaire de déterminer pourquoi le roi semble si peu aimé des auteurs, nécessaire également

²⁴⁵ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 340. « *Emma Normannorum gemma* ».

²⁴⁶ Ranulf Higden, *Polychronicon*, éd. Lumby, p. 84. « *Emmam Normannorum gemmam* ».

de donner tous ces éléments du contexte pour essayer de définir la situation dans laquelle il se trouve à leurs yeux à l'aube du 13 novembre 1002. Maintenant que les sources ont été présentées et que la situation d'Æthelred a été clarifiée, le contexte est posé pour se consacrer plus précisément à l'étude chronologique de l'historiographie du massacre de la Saint-Brice, de son déroulement, de son ampleur et de ses légendes à travers les siècles.

III

Forger la légende : XI^e-XIII^e siècles

« [...] in unamquemque urbem rex prefatus occultas miserit epistolas. Secundum quas Angli Dacos omnes, eadem die et eadem hora, uel gladiis truncaverunt inpremeditados, uel igne simul cremauerunt subito comprehensos.²⁴⁷ »

Henri de Huntingdon.

Le massacre de la Saint-Brice est un événement qui trouve son public. Un drame aussi sanguinaire et cruel que les sources le décrivent ne saurait passer inaperçu dans les mondes anglo-saxon puis anglo-normand, d'autant plus que c'est l'occasion rêvée de présenter Æthelred II comme un roi criminel et assoiffé de sang. Au cours de cette première période fondatrice en ce qui concerne les représentations du massacre dans la littérature historique, plusieurs textes émergent, s'inspirent les uns des autres et s'imposent comme des références pour leurs contemporains autant que pour nombre d'auteurs plus tardifs. C'est le cas de Guillaume de Jumièges au XI^e siècle ; de Guillaume de Malmesbury et d'Henri de Huntingdon au XII^e siècle ; de Roger de Wendover et de Matthieu Paris au XIII^e siècle. Leurs œuvres sont déterminantes ; mais elles sont biaisées également d'un point de vue historique puisqu'à cette époque il s'agit d'écrire selon ses intérêts, l'histoire est rarement racontée selon ce qu'on appellerait aujourd'hui un point de vue objectif, et il est certain que Guillaume de Jumièges, premier chroniqueur parmi ceux de ce corpus, est peut-être l'un des auteurs les plus enclins à cette *propaganda* pour exalter le souvenir normand au détriment du monde anglo-saxon.

Les textes produits au cours de ces trois siècles proposent des représentations très variées du massacre. Les causes sont multiples, en revanche la conséquence reste globalement toujours la même : le désir de vengeance des Danois. La dynamique principale est clairement d'être hostile à Æthelred et de l'accuser d'un « si grand crime²⁴⁸ ». Il est difficile de trouver

²⁴⁷ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 340. « Le roi envoya des lettres secrètes dans toutes les villes, selon lesquelles les Anglais devraient s'en prendre aux Danois qui ne se doutaient de rien, le même jour et à la même heure ; les mutiler par l'épée, ou les capturer et les détruire par le feu. »

²⁴⁸ Guillaume de Jumièges, *Gesta Normannorum ducum*, éd. van Houts, vol. 2, p. 14.

un auteur qui ne soit pas ouvertement vindicatif à l'égard du souverain, ce qui n'est pas illogique car la majorité d'entre eux vivent au sein de communautés bénédictines qui ne portent pas nécessairement Æthelred en haute estime. Pour cette raison, le massacre est présenté comme un crime et le récit de son déroulement est souvent ponctué de nombreux détails violents et sanglants qui ne jouent pas en faveur de la compassion du roi. À l'issue de cette période, qui se clôt en même temps que l'âge d'or du monastère de Saint-Alban porté par Matthieu Paris, le massacre est bien défini. Il n'en existe pas qu'une seule version à la fin du XIII^e siècle, mais plutôt un « halo de légendes » qui a émergé et nourrira l'imagination des auteurs postérieurs.

Chapitre VII.

Autour du massacre : causes et conséquences

A. Les différentes causes proposées par les auteurs

Mettre en cause les défauts du roi

Je vais, dans un premier temps, m'attacher à faire la lumière sur les différentes causes qui ont pu, selon les auteurs, pousser Æthelred II à ordonner le massacre des Danois d'Angleterre. Bon nombre de textes, dans la lignée de la critique du roi, semblent indiquer que ce sont les différents défauts et vices du roi qui expliquent cette décision. Le manuscrit C de la *Chronique anglo-saxonne* indique que le roi donne l'ordre de détruire les Danois « car il avait été informé qu'ils complotaient contre sa vie ainsi que celle de ses conseillers afin de s'emparer de son royaume par la suite²⁴⁹ ». Certains auteurs médiévaux surinterprètent cette source, peut-être volontairement, et sous-entendent qu'Æthelred est en fait paranoïaque au point d'ordonner un massacre à l'échelle du pays pour se protéger de ses démons. Guillaume de Malmesbury écrit par exemple que le roi fait tuer les Danois sur la base de « piètres suspicions²⁵⁰ ».

Il est impossible de savoir vraiment ce qui a entraîné le souverain vers cette décision, mais il faut avouer que l'affubler d'un caractère extrêmement méfiant vis-à-vis de ses sujets n'est pas entièrement dénué de sens. En effet, j'ai présenté plus haut le contexte de déloyauté totale dans lequel évolue le roi à partir des années 990, sans oublier les trahisons fréquentes de ses conseillers. Il est compréhensible que le roi ne fasse plus confiance à personne, alors même qu'en 1001, l'un de ses chefs de guerre d'origine danoise nommé Pallig déserte son service, « malgré toutes les promesses qu'il lui avait faites », d'autant plus que « le roi lui

²⁴⁹ ASC, 1002. (C, D, E) « *forðam þam cyninge wæs gecyð · þ̅ hi woldan hine besyrwan æt his life · 7 siððan ealle his witan · 7 habban siþþan þis rice* ».

²⁵⁰ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p. 276. « *leuibus suspitionibus* ».

avait fait de grands présents, en terres et en or et en argent²⁵¹ ». Cela n'empêche pas Pallig de rejoindre l'armée danoise avec sa flotte et de se joindre à elle. La crainte d'un complot fomenté contre lui dans l'ombre peut passer pour un délire du roi, mais replacée dans ce contexte où Æthelred semble ne pouvoir compter sur personne, l'indication de la *Chronique* se comprend.

L'argument de la crainte d'un complot est repris par Jean de Worcester dans son *Chronicon ex chronicis*, mais cette œuvre est avant tout une traduction latine un peu étoffée de la *Chronique*, on ne s'étonne pas d'y retrouver la même version. Le participe passé *conati*²⁵² dans la phrase porteuse de la justification laisse planer un doute : il donne en effet l'impression que l'action est révolue, donc que les Danois ont essayé de s'en prendre à Æthelred et à ses conseillers, mais cela est probablement juste dû au fait que c'était le temps de conjugaison le plus pertinent pour traduire le vieil anglais. C'est également et logiquement la version défendue par les auteurs dont le *Chronicon ex chronicis* constitue la source majeure : Siméon de Durham, Raoul de Diceto, Roger de Hoveden.

Parmi les vices qui ont pu pousser Æthelred au massacre, son orgueil est également mis en avant. C'est principalement Henri de Huntingdon qui porte cette idée. Il le laisse entendre plus qu'il ne l'affirme, mais c'est un élément déterminant qui tracera son chemin jusque dans les textes du XVI^e siècle. Selon l'*Historia Anglorum*, le mariage avec Emma « joyau des Normands²⁵³ » apporte en 1002 un prestige certain à Æthelred, doublé d'une alliance plus que bienvenue. Le duché de Normandie prospère sous Richard I^{er} puis Richard II, et à l'aube de ce nouveau millénaire c'est un allié sans égal pour le roi des Anglais. Selon l'archidiacre d'Huntingdon, c'est peut-être un peu trop pour Æthelred, qui voit « son orgueil croître et son impiété grandir²⁵⁴ » avec l'arrivée d'Emma. Il semble qu'enorgueilli par cette alliance de prestige, le souverain devienne assez courageux, ou assez insolent, pour pousser le vice au point d'ordonner un massacre à l'échelle du royaume entier. Les auteurs tardifs qui s'appuieront sur ce récit réorienteront un peu ce discours pour dire que l'alliance avec Richard II apporte à Æthelred la sécurité nécessaire à l'organisation d'un tel acte, mais j'y reviendrai au moment opportun.

²⁵¹ ASC, 1001. (A) « 7 him þær togeanes com Pallig · mid þan scipan ðe he gegaderian mihte · forþam þe he asceacen wæs fram Æðelrde cynce · ofer ealle ða getrywða ðe he him geseald hæfde · 7 eac se cyng him wl gegifod hæfde · ðn hamon · 7 on golde · 7 seolfre. ».

²⁵² Jean de Worcester, *Chronicon ex chronicis*, éd. Darlington et McGurk, p. 452. « quia illum suosque primates uita regnoque priuare et totius Anglie dominium sue ditioni conati sunt subdere ».

²⁵³ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 340.

²⁵⁴ *Ibid.*

Le troisième vice principal du roi qui transparaît dans les textes n'est pas des moindres puisqu'il s'agit de sa cruauté. Les chroniqueurs de cette période ne manquent pas d'imagination quant aux arguments qui peuvent servir à faire passer le roi pour un barbare et un gouvernant sans cœur qui oppresse ses propres sujets – et que rêver de mieux pour nourrir cet argumentaire qu'un massacre à l'échelle du royaume entier²⁵⁵ ? Les deux principaux auteurs à soutenir que le roi décide du massacre simplement par cruauté sont Guillaume de Jumièges et Guillaume de Malmesbury. Le premier, qui écrit à la gloire des Normands, a toutes les raisons de s'en prendre à Æthelred ; cela lui permet notamment de rehausser le prestige de Richard II en le comparant au misérable roi anglais voisin. Le récit du massacre commence d'ailleurs par un rappel de la prospérité que connaît la Normandie, et « alors que le bonheur régnait [en Normandie], le roi des Anglais Æthelred corrompt le royaume qui avait si longtemps prospéré sous la gloire de rois si puissants, par un si grand crime, une si affreuse trahison [...] que même les païens la jugeraient si exécration et terrible²⁵⁶. » Il n'y a pas d'autre cause évoquée, Æthelred est simplement cruel et décide de mettre à mort « les Danois cohabitant pacifiquement entre eux à travers tout le royaume, dans la concorde universelle²⁵⁷ ».

Guillaume de Malmesbury a recours à un procédé similaire, mais cette fois le massacre est à peine évoqué comme un événement à part entière – il sert plutôt d'argument pour démontrer la cruauté du roi au sein d'une énumération. L'auteur des *Gesta regum Anglorum* développe les torts causés par Æthelred aux habitants de l'Angleterre : aux Anglais, « qu'il dépouilla de leur héritage sans raison ou priva de leurs propriétés pour de fausses charges inventées²⁵⁸ » mais aussi aux Danois, « qu'il ordonna que l'on mette tous à mort le même jour, à travers toute l'Angleterre, sur la base de quelque suspicion douteuse²⁵⁹ », et de conclure cette énumération par les torts causés à Emma évoqués dans le chapitre précédent.

Ainsi nombre de chroniqueurs parmi les plus importants imputent le massacre à divers vices du roi. C'est à mon sens bien représentatif du fait qu'ils cherchent avant tout à le discréditer plutôt qu'à faire émerger la vérité sur son comportement, sur son règne, sur le massacre. Néanmoins, d'autres auteurs et notamment les moines de l'abbaye de Saint-Alban proposent des causes différentes au massacre – des causes qui tournent plutôt autour de

²⁵⁵ Cela sera discuté. Je pars de ce postulat dans cette démonstration car c'est ce que les chroniqueurs de l'époque avaient en tête.

²⁵⁶ Guillaume de Jumièges, *Gesta Normannorum ducum*, éd. van Houts, vol. 2, p. 16.

²⁵⁷ *Ibid.*

²⁵⁸ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p.276.

²⁵⁹ *Ibid.*

l'oppression que les Danois exercent sur les Anglais, ou de manière plus générale des différences culturelles entre les deux peuples.

Agir face à l'oppression danoise

Certains auteurs octroient un tout autre contexte à la décision du massacre, sans pour autant paraître plus mesurés envers Æthelred. Dans plusieurs textes, on peut lire que les Danois se multiplient en Angleterre, deviennent de plus en plus confiants et oppriment la population anglo-saxonne. C'est ce que l'on peut comprendre de la charte promulguée par Æthelred en 1004. Ce n'est pas affirmé explicitement, mais le roi laisse entendre qu'il décrète le massacre parce que les Danois se répandent de plus en plus à travers toute l'île : « [...] tous les Danois qui ont poussé sur cette île, se répandant comme l'ivraie dans le bon grain, devaient être mis à mort [...]»²⁶⁰. »

Il faut attendre le *Roman de Rou* de Wace pour voir apparaître à nouveau cet élément. Le poète normand, dont la majeure partie de l'inspiration concernant cette œuvre se révèle être les *Gesta Normannorum ducum* de Guillaume de Jumièges, entreprend étonnamment de décrire la situation en Angleterre, ce que ne fait pas le moine suscité. Il raconte :

« En Angleterre il y avait des Danois
Vivant en commun avec les Anglais
Des femmes anglaises ils prenaient
Des fils et des filles ils en avaient
Tant y avaient demeuré
Et tant y avaient déjà été
Que beaucoup s'étaient multipliés
Et beaucoup s'étaient renforcés.²⁶¹ »

²⁶⁰ Londres, British Library, Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909) « *cuncti Dani, qui in hac insula velut lolium inter triticum pululando emergerant, [...] necarentur* ». Cette phrase contient une référence biblique à la parabole de l'ivraie et du bon grain, tirée de Matthieu XIII, 24-30. Pour son étude, se référer au chapitre VIII, C, « Une dimension religieuse », p. 117.

²⁶¹ Wace, *Roman de Rou*, éd. Holden, p. 205. « *En Engleterre erent Daneis / Cumunément od li Engleis, / Des Englesches fames perneient, / Filz et filles asez aveient / Tant i aveient demoré, / E tant i aveient jà esté, / Ke mult erent multeplié, / E mult esteient esforcié.* »

Il ajoute que, pour répondre à cette oppression et s'opposer à la multiplication des Danois en Angleterre et apparemment aussi au métissage entre les Anglais et les Danois, Æthelred préfère ordonner un grand massacre, comme pour s'assurer que le peuple anglais reste pur.

Les auteurs de Saint-Alban sont favorables à cette idée et la reprennent dans leurs propres chroniques. Roger de Wendover le premier, recopié par Matthieu Paris, décrit l'oppression mise en œuvre par les Danois. Ceux-ci, orgueilleux et puissants, s'emparent des femmes et des filles des nobles anglo-saxons, les violentent et humilient ainsi leurs familles²⁶². Tout cela, c'est un dénommé Hune²⁶³ qui en est témoin. Constatant la malfaisance des Danois, il va se plaindre à Æthelred qui, sur son conseil (encore une fois), ordonne dans des lettres que soient mis à mort tous les Danois du royaume.

C'est la première occurrence de ce personnage dans mes sources, et il est difficile de tracer son origine. Il est dit être un des grands conseillers militaires d'Æthelred, peut-être un commandant, un homme « fort et belliqueux²⁶⁴. » Matthieu Paris ajoute qu'au cours de son règne, le roi l'a chargé d'une mission, peut-être de l'aider à remettre de l'ordre dans les affaires du royaume²⁶⁵. La base de données prosopographique pour l'Angleterre anglo-saxonne²⁶⁶ comporte la trace d'un Huna, monnayeur sous Æthelred II, mais il semble donc s'agir d'un autre personnage. Un coup d'œil aux chartes d'Æthelred à cette époque confirme qu'aucun Hune n'apparaît parmi les signataires. Peut-être que la fonction qui lui est attribuée ne faisait pas de lui un personnage assez influent pour siéger au *witenagemot* et ratifier les chartes. Il reste assez énigmatique et son historicité est douteuse.

L'hypothèse d'un massacre en réponse aux méfaits des Danois « une bonne fois pour toutes²⁶⁷ » paraît déjà plus vraisemblable que de croire simplement que le roi ordonne un massacre général pour satisfaire ses vices ; cela dit l'une n'exclut pas l'autre et les deux éléments pourraient avoir joué un rôle dans la décision du roi. Simon Keynes suggère que pour « les Anglais qui ont souffert vingt années d'attaques vikings impunies²⁶⁸ », le massacre « peut avoir été, à ce moment-là, l'une des décisions les plus populaires du roi Æthelred²⁶⁹. »

²⁶² Roger de Wendover, *Flores historiarum*, éd. Coxe, p. 444.

²⁶³ *Ibid.* Huna/Huena.

²⁶⁴ *Ibid.* « Huna quidam, regis Ethelredi militiæ princeps, vir strenuous et bellicosus ».

²⁶⁵ Matthieu Paris, *Chronica maiora*, éd. Luard, p. 486. « qui sub rege regni negotia disponenda susceperat ».

²⁶⁶ PASE. <https://pase.ac.uk/jsp/pdb?dosp=OPEN&st=PERSONS&ft=PERSON&value=-1&level=5>

²⁶⁷ Roger de Wendover, *Flores historiarum*, éd. Coxe, p. 445. « ut simul et semel ».

²⁶⁸ Keynes, « A Tale of Two Kings: Alfred the Great and Æthelred the Unready », p. 212.

²⁶⁹ *Ibid.*

La chronique attribuée à Jean de Wallingford propose au XIII^e siècle une version proche de celle des autres auteurs de Saint-Alban, mais avec une certaine variation qui vaut la peine d'être étudiée. L'auteur inconnu met en avant les différends culturels entre les Anglo-Saxons et les Danois, et plus précisément ceux qui se sont installés en Angleterre – en effet, selon lui, les Danois s'emparent des meilleures terres, ce qui cause un grand chagrin aux Anglais.

Il explique ensuite que les Danois ont l'habitude « héréditaire²⁷⁰ » de prendre soin de leur corps : ils se peignent les cheveux tous les jours et prennent un bain chaque samedi, en lavant leurs vêtements qu'ils font sécher sur les clôtures²⁷¹. Cela évoque un enjeu culturel important à cette époque : l'hygiène. En effet, avoir une bonne hygiène est signe de noblesse ; c'est aussi ce qui différencie le chrétien du barbare païen dans l'imaginaire collectif. Il est donc très intéressant de voir ici que ce sont les Scandinaves qui surpassent les Anglo-Saxons en matière d'hygiène. En outre, cela les rend attirants aux yeux des femmes et des filles nobles anglo-saxonnes qui, cette fois, semblent consentir à ces unions, bien que cela rabaisse leur vertu et humilie leurs familles, surtout dans les cas d'adultère. Il arrive qu'à terme, ils s'accaparent leurs titres²⁷².

Cette situation menant sans surprise à des divisions dans tout le royaume, et le nombre des Danois ne cessant de croître, le roi finit par céder aux nombreuses plaintes lui étant adressées par les nobles et décide d'ordonner un massacre général des Danois, qui ait lieu un samedi – car c'est le jour où les Danois se baignent. À propos de cette légende selon laquelle les Danois se baignent le samedi, il faut être prudent. Ann Williams rappelle que le samedi en norrois se dit *laugardagr*²⁷³, le « jour du bain » ou « jour du lavage ». Lasse Sonne écrit qu'en vieux norrois tous les jours de la semaine sont des emprunts aux langues ouest-germaniques, sauf le samedi – et que la raison de cette particularité reste inexplicée²⁷⁴. En d'autres termes, l'origine du nom étant obscure, rien ne prouve que les Danois au XI^e siècle se lavent

²⁷⁰ *The chronicle attributed to John of Wallingford*, éd. Vaughan, p. 60.

²⁷¹ *Ibid.*

²⁷² *Ibid.* « *unde et matronarum castitati insidiabantur, et filias etiam nobilium concubinarum nomine detinebant* ».

²⁷³ Williams, « “Cockles amongst the wheat”: Danes and English in the Western Midlands in the First Half of the Eleventh Century », p. 14.

²⁷⁴ Sonne, « The Origin of the Seven-day Week in Scandinavia: Part 1/ The Theophoric Day-names », p. 191.

spécialement le samedi – aujourd’hui encore en Islande le samedi se dit *laugardagur*. Cela peut donc être une simple surinterprétation du nom du jour par l’auteur. L. Sonne écrit que s’il est possible de suggérer une hypothèse sur l’origine du nom de ce jour, il s’agit d’avancer que les Danois se lavent en prévision de la messe du lendemain matin – ce qui ferait dater la dénomination d’une époque déjà chrétienne. Je ne peux m’empêcher de penser que si les colons scandinaves en Angleterre au XI^e siècle sont majoritairement chrétiens, il n’y a pas de raison pour qu’ils se lavent la veille du dimanche et que les Anglo-Saxons ne le fassent pas. L’auteur de la chronique attribuée à Jean de Wallingford tente de faire passer cette pratique pour un héritage culturel, et L. Sonne écrit que la seule hypothèse plausible est que ce soit une question religieuse, donc la théorie de l’auteur de Saint-Alban semble imparfaite – d’autant plus imparfaite qu’à en croire le site Millesimo²⁷⁵, destiné à calculer les dates antérieures à l’établissement de nos calendriers actuels, le 13 novembre 1002 tombe un vendredi – Ryan Lavelle confirme cette datation²⁷⁶.

Cette hypothèse est toutefois intéressante, et ce texte est le seul à la faire apparaître. L’oppression danoise s’y exprime par une domination culturelle – les Danois sont propres et attirants – plutôt que par la violence et le pillage, qui ne sont pas pour autant absents du texte, mais pas dans le contexte du massacre. Considérer que le massacre de la Saint-Brice est ordonné en réponse à ce qu’Ann Williams qualifie de « jalousie sexuelle ²⁷⁷ » est probablement fantasque, mais la piste des différends culturels et du métissage entre les deux peuples qui y transparaît inspirera de nombreux auteurs postérieurs.

Les causes du massacre sont donc plurielles dans les textes de ces trois premiers siècles. Bien que plusieurs auteurs ne mettent en avant que les vices du roi, il semble plutôt que les Danois présents en Angleterre²⁷⁸ exercent alors une réelle domination sur des Anglo-Saxons impuissants. Le massacre de la Saint-Brice apparaît donc comme un moyen pour Æthelred de libérer ses sujets, peut-être suite à des plaintes reçues des nobles du royaume. C’est l’argument principal parmi ceux qui traverseront les siècles. Si les causes sont multiples, les auteurs ont en revanche tendance à s’accorder sur les conséquences de l’événement en un constat assez simple : les Danois, menés par leur roi Sven à la Barbe fourchue, réclament vengeance pour leur peuple, et l’obtiennent finalement après une décennie de terreur.

²⁷⁵ Millesimo. <http://millesimo.irht.cnrs.fr>

²⁷⁶ Lavelle, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, p. 99.

²⁷⁷ Williams, « “Cockles amongst the wheat”: Danes and English in the Western Midlands in the First Half of the Eleventh Century », p. 14.

²⁷⁸ Pour une discussion sur les réelles cibles et l’ampleur du massacre, se référer au chapitre XIII, A : « La question de l’ampleur du massacre », p. 176.

B. La colère de Sven de Danemark

La vengeance d'un roi

Bien qu'en 1002 un traité de paix ait été conclu en même temps que le paiement d'un *Danegeld* de vingt-quatre mille livres, Sven revient dès l'année suivante. Son armée pille et ravage le royaume pendant une décennie puis, en 1013, la majorité des Anglo-Saxons se soumettent à lui et il conquiert à cette date l'Angleterre. Le *consensus* des auteurs est clair : le massacre de la Saint-Brice est l'élément déclencheur de ces raids, et parfois même de l'invasion de 1013.

Concernant les sources contemporaines, la chartre de 1004 n'évoque pas les conséquences du massacre, pour deux raisons : d'abord ce n'est pas le sujet puisqu'il s'agit d'une chartre pour la refondation d'une église ; ensuite parce qu'il serait étonnant qu'un document officiel du roi reconnaisse sa culpabilité dans les malheurs qui accablent ses sujets dans les campagnes sans cesse pillées. L'auteur de la *Chronique anglo-saxonne* fait preuve lui aussi d'une concision certaine à ce sujet pour l'an 1003 puisqu'il rapporte les différents ravages des Danois sans y tracer de lien avec le massacre qu'il vient d'évoquer. Ce silence a pour conséquence de rendre le massacre d'autant plus mystérieux mais aussi d'autant plus douteux, étant donné qu'un tel événement, surtout à l'échelle du pays entier, aurait dû laisser une trace bien plus grande.

C'est Guillaume de Jumièges qui, le premier, va considérer le retour des Danois comme la manifestation d'un désir de vengeance. Il matérialise ce lien logique dans son récit. Selon les *Gesta Normannorum ducum*, alors que dans les rues de Londres, les cadavres s'amoncèlent plus vite qu'on ne les dégage, « quelques jeunes gens²⁷⁹ » parviennent à échapper à la tuerie en trouvant un bateau sur la Tamise. Ils rejoignent la mer, puis rallient le Danemark où ils rapportent le drame et son terrible déroulement au roi Sven. Wace, héritier de cette œuvre, réutilise cette version et cette fois ce sont « dous valez²⁸⁰ » qui réussissent à prendre la fuite et à rejoindre Sven. Il y a désormais un nombre précis de jeunes qui

²⁷⁹ Guillaume de Jumièges, *Gesta Normannorum ducum*, éd. van Houts, vol. 2, p. 16. « *quidam juvenes* ».

²⁸⁰ Wace, *Roman de Rou*, éd. Holden, p. 206.

s'échappent bien, à savoir deux²⁸¹ survivants – Jean Lepetit, auteur d'une traduction de Wace, indique bien qu'ils sont « deux²⁸² » et E. A. Freeman le rejoint quant à ce chiffre²⁸³. On peut aussi penser que la mention d'un nombre qui n'apparaît pas dans sa source principale peut avoir été pour Wace un procédé nécessaire pour répondre à la contrainte de sa versification, peut-être un vers auquel il manquait une syllabe. L'auteur anonyme de la chronique attribuée à Jean de Wallingford a peut-être lu Wace, rien n'est certain ; toujours est-il que lui relate la survie et la fuite de douze jeunes garçons. Si le chiffre est incertain, il relève de toute manière de la légende.

Le récit de ces jeunes survivants, qui parviennent à rejoindre Sven à la Barbe fourchue et à lui raconter le massacre, est surtout un procédé rhétorique pour amorcer la suite, à savoir la réaction du roi danois. C'est aussi une manière de justifier la colère du roi, face au crime injustifiable d'Æthelred, car Sven reçoit le récit direct de témoins du massacre, et non juste des échos déformés qui auraient traversé la mer après plusieurs semaines ou mois. Dans plusieurs textes, le roi Sven est embrasé d'une vaste colère à l'annonce du massacre des siens, et décide de préparer sa flotte pour assouvir sa vengeance en Angleterre. Henri de Huntingdon évoque une « juste colère²⁸⁴ » qui saisit les Danois ; Ælred de Rievaulx raconte que « les Danois, entendant cela de l'autre côté de la mer, sont pris de fureur²⁸⁵ » et que Sven conduit une « armée innombrable²⁸⁶ » en Angleterre ; Wace écrit que Sven n'aura pas de joie tant qu'il n'aura pas châtié les Anglais pour le meurtre des Danois²⁸⁷.

Pour citer les quelques variations de la colère de Sven, il est bon de rappeler ce qu'avance Guillaume de Jumièges. Celui-ci présente Sven comme un roi sage et réfléchi, puisqu'à l'annonce du massacre il convoque les puissants du royaume et leur demande conseil²⁸⁸. C'est ensemble qu'ils décident de se venger et Sven se contente de faire office d'arbitre. Présenter Sven comme un roi occidental, sage et civilisé, permet au chroniqueur de s'attaquer au félon Æthelred qui décide seul du massacre. Les réflexions quant aux raisons de l'hostilité du chroniqueur normand au roi anglais ont déjà été évoquées précédemment.

²⁸¹ Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du 9e au 15e siècle*, p. 692. « dous » signifie « deux » en ancien français.

²⁸² Lepetit, « La Normandie sous les premiers ducs d'après le *Roman de Rou* de Wace », p. 15.

²⁸³ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 636.

²⁸⁴ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 340. « *ira Daci exarserunt digna* ».

²⁸⁵ Ælred de Rievaulx, *Genealogiae regum Anglorum*, dans PL 195, col. 730. « *Quod Daci transmarine audientes in furorem versi* ».

²⁸⁶ *Ibid.* « *Suano cum innumerabili exercitu Angliam intrantes* ».

²⁸⁷ Wace, *Roman de Rou*, éd. Holden, p. 207.

²⁸⁸ Cette image est déjà présente dans l'*Encomium Emmae reginae*, composée une vingtaine d'années auparavant par un moine de St-Omer. À retrouver dans *Encomium Emmae reginae*, éd. Campbell, p. 10.

L'auteur de la chronique attribuée à Jean de Wallingford propose une interprétation contraire. Il écrit que parmi les Scandinaves, Sven est le seul qui désire se venger des Anglais, tandis que tous les autres Danois sont intéressés par la promesse de l'appropriation des fertiles terres d'Angleterre.

En réalité, rien n'est certain quant aux motivations de Sven. E. A. Freeman avance que le massacre n'est « pas seulement un crime, mais une faute (*not only a crime but a blunder*)²⁸⁹. » Il reprend ainsi la formule qui selon Othon Guerlac a été attribuée à tort à Joseph Fouché par Chateaubriand ou à Talleyrand par Sartre, mais que l'on devrait en réalité à Antoine Boulay de la Meurthe²⁹⁰. Quoi qu'il en soit, elle est prononcée à la nouvelle de l'exécution du duc d'Enghien sur ordre de l'empereur Napoléon Bonaparte en 1804. Ces mots sont inspirés par la réaction qui suit l'exécution, à savoir la formation d'une ligue en Europe opposée à Napoléon. Cela signifie donc que par ce crime, l'empereur a également commis une erreur stratégique. E. A. Freeman sous-entend donc encore au XIX^e siècle que le massacre est la cause du retour de Sven. Cette formule rappelle celle d'Henri de Huntingdon qui compare la fureur des Danois après le massacre à « un feu que quelqu'un aurait essayé d'éteindre avec du sang²⁹¹ ».

Ann Williams défend quant à elle qu'il est vraisemblable que les raids de 1003 et des années suivantes s'inscrivent dans la même dynamique que ceux d'avant le massacre, sans que cet événement n'ait été un élément déterminant dans la stratégie des pillards. D'après elle, ce qui change est qu'en 1003 le nom de Sven apparaît dans la *Chronique*, ce qui peut donner l'impression qu'il n'était pas responsable des raids du début du nouveau millénaire et que l'an 1003 marque vraiment son retour depuis le traité de 994, mais « depuis combien de temps se trouvait-il en Angleterre, cela reste peu clair ; mais il pouvait avoir pris le commandement dès 1000 ou 1001²⁹² » - il faut en effet garder à l'esprit que le conflit avec Olaf qui a forcé Sven à rentrer en Scandinavie se termine en l'an 1000. L'attrait des fertiles terres anglaises évoqué dans la chronique attribuée à Jean de Wallingford constitue un argument tout autre qui a pu motiver certains Scandinaves à s'en prendre à l'Angleterre, tout au long de cette période.

²⁸⁹ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1.

²⁹⁰ Guerlac, *Les citations françaises*. Othon Guerlac justifie ceci en écrivant que Fouché et Talleyrand ont tous les deux poussé l'empereur au crime, et qu'il n'était pas dans leur nature de se repentir.

²⁹¹ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 340. « *sicut ignis quem sanguine uelit aliquis extinguere* ».

²⁹² Williams, *Athelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 49.

La vengeance d'un frère ?

Le roi Sven à la Barbe fourchue dispose lui aussi d'une raison supplémentaire et bien plus personnelle de souhaiter venger le massacre de la Saint-Brice. Plusieurs auteurs évoquent un personnage nommé Gunhilde, une femme désignée comme la sœur du roi des Danois. C'est sous la plume de Guillaume de Malmesbury qu'elle apparaît. D'après le chroniqueur, elle accepte le baptême et s'offre comme otage pour assurer la paix avec les Anglais²⁹³, probablement lors d'un paiement du *Danegeld*, donc dès 994 ou, plus tardivement, en 1002. Il indique qu'elle vient donc vivre en Angleterre avec son mari et leur fils. Son époux est nommé Pallig, et il est difficile de déterminer s'il s'agit du même Pallig qui déserte le service d'Æthelred en 1001²⁹⁴. Il est même possible que l'auteur des *Gesta regum Anglorum* associe le Pallig de la *Chronique* au mari de Gunhilde sans élément de justification. Ce Pallig est présenté comme un *jarl* puissant au Danemark²⁹⁵. Roger de Wendover évoque aussi Gunhilde et il est le seul autre auteur de cette période à le faire – avec Matthieu Paris qui reprend son texte. Celui-ci ajoute qu'elle fait œuvre de médiatrice de la paix²⁹⁶ entre les deux peuples et la présente comme une personne très sage²⁹⁷.

Guillaume de Malmesbury rapporte surtout le récit de la mort de Gunhilde. Au milieu des événements de la Saint-Brice, la furie sanguinaire d'Eadric Streona le pousse à ordonner qu'on la décapite avec les autres Danois. Avant cela, la sœur de Sven voit son mari abattu sous ses yeux, et son fils encore bébé percé de quatre lances²⁹⁸. Elle reste alors digne dans la mort, affronte son sort sans ciller et annonce à ses meurtriers que son sang répandu sera la cause de la chute de l'Angleterre – ici l'auteur fait une référence implicite à la vengeance de Sven au lendemain du massacre. L'expression sur le visage de Gunhilde ne change pas après sa mort, alors même que son sang se répand sur le sol²⁹⁹.

²⁹³ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p. 300.

²⁹⁴ Il est toutefois possible, en recollant les morceaux, de considérer que Pallig s'engage comme mercenaire aux ordres d'Æthelred et que Gunhilde se présente comme otage et médiatrice de paix, tous deux ensembles. En revanche, puisque Pallig déserte en 1001, cela signifie qu'ils sont en Angleterre depuis 994, ce que rien ne contredit. Aussi, si Pallig déserte réellement le roi en 1001, cela peut expliquer que lui et sa famille soit massacrés avec les autres danois, pour peu qu'il se soit fait capturer depuis sa désertion.

²⁹⁵ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p. 300. « *Pallingo marito potenti comite* ».

²⁹⁶ Roger de Wendover, *Flores historiarum*, éd. Coxe, p. 445. « *inter Danos et Anglos pacis mediatrix* ».

²⁹⁷ *Ibid.* « *prudentissima* ».

²⁹⁸ C'est la même chose chez les auteurs de Saint-Alban, mais apparemment cela a lieu quelques jours après le massacre.

²⁹⁹ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p. 300.

La culpabilité d'Eadric dans cet épisode est très douteuse, car il n'occupe une fonction importante qu'à partir de 1007. E. A. Freeman écrit que cette allusion au traître reflète peut-être qu'en réalité, Guillaume de Malmesbury voulait faire porter à Eadric la responsabilité de la totalité du massacre³⁰⁰.

Parvenue aux oreilles de Sven à la Barbe fourchue, la mort de Gunhilde est donc, selon ces quelques auteurs, un argument de plus qui explique la colère et le désir de vengeance du roi danois. Il y a de très bonnes raisons de douter de l'existence de ce personnage. Gunhilde a pu être inventée pour servir la critique d'Æthelred et justifier d'autant mieux la colère de Sven, mais si les chroniqueurs ont parfois peu de scrupule à transformer la réalité, il est quand même assez rare qu'ils inventent purement et simplement – cela reste tout de même possible. Guillaume de Malmesbury, ou sa source pour cette histoire qui nous est inconnue, a éventuellement pu avoir connaissance d'une femme d'origine danoise nommée Gunhilde et l'associer à la famille du roi Sven, mais nous n'en avons aucune trace. Dans son livre *Harald à la Dent bleue*, Lucie Malbos dit de Gunhilde qu'elle n'apparaît que dans un seul épisode dans la littérature historique, à savoir celui évoqué ici : « Lorsqu'on rassemble les bribes d'informations contenues dans différents textes, on trouve la trace d'une fille, Gunhild, assassinée en Angleterre en 1002 avec son époux Pallig lors du massacre des Danois à la Saint-Brice, à en croire le récit assez confus du moine Guillaume de Malmesbury (v. 1095-1143)³⁰¹. » Cela semble une preuve de plus de la non-fiabilité de l'existence du personnage.

Un dernier élément mérite d'attirer notre attention : les *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum* d'Adam de Brême laissent entendre au dans les années 1075-1080 que l'un des motifs de Sven lorsqu'il entreprend l'invasion de l'Angleterre n'est pas le désir de venger la perte de sa sœur, mais celle de son frère : « pour tirer vengeance des outrages qu'il avait autrefois soufferts – l'assassinat de son frère et le refus d'asile qu'on lui avait opposé – Sven, roi de Danemark et de Norvège, passa alors en Angleterre à la tête d'une puissante flotte³⁰². » B. Schmeidler indique en notes que c'est là une référence à son présumé frère du nom d'Hiring, qui mène pour leur père Harald I^{er} une armée en Angleterre : « après l'avoir

³⁰⁰ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 638.

³⁰¹ Malbos, *Harald à la Dent bleue*, p. 184.

³⁰² Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, trad. Brunet-Jailly, II, 51, p. 102. En latin : « veteres uniurias tam occisi fratris quam suae repulsionis ulturus classe magna transfretavit in Angliam », dans Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, éd. Schmeidler, II, LI, p. 112.

conquise, il fut à la fin trahi et tué par les Northumbriens³⁰³. » Tout comme pour Gunhilde, nous n'avons aucune autre trace de ce personnage d'Hiring et devons douter de son existence véritable ; cependant cela montre que pour Adam de Brême la conquête de Sven est cette fois encore motivée par un désir de vengeance, bien qu'il n'évoque pas le massacre et que le dénommé Hiring soit mort dans un contexte tout autre.

Enfin, l'*Encomium Emmae reginae*, œuvre d'un moine inconnu de Saint-Omer rédigée dans les années 1040 et dédiée à la reine Emma dont elle chante sans modération les louanges, s'ouvre avec l'invasion de l'Angleterre par Sven. Le massacre n'est ici non plus jamais évoqué, et le roi est particulièrement motivé dans ses projets d'invasion par ses conseillers danois, qui lui disent notamment que son chef de guerre Thorkell le Grand se trouve en Angleterre et l'a trahi en préférant s'allier aux Anglais plutôt que de rentrer avec ses troupes. Cela n'est pas incohérent chronologiquement : de nombreux auteurs rapportent que l'archevêque Ælfheah de Cantorbéry est tué par les Danois de Thorkell en 1012 et que ce dernier, qui s'opposait au lynchage de l'homme d'église – indice qui sous-entend que Thorkell est lui aussi chrétien –, choisit par la suite de demeurer aux côtés du roi Æthelred au nom duquel il mènera par la suite plusieurs batailles. Il est simplement intéressant de constater que Thorkell était lui-même venu attaquer l'Angleterre pour venger son propre frère³⁰⁴.

Ainsi, qu'il s'agisse d'une vengeance générale pour le massacre de son peuple, ou d'une vengeance plus personnelle après l'exécution de Gunhilde lors du massacre, l'invasion de Sven en 1013 est quasiment toujours considérée comme motivée par une vengeance – même dans les textes qui ne font pas allusion au massacre de la Saint-Brice, Sven apparaît soucieux de venger la mort de son frère Hiring ou de prendre sa revanche sur son chef de guerre Thorkell. Dans chacun de ces *scenarii*, l'idée d'une trahison envers le roi est toujours présentée.

³⁰³ *Ibid*, II, 25, p.84. En latin : « *Tunc vero Haroldus Hiring filium com exercitu misit in Angliam. Qui subacta insula tandem proditus et occisus est a Nordumbris* », dans Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, éd. Schmeidler, II, XXV, p. 84.

³⁰⁴ *Encomium Emmae reginae*, éd. Campbell, p. 10. « *Turchil [...] ut fratrem suum inibi interfectum ulcisceretur* ».

C. Le déroulement des représailles

Harceler l'Angleterre

Le massacre de la Saint-Brice a normalement lieu en 1002. Les attaques danoises de 1003 ne relèvent pas de l'invasion à grande échelle, mais plutôt des raids qui n'ont jamais vraiment cessé depuis le retour des Danois en 980. Il n'y a donc pas grand discours à tenir à propos de cette première phase de raids qui constitue pour certains les représailles de Sven. La majorité des auteurs racontent la violence et la barbarie avec lesquelles les Danois mettent la campagne anglaise à feu et à sang, et cela n'est pas si différent des campagnes de la fin du X^e siècle. Certaines villes sont également attaquées, et le sac d'Exeter en 1003 peut rapidement retenir l'attention.

À leur retour en 1003, après moins d'une année d'absence, les Danois marchent d'abord sur Exeter. Le Devon n'est pourtant pas le territoire côtier anglais le plus proche quand on vient de Scandinavie. La *Chronique anglo-saxonne* relate que le gouverneur d'Exeter, un Normand du nom d'Hugues, est responsable de la chute de la ville³⁰⁵. Certains affirment plus explicitement que Hugues trahit Æthelred, toujours entouré de sujets déloyaux, et ouvre les portes de la ville aux Danois – c'est par exemple le cas de Jean de Worcester ou encore d'Henri de Huntingdon. Tous ajoutent que c'est Emma qui a placé là le prévôt.

En effet, Ann Williams nous apprend que, lors de son mariage avec Emma de Normandie, Æthelred la fait couronner reine³⁰⁶, ce qui n'était pas le cas de sa première épouse. Il lui accorde des terres, parmi lesquelles Exeter. Pauline Stafford avance que l'attaque ciblée de Sven sur Exeter pouvait être une réaction de protestation contre le mariage anglo-normand³⁰⁷, qui renforce l'alliance entre son ennemi anglais et son parent normand. A. Williams ajoute qu'à partir de 1004 les troupes de Sven se dirigent vers l'Est-Anglie et non

³⁰⁵ ASC, 1003. (C, D, E)

³⁰⁶ Williams, *Athelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 55.

³⁰⁷ Stafford, *Queen Emma and Queen Edith: Queenship and Women's Power in Eleventh-Century England*, p. 220.

plus le sud du Wessex, comme si Sven avait perdu le droit de mouillage dans les ports normands³⁰⁸.

Le sac d'Exeter reste un épisode violent. Henri de Huntingdon écrit que les Danois sont « enflammés d'une juste colère³⁰⁹ » et accuse Æthelred, en parlant du massacre, d'avoir tenté d'éteindre un incendie en jetant du sang dessus. Selon lui, la cité est entièrement détruite, il n'en reste plus que des cendres. Malgré les efforts de l'archidiacre pour présenter le malheureux sort d'Exeter comme une vengeance des Danois, en vérité rien n'indique que les Danois n'auraient pas attaqué la ville s'il n'y avait pas eu de massacre. Quoi qu'il en soit, pour la quasi-totalité des auteurs, la reprise des raids de pillage menés par Sven à la Barbe fourchue est synonyme de représailles pour le massacre perpétré contre leur peuple.

Pactiser avec les Normands ?

Alors que l'Angleterre se retrouve de nouveau harcelée de toutes parts et semble encore incapable de se défendre une décennie durant, Guillaume de Jumièges relate dans ses *Gesta Normannorum ducum* un événement dont il est le seul à témoigner. Il s'agit d'un traité entre le roi Sven et le duc normand Richard II. Dans le paragraphe suivant le récit du massacre, Guillaume de Jumièges commence par raconter la colère de Sven et son désir de vengeance, puis il évoque ce traité. Avant d'en étudier les caractéristiques, il convient d'avoir ceci à l'esprit : le chroniqueur normand confond ici les dates³¹⁰. Il considère bien que le massacre se déroule en 1002, mais la conséquence directe qu'il évoque est l'invasion de Sven qu'il semble placer en 1003 alors qu'elle a lieu en 1013. L'erreur n'est pas gênante pour notre étude mais elle explique pourquoi Guillaume de Jumièges pense que l'invasion de Sven en 1013 est la conséquence immédiate du massacre. Pierre Bauduin expose que les universitaires restent divisés sur la date de ce traité, entre 1003 plus proche du massacre, ou 1013 à l'aube de l'invasion³¹¹. Cette division peut être due à la confusion initiale de Guillaume de Jumièges.

³⁰⁸ Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 55.

³⁰⁹ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 340.

³¹⁰ Van Houts, *The Gesta Normannorum ducum of William of Jumièges, Orderic Vitalis and Robert of Torigni*, vol. 2, p. 17. L'historienne fait remarquer en note qu'ici Guillaume de Jumièges confond les raids de 1003 et l'invasion de 1013.

³¹¹ Bauduin, « Quasi in domo propria sub securitate sanaretur: a peace agreement between King Swein Forkbeard and Duke Richard II of Normandy ».

Le chroniqueur écrit donc qu'au terme de la préparation de son invasion, Sven se rend à Rouen avec quelques navires pour y rencontrer le duc des Normands ; celui-ci l'accueille et le traite royalement³¹². Ensuite, les deux hommes négocient un traité qui stipule que les deux dirigeants ainsi que leurs héritiers s'engagent à maintenir la paix entre leurs deux peuples³¹³. Ce traité doit permettre aux Danois de mouiller dans les ports normands, et d'y revendre le butin de leurs pillages en Angleterre. C'est aussi un traité d'assistance mutuelle : « si jamais un Danois invalide et blessé manquait du soutien de ses amis, qu'il soit soigné chez les Normands, en sécurité comme dans sa propre maison³¹⁴ ». Somme toute, cet acte permet aux Danois de mouiller, d'hiverner, d'écouler leur butin et de se réfugier en Normandie. Pierre Bauduin indique que le duché normand devient alors une *friðland* pour les Danois : une « terre où ils peuvent trouver refuge et sécurité, à la fois si le plan personnel que dans le cadre des échanges économiques³¹⁵. »

Guillaume de Jumièges étant le seul à témoigner de ce traité, il faut rester prudent quant au crédit qu'on lui accorde. Il n'est pas impossible que d'autres auteurs en aient connaissance mais ne considèrent ça que comme la simple promesse d'un hivernage, ce qui n'est pas inhabituel. Pierre Bauduin suggère qu'il n'est pas non plus exclu que le chroniqueur normand fasse le choix de détailler ce traité pour rapprocher le duc Richard des Scandinaves. En effet, celui-ci avait fait appel à des hommes du Nord pour l'aider dans sa lutte contre Eudes de Blois au début du siècle ; Guillaume peut donc chercher à légitimer cette coopération³¹⁶. P. Bauduin poursuit en proposant l'hypothèse que c'est là encore une potentielle source de l'hostilité si marquée de Guillaume de Jumièges envers Æthelred II : faire passer le roi anglo-saxon comme mauvais et cruel permet de faire oublier les accords scandaleux passés par Richard II, du moins d'en atténuer un peu la portée déshonorante ; de la même manière présenter Sven comme un roi mesuré qui consulte son conseil au lieu d'entreprendre une vengeance aveugle est un moyen de prouver que l'homme avec qui traite son duc est un homme qui se comporte comme les dirigeants occidentaux, et non comme le païen barbare que l'on imagine à l'époque³¹⁷.

³¹² Guillaume de Jumièges, *Gesta regum Anglorum*, éd. van Houts, vol. 2, p. 16.

³¹³ *Ibid.*, p. 18. « *per succedentia Danorum regum Normannorumque ducum, ac eorum heredum tempora* »

³¹⁴ *Ibid.* « *Si quis vero Danorum invalidus ac vulneratus amicorum indigeret juvamine, apud Normannos quasi in domo propria sub securitate sanaretur* ».

³¹⁵ Bauduin, « *Quasi in domo propria sub securitate sanaretur: a peace agreement between King Swein Forkbeard and Duke Richard II of Normandy* ».

³¹⁶ *Ibid.*

³¹⁷ *Ibid.*

Les dates ne sont pas claires, en partie à cause de la confusion de l'auteur. Si ce traité a eu lieu, c'est plus vraisemblablement en 1013 qu'en 1003 – j'avais rappelé qu'à partir de 1004 les Danois semblent ne plus avoir accès aux ports normands. Le traité précéderait donc l'invasion de Sven, mais ne serait en aucun cas une conséquence du vent de vengeance qui souffle au Danemark après le massacre de la Saint-Brice. Aussi, si ce traité a eu lieu, c'est donc une trahison du duc Richard II envers Æthelred, qui transgresse le traité hérité de son père. Richard est-il prêt à passer outre la décision du pape ? L'est-il également à trahir un roi dont sa sœur est l'épouse ? Il est permis d'en douter. Toutefois, il est vrai qu'Æthelred n'a jamais reçu aucune aide militaire des Normands au cours de son règne. La position des Normands dans ce jeu politique est assez ambiguë, ils ne semblent hostiles ni à Æthelred II³¹⁸, ni aux Danois.

L'invasion de 1013

L'an 1013 marque le début de la fin pour Æthelred. Après une décennie marquée par des pillages incessants, de nouveaux versements du *Danegeld* sans résultat³¹⁹, une défense militaire toujours vacillante et les méfaits de quelques traîtres³²⁰, le royaume est sur le point de s'écrouler. Sven et son armée réapparaissent sur les côtes anglaises pour mener une énième campagne de raids. Les Anglo-Saxons, à bout de force, se soumettent les uns après les autres : l'auteur de la *Chronique* rapporte que les Northumbriens sont les premiers, suivis par le peuple de Lindsey, puis ceux du district des Cinq-Bourgs, ainsi que de nombreux colons danois, et de tous les comtés des otages lui sont envoyés. Face à ce retournement de situation, Æthelred s'enfuit avec Emma et leurs deux fils, Alfred et Édouard, en Normandie. Les *witan* déposent Æthelred et élisent Sven roi des Anglais³²¹.

Contrairement à ce qu'avancent certains chroniqueurs médiévaux parmi lesquels Guillaume de Jumièges, il est assez difficile d'envisager l'invasion de Sven comme une conséquence du massacre de la Saint-Brice, ne serait-ce que parce qu'onze années séparent

³¹⁸ Richard l'accueillera en Normandie à bras ouverts durant son exil en 1013.

³¹⁹ L'ASC précise : trente-six mille livres en 1007 et quarante-huit mille en 1012.

³²⁰ Notamment ceux d'Eadric Streona à partir de 1007.

³²¹ Sven meurt seulement quelques mois après ces événements. Æthelred est réélu roi mais est aux prises avec Knut, le fils de Sven. Æthelred meurt d'une maladie en 1016, suivi de près par son fils et dernier défenseur du royaume, Edmond dit Côte-de-Fer, laissant Knut régnant seul sur l'Angleterre.

les deux événements. Roger de Wendover et Matthieu Paris répondent à cet argument en faisant figurer le massacre en l'an 1012 dans leurs œuvres. Les raisons de cette datation sont assez obscures. Je me risquerai personnellement à penser qu'ils ont bien conscience que la *Chronique* indique 1002, mais qu'ils préfèrent évoquer le massacre en 1012 justement pour faire de l'invasion de 1013 la vengeance directe et immédiate du roi Sven pour cet acte dramatique provoqué par Æthelred— cela ne peut que renforcer la culpabilité de ce dernier dans la reddition finale de l'Angleterre aux Danois.

En réalité, il est difficile de déterminer quelles sont les motivations de Sven pour se rendre maître de l'Angleterre. Lui qui la pille depuis presque une vingtaine d'années déciderait soudain de changer de stratégie et de s'en emparer alors qu'il aurait pu le faire bien plus tôt ? La conquête de royaumes entiers ne semble pas tellement être le mode opératoire des vikings. Peut-être le roi danois n'avait-il pas nécessairement l'idée de la conquérir, et que la soumission de multiples comtés a constitué un concours de circonstances qui l'a mené sur le trône anglais. Encore une fois, ce que disent ces auteurs, à savoir que la conquête de 1013 serait une conséquence directe du massacre de la Saint-Brice, semble très improbable.

En outre, je ne peux m'empêcher de penser, à titre personnel, que si Sven avait vraiment voulu venger la mort de son peuple ou pire, celle d'un être cher – sa présumée sœur Gunhilde, selon de nombreuses sources, ou son présumé frère, Hiring, selon Adam de Brême –, il ne se serait pas contenté de mener des raids comme à son habitude. Le roi danois aurait probablement voulu s'en prendre au roi, ou à quiconque il tenait pour responsable de la tuerie, qu'il s'agisse du conseil ou peut-être d'Eadric, selon Guillaume de Malmesbury. De même, si Æthelred était responsable de la mort de sa tante, Knut n'aurait peut-être pas accepté de partager le trône avec Edmond comme ce fut le cas pendant quelques mois en 1016. Les chroniqueurs parlent de vengeance aveugle et de colère violente, si tel était le cas, il y aurait certainement eu des conséquences plus personnelles envers les instigateurs du massacre.

Chapitre VIII.

Écrire le massacre au Moyen Âge : pourquoi les versions diffèrent ?

A. Des rapports à l'événement subjectifs

L'accès aux sources

La manière dont les chroniqueurs racontent l'histoire dépend avant tout de l'histoire telle qu'elle leur parvient, et donc des sources auxquelles ils ont accès tout au long de la composition de leurs œuvres. Dans le cadre du massacre de la Saint-Brice, il faut également considérer que nombre d'histoires se propagent oralement et qu'il est impossible d'en retrouver la trace. Les deux sources les plus contemporaines du massacre influencent forcément ceux qui écrivent après. La *Chronique anglo-saxonne* est curieusement laconique, en ce qu'elle résume assez paradoxalement en une seule phrase un massacre à l'échelle de toute l'Angleterre³²². À propos des annales du règne d'Æthelred, Courtney Konshuh fait remarquer que le chroniqueur semble s'appliquer à présenter le roi sous un jour positif. Il n'évoque en effet Æthelred que dans un contexte positif, et n'associe pas son nom aux échecs, qu'il impute plutôt aux conseillers³²³ : les responsables des débâcles militaires sont Ælfric ou Eadric, et le *Danegeld* résulte d'une idée émise par l'archevêque Sigeric. Selon l'historienne le seul élément de critique du roi présent dans la *Chronique* est à retrouver pour l'entrée 1004, lorsque le roi est rappelé de Normandie et que les conseillers lui disent qu'il peut revenir à condition qu'il gouverne mieux qu'il ne le fit par le passé³²⁴. Cette prise de position est assez curieuse car la *Chronique* serait donc l'un des seuls textes à ne pas être ouvertement hostile à Æthelred. Cependant, comme exposé lors de la présentation des sources, les annales d'Æthelred sont composées entre 1017 et 1023 par un même chroniqueur qui écrit au prisme de la chute de la dynastie de Wessex due à l'échec d'Æthelred II face aux Danois ; de plus il

³²² ASC, 1002. (C, D, E)

³²³ Konshuh, « Anraed in their Unraed: The Æthelredian Annals (983-1016) and their Presentation of King and Advisors », p. 143.

³²⁴ ASC, 1014. (C, D, E)

n'est pas exclu que Knut, après son établissement sur le trône, puisse avoir eu un certain contrôle sur ces chroniques, ce qui justifierait que son auteur dévalorise Æthelred.

Concernant la charte de 1004, document le plus contemporain des faits, elle n'est en réalité même pas connue par les auteurs médiévaux. Il est assez peu risqué de l'affirmer, en effet elle relate l'incendie d'une église « avec ses ornements et ses livres ³²⁵ », ce qui serait donc l'anecdote parfaite pour alimenter la critique du roi, or personne n'évoque cette destruction ce qui laisse entendre que personne à cette époque n'en a connaissance.

Guillaume de Jumièges est le premier des grands chroniqueurs médiévaux à présenter sa version du massacre. Son récit devient original à partir de l'an 996, car sa source principale, le *De moribus et actis primorum Normanniae ducum* de Dudon de Saint-Quentin, s'arrête à la mort de Richard I^{er}³²⁶. Il doit donc se reposer sur d'autres sources pour se renseigner sur le massacre, parmi lesquelles comptent indiscutablement quelques légendes et histoires qui lui parviennent : l'épisode, à la fois ambigu et assez violent d'après la *Chronique*, est propice au fantasme. Guillaume de Jumièges se fait l'héritier de toutes ces sources éparses et incertaines, et le texte qu'il compose relate un événement qu'il n'a pas connu de son vivant mais qui, s'il a eu l'ampleur qu'on lui prête, est certainement encore très présent dans les esprits en Angleterre. Riche en détails et en anecdotes, dont certaines apparaissent pour la première fois, le massacre de la Saint-Brice selon Guillaume de Jumièges inspirera de nombreux chroniqueurs postérieurs.

C'est là le problème majeur dans la quête un peu utopique pour déterminer l'historicité de ce qui est évoqué dans les chroniques médiévales. L'auteur des annales d'Æthelred dans la *Chronique* biaise déjà un peu la réalité à sa manière, puis Guillaume de Jumièges utilise ces sources pour donner une version très sanglante du massacre au cours duquel les femmes et les enfants sont cruellement détruits eux aussi ; puis cette version est en partie réutilisée par d'autres – notamment par Henri de Huntingdon – qui eux-mêmes inspireront les auteurs jusqu'au XVI^e siècle au moins.

Il faut garder à l'esprit que, d'une part, l'accès aux sources n'est pas le même pour chaque auteur selon sa nationalité, selon ses relations et ses contacts, selon sa position et sa classe sociale. D'autre part, les individus ont généralement tendance à préférer utiliser les

³²⁵ Londres, British Library, Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909) « cum ornamentis ac libris ».

³²⁶ Van Houts, *The Gesta Normannorum ducum of William of Jumièges, Orderic Vitalis and Robert of Torigni*, vol. 1, p. XXXIX.

textes issus de leur propre groupe, par exemple les textes des moines bénédictins sont souvent influencés par ceux de leurs homologues antérieurs – c’est en partie la raison pour laquelle le travail de Guillaume de Malmesbury est si central dans cette étude : il est le premier des grands auteurs bénédictins à relater le massacre, et Roger de Wendover et Matthieu Paris préféreront se fonder sur sa version plutôt que sur celle de Guillaume de Jumièges.

Le massacre selon l’intérêt de chacun

Si les divers récits du massacre sont avant tout définis par les sources – qu’il s’agisse de la contrainte du nonaccès à ces sources, ou d’un choix volontaire d’en privilégier certaines –, ils le sont aussi et majoritairement par les intérêts de celui qui écrit l’histoire. À l’époque médiévale³²⁷, l’histoire sert principalement à critiquer ou à louer, et aussi à légitimer les droits ou la descendance de celui qui commande l’œuvre. Jean-Philippe Genet écrit que « c’est presque un lieu commun de considérer le texte historique comme l’un des moyens essentiels de la propagande au Moyen Âge : la manipulation de la mémoire est l’un des outils les plus évidents dont cherchent à s’emparer ceux qui, pour une raison ou une autre, entendent imposer leur version des faits ; et cet aspect-là est désormais bien connu.³²⁸ » L’historien rappelle que le terme de *propaganda* n’appartient pas à cette époque, il apparaît au XVII^e siècle et dans un contexte religieux. Cependant, il peut se révéler pertinent de l’employer dans ce contexte de manipulation et de réorganisation du passé dans les textes historiques, dans le but de servir le pouvoir des puissants ou les intérêts propres des chroniqueurs.

Guillaume de Jumièges écrit à la gloire des Normands, il tend à magnifier les exploits de ce peuple dont il est issu et pour le duc duquel il compose son œuvre. J’ai évoqué au cours du chapitre précédent plusieurs éléments qui expliquent potentiellement l’attitude du chroniqueur à l’égard d’Æthelred II. La raison la plus probable est notamment qu’il dédie son œuvre à Guillaume le Conquérant, et présenter un roi anglais comme mauvais et incapable de gouverner tend à légitimer la conquête normande de l’Angleterre. Il est évident que Guillaume de Jumièges prend le parti d’affubler le roi d’une réputation désastreuse – son récit

³²⁷ C’est une tendance qui parfois se prolonge beaucoup plus tard. Sharon Turner, auteur le plus tardif de ce corpus qui écrit en 1799, offre un récit du règne d’Æthelred qui lui sert en partie à critiquer les Normands, et donc les Français.

³²⁸ Genet, « Historiographie et documentation dans la tradition anglaise », p. 227.

n'est pas simplement l'innocent compte rendu de sources antérieures. Il insiste sur les méfaits d'Æthelred, et le massacre de la Saint-Brice correspond à l'apogée de cette tension et de cette critique : c'est l'occasion de faire apparaître tous les vices du roi anglais et de le représenter comme un monstre.

Le *Chronicon ex chronicis* de Jean de Worcester se présente comme une traduction latine de la *Chronique*, pourtant l'héritage de Guillaume de Jumièges se fait déjà sentir car là où l'auteur de la *Chronique* tente d'éviter d'évoquer les torts d'Æthelred, Jean de Worcester fait l'inverse et semble insister sur les erreurs et défauts du roi. Il est difficile d'y déceler une réelle motivation qui pousserait le moine à s'en prendre au souverain, cela dit son texte est loin de présenter la critique la plus virulente d'Æthelred parmi celles qui existent. Plusieurs chroniqueurs du XII^e siècle reprendront son récit dans leurs œuvres comme Siméon de Durham, Raoul de Diceto et Roger de Hoveden, mais cette version ne s'impose pas comme l'une des représentations majeures du massacre.

Le cas le plus caractéristique de ce concept de *propaganda* médiévale est, à mon sens, celui des auteurs monastiques. Comme je l'ai assez longuement présenté notamment dans le cinquième chapitre, les auteurs issus des communautés bénédictines se servent principalement de l'hostilité entre leur saint patron en Angleterre, Dunstan devenu saint Dunstan, et le roi Æthelred II. Guillaume de Malmesbury est le premier d'entre eux et constitue donc la source originelle des nombreux éléments qui seront récurrents dans les textes des moines bénédictins jusqu'à la fin du Moyen Âge. Il convient de rappeler que la principale raison de cette hostilité à Æthelred est sans doute que Guillaume est persuadé que si Dunstan s'oppose au roi, c'est que le roi est nécessairement mauvais. Comment ces différends sont-ils parvenus jusqu'à Guillaume de Malmesbury, plus d'un siècle après les faits, est la question qu'il faut éclaircir. La réponse paraît assez claire : d'une part la *Chronique anglo-saxonne* évoque certains de ces différends, notamment lors de la crise de succession en 975 et lorsque le roi ravage le diocèse de Rochester en 986 ; d'autre part les différentes *vitae* de Dunstan, par Osbern et Eadmer de Cantorbéry, ainsi que la *Passio Sancti Edwardi* sont autant de textes hagiographiques qui content les reproches qu'adresse Dunstan au roi et qui comportent les légendes et les prophéties que Guillaume insère dans ses *Gesta regum Anglorum*. L'héritage bénédictin n'est pas clément avec Æthelred II, et dans les textes de ces auteurs, notamment ceux des moines de l'abbaye de Saint-Alban, la vertu et la sainteté de Dunstan se renforcent au détriment de l'image du roi.

Henri de Huntingdon et Ælred de Rievaulx font cavaliers seuls en leur temps, leurs intérêts sont particuliers. Le premier cherche tout au long de son *Historia Anglorum* à prouver que tout ce qui arrive sur Terre est du fait de Dieu, notamment lorsqu'il punit les hommes pour leurs fautes. À l'échelle du règne d'Æthelred II, Henri de Huntingdon considère que tous les malheurs qui accablent les Anglo-Saxons, qu'il s'agisse des famines, des maladies ou du retour des Danois, sont l'expression de la colère de Dieu envers eux. Les guerriers du Nord sont d'ailleurs présentés comme la manifestation du châtement divin qui a pour vocation de punir les Anglais et, à terme – en 1013 –, de détruire entièrement le royaume. Æthelred, en tant que roi, est le représentant de ce peuple et ses vices sont donc mis en avant par l'archidiacre de Huntingdon, aux yeux de qui le roi est le premier coupable de ses péchés et de ceux de son peuple. Il est donc intéressant de trouver sous sa plume une version du règne d'Æthelred II et du massacre qui n'est pas moins vindicative que celles des moines bénédictins, mais pour d'autres raisons – d'autant plus qu'il écrit en même temps que Guillaume de Malmesbury et n'a donc été qu'assez peu influencé par le récit et l'attitude de ce dernier lors de la composition de son texte.

Les mots d'Ælred de Rievaulx sont bien plus mesurés, et aussi bien moins nombreux. Dans ses *Genealogiae regum Anglorum*, il dresse un court bilan du règne d'Æthelred qui n'est quasiment pas négatif³²⁹. En évoquant sa mort, Ælred souligne même que le roi « a régné avec beaucoup d'efforts et de force pendant 37 ans³³⁰ ». Ælred écrit pour le jeune Henri II au lendemain de « l'Anarchie anglaise », la période de guerre civile qui déchire le royaume entre 1135 et 1153. Le nouveau roi représente l'espoir d'un avenir plus paisible et le moine cistercien s'emploie à légitimer ses origines. Il rappelle qu'Henri II est le premier roi d'Angleterre qui descend à la fois du conquérant Guillaume dont il est l'arrière-petit-fils, et de la glorieuse lignée anglo-saxonne notamment d'Alfred, car il est le petit-fils de l'arrière-petite-fille d'Edmond, le fils d'Æthelred. On constate donc qu'Æthelred II est précisément le maillon de la chaîne généalogique qui relie Henri II à la lignée d'Alfred – c'est certainement pour cette raison qu'Ælred est l'un des seuls auteurs de son époque à présenter le souverain sous un jour positif.

Les auteurs de ces trois premiers siècles conçoivent le massacre de la Saint-Brice comme le moyen de servir leurs intérêts. Pour la plupart, c'est l'un des meilleurs arguments

³²⁹ Ælred de Rievaulx, *Genealogiae regum Anglorum* dans PL 195, col. 730. La seule trace de critique est justement à propos du massacre, lorsqu'il écrit avec ironie que le roi est plus courageux que d'habitude (*fortior solito*) pour prendre cette décision.

³³⁰ *Ibid.* « *Edelredus autem cum laboriosissime sed strenuissime regnasset triginta et septem annis* ».

pour témoigner des vices du roi, mais là encore, les versions diffèrent selon le message et les sentiments que les auteurs souhaitent transmettre. Qu'il s'agisse de légitimer son seigneur, de prétendre justifier un châtement divin ou de défendre l'héritage monastique, les textes médiévaux témoignent de l'état d'esprit et des opinions de leurs auteurs.

B. Le massacre de la Saint-Brice : événement ou argument ?

Une décision individuelle du roi ?

L'un des enjeux importants de ce chapitre est de comprendre si le massacre de la Saint-Brice, à cette époque déterminante, est considéré comme un événement à part entière dans la dynamique du conflit entre Æthelred II et ses ennemis danois, ou s'il est plutôt utilisé comme un simple argument pour nourrir la critique d'un roi cruel et indigne. La construction du récit de Guillaume de Malmesbury fait apparaître le massacre au détour d'une phrase dans laquelle le chroniqueur cite les malheurs provoqués par le roi – c'est là le meilleur exemple que le massacre devient parfois un simple moyen de décrédibiliser Æthelred II, en effet jamais Guillaume de Malmesbury ne raconte le massacre dans son entièreté, comme un événement à part entière.

Il convient, dans un premier temps, de se demander si la décision est prêtée au roi seul, ou à son conseil. Il a été vu que l'auteur de la *Chronique* s'emploie à déresponsabiliser Æthelred lors des échecs du gouvernement. Pour ce qui est du massacre, il est indiqué que c'est le roi qui en donne l'ordre, et le conseil n'est pas évoqué³³¹. Certes, le chroniqueur ne semble pas considérer l'événement comme particulièrement négatif, et c'est probablement la raison pour laquelle il y associe le roi, seulement, à en croire la *Chronique* qui évoque si souvent les conseillers, on peut penser que cette fois-ci ces conseillers n'ont pas été consultés. Pourtant, dans sa charte de 1004, Æthelred prétend bien avoir ordonné le décret avec le conseil des puissants qui l'entourent³³².

³³¹ ASC, 1002. (C, D, E)

³³² Londres, British Library, Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909) « *quoniam dum a me decretum cum consilio optimatum satrapum* ».

Les nombreux vices mis en avant dans le chapitre précédent poussent un grand nombre d'auteurs de cette période à prétendre que le roi agit dans son propre intérêt, qu'il s'agisse de se prémunir d'un complot ou de satisfaire son orgueil et sa cruauté. Tous écrivent que c'est le roi qui ordonne le massacre, sans évoquer un quelconque concours des conseillers dans cette décision. En réalité, on peut douter que le roi soit la seule autorité à l'origine de l'événement. E. A. Freeman rappelle que « le roi ne peut absolument rien faire sans le consentement de ses Hommes Sages³³³ ». Si un massacre a été ordonné cette année-là, les *witan* du royaume ont probablement eu leur mot à dire. En 1002, on retrouve dans l'entourage d'Æthelred des hommes de mauvaise réputation comme Ælfric ou Sigeric, parfois mal vu pour être à l'origine du *Danegeld*. Selon la chronologie la plus fréquemment déployée, la reine Emma, récemment couronnée, doit elle aussi siéger au conseil, ainsi la Normandie peut-elle avoir pris part aux débats concernant l'organisation d'un massacre. Quoi qu'il en soit, il est certain que le roi n'a pu, sur un coup de tête, décider seul de la tuerie. Il faut se souvenir que Courtney Konshuh avance qu'en 992 son pouvoir est limité au point de n'être capable de révoquer le titre d'*ealdorman* d'Ælfric malgré sa trahison³³⁴, il est donc selon cette idée peu probable qu'il ait acquis une telle influence une décennie plus tard (alors qu'Ælfric se tient toujours à ses côtés). E. A. Freeman affirme qu'avant la fin de l'année 1002 « un autre *witenagemot* se tient, auquel Æthelred et ses conseillers planifient³³⁵ » le massacre, et si massacre il y a eu, la décision est en effet très probablement issue d'une réunion des conseillers du royaume. Ce qui me permet de penser ainsi, c'est aussi l'apparition de son surnom, *unræd*, vers le XII^e ou le XIII^e siècle : celui-ci témoigne bien qu'au cours de ces siècles on le voit plus comme un roi qui a été mal conseillé que comme un roi cruel et mauvais par lui-même.

Il existe néanmoins des nuances dans les textes. Roger de Wendover et Matthieu Paris invoquent le personnage de Hune³³⁶ qui se rend auprès d'Æthelred pour se plaindre du comportement des Danois, et semble lui conseiller d'ordonner un massacre. On ne trouve aucune trace de ce Hune, et surtout parmi les *witan*, toutefois les *Flores historiarum* et les *Chronica maiora* avancent que le roi agit sur le conseil d'un personnage important. Wace écrit lui aussi que le massacre s'organise sur « un perfide conseil » dont l'origine est

³³³ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 104.

³³⁴ Konshuh, « Anraed in their Unraed: The Æthelredian Annals (983-1016) and their Presentation of King and Advisors », p. 148.

³³⁵ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 312.

³³⁶ Roger de Wendover, *Flores historiarum*, éd. Coxe, p. 444.

indéterminée, mais chez Wace ce sont les Anglais qui entreprennent eux-mêmes de mettre à mort les Danois, représentation assez originale.

Dans la chronique attribuée à Jean de Wallingford, Æthelred se décide à passer à l'action après que de nombreuses plaintes lui ont été adressées. Cela nuance la tendance principale sans pour autant l'affaiblir : le roi anglais est de manière générale présenté comme l'instigateur et le responsable de l'événement, et il est quasiment toujours seul au départ de cette entreprise. Il convient de souligner que selon E. A. Freeman, le lien tissé par Guillaume de Malmesbury entre Eadric Streona et la responsabilité de la mort de Gunhilde dans son œuvre peut témoigner du fait que le chroniqueur aurait souhaité faire d'Eadric le responsable du massacre dans sa globalité³³⁷ – ce qui ne correspondrait pas à la chronologie communément acceptée du règne d'Æthelred et exposée dans la *Chronique*.

Raconter la violence

L'un des moyens les plus efficaces pour entacher la réputation d'Æthelred, après l'avoir rendu responsable du massacre, est de raconter la violence avec laquelle les Danois sont mis à mort. C'est un artifice que Guillaume de Jumièges n'hésite pas à employer. Il prend au pied de la lettre la *Chronique anglo-saxonne* lorsque son auteur écrit que sont détruits « tous les hommes danois qui se trouvaient parmi le peuple anglais³³⁸ ». Cette phrase implique deux choses : d'abord, le terme *men* doit-il être compris comme les « hommes » seulement, ou bien les humains en général ; ensuite, préciser qu'ils se trouvent parmi le peuple sous-entend qu'il s'agirait donc des Scandinaves installés dans le Nord et l'Est de l'Angleterre principalement, les colons et descendants de colons. Pour ce qui est de la première hypothèse, Guillaume de Jumièges choisit de rendre Æthelred le plus cruel possible. Sous sa plume, ce sont tous les Danois sans distinction qui sont exécutés à travers toute l'Angleterre. Il rapporte, en un récit riche en détails macabres, la manière dont les femmes et les enfants sont affreusement mis à mort. Confrontés à « un élan de furie soudaine³³⁹ », les femmes sont éventrées ou se font « cruellement arracher les mamelles de la poitrine par des

³³⁷ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol.1, p. 638.

³³⁸ ASC, 1002. (C, D, E) « ealle þa Deniscan men þe on Angelcynne wæron ».

³³⁹ Guillaume de Jumièges, *Gesta Normannorum ducum*, éd. van Houts, vol. 2, p. 16. « subito furore ».

chiens féroces que l'on avait excités³⁴⁰ » et les enfants sont « attachés aux portes des maisons » puis « décapités³⁴¹ ». Guillaume de Jumièges conclut l'épisode en rapportant que dans les rues de Londres les cadavres forment une immense pile qui ne cesse de grandir.

E. van Houts affirme que les *Gesta Normannorum ducum* contiennent la première évocation de tels détails³⁴². Il est probable qu'il s'agisse en partie un reflet des histoires qui pouvaient circuler à l'oral, que le chroniqueur amplifie et déforme pour servir son dessein. Æthelred II paraît ainsi assez cruel pour avoir ordonné la torture des femmes et des enfants dans un massacre empreint d'une rare sauvagerie. Wace, qui s'inspire de l'œuvre de Guillaume de Jumièges, fait figurer dans le *Roman de Rou* une scène semblable, mais cette fois ce sont des ours qui déchiquètent les poitrines des femmes qui ont préalablement été enterrées dans le sol jusqu'à la taille. La prise de position de ces auteurs est certaine, et on peut remarquer qu'ils utilisent le massacre de la Saint-Brice dans le but de décrédibiliser le roi Æthelred plutôt que de l'évoquer en tant qu'événement à part entière.

On retrouve des détails semblables dans la chronique de Saint-Alban attribuée à Jean de Wallingford, de laquelle les *Gesta Normannorum ducum* constituent une des sources d'informations. L'auteur anonyme décrit le massacre de manière plus succincte, mais pas moins brutale. La violence y est ainsi décrite³⁴³ : « ils [les Danois] furent détruits le jour décidé, trop cruellement » ; de plus les femmes et les enfants comptent parmi les victimes puisqu'on peut lire que les Anglo-Saxons « n'épargnèrent aucun âge ni sexe ». Il est intéressant de constater que ce ne sont plus seulement les femmes danoises et leurs enfants qui subissent ces supplices ; ici « les femmes qui avaient consenti à la luxure avec eux et les enfants issus de ces adultères furent tués tous ensemble. » Enfin, les détails les plus sanglants des *Gesta Normannorum ducum* refont surface dans le récit : « ils coupèrent les mamelles à certaines, en enterrèrent d'autres vivantes ; ils attachèrent les enfants à des poutres et les lapidèrent avec des pierres. ». La cruauté du roi est poussée à son paroxysme jusqu'à le présenter ordonnant la mort de certaines femmes anglaises parmi ses sujets et son propre peuple.

³⁴⁰ *Ibid.* « et ferocissimis canibus concitatis mamillis ab earum pectoribus crudeliter extorqueri ».

³⁴¹ *Ibid.* « pueros ad domorum postes allisos excerebrari jussit ».

³⁴² Van Houts, *The Gesta Normannorum ducum of William of Jumièges, Orderic Vitalis and Robert of Torigni*, vol. 2, p. 16, note 1.

³⁴³ Vaughan, *The chronicle attributed to John of Wallingford*, p. 60. « Deletique sunt in die conductionis nimis crudeliter a minimo usque ad maximum, nam nulli etati uel sexui pepercerunt; ipsas mulieres suas que luxurie eorum consenserant et pueros que ex feditate adulterii nati erant una delentes. Mammam quarundam absciderunt; alias uiuas terre infoderunt; pueros postibus et lapidibus alliserunt ».

On peut s'interroger sur les éléments qui ont pu faire naître le récit de la mort de femmes et d'enfants, si l'on part du principe que ce n'est pas pure exagération et amplification de la part de Guillaume de Jumièges. Le *Chronicon ex chronicis* atteste aussi la mort de ces femmes et de ces enfants au cours du massacre. Sa source principale est la *Chronique anglo-saxonne* et rien dans son récit n'indique qu'il ait connaissance de l'œuvre de Guillaume de Jumièges. On peut donc considérer que le texte de Jean de Worcester fait partie, au même titre que les *Gesta Normannorum ducum*, des premières œuvres à mentionner de manière originale la mise à mort de la totalité de la population. Jean de Worcester s'emploie principalement à traduire la *Chronique* en latin ainsi qu'à la compléter, ainsi est-il curieux qu'il choisisse de sous-entendre que les Danois sont mis à mort « grand ou petit, et de chaque sexe³⁴⁴ ».

E. A. Freeman réfléchit à cette curiosité et suggère que le récit de la mort de Gunhilde et son fils lors du massacre, présent chez Guillaume de Malmesbury, a pu être amplifié – ou simplement surinterprété – pour devenir le récit de la mort des toutes les femmes et tous les enfants danois. L'hypothèse est intéressante, d'autant plus qu'il apparaît que Jean de Worcester a pu écrire en même temps que Guillaume de Malmesbury, ce faisant il n'est pas exclu que les deux hommes échangent des informations lors de la composition de leurs œuvres respectives. Concernant Gunhilde il subsiste trois solutions : soit elle a existé et est vraiment morte dans le cadre du massacre, mais de nombreux éléments tendent à prouver que son existence est fictive et les spécialistes préfèrent la considérer comme une légende³⁴⁵ ; soit le récit de l'exécution de Gunhilde fait partie des légendes qui sont relayées à l'oral ; soit l'hypothèse de Freeman est invalide. Dans ce cas de figure, il n'est pas exclu que ce soit simplement Jean de Worcester qui ait surinterprété³⁴⁶ la *Chronique* pour élargir la liste des victimes du massacre.

Incorporer des détails violents aux représentations du massacre permet, au fil de cette époque, de ternir la réputation du roi Æthelred II qui passe pour un personnage barbare et brutal. Si la manœuvre est plutôt couronnée de succès étant donné la réputation que l'on lui connaît encore jusqu'aujourd'hui, il est certain que l'épisode du massacre est un élément déterminant dans l'argumentaire de sa critique. Les auteurs médiévaux l'ont compris, et ils amplifient autant que possible la violence du massacre pour diaboliser Æthelred.

³⁴⁴ Jean de Worcester, *Chronicon ex chronicis*, éd. Darlington et McGurk, p. 452. « *maiores et minores utriusque sexus* ».

³⁴⁵ Williams, *Athelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 54.

³⁴⁶ Ou mal compris, le terme « hommes danois » utilisé dans la *Chronique* étant peu clair.

Si amplifier la violence paraît un procédé central pour discréditer le roi, exacerber la pitié se révèle tout aussi efficace. Puisqu'ils considèrent que ceux qui perdent la vie lors de la tuerie sont les héritiers des colons établis depuis plus d'un siècle, nombre d'auteurs présentent les victimes du massacre comme de paisibles habitants innocents qui vivent en harmonie dans le royaume, ce qui a pour effet de démultiplier la cruauté d'Æthelred qui apparaît inhumain aux yeux de ceux qui reçoivent ces textes. La prise de position en faveur des Danois se retrouve dans une grande quantité d'œuvres.

C'est Guillaume de Jumièges qui, le premier insiste sur le fait que les Danois vivent tranquillement en Angleterre, sans causer de tort à personne³⁴⁷, ce qui renforce la paranoïa du roi puisque dans la *Chronique* le roi ordonne le massacre car il craint un complot³⁴⁸. Il ajoute que ces Scandinaves ne craignent pas le moins du monde un danger de mort³⁴⁹, ce qui achève d'inverser les rôles : alors qu'Æthelred soupçonne un complot contre lui, c'est désormais lui qui fomenté un complot contre des habitants qui ne le craignent pas, qui se sont fondus parmi le peuple et qui ont confiance en lui, une confiance qu'il s'appête à trahir. C'est d'ailleurs par les termes de « crime » et de « trahison » que Guillaume de Jumièges définit l'ordre du massacre³⁵⁰. Quelques lignes plus loin, il rappelle encore que les enfants sont lapidés « alors qu'il n'avait commis aucune sorte de crime³⁵¹ », crime que le roi est lui-même en train de perpétrer selon le chroniqueur. Ce sont donc bien des Danois paisibles et innocents qui trouvent la mort à cause de la furie sanguinaire d'Æthelred. Enfin, même le roi Sven à la Barbe fourchue contraste avec le personnage d'Æthelred. En apprenant la nouvelle, le roi Danois est « empli intérieurement d'une douleur immense³⁵² », ce qui contraste positivement avec la « fureur soudaine³⁵³ » qui avait saisi Æthelred au moment de décider du massacre.

Présenter les Scandinaves comme vivant pacifiquement et en harmonie à travers toute l'Angleterre témoigne, chez Guillaume de Jumièges, de l'idée que les populations se sont

³⁴⁷ Guillaume de Jumièges, *Gesta Normannorum ducum*, éd. van Houts, pp. 14-16. « *Nam Danos per omne regnum unanimi concordia secum pacifice cohabitantes* ».

³⁴⁸ ASC, 1002. (C, D, E)

³⁴⁹ Guillaume de Jumièges, *Gesta Normannorum ducum*, éd. van Houts, p. 16. « *mortis periculum minime suspicantes* ».

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 14. « *tanto proditiōnis nefariae scelere* ».

³⁵¹ *Ibid.*, p. 16. « *nullis criminum existetibus culpis* ».

³⁵² *Ibid.* « *nimio dolore tactus intrinsecus* ».

³⁵³ *Ibid.* « *subito furore* ».

mêlées et ont tissé des liens, depuis plusieurs générations maintenant. Dans ses *Gesta regum Anglorum*, Guillaume de Malmesbury se fait l'héritier de cette pensée puisqu'il se lamente ainsi : « et quelle vision pitoyable ce fut quand chaque homme fut contraint de trahir ses invités et bien-aimés amis, qu'il [Æthelred II] avait rendus plus chers encore les uns aux yeux des autres par des relations de plus de plus étroitement liées, et d'interrompre ces réjouissances par l'épée³⁵⁴ ». Une fois encore, les deux peuples sont entremêlés et le massacre ordonné par Æthelred cause du tort aux uns comme aux autres.

Cette dynamique de sympathie et de pitié envers les Danois n'est pas partagée par tous les auteurs : les tensions culturelles dont témoigne l'auteur de la chronique attribuée à Jean de Wallingford³⁵⁵, ainsi que la haine entre les Anglais et les Danois que l'on retrouve chez Wace³⁵⁶, prennent le contrepied de la vision d'harmonie commune aux chroniqueurs les plus anciens. Néanmoins, au-delà de la question de l'historicité de cette entente, c'est un procédé rhétorique efficace pour, une fois de plus, diaboliser Æthelred, coupable de folie, de trahison et de meurtre.

Ces différentes manières d'amplifier volontairement la violence du massacre ou l'innocence des Danois sont autant d'attitudes adoptées par des auteurs désireux d'entacher autant que possible le règne d'Æthelred II par des vices et des trahisons relatifs à sa folie, à son inhumanité et à sa paranoïa. Dans ce contexte, le massacre de la Saint-Brice sert d'argument à la condamnation du roi et d'élément à l'accumulation de ses crimes. Au sein de ces récits, l'événement n'est pas vraiment évoqué pour lui-même comme il l'est sous les plumes de Wace ou des auteurs de Saint-Alban par exemple. Force est de constater que les représentations du massacre diffèrent, une fois encore, selon le message que les auteurs souhaitent passer, selon la manière dont ils l'utilisent dans la construction de leurs argumentations et de leurs œuvres.

³⁵⁴ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p. 276.

³⁵⁵ L'image du bain le samedi peut participer de l'idée que les Danois vivent paisiblement en Angleterre ; cependant les tensions entre les deux peuples, et notamment la haine apparemment vouée par certains Anglo-Saxons aux Scandinaves, m'empêchent de considérer que les deux populations vivent en harmonie.

³⁵⁶ Wace, *Le Roman de Rou*, éd. Holden, p. 205. « *Li Engleiz forment les haoeient / Mais deslivrer ne s'en poeient* ».

C. Une dimension religieuse

Légitimer le blasphème oxonien par la référence biblique

Dans cet Occident médiéval des XI^e, XII^e et XIII^e siècles, la foi est un pilier majeur de la société. La piété est une vertu que doit posséder tout grand souverain, tandis que l'impiété est un vice qui mène à la folie et au chaos. Il n'est donc en aucun cas surprenant de constater que certains auteurs font intervenir des éléments liés à la religion dans leur argumentaire – on pourrait d'ailleurs s'étonner de ne pas en trouver plus régulièrement. L'argument religieux a le pouvoir de s'imposer comme un argument d'autorité puisqu'il est défini par Dieu, notamment pour les laïcs quand il est présenté par des moines : remettre leur parole en question serait presque faire preuve d'impiété.

Le règne d'Æthelred II correspond à une période durant laquelle les Scandinaves deviennent lentement chrétiens. En Angleterre, le baptême de certains Danois lors de traités est même déjà séculaire : en 878, le roi Alfred obtient du jarl Guthrum qu'il se fasse baptiser et reçoive le nom chrétien d'Æthelstan, au moment de l'établissement du *Danelaw* – sans oublier le cas de Rollon en 911 de l'autre côté de la Manche. En 994, Æthelred obtient d'Olaf Tryggvason qu'il reçoive à son tour le baptême dans le cadre d'un traité. Au cours du X^e siècle, il est donc probable que bon nombre de Danois établis en Angleterre soient chrétiens.

Au Danemark, c'est Harald I^{er}, père de Sven à la Barbe fourchue et qui règne de 962 à 985, qui se convertit avec les siens au christianisme et entame non sans heurts le lent processus au sein de son royaume³⁵⁷. Sven et son fils Knut sont donc eux-aussi chrétiens lorsqu'ils s'en prennent à l'Angleterre et s'en emparent. Alban Gautier rappelle qu'Adam de Brême présente Sven comme « un fils sans valeur, qui a renversé le pouvoir de son valeureux père Harald, avant de revenir au paganisme de ses ancêtres³⁵⁸. » Il apparaît néanmoins à l'historien qu'« il est très improbable que Sven à la Barbe fourchue fut en fait un apostat³⁵⁹ », et selon lui l'hostilité d'Adam de Brême est plutôt due aux rapports entre Sven et la

³⁵⁷ Cela discrédite d'ailleurs d'autant plus l'existence de Gunhilde. Son père a supposément converti sa famille au christianisme en même temps que lui, or de nombreux récits indiquent qu'elle reçoit le baptême à son arrivée en Angleterre.

³⁵⁸ Gautier, « Remembering and Forgetting Pagan Kings of the Danes in the Eleventh Century », p. 296.

³⁵⁹ *Ibid.*

communauté ecclésiastique du chroniqueur. Après plus d'un siècle d'établissement, la majorité des Danois d'Angleterre sont chrétiens. La quasi-absence d'arguments religieux dans la justification du massacre de la Saint-Brice le laisse entendre.

L'argument religieux le plus ancien parmi mes sources se trouve dans le texte lui-même le plus ancien, à savoir la charte d'Æthelred³⁶⁰. Promulguée en 1004, elle confirme l'acte de refondation de l'église Sainte-Frideswide située à Oxford. Le document débute par le récit de la destruction de l'église et on y découvre ces mots du roi : « Chacun dans ce pays sait que j'avais publié un décret, avec le soutien de mes conseillers et de mes magnats, stipulant que tous les Danois qui avaient surgi sur cette île, se répandant comme l'ivraie dans le blé, devaient être mis à mort au nom d'une très juste extermination³⁶¹ ». Le diplôme invoque la parabole *du Bon Grain et de l'Ivraie*, issue du Nouveau Testament. Elle se trouve dans le treizième chapitre de l'Évangile de Matthieu, aux versets 24 à 30, et se présente comme suit :

« Il [Jésus] leur proposa une autre parabole, et il dit : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé une bonne semence dans son champ.

Mais, pendant que les gens dormaient, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le blé, et s'en alla.

Lorsque l'herbe eut poussé et donné du fruit, l'ivraie parut aussi.

Les serviteurs du maître de la maison vinrent lui dire : Seigneur, n'as-tu pas semé une bonne semence dans ton champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?

Il leur répondit : C'est un ennemi qui a fait cela. Et les serviteurs lui dirent : Veux-tu que nous allions l'arracher ?

Non, dit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le blé.

Laissez croître ensemble l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et, à l'époque de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler, mais amassez le blé dans mon grenier³⁶² »

D'après le document d'Æthelred, les Danois s'apparentent donc à cette ivraie, cette mauvaise herbe qui pousse parmi les Anglais qui, eux, représentent le blé, le bon grain. Cette croissance des Danois parmi les Anglo-Saxons peut, selon A. Williams, être reliée au discours tenu par l'auteur de la chronique attribuée à Jean de Wallingford selon lequel les premiers prennent les femmes et filles des seconds. Pour l'historienne, il peut s'agir là pour les Danois

³⁶⁰ Londres, British Library, Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909)

³⁶¹ *Ibid.* « *lollium inter triticum pululando* ».

³⁶² Bible Segond, Matthieu 13:24-30.

de gagner du prestige et d'hériter de terres par le biais du mariage³⁶³ et ce serait cette rivalité, qu'elle qualifie de « jalousie sexuelle³⁶⁴ », qui pourrait d'après le chroniqueur être l'origine du massacre.

L'Angleterre est par cette référence présentée comme un équivalent du royaume des cieux, une nation pieuse. Les Danois et les Anglo-Saxons vivent mêlés, car arracher l'ivraie risquerait d'abîmer le bon grain. En revanche, le jour de la moisson, soit le Jugement Dernier : l'ivraie et le bon grain seront récoltés séparément : la première sera brûlée (ce qui correspond à être envoyé en enfer) tandis que le second sera sauvé (le salut de l'âme et le paradis). Ironie du sort, ce diplôme relate précisément un épisode ou cours duquel les Danois ont été brûlés vivants dans l'église d'Oxford. D'après les mots qui émanent du roi, le massacre de la Saint-Brice symbolise ce jour de la moisson.

Levi Roach étudie ce discours et constate que des paroles d'une telle portée religieuse peuvent révéler qu'à ce moment-là, en Angleterre, la menace scandinave serait plus d'ordre moral que d'ordre politique ou militaire³⁶⁵ – si tel est le cas, il est légitime de s'étonner que si peu de textes contiennent des traces d'argumentation religieuse dans le cadre de la représentation du massacre. L'historien ajoute qu'il est fréquent dans l'Angleterre médiévale que les souverains considèrent le peuple anglais comme pur et comme le peuple de Dieu³⁶⁶, comparaison évoquée implicitement par le recours à la parabole dans la charte.

La suite du diplôme laisse apparaître quelques traces supplémentaires d'un zèle religieux prononcé et parfois incohérent. D'abord, dans l'extrait cité ci-dessus, on peut voir que selon Æthelred, ou du moins selon son scribe, détruire les Danois se révèle une « très juste extermination³⁶⁷ », ce qu'il se permet d'affirmer puisqu'il vient de montrer par la référence biblique que les Danois sont source de corruption et destinés à l'enfer. Le recours à cette intertextualité biblique permet en réalité à Æthelred de légitimer ce qui en temps normal constitue un blasphème et un affront à l'Église : en effet, pour déloger les Danois ayant trouvé refuge dans l'édifice, la population « poussée par la nécessité³⁶⁸ » incendie le bâtiment

³⁶³ Williams, « “Cockles amongst the wheat”: Danes and English in the Western Midlands in the First Half of the Eleventh Century », p. 14.

³⁶⁴ *Ibid.*

³⁶⁵ Roach, *Æthelred the Unready*, p.196.

³⁶⁶ *Ibid.*

³⁶⁷ Londres, British Library, Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909) « *iustissima examinacione necarentur* ». On lit « *examinacione* », mais Wigram fait figurer « *exinacione* » en note dans Wigram, *The cartulary of the Monastery of St. Frideswide at Oxford*, p. 2. Levi Roach indique quant à lui qu'il traduit « *exterminacione* » dans Roach, *Æthelred the Unready*, p. 194.

³⁶⁸ *Ibid.* « *necessitate compulsus* ».

religieux « avec ses ornements et ses livres³⁶⁹ ». On peut interpréter qu'il fait reconstruire cette église assez rapidement, dès 1004, comme pour se repentir sans tarder et effacer du paysage cette trace visible du massacre – et du blasphème. Cependant, gardons à l'esprit que dans ce diplôme le roi Æthelred ne fait pas ouvertement œuvre de pénitence, il cherche plutôt à justifier l'incendie oxonien par la nécessité de lutter contre des Danois presque démoniaques.

Dans la vidéo intitulée « St. Brice's Day Massacre : A Viking Genocide?³⁷⁰ », Richard Abels insiste sur le fait que brûler une église n'est « vraiment pas une bonne chose » et que Wulfstan, archevêque d'York de 1002 à 1023 connu sous le nom de Wulfstan *Lupus* et législateur pour Æthelred, avait rédigé les lois « de manière à faire de la violation du sanctuaire d'une église un crime majeur ». L'historien ajoute que les habitants d'Oxford devaient vouer une haine vraiment violente à ces Danois pour s'en prendre au sanctuaire de Dieu, et ajoute que Wulfstan était très contrarié après les faits, ce qui peut expliquer la manière dont Æthelred se justifie. Enfin, Richard Abels en conclut que les Danois qui se sont réfugiés dans l'église Sainte-Frideswide étaient probablement chrétiens, espérant jouir du droit de sanctuaire et trouver en l'édifice un abri face à la fureur des massacreurs.

La réplique danoise : un châtement divin ?

Le seul auteur de cette période à présenter un argument religieux dans sa représentation du massacre de la Saint-Brice est Henri de Huntingdon, au début du XII^e siècle. Dans son cas, il s'agit de prouver que la tuerie est un grand crime et un péché commis par les Anglais et leur roi (un péché parmi d'autres pour l'auteur). Sous sa plume, les Danois deviennent la manifestation de la colère de Dieu, et le retour de Sven dès les raids de 1003 est présenté comme un châtement divin – qui culmine en 1013 lors de l'invasion.

Henri de Huntingdon considère déjà les Danois comme les agents de la colère divine depuis leur retour en 980. Toutefois, son évocation des ravages qu'ils causent à Exeter en 1003 est bien plus évocatrice. Après un court récit du massacre au cours duquel les « Danois

³⁶⁹ *Ibid.* « cum ornamentis ac libris combusserunt ».

³⁷⁰ https://www.youtube.com/watch?v=vms6_DboG8c

ne se doutant de rien³⁷¹ » sont « estropiés par le glaive³⁷² » ou « capturés et détruits par le feu³⁷³ », l'archidiacre relate la vengeance menée par l'armée de Sven. Il commence par décrire les pillards comme « enflammés d'une juste colère³⁷⁴ », ce qui les pose immédiatement en position de victimes du massacre et légitime leur volonté de punir Æthelred et les Anglo-Saxons pour leurs méfaits. Pour le chroniqueur, la colère des Scandinaves n'est pas une calamité mais plutôt une réplique légitime et méritée par les Anglais. Il les compare à « un feu que quelqu'un aurait essayé d'éteindre avec du sang³⁷⁵ », image forte qui nourrit la critique du roi Æthelred.

Henri de Huntingdon fait, lui aussi, référence à un épisode biblique. Il écrit que les Danois fondent sur la ville d'Exeter « comme une multitude de sauterelles³⁷⁶ », ce qui n'est pas sans rappeler la huitième des dix plaies d'Égypte décrites dans le livre de l'Exode – d'autant plus que les essaims de sauterelles ne sont pas chose fréquente en Angleterre. Le terme *locustarum* apparaît être le même que dans la version latine de la Bible³⁷⁷. Les Danois sont directement assimilés à cet essaim de sauterelles que Dieu envoie sur Terre pour punir Pharaon, ou ici Æthelred, en dévastant tout sur son passage. Cette comparaison entre Pharaon et Æthelred me rappelle une miniature qui se trouve dans l'*Hexateuque vieil-anglais*, manuscrit biblique du XI^e siècle illustré de nombreuses enluminures, dont l'une représente Pharaon et ses conseillers sous l'apparence d'un roi anglo-saxon entouré de ses *witan*³⁷⁸. À propos des termes employés par Henri de Huntingdon, je préfère me permettre une courte digression dès maintenant, puisqu'il n'y aura pas grand-chose à en dire par la suite : quelques auteurs tardifs semblent considérer que les peuples germaniques et nordiques proviennent d'une même grande « ruche³⁷⁹ ». C'est déjà, d'après eux, le cas des Saxons lorsqu'ils envahissent l'Angleterre³⁸⁰, mais William Temple écrit aussi que les Danois et les Normands

³⁷¹ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 340.

³⁷² *Ibid.* « uel gladiis truncaverunt ».

³⁷³ *Ibid.* « uel igne simul cremauerunt subito comprehensos ».

³⁷⁴ *Ibid.* « ira Daci exarserunt digna ».

³⁷⁵ *Ibid.* « sicut ignis quem sanguine uelit aliquis extinguere ». Greenway traduit « like a fire which someone had tried to extinguish with fat », ce qui relaie l'expression « jeter de l'huile sur le feu ». L'idée est certainement sous-entendue par Henri de Huntingdon dans sa formule, mais il s'agit bien du sang des victimes innocentes et non simplement de graisse ou d'huile.

³⁷⁶ *Ibid.* « multitudo locustarum ».

³⁷⁷ Bible Vulgate, Exode 10 : 4, 12-13, 19.

³⁷⁸ Se référer à l'annexe 10 p. 226.

³⁷⁹ *Hive*.

³⁸⁰ O. Goldsmith écrit en 1771 « the Saxons were one branch of those Gothic nations, which, swarming from the northern hive [...] », dans Goldsmith, *The History of England, from the Earliest Times to the Death of George II*, p. 34 ; il reprend les mots de W. Temple en 1695 dans Temple, *An introduction to the history of England*, p. 44.

sont « un puissant essaim de la Vieille Ruche du Nord³⁸¹ ». Peut-être que *l'Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon a pu participer à l'élaboration de cette vision, bien que ce soit peu probable, en tout cas il est intéressant de noter la similarité des discours.

Une interrogation subsiste : Henri de Huntingdon a-t-il pu lire le diplôme d'Æthelred pour l'église d'Oxford³⁸² ? Il est permis de se poser la question puisqu'il est le premier chroniqueur, et le seul pendant un temps considérable, à évoquer des meurtres par le feu dans le déroulement du massacre. S'il a connaissance de cette charte, la référence biblique pourrait prendre un sens plus fort encore puisqu'Henri de Huntingdon opposerait en quelque sorte l'essaim de locustes comme châtiment à la justification du massacre par l'Évangile. Cette hypothèse semble raisonnablement improbable, mais je me plais à penser qu'elle n'est pas totalement inconcevable.

L'argument religieux est donc présent, bien que très modestement, dans certains récits de l'événement. La référence à divers épisodes de la Bible peut être employée pour justifier le bien-fondé du massacre ou, au contraire, pour rendre légitime la vengeance de ses victimes. Dans le cas d'Henri de Huntingdon, cela s'inscrit une fois de plus dans la dynamique de la critique véhémement du roi Æthelred II et l'argument de la punition divine est un argument de poids qui peut avoir une grande influence.

Les trois siècles qui suivent le massacre de la Saint-Brice, du moins jusqu'à la mort de Matthieu Paris en 1259, se révèlent donc déterminants en ce qui concerne la manière d'écrire l'événement. C'est au cours de cette période qu'apparaît un ensemble de représentations empreintes d'histoires et de légendes, et qui partagent des caractéristiques fréquemment communes : une critique très sévère du roi Æthelred II, un massacre violent et cruel et une vengeance danoise logique et brutale. Si ces textes se révèlent si importants pour le sujet qui m'occupe, c'est que les bases qu'ils posent pour la représentation du massacre traverseront les siècles et se retrouveront dans les œuvres de nombreux auteurs postérieurs. En effet, certains de ces chroniqueurs médiévaux feront longtemps autorité pour les périodes anciennes comme celle de l'Angleterre anglo-saxonne. À propos du massacre de la Saint-Brice, ces textes faisant autorité sont essentiellement le récit de Guillaume de Jumièges pour ce qui est du

³⁸¹ Temple, *An introduction to the history of England*, p. 70. « a mighty Swarm of the Old Northern Hive ».

³⁸² Il existe treize exemplaires de la charte qui nous sont parvenus. Si le document est à l'époque recopié et consigné dans divers cartulaires, notamment à Oxford qui n'est pas si éloignée de Huntingdon, il n'est pas inenvisageable qu'Henri ait pu la lire.

déroulement et de la violence du massacre, et ceux de Guillaume de Malmesbury et d'Henri de Huntingdon concernant le contexte du massacre : causes, conséquences ou autres histoires.

IV

Le massacre de la Saint-Brice au cœur de la transition historiographique

« *At the beginning of the fourteenth century the tradition of historical writing in England is at low ebb. [...] It was hard to see in which directions the future of English historiography lay*³⁸³. »

A. Gransden.

Comme évoqué lors de la présentation des sources, l'historiographie anglaise entame après Matthieu Paris un lent mais net déclin. La production historique se fait plus sporadique, probablement aussi de moins bonne qualité³⁸⁴ que lorsqu'elle culminait à l'abbaye de Saint-Alban dans la première moitié du XIII^e siècle. Il y a toujours des auteurs, notamment au sein de la communauté de Saint-Alban où la tradition historique ne disparaît pas en un jour ; seulement les textes utiles à la présente étude se font peu nombreux car ceux qui écrivent l'histoire entreprennent rarement de relater les temps anglo-saxons.

Cette tendance est présente aux XIV^e et XV^e siècles, puis le XVI^e siècle est marqué par une recrudescence du genre de la chronique. Il y a alors profusion de textes. Leur nombre est d'un intérêt moindre car la dynamique générale consiste à recopier les versions contemporaines, notamment pour les périodes lointaines comme celle de l'Angleterre anglo-saxonne. Si les représentations du déroulement du massacre ne sont pas tellement différentes des représentations médiévales dont elles sont largement héritières, les textes de ce siècle sont en revanche riches en nouvelles légendes qui gravitent autour du massacre et paraissent vraiment propres à ce XVI^e siècle.

³⁸³ Gransden, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century*, p. XI.

³⁸⁴ *Ibid.*, p. XII.

Durant cette période plus pauvre en sources pertinentes pour la réflexion menée au cours de ce mémoire, il est quelques auteurs qui parviennent à s'imposer comme des références. Ranulf Higden se révèle l'un des derniers grands chroniqueurs de l'ère monastique, tandis que Polydore Virgile et Robert Fabyan deviennent les précurseurs des nombreuses chroniques modernes du XVI^e siècle.

Chapitre IX.

Les derniers récits médiévaux

A. Le déclin de la tradition monastique

Autres temps, autres hommes

Comme le soulignent A. Gransden autant que C. Tyerman³⁸⁵, la disparition de Matthieu Paris marque un tournant pour l'historiographie en Angleterre. Alors que la production historique monastique, notamment à Saint-Alban, culmine de son vivant, il n'aura pas de réel successeur aussi prestigieux que lui. L'œuvre immense qu'il laisse, notamment les *Chronica maiora*, intimident probablement ceux qui le suivent et qui n'ont peut-être pas les connaissances ou les talents nécessaires pour l'égaliser. Certains d'entre eux laissent une trace assez peu déterminante dans l'historiographie anglaise. Après Matthieu Paris, un moine nommé William Rishanger écrit l'*Opus chronicorum* : il s'agit en réalité d'une continuation des *Chronica maiora* qui couvre la période de 1259 à 1307. Jean de Trokelowe, qui pourrait avoir été le scribe de William Rishanger, entreprend par lui-même une vie d'Édouard II (1307-1327) qui sera continuée par un autre moine assez méconnu, Henri de Blanford. Cette vie d'Édouard II se présente en réalité comme une continuation de l'œuvre de William Rishanger.

Force est de constater que, si la relève de Matthieu Paris se révèle moins prestigieuse, c'est qu'il s'agit principalement de continuations. C'est l'un des problèmes majeurs de cette époque qui se pose pour l'étude actuelle : si la production historique survit, elle prend rarement en compte la période anglo-saxonne de l'Angleterre. Les auteurs préfèrent écrire sur leur propre temps, les représentations du massacre de la Saint-Brice n'évoluent donc pas à

³⁸⁵ Tyerman, *Who's Who in Early Medieval England*, p. 390.

leur contact et restent inchangées. A. Gransden résume ce constat : « les XIV^e et XV^e siècles marquent le déclin final de la chronique générale monastique³⁸⁶ ».

Le dernier grand auteur de l'abbaye de Saint-Alban est Thomas Walsingham. En charge du scriptorium, à l'image de ses prestigieux prédécesseurs Roger de Wendover et Matthieu Paris, il laisse derrière lui de nombreuses œuvres. Parmi elles se trouvait une *Chronica maiora* qui aurait pu contenir une représentation du massacre de la Saint-Brice, mais celle-ci est perdue. Ses autres œuvres ne traitent pas de la période anglo-saxonne. Son œuvre la plus importante est son *Historia Anglicana*, qui couvre la période de 1272 à 1422, de l'avènement d'Édouard I^{er} à la mort d'Henri V, date qui précède de celle, présumée, de sa propre mort. C'est un travail d'une ampleur considérable qui suit le cours de six règnes³⁸⁷ et de cent-cinquante années d'intrigues en Angleterre, dont une grande partie de la guerre de Cent Ans.

Il est à mon sens assez peu étonnant que les temps anglo-saxons soient de moins en moins au cœur des priorités des auteurs historiques à mesure que le temps passe. Il convient de se souvenir que les nombreux récits des XII^e et XIII^e siècles concernant la période antérieure à la conquête normande sont la manifestation de sursauts historiographiques successifs voués à sauvegarder ce passé face à l'influence de la culture normande. Lorsque Thomas Walsingham écrit, au début du XV^e siècle, la tendance consiste à se tourner vers un passé plus proche pour situer les événements du présent. La question normande n'est plus vraiment d'actualité quatre siècles après la conquête, tandis que d'autres conflits ont déchiré l'Angleterre depuis, qu'il s'agisse de tensions civiles ou religieuses, sans oublier la guerre de Cent Ans qui débute en 1337. Les visées des auteurs monastiques sont très contemporaines.

Les dernières représentations monastiques du massacre de la Saint-Brice

C'est principalement Ranulf Higden qui s'illustre comme le dernier héritier de ces chroniques générales de l'Angleterre composées au sein des communautés monastiques. Selon J. Taylor, son *Polychronicon* est l'œuvre historique la plus populaire de son temps : « le *Polychronicon* jouit d'un énorme succès durant les XIV^e et XV^e siècles principalement parmi

³⁸⁶ Gransden, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century*, p. XII.

³⁸⁷ Édouard I^{er}, Édouard II, Édouard III, Richard II, Henri IV et Henri V.

le clergé, régulier comme séculier.³⁸⁸ » A. Gransden écrit que Ranulf Higden est « le produit d'une éducation monastique dans un contexte monastique³⁸⁹ » ; elle le dit influencé par les écrits du XII^e siècle et s'inscrivant dans la lignée des auteurs bénédictins tels Guillaume de Malmesbury et Matthieu Paris. Son œuvre est très largement influencée par le *Chronicon ex chronicis* de Jean de Worcester, donc indirectement pas la *Chronique anglo-saxonne*, et par les *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury, sans oublier l'*Historia Anglorum* de Henri de Huntingdon – l'historienne indique qu'il s'agit essentiellement d'une compilation.

On remarque rapidement que le récit de Ranulf Higden concernant le règne d'Æthelred II est effectivement très semblable à celui de Guillaume de Malmesbury, comme le souligne J. Taylor : « les *Gesta Regum* de Guillaume de Malmesbury furent une source importante à la fois pour les histoires anglo-saxonne et normande.³⁹⁰ » On retrouve notamment une formule quasi identique dans la présentation du roi dès les premières lignes³⁹¹. Ranulf Higden reprend également la graphie *Egelredus* alors qu'en latin, et au Moyen Âge, le nom Æthelred s'orthographe de nombreuses manières différentes. Ranulf Higden se pose en héritier de son prédécesseur, en insérant dans son œuvre toutes les légendes et prophéties prêtées à Dunstan.

Assez curieusement, alors qu'il évoque le massacre, il semble rejoindre la représentation d'Henri de Huntingdon car il l'établit comme la conséquence du mariage d'Æthelred avec la princesse normande. Comme dans l'*Historia Anglorum*, c'est le mariage avec Emma qui enhardit Æthelred au point d'ordonner le massacre. Il présente Emma comme le joyau des Normands³⁹², et le seul autre auteur de mon corpus à le faire avant lui est Henri de Huntingdon, avec la même formulation. Ranulf Higden ne fait figurer le massacre qu'en une phrase sur le modèle de l'*Historia Anglorum*, donc aussi importante que soit son œuvre pour l'historiographie monastique anglaise, elle ne joue qu'un rôle mineur dans l'évolution des représentations du massacre de la Saint-Brice – ou plutôt elle ne fait pas directement évoluer la représentation d'Henri de Huntingdon. En revanche, la popularité du *Polychronicon* en fait l'une des sources majeures pour les auteurs du XVI^e siècle, donc le fait

³⁸⁸ Taylor, *The Universal Chronicle of Ranulf Higden*, p. 16.

³⁸⁹ Gransden, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century*, p. 43.

³⁹⁰ Taylor, *The Universal Chronicle of Ranulf Higden*, p. 85.

³⁹¹ Ranulf Higden, *Polychronicon*, éd. Lumby, vol. 7, p. 40. Ranulf Higden écrit « *Nam vitæ suæ cursus saevus et infaustus in principio, miser in medio, turpis in postremo* » là où Guillaume de Malmesbury écrivait « *Eius vitæ cursus seuus in principio, miser in medio, turpis in exitu asseritur* » dans Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p. 268.

³⁹² *Ibid.*, p.84. « *Emmam Normannorum gemmam* ».

que Ranulf Higden choisisse de relayer la version d'Henri de Huntingdon a pour effet de voir cette dernière prévaloir dans les chroniques de ce XVI^e siècle.

Le massacre de la Saint-Brice est également représenté dans l'un des textes mineurs de Thomas Walsingham intitulé l'*Ypodigma Neustriae*. L'œuvre consiste en une compilation qui résume l'histoire de la Normandie à l'attention d'Henri V. Le chroniqueur souhaite lui offrir une enquête sur les ducs normands, ses prédécesseurs, afin de l'aider à légitimer sa conquête de la Normandie dans le cadre de la guerre de Cent Ans, conquête concrétisée en 1419. On constate rapidement que le récit du massacre est, à quelques mots près, identique à celui de Guillaume de Jumièges dans ses *Gesta Normannorum ducum*, ce qui n'est pas inattendu sachant qu'il s'agit d'une compilation. Malgré la richesse de ses œuvres, Thomas Walsingham n'a donc, malheureusement, aucun rôle à jouer dans l'héritage du massacre de la Saint-Brice.

Malgré un certain maintien impulsé par des hommes comme Ranulf Higden et Thomas Walsingham, grâce auxquels « au XIV^e siècle le rendement bénédictin est toujours important³⁹³ », le déclin de la tradition monastique ne s'inverse pas et s'accompagne d'une faible production de textes évoquant les événements de la Saint-Brice. En outre, aucun d'entre eux n'apporte d'élément nouveau et ne présente d'évolution dans ses représentations, ils ne font que relayer les versions précédentes. Cela joue tout de même un rôle pour l'historiographie : grâce à la popularité du *Polychronicon*, plusieurs éléments du récit d'Henri de Huntingdon s'imposeront dans les nouvelles chroniques du XVI^e siècle comme des lieux communs du récit du massacre.

B. Une transition incertaine

Romancer, exagérer, amplifier : le massacre selon Pierre de Langtoft

Alors que les récits monastiques persistent mais déclinent inévitablement, Pierre de Langtoft écrit une chronique qui contraste avec les représentations les plus habituelles du

³⁹³ Taylor, *The Universal Chronicle of Ranulf Higden*, p. 17.

massacre de la Saint-Brice. Sa version, imaginaire et fantasque à souhait, est difficile à mettre en relation avec celles d'autres auteurs. Ce développement sur la chronique de Pierre de Langtoft est nécessaire, car il est indéniable que c'est là une représentation parfaitement unique de l'événement, bien qu'il ne soit pas exploitable.

Pierre de Langtoft rédige sans doute sa chronique au cours de la première décennie du XIV^e siècle. Elle couvre la période depuis la fondation légendaire de la Bretagne par Brut, jusqu'à 1307, à la mort d'Édouard I^{er}. Son texte est en anglo-normand, dialecte de l'ancien français, ce qui est assez rare parmi mes sources pour être souligné (c'est seulement le cas de Wace et de Geoffroy Gaimar, ce dernier n'évoquant pas le massacre). À l'image des œuvres de ces deux auteurs, c'est une chronique en vers. Pierre de Langtoft semble l'héritier de Geoffroy de Monmouth, pour deux raisons principales : d'abord, il adopte le même sujet légendaire que son prédécesseur, à savoir tout ce qui concerne la matière de Bretagne ; ensuite, il relate les événements avec cette même tendance à l'amplification flagrante qui caractérise le récit de Geoffroy de Monmouth. Le texte de Pierre de Langtoft est en permanence romancé, dramatisé, comme pour faire de l'histoire une bonne histoire captivante et divertissante.

Il écrit par exemple du roi Édouard que « jamais en Angleterre ne fut roi plus aimé, ni par les étrangers partout plus honoré³⁹⁴ ». Cela peut paraître une louange un peu exagérée pour un roi qui a régné trois ans, en étant mineur et sans avoir accompli de grande chose particulière – mais c'est un saint martyr, ainsi un tel éloge n'est pas inhabituel, surtout dans une œuvre en vers. Le couronnement d'Æthelred est marqué par la prophétie de Dunstan à son encontre, puis la présence du nuage rouge dans le ciel, présage souvent présent dans les chroniques du XII^e siècle, mais cette fois, le nuage se met à pleuvoir du sang et le peuple en est effrayé³⁹⁵. Fait intéressant, lors du sac d'Ipswich en 991³⁹⁶, Pierre de Langtoft rapporte que les hommes mais aussi les femmes sont tués³⁹⁷. Un peu plus tard, les Danois reviennent « et commencent à tuer femmes et enfants³⁹⁸ ». Bien qu'il s'agisse de violences des Danois envers les Anglo-Saxons, l'aspect dramatique apparaît ici et, d'une certaine manière, conduit lentement vers le massacre de la Saint-Brice. Après l'échec du siège de Londres en 994,

³⁹⁴ Pierre de Langtoft, *Chronique de Pierre de Langtoft*, éd. Wright, p. 342. « *Unkes en Engleterre fust ray taunt amez* ».

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 344. « *Une neule du cel en l'ayr est moustré, / Vermaile, en long en layse taunt fu la largeté / Ke tut Engleterre en fust envyrouné. / De sank ke lors plovaît la terre fu taunt rubré, / Ke trestut le pople fu trop effraé* ».

³⁹⁶ ASC, 991. (A)

³⁹⁷ Pierre de Langtoft, *Chronique de Pierre de Langtoft*, éd. Wright, p. 346. « *home et femme tuaynt* ».

³⁹⁸ *Ibid.*, pp. 346-348. « *et comencent tuer / Femmes et enfauns* ».

« Anlaphe de Norweye » et « Swayn de Danemark³⁹⁹ » s'en prennent à Southampton et cette fois encore, ils massacrent hommes, femmes et bêtes sans distinction.

Le récit de l'année 1002 débute par une plainte d'Æthelred :

« Vingt-quatre ans il endura la douleur ;
Jamais le roi Æthelred n'eut un jour de paix ;
Saint Dunstan lui avait prédit qu'il vivrait dans cette souffrance.
[...]
Æthelred a besoin d'aide et de secours⁴⁰⁰ »

Le roi Æthelred se rend donc en Normandie pour y épouser Emma, ce qui lui assure une alliance avec le duc normand – Pierre de Langtoft attribue d'ailleurs la naissance d'Edmond à Emma, alors qu'il est le fils de la première épouse d'Æthelred. Enfin vient le jour du massacre qui occupe cinq vers de la chronique.

« Æthelred, par conseil du duc de Normandie,
Va parmi sa terre, et en secret épie,
Trahit les Danois, les attrape et les lie
Leurs têtes fait voler, seigneur et roi se proclame,
Ainsi l'Angleterre est tout en sa possession.⁴⁰¹ »

D'après Pierre de Langtoft donc, Æthelred parcourt le pays et semble décapiter à lui seul les Danois un par un après les avoir capturés, ce qui est parfaitement invraisemblable et témoigne du degré d'exagération qui peut être déployé dans cette chronique. Il est néanmoins possible d'en conclure que l'origine du massacre, à savoir un conseil donné par le duc de Normandie⁴⁰², est certes originale mais peut s'apparenter à la version d'Henri de Huntingdon selon laquelle le rapprochement avec les Normands enhardit Æthelred.

Tout au long de son récit, Pierre de Langtoft est, curieusement, l'un des seuls auteurs à ne pas montrer d'hostilité envers le roi Æthelred, il a même plutôt tendance à mettre en avant ses efforts dans la lutte face aux Danois et sa malchance, notamment lorsqu'il est confronté à

³⁹⁹ *Ibid*, p. 348.

⁴⁰⁰ *Ibid*, p. 350. « Vint et iiij. Aunz endurayt la dour ; / Unkes le rays Eylrede pes avayt un jour ; Saint Dunstan ly premist vivre en langour. [...] Eylrede ad mester de ayde et de soccour ».

⁴⁰¹ *Ibid*. « Eylrede, par counsayl le duk de Normendye, / Va parmy sa terre, et privément espye, / Trestuz les Danays, et les prent et lye, / Les testes fet voler, seygnur et rays se crie, / Issint est Engleterre tut en sa ballye. »

⁴⁰² Ici c'est encore Richard I^{er}, qui devrait être mort depuis 996.

la trahison des siens. Pour ne citer qu'un seul exemple, qui suffit tant il est parlant, il faut rappeler que la *Chronique anglo-saxonne* relate qu'Æthelred est rappelé en 1014 à condition qu'il gouverne mieux qu'avant son départ. Dans la chronique de Pierre de Langtoft, Æthelred est rappelé et répond à cette invitation par une lettre dans laquelle il accepte de revenir, à condition que ses *witan* lui montrent plus de loyauté⁴⁰³ – l'inversion de la situation est totale. Après la mort du roi, le chroniqueur salue ses travaux pour le bien du royaume.

Ainsi, l'œuvre de Pierre de Langtoft ne s'inscrit réellement dans aucune dynamique évoquée jusqu'à présent, et elle n'aura aucun impact notable sur d'autres grands textes postérieurs. Toutefois, sa représentation du massacre, unique et assez étonnante, trouve sa place dans ce développement, et plus précisément dans ce chapitre car elle témoigne précisément de l'incertitude et du désordre qui règnent à cette époque dans l'écriture de l'histoire anglaise – notamment de la rupture avec la tradition monastique tout en gardant quelques liens implicites avec les grands modèles établis au XII^e siècle.

Polydore Virgile : le renouveau humaniste ?

Si Ranulf Higden est l'un des derniers héritiers de la longue tradition historiographique monastique médiévale, et le dernier à relater, du moins à relayer les événements auprès des futures générations d'auteurs, Polydore Virgile se révèle le premier, parmi mon corpus, à considérer l'écriture de l'histoire d'une nouvelle manière. D. Hay désigne l'*Anglica historia* de Polydore comme « l'une des plus importantes histoires de l'Angleterre jamais publiées⁴⁰⁴ », tandis qu'A. Gransden la reconnaît comme l'une des « deux seules histoires humanistes écrites en Angleterre⁴⁰⁵ », l'autre étant l'*Histoire du roi Richard III* de Thomas More. Il faut dire que l'humanisme est un courant qui se répand plus rapidement et avec plus d'aisance dans les royaumes du continent. Elle le qualifie ainsi car c'est un clerc italien savant qui vient à la cour anglaise pour y être employé ; aussi est-il

⁴⁰³ Pierre de Langtoft, *Chronique de Pierre de Langtoft*, éd. Wright, p. 360. « *Et dist ke volunters en Engleterre viendrayt, Si affyer se put k'yl ne ust descayt.* »

⁴⁰⁴ Hay, *Polydore Vergil*, p. IX.

⁴⁰⁵ Gransden, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century*, p. 425.

reconnu, par ses pairs comme par les nobles, comme un homme de grande culture et très demandé par les commanditaires étrangers⁴⁰⁶.

Polydore donne, au début du XVI^e siècle, un récit somme toute assez complet du règne d'Æthelred, récit qui témoigne d'une certaine réflexion doublée d'une prise de recul par rapport aux événements qu'il rapporte. Toutefois, il n'échappe pas aux représentations communes et qualifie Æthelred de « l'homme le moins doué pour la guerre parmi tous, étant un fainéant dévoué à la paresse et à la luxure⁴⁰⁷ ». L'éventail de sources de Polydore est large, néanmoins, aussi large soit-il, la grande majorité des sources concernant Æthelred sont héritières de la *propaganda* monastique mise en œuvre depuis plusieurs siècles. À ce propos, D. Hay écrit que Polydore a tendance à être prudent vis-à-vis des sources monastiques mais il ajoute que l'auteur « admirait grandement Malmesbury et Paris et les exempta de sa censure générale des annalistes médiévaux.⁴⁰⁸ »

L'œuvre de Polydore rencontre un réel succès, « tant en Angleterre que sur le continent⁴⁰⁹ ». Sa diffusion est favorisée, d'une part par l'élan patriotique à cette époque et le prestige de son patron – Polydore dédie son histoire à Henri VII (1485-1509) –, d'autre part par la démocratisation de l'imprimerie en Europe⁴¹⁰. L'influence de l'*Anglica historia* se ressent dans les textes des auteurs du XVI^e siècle qui sont très nombreux à la citer.

Malgré le rayonnement de l'œuvre de Polydore qui se révèle un vrai renouveau dans le champ des études historiques en Angleterre, il est assez pertinent de l'évoquer maintenant dans cette étude à travers le prisme des représentations du massacre de la Saint-Brice, pour cette raison simple : le massacre n'y apparaît pas. Malgré son regard nouveau et sa quête de la vérité en histoire, Polydore écrit au service d'un roi anglais. Henri VII est le premier roi de la dynastie Tudor et, alors que l'Angleterre sort tout juste de la grande guerre civile des Deux-Roses, l'histoire reste l'un des moyens les plus efficaces pour asseoir la légitimité du roi et assurer son pouvoir. Il est donc envisageable que Polydore passe volontairement l'événement sous silence pour ne pas accabler la royauté anglaise. Cela dit, il ne se cache pas d'exprimer une hostilité réelle à l'égard Æthelred, ce qui remet en question cette supposition. Il le rend détestable, non seulement par l'évocation de nombreux défauts mais aussi par l'oppression

⁴⁰⁶ *Ibid.*

⁴⁰⁷ Polydore Virgile, *Anglica historia*, VIII, 1. « *Erat Etheldredus minime omnium militaris disciplinae sciens, ut homo vecors et otii atque luxus amator* ».

⁴⁰⁸ Hay, *Polydore Vergil*, p. 86.

⁴⁰⁹ Gransden, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century*, p. 432.

⁴¹⁰ William Caxton ramène la première presse en Angleterre vers 1476, la première imprimerie apparaît à Londres en 1480.

qu'il exerce sur ses propres sujets. Peut-être alors Polydore pensait-il que le massacre n'était qu'une fable, mais cela est tout aussi improbable.

Malgré ce silence, le texte de Polydore reste une source intéressante et influente pour les chroniqueurs du XVI^e siècle. L'auteur est notamment le premier à évoquer un long discours d'Æthelred, rapporté au discours direct ; c'est donc la première fois que le souverain s'exprime dans un texte historique – jusqu'ici seulement Dunstan le faisait. Ce discours⁴¹¹, assez long et témoignant d'une certaine lucidité du roi sur la situation du royaume, serait prononcé en 1013 ; juste avant l'exil du roi en Normandie⁴¹². À travers cet épisode, dont l'origine est parfaitement obscure, Æthelred paraît lucide et concerné par l'avenir du royaume, conscient que les multiples trahisons des siens font plus de mal que les Danois ; il encourage ses conseillers pour qu'ils ne cèdent pas au désespoir et se réorganisent pour défendre le pays. Malheureusement, ceux-ci décident que le tribut est la meilleure solution et Æthelred s'exile avec sa famille en Normandie.

Polydore s'inscrit donc parfaitement dans cette période marquée par une incertaine transition historiographique en Angleterre. Œuvre majeure du début du XVI^e siècle, l'*Anglica historia* se révèle cependant silencieuse à propos du massacre de la Saint-Brice. Si elle constitue, avec le *Polychronicon* de Ranulf Higden, l'une des deux grandes histoires générales de l'Angleterre composées au cours de cette période de mutations historiographiques, c'est bien ce dernier qui influencera les représentations à venir du massacre de la Saint-Brice au cours d'un XVI^e siècle à la fois riche en productions, mais assez pauvre en originalité concernant les récits des X^e et XI^e siècles.

⁴¹¹ Pour le texte original intégral du discours, se référer à l'annexe 6 p. 223.

⁴¹² Polydore indique 1014.

Chapitre X.

L'émergence de nouvelles références

A. Une absence de compositions originales

Le modèle Fabyan

Dans le cadre de l'étude du règne d'Æthelred II, le XVI^e siècle témoigne de ce paradoxe : il voit apparaître de très nombreux textes historiques, notamment beaucoup d'histoires générales de l'Angleterre, mais ces épisodes lointains de l'histoire anglo-saxonne y sont toujours rapportés à l'identique ou presque – ce qui rend ce siècle assez pauvre pour exploitation des représentations du massacre de la Saint-Brice. Antonia Gransden écrit à propos de cette période : « puisque de nombreux chroniqueurs se concentraient principalement sur leur propre temps, ils avaient tendance à être négligents dans leur traitement des âges précédents. En accord avec les préceptes d'Isidore de Séville, ils considéraient l'histoire dont ils n'avaient pas eux-mêmes fait l'expérience comme une vaste étendue de temps à remplir avec un ensemble d'extraits des travaux d'autorités plus anciennes et respectées⁴¹³. »

À peu près à la même époque que Polydore, Robert Fabyan, alors shérif de Londres, publie sa chronique sous le nom de *The new chronicles of England and of France*, mais plus communément appelée *Fabyan's Chronicle*. Il peut être qualifié de précurseur, puisque les autres chroniques du XVI^e siècle seront bâties à son image, du moins pour l'époque anglo-saxonne. Ainsi la chronique de R. Fabyan témoigne-t-elle des mutations de l'écriture de l'histoire en Angleterre à son époque : écrite par des laïcs qui occupent des postes politiques importants ou qui sont des savants, en anglais au détriment du latin ; aussi de plus en plus motivée par la popularité grandissante de l'histoire et le besoin de *propaganda* politique des souverains du XVI^e siècle – les Tudors qui souhaitent renforcer leur légitimité. D'ailleurs, A.

⁴¹³ Gransden, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century*, p. 461.

Gransden fait principalement référence à Robert Fabyan quand elle écrit « la revendication sur le trône d'Henri VII était fragile, et lui et ses successeurs avaient besoin de tout le soutien que la propagande pouvait leur apporter⁴¹⁴ » et John Taylor ajoute le *Polychronicon* de Ranulf Higden à la liste des sources majeures pour les auteurs du XVI^e siècle : « le point de vue universel qu'il [le *Polychronicon*] reflétait vivait encore parmi les écrivains et antiquaires de l'âge Tudor⁴¹⁵ ».

R. Fabyan est l'un des premiers à citer ses sources, ce qui apaise un peu le ton du récit qui paraît moins hostile à Æthelred. Il l'est tout autant, mais l'auteur n'exprime pas directement son opinion. Dans son œuvre, et notamment au moment de représenter le massacre de la Saint-Brice, le Londonien a principalement recours au *Polychronicon* de Ranulf Higden, lui-même héritier de Guillaume de Malmesbury et d'Henri de Huntingdon. R. Fabyan influencera à son tour les versions postérieures, et ainsi on constate qu'en effet ce sont les premiers récits monastiques qui prévaudront pour modeler l'image d'Æthelred qui domine encore dans les années 1950 et qui apparaît encore parfois aujourd'hui.

Selon la *Fabyan's Chronicle*, l'origine du massacre est à retrouver dans le mariage d'Emma et Æthelred. Ce dernier se voit conseillé par les *witan* d'épouser la fille du duc Richard – il s'agit donc de Richard I^{er}⁴¹⁶ – mais R. Fabyan indique que cela a lieu la vingt-et-unième année du règne d'Æthelred, soit normalement 999 – à cette date c'est Richard II qui règne en Normandie. Cet élément est source de confusion chez de très nombreux auteurs, qu'il s'agisse de la date du mariage ou de l'identité du duc normand à cette époque. Cette erreur est rarement gênante, puisque les chroniqueurs monastiques ont l'habitude de préciser la date chaque année. Ce n'est en revanche pas le cas de R. Fabyan, si bien que le massacre paraît avoir lieu suite au mariage donc en 999. Quoi qu'il en soit, ce mariage avec Emma, « qui dans les chroniques françaises est appelée la fleur de Normandie⁴¹⁷ », enhardit Æthelred au point d'organiser le massacre de la Saint-Brice. Si c'est généralement l'alliance avec les Normands qui augmente la confiance du roi anglais, R. Fabyan semble dire que c'est la présence du personnage d'Emma plus précisément qui enorgueillit le souverain. Quoi qu'il en soit, il s'agit de reconnaître ici l'argument à l'origine avancé par Henri de Huntingdon au XII^e siècle.

⁴¹⁴ *Ibid*, p. 469.

⁴¹⁵ Taylor, « Higden, Ranulf », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 27, p. 50.

⁴¹⁶ La formulation peut prêter à confusion mais R. Fabyan précise explicitement que Richard I^{er} gouverne encore à ce moment-là.

⁴¹⁷ Fabyan, *Fabyan's Chronicle*, p. CXXII. « *whych in y^e Frenche cronycle is named the flowre of Normandy* ».

Emma elle-même n'est en revanche jamais présentée comme responsable du massacre, bien que Pierre de Langtoft mette en avant un « conseil du duc de Normandie⁴¹⁸ ». Il convient de rappeler qu'E. A. Freeman avance que la décision du massacre a pu être prise au cours d'une réunion du conseil regroupant les signataires d'une chartre datée de 1002⁴¹⁹. Parmi eux se trouvent Emma⁴²⁰, ainsi il est possible que la reine ait pu prendre part aux discussions menant à la décider la tuerie. Si le massacre ne lui est pas reproché, le sac d'Exeter l'est toutefois à plusieurs reprises ; par exemple Jean de Worcester et Henri de Huntingdon l'accusent d'y avoir placé⁴²¹ un prévôt normand nommé Hugues qui se rallie aux Danois en 1003 et leur ouvre les portes de la ville.

L'auteur londonien entreprend, quelques paragraphes plus loin, de justifier en partie la mise en œuvre d'une telle tuerie. Il explique comment les Danois, parcourant librement le pays, se sont fait maîtres dans les demeures des Anglo-Saxons. Pendant que les hommes travaillent, les Danois jouissent pleinement de leurs demeures, de leurs provisions, ainsi que de leurs femmes, leurs filles et leurs servantes. Au retour des hommes, les Danois prennent quasiment la totalité des récoltes et de l'argent, ne laissant aux foyers anglo-saxons qu'à peine de quoi survivre. C'est pour mettre fin à cette oppression étouffante qu'Æthelred ordonne le massacre. Ce dernier est évoqué assez rapidement, sans les détails sanglants que certains se plaisent à relayer depuis Guillaume de Jumièges. Il est écrit que le roi fait secrètement envoyer des lettres dans toutes les villes pour que le jour de la Saint-Brice, à la même heure, les Danois soient soudainement tués. « Et ainsi en fut-il fait⁴²² ».

Se conformer aux nouvelles références

Nombre d'auteurs d'histoires générales de l'Angleterre du XVI^e siècle, et même quelques-uns plus tardifs, sont très influencés par ces nouvelles références émergentes que sont les œuvres de Polydore Virgile et Robert Fabyan. La *Cooper's Chronicle* de Thomas Cooper, le *Summarie of Englyshe chronicles* de John Stow, la *Chronicle at Large* de Richard

⁴¹⁸ Pierre de Langtoft, *The Chronicle of Pierre de Langtoft*, éd. Wright et Hearne, vol. 1, p. 350. « *par counsayl le duk de Normendye* ».

⁴¹⁹ Londres, British Library, Cotton Claudius B. VI, f. 100r-v. (S 902)

⁴²⁰ *Ibid.* « *Ego Ælfgifu conlaterana regis consensi* ».

⁴²¹ Selon Ann Williams, Exeter fait partie des terres qu'Emma obtient à son arrivée en 1002. Dans Williams, *Athelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 55.

⁴²² Fabyan, *Fabyan's Chronicle*, p. CXXII. « *And so yt was done.* »

Grafton, pour n'en citer que quelques-uns, sont autant de textes historiques qui présentent des récits du règne d'Æthelred II et surtout du massacre de la Saint-Brice identiques ou presque à celui de R. Fabyan, parfois ponctué de quelques éléments épars tirés de l'*Anglica historia* de Polydore. Ces chroniques paraissent respectivement en 1546, 1565 et 1569. Peut s'ajouter à cette liste l'abrégé de John Stow de 1580 intitulé *The chronicles of England*, qui se révèle, à peu de choses près, aussi laconique que la *Chronique anglo-saxonne* face au massacre. Il n'y a pas grand-chose de pertinent à tirer de l'étude de ces textes, si ce n'est que leur conformité concernant l'époque anglo-saxonne témoigne que cette période est loin d'être au centre de leurs intérêts quand ils écrivent. Ils privilégient certainement le récit de leur temps et de leur passé proche, peut-être avec une visée un peu politique. Pour ce qui est des temps lointains, on préfère faire confiance aux auteurs précédents, ce qui prouve qu'au XVI^e siècle encore, l'écriture de l'histoire n'est pas encore empreinte de cette recherche de la vérité, et de ce questionnement sur la véracité et l'historicité des récits qui nous parviennent. Ainsi nombreux sont ceux qui s'appuient sur la référence que devient la chronique de R. Fabyan, qui déjà lui-même choisit de faire confiance au *Polychronicon* pour couvrir la période antérieure à la conquête normande.

Quelques-uns s'inscrivent encore dans cette dynamique aux XVII^e et XVIII^e siècles, tandis qu'autour d'eux émerge une tendance nouvelle en histoire : celle de la remise en question, du regard critique sur l'histoire telle qu'elle leur est parvenue. Samuel Daniel publie sa *Collection of the Historie of England* en 1618. Il y mêle deux représentations : celle très répandue au XVI^e siècle et celle de Saint-Alban, probablement grâce à l'influence que peut encore avoir Matthieu Paris. On y retrouve effectivement l'intervention du personnage de Hune qui suggère le massacre à Æthelred, ainsi qu'une confusion entre les dates 1002 et 1012. En effet, il semble évoquer le massacre en 1002 mais parle d'un tribut de quarante-huit mille livres, ce qui correspond à celui versé en 1012. Il convient de rappeler que les auteurs de Saint-Alban situent le massacre de la Saint-Brice en 1012.

Dans son *Introduction to the History of England*, William Temple fait montre de ses connaissances en 1695 en incorporant à son œuvre des informations à la manière d'une encyclopédie. En présentant le peuple saxon, il explique, par exemple, que certains jours de la semaine portent encore le nom de divinités païennes saxonnes⁴²³. En revanche, son récit du massacre est assez conforme aux versions précédentes : l'alliance avec les Normands enhardit

⁴²³ William Temple, *An Introduction to the History of England*, p. 66.

Æthelred. W. Temple fait même preuve d'exagération lorsqu'il avance que tous les Anglais sans exception sont complices, que « l'entière nation des Danois⁴²⁴ » est massacrée ce qui fait « tant de milliers » de victimes⁴²⁵. Force est de constater que l'auteur utilise le massacre comme un ressort dramatique dans son histoire plutôt que d'entreprendre une vraie réflexion sur les légendes qui lui sont parvenues.

Au XVIII^e siècle, c'est dans l'*History of England* de Laurence Echard que se retrouve une nouvelle fois cette version conforme et dépourvue de questionnement. L'auteur cite régulièrement Guillaume de Malmesbury dans son récit du règne d'Æthelred, chroniqueur qui est, il faut le rappeler, très enclin à insérer des légendes et des mythes dans son texte. S'il prend quelques distances avec les représentations communes du XVI^e siècle, le texte constitue comme une compilation des versions médiévales : Guillaume de Malmesbury y joue un rôle majeur, et lors du massacre, on retrouve certains éléments tirés des *Gesta Normannorum ducum* de Guillaume de Jumièges, notamment le traitement violent et barbare des femmes et des enfants danois. Il cite aussi Gunhilde et raconte sa mort à la manière de l'auteur des *Gesta regum Anglorum*. En résumé, ce sont ces représentations médiévales qui font la popularité de l'œuvre. L. Echard préfère se conformer au passé pour évoquer cette période lointaine plutôt que de questionner les représentations préétablies.

Enfin, Oliver Goldsmith publie en 1764 une série de lettres racontant l'histoire anglaise sous le nom *An history of England, in a series of letters from a nobleman to his son*. C'est un récit très succinct qui véhicule à nouveau l'idée que l'alliance avec les Normands est l'élément déclencheur du massacre. Il évoque aussi la légende de Gunhilde sans même citer son nom. Il est, dans mon corpus de sources, le dernier représentant de cette catégorie d'auteurs pour qui l'écriture de l'histoire relève encore du récit dramatique et de l'utilisation des auteurs précédents sans les questionner, tendance très vive au XVI^e siècle mais qui s'étend de manière éparse jusqu'au XVIII^e siècle – et probablement même encore aux XIX^e et XX^e siècles.

⁴²⁴ *Ibid*, p. 76. « *the whole Nation of the Danes massacred in England* ».

⁴²⁵ *Ibid*, p. 77. « *so many Thousands* ». C'est la première fois parmi mes sources qu'un nombre est donné pour les victimes, aussi imprécis soit-il.

B. Un halo de légendes renouvelé

Le discours d'Æthelred II

Le principal intérêt que présente le XVI^e siècle pour l'étude du massacre de la Saint-Brice, c'est que plusieurs nouvelles légendes font leur apparition. Celles-ci trouvent leurs origines dans les œuvres de Polydore Virgile et de Robert Fabyan, qui encore une fois s'imposent comme les nouvelles références pour cette époque. Comme je l'ai évoqué précédemment, Polydore prête à Æthelred un grand discours apparaissant comme chargé de sagesse et de lucidité quant à la situation du royaume, alors au bord de la ruine⁴²⁶. Le but recherché par l'auteur est en réalité assez obscur. D. Hay écrit que « l'utilisation du discours direct est un autre ornement très employé par les historiens humanistes⁴²⁷ » et donne certains exemples chez Polydore, mais il précise ensuite que d'autres « courts passages de discours n'ont pas un ton particulièrement humaniste ; au contraire, ils sont nombreux dans les chroniques médiévales, et tendent à être plus fréquents dans les parties les plus précoces de l'*Anglica historia*, quand Virgile était dépendant de telles sources.⁴²⁸ » Et lui d'illustrer son propos par des exemples : « dans les premiers livres de son histoire, il y a des exemples de tels discours rhétoriques : le discours d'Æthelred après sa défaite face à Sven [...].⁴²⁹ »

Cela paraît assez ambigu. En effet, les propos du souverain peuvent jouer en faveur d'une image plus sage, plus avisée, plus ferme également, face à des conseillers inefficaces ; pourtant, tout au long de son récit, Polydore multiplie les défauts du roi qui est pour lui, toujours paranoïaque, faible et pécheur, et la cause du déclin de l'Angleterre et des « vieux jours du royaume⁴³⁰ ». De plus, le discours peut sembler incriminer les conseillers plutôt que le roi, ce qui là non plus n'est pas la tendance que suit Polydore dans le reste de son récit. L'ajout de ce discours rend ainsi plus ambivalent l'opinion de l'auteur sur le souverain. Le discours ne concerne certes pas le massacre, mais pourrait en réalité jouer un rôle important dans la détermination de la réputation du roi Æthelred, s'il s'inscrivait dans une dynamique

⁴²⁶ Polydore Virgile, *Anglica historia*, VII, 4.

⁴²⁷ Hay, *Polydore Vergil*, p. 105.

⁴²⁸ *Ibid.*

⁴²⁹ *Ibid.*, p.106.

⁴³⁰ Polydore Virgile, *Anglica historia*, VII, 1.

plus logique. Il semble en réalité que Polydore tente de composer avec à la fois les contraintes des sources médiévales qu'il utilise et la dynamique humaniste de son temps et de son travail.

Ce discours ne se retrouve qu'une seule fois dans les textes postérieurs de mon corpus. Il s'agit de la chronique de Raphael Holinshed, datée de 1577, que j'évoquerai plus en détail dans la partie suivante. Malgré un regard un peu plus critique sur l'histoire, R. Holinshed incorpore ce discours à son récit en le recopiant quasiment au mot près⁴³¹. Il s'agit cette fois d'une œuvre mesurée vis-à-vis d'Æthelred et le discours s'intègre bien mieux dans la dynamique générale du récit. La représentation et le crédit qui lui est accordé restent surprenants, car personne avant Polydore n'évoque un tel épisode, et il n'y a aucune trace d'un discours d'encouragement prononcé par Æthelred même s'il n'avait pas été rapporté directement.

L'oppression des Lord-Danes

Au-delà de ce supposé discours prêté au souverain anglais, existent deux éléments qui relèvent de la légende, probablement issus de rumeurs, qui voient le jour au cours du XVI^e siècle et qui se retrouvent dans plusieurs textes de la période. J'ai déjà en partie présenté l'un d'entre eux. En effet, Robert Fabyan compose un paragraphe pour expliquer pourquoi Æthelred ordonne le massacre des Danois. Il y expose le comportement de ces derniers qui s'accaparent les biens et femmes des maris anglo-saxons pendant que ceux-ci travaillent, et jouissent de leurs maigres revenus, les laissant à peine capables de survivre. Ce récit semble poursuivre le but de légitimer le massacre, de le justifier comme pour atténuer le crime commis. Ce qui était auparavant reproché à Æthelred comme une trahison odieuse et barbare devient avec cet élément une manière assez maladroite de libérer son royaume de la domination danoise. D'ailleurs, on remarque que si Æthelred est régulièrement critiqué, les œuvres qui comportent cet argument de justification par l'oppression des Danois sont généralement dénuées de blâme directement lié à la tuerie qu'il organise. Là où intervient la légende, c'est quand R. Fabyan indique qu'en témoignage de crainte et de respect, on appelait ces oppresseurs les *Lord Danes*⁴³² ou Seigneurs Danois. Il ajoute par la suite que même après

⁴³¹ Holinshed, *Holinshed's Chronicles of England*, VII, 6.

⁴³² Fabyan, *Fabyan's Chronicle*, p. XCCII.

le départ des Danois, le terme a continué d'être utilisé en anglais pour désigner péjorativement une personne paresseuse qui ne fait rien mais jouit du travail des autres, ou qui ne travaille pas pour gagner son pain : un *Lurdayn*⁴³³.

Cette légende semble plaire aux auteurs postérieurs puisqu'ils sont nombreux à la rapporter dans leurs propres textes. Ainsi se retrouve-t-elle en 1569 chez Richard Grafton qui avance que le terme qui a survécu s'orthographie *Lurdane*. Raphael Holinshed l'évoque également en 1577 et l'écrit *Lordane*. John Speed en témoigne en 1614, Richard Baker en 1641, Laurence Echard en 1707, et même Paul de Rapin de Thoyras en 1724. Cet élément permet de justifier la violence d'un massacre que les Danois méritent par leur oppression, dont il est nécessaire de délivrer les sujets anglo-saxons ; il permet aussi de relier le massacre de la Saint-Brice avec le présent – en effet expliquer l'étymologie d'un terme du langage actuel en tissant un lien avec un événement du passé permet de fixer celui-ci plus solidement dans le présent, le mot *Lurdayn* devient comme un héritage du massacre, un témoignage de la vie quotidienne. D'après mes recherches dans différents dictionnaires en ligne, il semble que le mot *lurdane* existe effectivement. C'est un mot aujourd'hui archaïque, qui a pu être utilisé dans un langage soutenu, dans la littérature notamment⁴³⁴. Il semble qu'en termes d'étymologie il provienne du moyen français « lourd », « lourdin »⁴³⁵ ; de plus une étymologie française expliquerait pourquoi ce serait un mot du registre soutenu en anglais, car ce cas de figure est fréquent. L'*Oxford English Dictionary* indique que la première occurrence de cette pseudo-étymologie liée au massacre est à trouver en 1530 dans un traité intitulé *Pastyme of People* d'un certain J. Rastell ; or R. Fabyan en fait état dans son œuvre dès les années 1510. Ce serait justement cette fausse explication qui aurait par la suite induit de nombreux auteurs en erreur. Cette étymologie en rapport avec les Danois du massacre de la Saint-Brice serait donc fantasque, mais témoigne d'une volonté de faire subsister un tel événement dans les mémoires et dans le paysage de la vie quotidienne.

⁴³³ *Ibid.* « *But in processe of tyme, after the Danys were voyded the lande / thys worde Lord Dane, was in de lrysyon and despyte of the Danys, turned by the Englyshemen into a name of opprobrye and called Lur ldayne / whyche to our dayes ys not forgotten. But when one Englyshe /mā woll rebuke an other / he woll for the more rebuke call hym Lurdayn.* »

⁴³⁴ On en trouve par exemple une occurrence dans *The Fair Maid of Perth* de Walter Scott : « *even if this lazy lurdane wrought at it* ».

⁴³⁵ *Oxford English Dictionary*, « *lurdan* ».

La dernière de ces légendes qui émergent au XVI^e siècle est intéressante, même si ses fondations ne sont pas des plus solides. C'est une nouvelle fois dans la *Fabyan's Chronicle* qu'il faut trouver sa première occurrence. Il a été évoqué que le récit du massacre de la Saint-Brice par Robert Fabyan est assez concis, il décrit simplement sa mise en place puis conclut par « et ainsi en fut-il fait⁴³⁶ ». La phrase suivante atteste une rumeur qui apparemment serait « commune⁴³⁷ » à son époque, rumeur selon laquelle le massacre aurait débuté dans « une petite ville en Hertfordshire, à 24 miles de Londres, appelée *welwynn* ou *welwynn*⁴³⁸ ». Richard Grafton fait lui aussi référence à cette ville, pareillement située mais nommée *Welven*⁴³⁹ dans sa *Chronicle at Large*. Un troisième auteur, à savoir Raphael Holinshed, intègre cet élément à sa chronique, en indiquant cette fois-ci que certains suggèrent que le massacre a débuté en un lieu appelé Wellowin en Herefordshire⁴⁴⁰ ou alors un autre appelé Hownhill en Staffordshire, ou d'autres lieux encore qu'il ne cite pas⁴⁴¹.

R. Fabyan ajoute à son récit que la ville porte ce nom car c'est là que « *the wele of the coutrey was there fyrste wonne*⁴⁴² ». Le vieil anglais *wele* correspond à l'anglais moderne *weal* (la prospérité, le bonheur, le bien commun), en témoignent R. Grafton écrit qui *weale*⁴⁴³ et la formule de R. Fabyan « *the wele of the coutrey* ». La ville dont il est question serait donc le premier endroit en Angleterre où serait « gagné le bien commun », et aurait ainsi pris le nom de Welwynn (*weal-win*, ou bien encore *well-win*).

Il existe effectivement une localité en Hertfordshire nommée Welwyn. Sa situation correspond approximativement à la distance avancée par les chroniqueurs, si l'on tient compte des évolutions spatiales subies par le paysage londonien depuis le XI^e siècle. C'est une petite ville d'un peu plus de trois mille habitants, située à environ dix kilomètres au Nord-Est de Saint Albans. Malheureusement pour la légende, le philologue anglais Walter Skeat écrit dans son ouvrage *The place-names of Hertfordshire* que le nom de la ville provient des arbres qui

⁴³⁶ Fabyan, *Fabyan's Chronicle*, p. CXXII.

⁴³⁷ *Ibid.* « *as the cōmon fame telleth* ».

⁴³⁸ *Ibid.* « *this murder beganne at a lytell towne in Hertefordeshyre, wythin xxiiii. myles of London called welewyñ or welwyñ* ».

⁴³⁹ Grafton, *Grafton's Chronicle*, éd. 1809, p. 129.

⁴⁴⁰ R. Holinshed semble ici confondre l'Herefordshire, dans l'Ouest de l'Angleterre, avec l'Hertfordshire qu'indiquent les deux autres auteurs et qui correspond à la description.

⁴⁴¹ Holinshed, *Holinshed's Chronicles of England*, VII, 3.

⁴⁴² Fabyan, *Fabyan's Chronicle*, p. CXXII.

⁴⁴³ Grafton, *Grafton's Chronicle*, éd. 1809, p. 129.

bordent la rivière le long de laquelle elle se situe, des saules, ce qui se dit en vieil anglais *welig*⁴⁴⁴. Ainsi, à en croire W. Skeat, cet élément constituerait une nouvelle fois une légende ayant pour but de relier le massacre de la Saint-Brice au présent, cette fois non pas par un mot passé dans le langage mais par le nom d'une ville renommée pour avoir été la première à voir se dérouler le massacre.

Ce chapitre a montré que malgré une absence de compositions originales, notamment en ce qui concerne les représentations du massacre, le XVI^e siècle se révèle le point culminant de l'apparition et de la diffusion de nouvelles légendes orbitant autour de l'événement. Leurs origines sont généralement obscures, il peut s'agir de rumeurs qui circulent alors comme le signalent les chroniqueurs à propos de l'origine du nom de Welwyn. Elles témoignent comme d'une volonté de faire exister un héritage du massacre de la Saint-Brice dans le paysage linguistique anglais. Quoi qu'il en soit, la plupart de ces légendes ne survivront pas après le XVI^e siècle – à part celle concernant *Lord Danes* qui semble plaire et perdurera encore jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Il faut rappeler que c'est une période au cours de laquelle l'histoire est un genre très populaire et nombre de ceux qui entreprennent ces histoires et chroniques qui se ressemblent ne sont pas historiens de carrière, plutôt des hommes politiques ou savants qui écrivent une œuvre historique vers la fin de leur vie. Cela peut être un élément d'explication pour comprendre pourquoi de telles légendes voient le jour : d'une part, ce sont des éléments dramatiques et captivants ; de l'autre, ces légendes permettent aux auteurs de légitimer ce qu'ils écrivent, car leurs lecteurs peuvent constater, par l'intermédiaire du mot *Lurdane* et de la petite ville de *Welwyn*, que ce qu'ils lisent est probablement vrai et que le passé revit dans le présent.

⁴⁴⁴ Skeat, *The place-names of Hertfordshire*, vol. 2, 8, p. 67.

V

Le massacre de la Saint-Brice au prisme des mutations d'une discipline historique moderne

« *But all this looks like a Monkish Story, invented by those who did not love his Memory*⁴⁴⁵. »

J. Tyrrell.

Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, les hommes qui écrivent l'histoire sont de plus en plus nombreux à mener une réflexion critique nouvelle sur le passé tel qu'il est raconté par leurs prédécesseurs, ce qui rompt avec la tendance générale du XVI^e siècle durant laquelle le massacre de la Saint-Brice est généralement recopié à l'identique dans une version des plus succinctes. À l'image de James Tyrrell, qui écrit à l'orée du XVIII^e siècle, dès 1700, les historiens modernes remettent en question les représentations préétablies de l'événement.

Les œuvres historiques qui vont être évoquées relèvent d'une dynamique intellectuelle qui accorde moins de crédit aveugle notamment aux récits monastiques. Cependant, en ce qui concerne le massacre de la Saint-Brice, un écueil subsiste pour ces auteurs : le manque de sources très contemporaines et peut-être moins fantasques que les textes de certains chroniqueurs médiévaux permet difficilement d'aller au-delà de la remise en question des versions monastiques. Le massacre prend donc au cours de cette période une allure de plus en plus incertaine, alimentée par les suppositions et hypothèses successives des historiens – évolution qui mène aujourd'hui à aborder l'événement avec la plus grande des prudenances.

⁴⁴⁵ Tyrrell, *The General History of England*, p. 19.

Chapitre XI.

Une nouvelle méthode en histoire : le regard critique

A. Les évolutions de la discipline historique

Acteurs, formes et popularité

Dès la fin de l'époque médiévale et avec le déclin de la tradition historiographique monastique, l'écriture de l'histoire commence à subir des mutations lentes mais qui deviendront progressivement conséquentes pour aboutir à un XVIII^e siècle marqué par la réflexion et la remise en question. En premier lieu, comme le fait remarquer A. Gransden, l'écriture de l'histoire change progressivement de main. Elle écrit « en tant que chroniqueurs des temps présents, les religieux laissèrent place aux clercs séculiers au XIV^e siècle. Puis, au XV^e siècle, les clercs séculiers laissèrent à leur tour la priorité aux laïcs.⁴⁴⁶ » Cette alternance des acteurs est parfaitement illustrée par les trois grands auteurs de la transition historiographique préalablement évoquée, à savoir le moine Ranulf Higden, le clerc Polydore Virgile et le laïc Robert Fabyan.

Parmi ces laïcs, une différence peut être faite entre ceux qui sont de grands hommes dans d'autres domaines et qui entreprennent une histoire ou une chronique au cours de leurs dernières années et ceux dont la profession est d'être historien. Ce premier groupe s'illustre majoritairement au XVI^e siècle tandis qu'au XVIII^e siècle les historiens sont nombreux et dominant le paysage historiographique. Concernant ceux qui se déterminent comme antiquaires, terme déjà assez imprécis, il est assez difficile de témoigner de leur appartenance à un groupe. Cela dit, D. Woolf les considère plus proche de l'historien que du chroniqueur⁴⁴⁷ et ils semblent participer à cette lente transition des auteurs durant les trois siècles de ce que l'on appelle communément l'époque moderne.

⁴⁴⁶ Gransden, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century*, p. XII.

⁴⁴⁷ Woolf, « Historical Writing in Britain from the Late Middle Ages to the Eve of Enlightenment », pp. 489-490.

Cette évolution parmi les auteurs s'accompagne inévitablement de mutations linguistiques. Les chroniques générales de l'Angleterre, généralement en latin, laissent place après Polydore à des chroniques en moyen anglais⁴⁴⁸ au XVI^e siècle puis finalement à des histoires dans un anglais moderne au cours du XVIII^e siècle. Si cette transformation de la langue de l'histoire en Angleterre est conjointe au passage de témoin entre les religieux et les laïcs, elle s'accorde aussi probablement avec la popularité grandissante du genre historique. D. Woolf souligne à propos de la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e siècle « le très rapide gain de popularité de l'histoire durant ces décennies » et ajoute que « désormais plus une forme littéraire mineure, l'histoire est sans doute devenue au début du XVIII^e siècle la forme d'écriture publiée la plus commerciale, populaire et à la mode.⁴⁴⁹ » Écrire dans un anglais moderne parlé par la population devient alors nécessaire pour répondre à une demande populaire sans cesse croissante.

Une autre des évolutions du travail historique au XVIII^e siècle est le changement dans la forme. Au XVI^e siècle, la dynamique générale est à la rédaction de chroniques ou de compilation au sein desquelles « la plupart des chroniqueurs se concentraient principalement sur leur propre temps⁴⁵⁰ » ; en conséquence « ils avaient tendance à être négligents dans leur traitement des âges précédents⁴⁵¹ ». Cette démarche n'est certainement pas étrangère à la volonté de propagande politique portée par les patrons, et l'on sait qu'Henri VII « et ses successeurs avaient besoin de tout le soutien que la propagande pouvait leur apporter⁴⁵² » au XVI^e siècle. Au XVIII^e siècle, l'écriture de l'histoire est devenue plus désintéressée, ce qui permet aux historiens de prendre le recul nécessaire sur les faits préétablis pour les questionner et critiquer leurs défauts. Ils prennent en vue de plus vastes périodes, et nombreux sont ceux qui apportent une réflexion sur le massacre de la Saint-Brice.

La méthode critique

Ainsi, force est de constater qu'à partir du déclin de la tradition monastique, la discipline historique connaît de nombreuses mutations à différentes échelles si bien qu'au

⁴⁴⁸ C'est peut-être plutôt un anglais moderne archaïque.

⁴⁴⁹ Woolf, « Historical Writing in Britain from the Late Middle Ages to the Eve of Enlightenment », p. 488.

⁴⁵⁰ Gransden, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century*, p. 461.

⁴⁵¹ *Ibid.*

⁴⁵² *Ibid.*, p. 469.

XVIII^e siècle, de nouvelles bases permettent à des historiens en quête de vérité de porter un regard plus avisé sur le passé. La différence majeure, c'est que du XI^e au XVI^e siècle on recopie ou réécrit le massacre de la Saint-Brice – aux XVII^e et XVIII^e siècles, on le discute.

Les histoires dont il est question prennent généralement la forme de récits organisés chronologiquement ponctués de nombreuses remarques, questions, mises en doute de ce qui est avancé par des auteurs postérieurs prompts à l'exagération ou à la déformation dans à quelque fin de propagande pour glorifier son patron ou célébrer des personnages du passé important. On y voit quelquefois naître de nouvelles représentations de certains événements, qui se révèlent le plus souvent de simples suggestions prudentes des auteurs, ce qui rompt avec la manière d'affirmer les choses des chroniqueurs. Les historiens des XVII^e et XVIII^e siècles ne manquent jamais de citer les sources des versions qu'ils discutent, ce qui est aussi une manière de se prémunir contre le risque de répéter les erreurs des auteurs antérieurs.

L'exemple le plus explicite de cette méthode est sans conteste la *General History of England* de James Tyrrell. Le texte possède la particularité d'être composé ainsi : J. Tyrrell intègre une citation tirée d'un auteur antérieur – concernant le règne d'Æthelred II il s'agit généralement des auteurs monastiques parmi ceux qui servent à la présente étude – puis la discute en quelques lignes. Il n'hésite pas à critiquer parfois avec véhémence les propos qui lui semblent fantasques. Son compte rendu des temps anglo-saxons se présente donc en grande partie de cette manière, avec une alternance entre les citations médiévales et leur commentaire sur ce qui est probable, ce qui semble faux ou pour donner des éléments supplémentaires au lecteur.

Bien sûr, la discipline historique est toujours en mutation et au XVIII^e siècle elle reste héritière de nombreux siècles d'écriture de l'histoire. Aucun texte des historiens modernes de cette période n'est entièrement dénué d'éléments tirés des textes médiévaux dans la représentation du massacre qu'il s'agisse de ses causes, de ses conséquences ou de son déroulement. Ce qui fait que ces auteurs se démarquent, c'est la prudence et l'interrogation dont ils font preuve lors de la manipulation de cette matière ancienne.

B. Apporter de nouveaux questionnements

La fin du crédit aveugle accordé aux récits monastiques

La chronique de Raphael Holinshed constitue un cas particulier. Publiée en 1577, elle se révèle un mélange des deux tendances évoquées. D'une part, l'auteur reprend tous les éléments légendaires propres aux chroniques du XVI^e siècle, à savoir le discours d'Æthelred et les étymologies supposées de *Lurdane* et de la ville de *Welwyn*. D'autre part, son œuvre s'extrait de cet ensemble conforme car R. Holinshed est le premier, parmi les sources de mon corpus, à témoigner de cette méthode critique et de cette réflexion. L'auteur est un précurseur du regard critique sur le règne d'Æthelred II. Par exemple, en évoquant le meurtre d'Édouard, il mène une longue réflexion expliquant pourquoi il est permis de douter de la version communément admise. Selon lui, même si Ælfhryth avait souhaité placer son fils sur le trône, elle aurait trouvé un moyen légitime de le faire plutôt que de commettre un tel crime à la vue de tous⁴⁵³. Malgré cela, la représentation du massacre est la même que dans les autres chroniques de ce siècle. Il est toutefois pertinent d'évoquer R. Holinshed comme le premier des auteurs utiles au présent mémoire chez qui apparaît une réflexion critique sur ce qui est vraisemblable et ce qui ne l'est pas.

L'une des caractéristiques principales dans les textes des historiens tardifs est en effet la remise en question des récits monastiques, notamment des différentes légendes dues à l'hostilité vouée à Æthelred II par les chroniqueurs en lien avec la rivalité entre Dunstan et le roi. John Speed en témoigne en 1614 dans son *Historie of Great Britaine*. Lors du couronnement d'Æthelred, il évoque tous ses défauts à la manière des chroniqueurs médiévaux, puis il revient sur ses mots : « il est décrit en ces termes par les auteurs, bien que nous ne trouvions pas de raison de se rappeler ainsi de sa vie ; mais même les grands Monarques sont portés à de tels extrêmes, quand leur souffle et leur dignité a failli une fois, ils sont sujets à la censure de tous les chroniqueurs mal intentionnés.⁴⁵⁴ » Un peu plus loin, il expose les différends entre Dunstan et Æthelred II et écrit que ces derniers « furent une cause suffisante pour les Moines Auteurs pour marquer l'Oint du Seigneur de leur marque

⁴⁵³ Holinshed, *Holinshed's Chronicles of England*, VI, 25.

⁴⁵⁴ Speed, *The Historie of Great Britaine*, p. 375.

d'infamie, auquel ils imputent les misères de leur temps, and la destruction des Anglais par les intrus danois.⁴⁵⁵ » On remarque la référence à « l'Oint du Seigneur⁴⁵⁶ », référence biblique tirée de Samuel 24:6 qui se réfère à Saül, premier roi des Israélites. Cela peut témoigner d'une volonté de J. Speed de montrer que les moines sont hostiles au souverain et soulignent souvent son impiété, mais que ce dernier reste un roi reconnu par Dieu et sous sa protection, remettant en cause tous les récits qui décrivent les raids danois comme un châtement divin – notamment Henri de Huntingdon.

En 1641, Richard Baker tient dans sa *Chronicle of the Kings of England* des propos semblables à l'encontre de l'adoration des moines pour Dunstan. À propos des miracles de ce dernier, il écrit « ce serait sans fin, et en effet ridicule, d'évoquer tous les miracles que l'on raconte avoir été réalisés par ce saint Dunstan, ce qui aurait sa place dans une Légende, mais pas dans une Chronique.⁴⁵⁷ » En 1700, James Tyrrell fait plusieurs remarques liées aux récits monastiques. Il cite Matthieu Paris qui déclare que Dunstan avait prédit la mollesse du roi, puis déclare : « mais tout cela ressemble à une histoire de moines, inventée par ceux qui n'aimaient pas sa Mémoire⁴⁵⁸ ». Il continue avec l'évocation de la légende⁴⁵⁹ selon laquelle Æthelred serait terrifié par les chandelles car sa mère l'aurait battu avec l'une d'entre elles après la mort d'Édouard. Pour l'historien, « cela a l'air trop romantique⁴⁶⁰ ». À propos des prophéties de Dunstan, il ajoute qu'il n'est pas étonnant que « les moines prêtent à leur saint Dunstan cet esprit prophétique⁴⁶¹. » Les propos de J. Tyrrell sont, il faut le garder à l'esprit, hérités de la pensée *whig* qui se révèle très hostile au monachisme médiéval. Paul de Rapin de Thoyras émet en 1724 une remarque semblable : « Mais ces sortes de prophéties doivent toujours être suspectes, lorsqu'elles sont attribuées à des Saints tels que Dunstan, par des Auteurs qui n'ont écrit qu'après l'événement.⁴⁶² »

Au fil de ces œuvres se construit une réelle réflexion quant aux récits préétablis, à commencer par les légendes relayées par les auteurs monastiques. Ces derniers font fréquemment l'objet de la méfiance des historiens, voire parfois de leur mépris. Dans la plupart des cas, ces auteurs modernes sont porteurs d'un regard moins critique envers

⁴⁵⁵ *Ibid.*

⁴⁵⁶ *Ibid.* « *the Lords Anointed* » que l'on peut aussi traduire par « l'oint de l'Éternel ».

⁴⁵⁷ Baker, *A Chronicle of the Kings of England*, p. 12.

⁴⁵⁸ Tyrrell, *The general history of England*, p. 19. « *But all this looks like a Monkish Story* ». Le terme *monkish* est un terme extrêmement valorisant. J. Tyrrell évoque à nouveau p. 22 « *the Monkish Discipline in England* »

⁴⁵⁹ À noter que J. Tyrrell précise lui-même que c'est une légende.

⁴⁶⁰ Tyrrell, *The general history of England*, p. 19.

⁴⁶¹ *Ibid.*

⁴⁶² De Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, p. 384.

Æthelred II. Certains continuent de le considérer comme un mauvais roi, tout en faisant la part des choses entre la réalité et ce qui peut relever de la fable, c'est le cas par exemple de John Tyrrell. D'autres dépeignent un Æthelred plus malchanceux que mauvais, soumis à de nombreux éléments extérieurs ainsi qu'à des trahisons fréquentes, comme par exemple John Speed.

Questionner le massacre

La remise en question du déroulement du massacre de la Saint-Brice apparaît dans un second temps, plus tard que les critiques des manipulations monastiques. C'est le poète John Milton qui, le premier, émet en 1670 une contestation à propos du meurtre de Gunhilde au cours du massacre. Plusieurs chroniqueurs médiévaux impliquent Eadric Streona dans l'intrigue qui mène à la mise à mort de la supposée sœur de Sven à la Barbe fourchue. J. Milton écrit dans son *History of Britain* que cela est vraisemblablement faux pour deux raisons : d'une part, Eadric n'occupe pas encore de poste important en 1002 ; d'autre part comploter pour mettre à mort une noble danoise contredirait l'amitié qu'il témoigne à de nombreuses reprises aux Danois⁴⁶³.

Robert Brady intègre à son œuvre une remise en question de l'événement bien plus complète. Il mentionne le massacre de manière assez classique, mais l'accompagne d'une note de bas de page qui commence ainsi : « ce massacre semble douteux, du fait que les Danois sont dispersés à travers toute la Nation, et que cela doit prendre un temps conséquent de prévenir chaque localité du dessein ; il est difficile d'imaginer que cela puisse être mené avec le si grand secret nécessaire à une surprise si universelle⁴⁶⁴. » Il ajoute par la suite qu'en plus de cela ceux qui rapportent le massacre ne sont pas d'accord sur le moment ni la manière : « Henri de Huntingdon dit que c'était en l'an 1002, quand les Danois vivaient en paisiblement et tranquillement dans la Nation, Matthieu de Westminster⁴⁶⁵ affirme qu'il a eu lieu en l'an 1012, sur le conseil d'Hune général du roi Æthelred, au sujet du comportement insolent des Danois après que la Paix a été conclue avec eux ; Hoveden est d'accord avec Huntingdon sur l'année, et dit que le roi Æthelred, peu après avoir conclu la Paix avec eux,

⁴⁶³ Milton, *The History of Britain*, p. 340.

⁴⁶⁴ Brady, *A Complete History of England*, p. 124.

⁴⁶⁵ En réalité Matthieu Paris.

ordonna que tous les Danois grand ou petit et des deux Sexes vivant en Angleterre soient tués, car ils désiraient la Domination de tout le Royaume, et l'auraient privé lui ainsi que ses nobles de leurs vies.⁴⁶⁶ » En bref, l'historien constate que les différents récits monastiques ne s'accordent pas et que cette incertitude permanente d'un chroniqueur à l'autre doit nous pousser à douter du massacre et de tout ce que les auteurs médiévaux peuvent en dire. Il termine sa remarque en ces termes : « s'il y avait eu un tel massacre, il semble que cela aurait plutôt été fait de jour par des assemblées du peuple réunies ensemble par quelque affaire publique qui pourrait être la cause non suspectée de leur rencontre » - ici R. Brady montre qu'il doute même jusqu'à de l'existence du massacre.

C'est l'ampleur du massacre que Paul de Rapin de Thoyras remet en question. Il est l'auteur d'une « remarque sur ce massacre⁴⁶⁷ » au cours de laquelle on peut lire ceci : « Au reste, quoique les Historiens assurent que tous les Danois qui étoient en Angleterre furent massacrez en cette occasion, il est difficile de comprendre comment on auroit pu en venir à bout dans le Northumberland & dans l'Estanglie, où ils étoient les plus forts.⁴⁶⁸ » L'historien français soulève ensuite une question majeure qui est encore d'actualité aujourd'hui : si un tel massacre eut lieu, comment se fait-il que nous n'en ayons pas plus de traces dans les sources ? P. de Rapin se questionne : « Seroit-il possible qu'en ces païs là, ils se fussent laissé égorger, sans faire aucune résistance qui ait mérité d'être remarquée dans l'Histoire ?⁴⁶⁹ »

Nombreux sont les historiens des XVII^e et XVIII^e siècles qui incluent dans leurs œuvres des remarques critiques à propos du massacre de la Saint-Brice. C'est un réel changement par rapport à tout ce qui a pu être écrit jusqu'encore au XVI^e siècle. Je n'ai présenté ici que ceux qui émettent ouvertement leurs doutes en entreprenant d'expliquer pourquoi le massacre de la Saint-Brice est un épisode douteux, du moins tel qu'il est défini par les versions préétablies notamment à l'époque médiévale. Certains autres textes du XVIII^e siècle, dont il sera question dans le chapitre à venir, présentent directement des réécritures de l'événement qui témoignent, de la même manière, de doutes quant aux représentations monastiques – c'est principalement le cas de David Hume, auteur en 1762 de l'une des *History of England* les plus célèbres.

⁴⁶⁶ Brady, *A Complete History of England*, p. 124.

⁴⁶⁷ De Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, p. 390.

⁴⁶⁸ *Ibid.*

⁴⁶⁹ *Ibid.*

Chapitre XII.

Quelle version s'impose ?

A. L'héritage médiéval

La persistance des représentations médiévales

Qui considère les représentations du massacre de la Saint-Brice tout au long du XVIII^e siècle constate inévitablement qu'une importante quantité des éléments du récit sont des héritages des premières versions médiévales. Comme précisé au début de cette étude, les quatre textes les plus fondateurs se révèlent être les *Gesta Normannorum ducum* de Guillaume de Jumièges, l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon, les *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury et les *Flores historiarum* de Roger de Wendover. Concernant ce dernier, ce sont très souvent les *Chronica maiora* de son illustre successeur Matthieu Paris qui sont citées, proéminentes par leur prestige, mais la partie de ce dernière œuvre relatant le règne d'Æthelred est en grande majorité reprise de la composition de Roger de Wendover.

Le premier élément qui traverse les époques est l'expression d'une critique négative du règne d'Æthelred II. Sa sombre réputation d'un roi égoïste, paranoïaque, cruel, paresseux, enclin à la luxure et à de nombreux autres vices, est construite par des auteurs qui ont différentes raisons de le faire. Les moines bénédictins qui produisent des chroniques le voient comme un roi opposé à l'essor monastique et au saint patron des bénédictins en Angleterre, Dunstan. Henri de Huntingdon considère que l'entière nation des Anglo-Saxons est gangrenée par le péché qui sera purgé par la conquête danoise en 1013. Il tient personnellement le roi pour responsable de certaines des misères de son temps. Il est important de noter que les textes les plus contemporains de son règne ne témoignent pas réellement d'une telle image. La *Chronique*, bien que composée peu après sa mort, tend à ne le rendre responsable d'aucun des malheurs survenant sous son règne, au détriment de ses conseillers. De plus, ses chartes et ses

codes de loi témoignent qu'il était un roi capable de gouverner et d'organiser un État⁴⁷⁰. Toujours est-il qu'au terme de la période qui occupe la présente étude, une part des auteurs fait toujours montre de cette hostilité et de cette critique du roi. C'est par exemple le cas de James Tyrrell en 1700, malgré les efforts qu'il déploie pour contredire les légendes monastiques, et de Sharon Turner en 1799.

La représentation d'Henri de Huntingdon notamment concernant les causes du massacre tend à s'imposer quasi universellement. Dans son *Historia Anglorum*, il relate comment le roi Æthelred, enhardi par le mariage avec Emma de Normandie et l'alliance avec le duc Richard II, trouve l'énergie et le courage d'organiser un massacre général des Danois⁴⁷¹. Ranulf Higden, auteur de l'unique texte majeur du XIV^e siècle concernant cette période, relaie cette version, ce qui aura pour cause d'en faire l'unique cause présentée dans les chroniques du XVI^e siècle. Il n'est donc pas surprenant de la retrouver à de nombreuses reprises au XVIII^e siècle : dans les œuvres de Laurence Echard, de Paul de Rapin de Thoyras et dans les lettres d'Oliver Goldsmith. Si la représentation issue de l'*Historia Anglorum* est la plus largement reprise concernant les éléments qui poussent le roi au massacre, quelques autres subsistent parfois, notamment celle des différends culturels suggérée dans la chronique attribuée à Jean de Wallingford qui apparaît dans l'*History of England* de David Hume⁴⁷².

De manière générale, les auteurs médiévaux comme ceux du XVIII^e siècle s'accordent pour dire que le retour des Danois en 1003 et souvent même l'invasion de 1013 sont des conséquences du massacre de la Saint-Brice. La volonté de vengeance de Sven à la Barbe fourchue prédomine toujours, et la mort de Gunhilde est relatée dans tous les textes du XVIII^e siècle pour renforcer cette idée de vengeance personnelle. Il arrive que certains auteurs interprètent un peu différemment la reprise des raids par Sven, en conservant le lien avec les événements de la Saint-Brice. C'est notamment le cas cette fois encore de David Hume qui avance que « Sven et ses Danois, qui ne voulaient qu'un prétexte pour envahir les Anglais, apparurent sur la côte ouest, et menacèrent de se venger totalement du massacre de leurs compatriotes⁴⁷³ ». Si la revanche intervient bien dans ce compte rendu, D. Hume considère également que ce n'est qu'un prétexte pour les Danois pour reprendre leurs assauts après la paix convenue par le traité et le versement du *Danegeld* de 1002. C'est là une nuance d'une

⁴⁷⁰ Konshuh, « Anraed in their Unraed: The Æthelredian Annals (983-1016) and their Presentation of King and Advisors », p. 140.

⁴⁷¹ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 340.

⁴⁷² Hume, *History of England*, éd. Brewer, p. 109.

⁴⁷³ *Ibid*, p. 110.

importance moindre, mais qui témoigne toujours de ce nouveau regard que porte D. Hume sur chaque élément de l'histoire anglo-saxonne.

Force est de constater que les représentations tardives du déroulement du massacre sont elles aussi très semblables à celles des chroniques médiévales. Cette fois encore, et pour les mêmes raisons liées à son relai par Ranulf Higden puis par les chroniqueurs du XVI^e siècle, c'est le récit de l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon qui semble dominer dans les œuvres du XVIII^e siècle. C'est une version assez succincte selon laquelle le roi Æthelred fait envoyer des lettres dans les villes pour que les Danois soient mis à mort le même jour, puis l'ordre est exécuté. Il convient de noter que la date du massacre, notamment le jour de la Saint-Brice, est assez régulièrement absente des récits.

Les autres représentations médiévales du déroulement du massacre survivent également, et notamment la violence selon Guillaume de Jumièges, car plusieurs historiens les greffent au récit basique d'Henri de Huntingdon. James Tyrrell fait par exemple référence au texte du moine normand en écrivant que « même les femmes furent mises à mort, et les cerveaux de leurs enfants projetés contre les murs.⁴⁷⁴ » Paul de Rapin de Thoyras souligne que les Danois « furent égorgés avec tant de fureur & de barbarie, qu'on n'en peut lire le détail sans horreur⁴⁷⁵ » et il fait ici aussi probablement référence au récit des *Gesta Normannorum ducum*. David Hume agit de pareille manière, avec la prétention « Il est inutile de répéter les comptes-rendus du massacre transmis concernant la barbarie du massacre : la rage de la population [...] ne fit de distinction ni entre l'innocence et la culpabilité, n'épargna aucun sexe ni âge, et ne fut pas rassasiée sans la torture ainsi que la mort des malheureuses victimes.⁴⁷⁶ » Il faut dire que le récit de Guillaume de Jumièges se prête plutôt bien aux effets dramatiques et romantiques fréquemment recherchés dans la composition des textes historiques au fil des époques, ce qui explique sa survie à travers les siècles. En revanche, la considération selon laquelle les Danois et les Anglo-Saxons vivent pacifiquement en Angleterre et sont obligés de s'entredéchirer au cours du massacre, héritée de Guillaume de Malmesbury, tend à s'essouffler et devient rare au XVIII^e – elle apparaît au détour d'une phrase dans l'*History of the Anglo-Saxons* de Sharon Turner : « cet ordre fut des plus atroces, car les Danois vivaient en paix avec les Anglo-Saxons.⁴⁷⁷ »

⁴⁷⁴ Tyrrell, *The general history of England*, p. 29.

⁴⁷⁵ De Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, éd. 1727, p. 390.

⁴⁷⁶ Hume, *History of England*, éd. Brewer, p. 109.

⁴⁷⁷ Turner, *The History of the Anglo-Saxons*, éd. 1852, pp. 269-270.

Enfin, les nombreuses légendes issues de l'héritage bénédictin, notamment les prophéties qui apparaissent d'abord dans les textes hagiographiques à propos d'Édouard le Martyr et de saint Dunstan pour être ensuite compilées dans les *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury, ne sont plus vraiment d'actualité au XVIII^e siècle. James Tyrrell ne les évoque que pour les commenter en déclarant qu'elles ne sont probablement que des légendes de moines douteuses⁴⁷⁸. Paul de Rapin de Thoyras agit de la même manière avec les prophéties, mais il utilise la légende liée aux chandelles pour servir son dessein visant à défendre un tant soit peu la réputation d'Æthelred II : si le jeune roi a pleuré la mort de son demi-frère, cela prouve non seulement son innocence dans le crime, mais cela donne aussi une image positive de lui à son peuple qui le perçoit comme un roi compatissant⁴⁷⁹. Même Sharon Turner, dont la représentation du massacre est pourtant assez proche de celles des chroniques médiévales, passe sous silence ces prophéties.

En somme, l'héritage médiéval est encore conséquent au XVIII^e siècle en matière de représentations du massacre de la Saint-Brice. Cela n'est pas surprenant : ces versions ont été véhiculées des siècles durant, et même si certains historiens en doutent désormais, rien ne permet d'établir en partant de zéro de nouvelles versions qui ne prennent pas appui pas sur les versions médiévales, puisque ces dernières sont les seules qui constituent la matière historique autour de cet événement. L'héritage de l'*Historia Anglorum* prédomine : c'est probablement le récit du massacre le plus sobre, car il est court et ne présente ni détails sanglants ni légendes, de plus il n'est pas impossible de penser que les auteurs tardifs préfèrent se référer à son œuvre qui est la seule chronique anglaise médiévale majeure qui ne soit pas composée par un moine bénédictin.

Le cas particulier Sharon Turner

Il convient néanmoins d'évoquer un peu plus précisément le cas de l'*History of the Anglo-Saxons* de Sharon Turner, car à son époque elle semble aller à contre-courant de la tendance générale. L'œuvre de l'historien anglais rencontre un franc succès à son époque. S. Turner la compose à la fin du XVIII^e siècle et la publie en 1799. Ce siècle est marqué par un

⁴⁷⁸ Tyrrell, *The general history of England*, p. 19.

⁴⁷⁹ De Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, éd. 1727, p. 384.

fort sentiment patriotique en Angleterre, patriotisme qui s'exprime en partie en réaction aux différents conflits avec la France. Si l'aventure du roi Soleil a déjà provoqué une réaction identitaire en Angleterre, c'est un sentiment d'autant plus fort dans la dernière décennie du siècle alors que la révolution fait rage en France. Les deux voisins de part et d'autre de la Manche s'affrontent à plusieurs reprises dans le cadre des guerres révolutionnaires, puis de celles menées par l'empereur Napoléon Bonaparte.

L'*Historia of the Anglo-Saxons* se révèle un véritable témoignage de la pensée de son auteur et de son époque. L'un des aspects de ce patriotisme britannique est de faire des Anglais les descendants d'une société anglo-saxonne unie, fière et glorieuse. L'enjeu majeur pour S. Turner est donc d'écrire le prestige des Anglo-Saxons en les présentant comme des hommes de liberté, face aux oppresseurs Normands qui viennent imposer leurs lois et leurs coutumes – les Normands représentent dans ce contexte les Français au sens large. L'historien s'emploie à déplacer les conflits du présent dans le passé.

Ainsi S. Turner présente le massacre de la Saint-Brice d'une manière assez originale. Malgré son opinion positive des temps anglo-saxons, il conserve la lourde critique à l'encontre d'Æthelred et l'on comprend qu'il reproche probablement à ce dernier la chute de la dynastie de Wessex, cependant il n'aurait pas été impertinent de s'attendre à ce que l'auteur minimise les méfaits du roi pour redorer le blason de la maison de Wessex. Le récit du massacre débute donc ainsi : « L'an 1002 est resté mémorable dans les annales du crime, par un acte aussi inutile que l'imbécillité peut le concevoir, et aussi sanguinaire que la lâcheté peut le commettre.⁴⁸⁰ » S'ensuit une description fidèle à l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon, puis la réflexion indiquant que c'est une décision cruelle car les Danois et les Anglo-Saxons cohabitent en paix, ce qui provient des *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury. S. Turner cite d'ailleurs ce dernier en insistant sur le fait que devoir mettre à mort ses amis et ses proches est le pire de la nature humaine, « à concevoir comme à réaliser.⁴⁸¹ »

C'est à ce moment qu'intervient la contradiction et l'originalité de S. Turner. Il entreprend d'écrire qu'aussi barbare que soit la tuerie, l'événement est comparable au massacre de la Saint-Barthélemy en France : « Mais tandis que notre indignation grandit contre Æthelred et ses conseillers pour cette atrocité, nous pouvons remarquer que le jour de

⁴⁸⁰ Turner, *The History of the Anglo-Saxons*, éd. 1852, vol. 2, p. 269.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 270.

la Saint-Barthélemy, au XVII^e siècle⁴⁸², montre qu'une période, une cour et une nation bien plus lumineuses et avancées, pouvaient en imiter la barbarie.⁴⁸³ » Le procédé est intéressant, il s'agit là de dire que certes Æthelred est fautif mais que cela a aussi eu lieu en France, plusieurs siècles d'évolution plus tard. Il ajoute « de telles répétitions ne sont pas là pour atténuer un crime qui en aucune circonstance ne peut être autre chose que détestable et démoniaque ; mais elles protègent nos ancêtres de l'accusation d'avoir été particulièrement féroces.⁴⁸⁴ » Autrement dit, c'est un crime terrible mais les Français l'ont eux aussi commis, et ce plusieurs siècles d'évolution après les Anglo-Saxons. On voit bien là la dynamique principale de l'œuvre : prendre la défense du monde anglo-saxon face aux ennemis de l'autre côté de la Manche.

S. Turner évoque à la suite de cela le déroulement du massacre en y intégrant les détails sanglants tirés des *Gesta Normannorum ducum* de Guillaume de Jumièges, et y ajoute la mort de Gunhilde qu'il impute à Eadric Streona, à la manière de Guillaume de Malmesbury. L'historien britannique fait preuve d'une hostilité à Æthelred comparable à celles des auteurs médiévaux et assez originale en comparaison des autres auteurs de son époque, qui s'extraient par la démarche critique de la plupart des arguments douteux composées au cours des quelques siècles qui ont suivi le massacre. Cela ne l'empêche pas de prendre la défense du souverain quand il s'agit de le comparer aux Français ; de plus considérer les Français comme semblables à Æthelred II ou même pires que lui est une manière assez efficace de les décrédibiliser.

Dans ce passage, il s'en prend encore quelquefois au Normands. En 1003, lorsqu'Exeter est ravagée en représailles au massacre, Sven entre dans la ville « par la trahison du gouverneur normand, que le roi avait nommé là⁴⁸⁵ ». Il fait référence à Hugues, le prévôt nommé là par Emma, mais pour S. Turner il s'agit juste d'un Normand quelconque qui cause du tort à l'Angleterre. Il évoque enfin la querelle entre Æthelred II et Richard I^{er} à la manière des moines de Saint-Alban, et avec la même confusion dans les dates et les personnages qu'eux. L'historien écrit donc que le roi anglais est infidèle vis-à-vis d'Emma, qu'il la néglige et que c'est une insulte personnelle pour une femme de son rang, et qu'en conséquence le duc normand persécute les Anglais qui se trouvent en Normandie. On trouve

⁴⁸² S. Turner écrit « *seventeenth century* » mais c'est bien au XVI^e siècle, en 1572, qu'ont lieu les événements de la Saint-Barthélemy.

⁴⁸³ Turner, *The History of the Anglo-Saxons*, éd. 1852, vol. 2, p. 270.

⁴⁸⁴ *Ibid.*

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 271.

alors cette phrase dans le texte : « sa colère [celle d'Emma] était naturelle ; mais que son père⁴⁸⁶ la venge [...] était un acte de barbarie⁴⁸⁷ » - encore une fois les torts du roi sont comparés à ceux de ses adversaires, ce qui a pour but de rendre ces derniers plus cruels et ainsi montrer qu'Æthelred n'est pas spécialement un personnage monstrueux.

La représentation du règne d'Æthelred II par Sharon Turner est donc assez surprenante et difficile à saisir. Son texte paraît digne d'une chronique des siècles passés, dans laquelle il reprend de nombreux éléments variés provenant de nombreuses sources médiévales pour composer son récit, sans les questionner et afin de poursuivre son but, à savoir rehausser le prestige des Anglo-Saxons tout en nuisant à leurs ennemis outre-Manche. Cette dynamique a toutes les caractéristiques des chroniques historiques uniquement vouées à la propagande. Pourtant, malgré cette tendance à la compilation, S. Turner émet parfois quelques réflexions critiques. Il suggère par exemple que les nobles conseillent le paiement du *Danegeld* au roi comme une manière de favoriser peu à peu Sven à Æthelred, considérant ce dernier encore trop dirigé par les grands ecclésiastiques du royaume (ce qui a un sens limité étant donné que le premier versement est conseillé par Sigeric, archevêque de Cantorbéry). Il écrit également que Dunstan s'est servi de son influence pour créer et nourrir des troubles civils dans le royaume afin de nuire à Æthelred – un élément qu'il est inconcevable de trouver dans les chroniques médiévales.

Quelle que soit la portée de ces réflexions, l'œuvre de S. Turner qui clôt mon corpus de sources est difficile à exploiter. Elle comporte toutes les caractéristiques de la chronique du XVI^e siècle, qui privilégie la propagande politique à la quête de vérité, et en cela n'apparaît parfois pas si différente des chroniques médiévales, alors qu'elle est composée à la veille du XIX^e siècle – sans oublier que l'auteur commet des erreurs qui peuvent décrédibiliser son discours, à savoir la confusion entre les ducs normands héritée des textes médiévaux ou encore l'évocation du mauvais siècle pour situer le massacre de la Saint-Barthélemy. La représentation du massacre de la Saint-Brice qui y figure n'apporte pas d'élément nouveau mais l'interprétation que l'auteur en fait, bien que propre à un contexte précis, témoigne de l'usage à des fins politiques qui pouvait encore être fait de l'événement il y a deux cent ans, alors même que la discipline historique connaissait des mutations majeures qui la portaient peu à peu vers celle que l'on connaît aujourd'hui.

⁴⁸⁶ En 1002, le duc de Normandie est Richard I^{er} donc le frère d'Emma. Ici, S. Turner confond avec Richard I^{er} – il écrit « *the daughter of Richard I, the thrid duke of Normandy* » - et cette erreur provient sans doute des chroniques commises à l'abbaye de Saint-Alban au XIII^e siècle.

⁴⁸⁷ Turner, *The History of the Anglo-Saxons*, éd. 1852, vol. 2, p. 272.

B. Les produits de la méthode critique moderne

Les remarques de Paul de Rapin de Thoyras

Les quatre historiens majeurs du XVIII^e siècle concernant cette étude se révèlent être James Tyrrell, Paul de Rapin de Thoyras, David Hume et Sharon Turner. Le premier entreprend de remettre en question de nombreux éléments, sans pour autant proposer de nouvelles explications et hypothèses, tandis que le dernier et son œuvre ambivalente ont fait l'objet des paragraphes précédents. P. de Rapin et D. Hume s'inscrivent, quant à eux, parmi ceux qui portent un regard critique sur les versions préétablies, mais qui en plus s'efforcent de déterminer la vérité sur l'événement.

L'historien français relate en ces termes le massacre de la Saint-Brice, juste après le mariage anglo-normand : « Sa demande lui ayant été accordée, & le mariage s'étant célébré, il se crut au-dessus de ses affaires, comptant que le secours du Duc son Beau-Frere ne lui manqueroit pas au besoin. Cette expérience lui fit concevoir le dessein barbare et furieux, de se défaire par un massacre général, de tous les Danois qui étoient répandus dans ses Etats. Pour exécuter ce projet, il donna des ordres si secrets & si précis, qu'en un seul jour, tous ces Etrangers furent égorgés avec tant de fureur & de barbarie, qu'on n'en peut lire le détail sans horreur.⁴⁸⁸ » Il s'agit donc bien de l'héritage d'Henri de Huntingdon : le prestige du mariage et de l'alliance poussent le roi à envoyer des lettres contenant l'ordre du massacre. Il évoque par la suite la mise à mort de Gunhilde de manière très classique.

Il complète aussitôt son récit par un paragraphe intitulé « remarque sur ce massacre⁴⁸⁹ ». L'historien procède en fait à deux remarques successives. La première est, comme dans l'œuvre de Sharon Turner, une comparaison dressée entre le massacre de la Saint-Brice et une autre tuerie, à savoir cette fois-ci le massacre des Romains par l'armée de Boadicée, au I^{er} siècle. P. de Rapin écrit ainsi que « ce massacre, qui fut exécuté le 13. de Novembre de l'an 1002, est presque semblable à celui que les Bretons firent des Romains, sous *Boadicée*.⁴⁹⁰ ». Il développe cette idée : selon lui, non seulement « on y trouve de la

⁴⁸⁸ De Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, éd. 1727, p. 390.

⁴⁸⁹ *Ibid.*

⁴⁹⁰ *Ibid.*

ressemblance dans les excès de cruauté qui furent commis dans l'un & dans l'autre⁴⁹¹ », mais en plus, « bien loin de se délivrer de la servitude par cet injuste moyen, les Anglois, ainsi que les anciens Bretons, ne firent que l'aggraver & le [sic] rendre plus insupportable. ⁴⁹² » Le parallèle est intéressant. Force est de constater que plusieurs auteurs du XVIII^e siècle entreprennent des comparaisons entre le massacre de la Saint-Brice et d'autres épisodes sanglants qui ont ponctué l'histoire. Là où le parallèle entrepris par Sharon Turner se comprend vis-à-vis de la dimension de propagande de son œuvre, celui de Paul de Rapin paraît un peu plus anecdotique, on se demande où il veut en venir. On peut trouver curieux qu'il n'ait pas lui-même fait référence au massacre de la Saint-Barthélemy, étant lui-même protestant.

La deuxième partie de la remarque a déjà été en partie évoquée précédemment. P. de Rapin fait part de ses doutes quant à la possibilité de perpétrer un tel massacre dans les régions du Nord et de l'Est, où la présence danoise est ancienne et dominante, et affirme que si un tel acte avait eu lieu, l'histoire en porterait des traces plus importantes. Il conclut sa remarque en émettant une nouvelle hypothèse quant au déroulement du massacre : « cette considération me persuade, qu'il faut seulement entendre, que tous les Danois établis depuis peu, & dispersez dans le Wessex & dans la Mercie, périrent dans ce massacre. ⁴⁹³ » Cette phrase est d'une grande importance puisque c'est la première occurrence parmi les sources de mon corpus d'une réévaluation de l'ampleur du massacre. L'hypothèse de l'auteur français résonne encore avec les discours des historiens d'aujourd'hui : en effet beaucoup pensent que le massacre visait une partie réduite des Danois d'Angleterre, en excluant les colons de longue date et leurs descendants.

Il peut être utile de relever l'incohérence maladroite de l'auteur français. En effet, celui-ci écrit d'abord qu'après le traité de 1002 certains Danois décident de rester en Angleterre, s'y dispersent et ne sont pas assez nombreux pour représenter une menace⁴⁹⁴. Selon l'hypothèse qu'il présente dans sa remarque, ce sont ces Danois précisément qui ont été mis à mort au cours du massacre. Il expose juste après cela que cette « cette cruelle exécution [...] avoit coûté la vie à plusieurs milliers de personnes⁴⁹⁵ » ; il faut donc comprendre que plusieurs milliers de Danois sont restés en Angleterre après le versement du *Danegeld* de

⁴⁹¹ *Ibid.*

⁴⁹² *Ibid.*

⁴⁹³ *Ibid.*

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p.389.

⁴⁹⁵ *Ibid.*, p.390.

1002, nombre qu'il avait décrit comme ne représentant pas un danger or il reste pertinent de considérer que plusieurs milliers de guerriers scandinaves en Angleterre à l'époque d'Æthelred représentent justement un réel danger.

Paul de Rapin de Thoyras, dont l'œuvre paraît en 1724, offre ainsi un point de vue entièrement nouveau à son époque, permis par la nouvelle méthode critique en histoire. Pour la première fois, le massacre de la Saint-Brice est présenté autrement qu'il l'a toujours été depuis les XII^e et XIII^e siècles. En outre, la comparaison avec un autre massacre, qui se retrouve plus tard dans l'œuvre de Sharon Turner, témoigne de la volonté de considérer le massacre de la Saint-Brice comme un réel sujet d'étude qu'il faut questionner et mettre en doute dans le but de s'approcher de la vérité et de l'historicité des faits – ce qui rompt avec la dynamique médiévale consistant à utiliser le massacre comme un argument pour critiquer le roi Æthelred plus qu'à le présenter comme un événement à part entière.

David Hume et les mercenaires danois

L'*History of England* de David Hume, publiée en 1762, est l'œuvre d'historien la plus proche de ce que l'on attendrait de l'historien d'aujourd'hui. L'auteur écossais entreprend de mener un récit du règne d'Æthelred. Pour ce faire, il doit nécessairement avoir recours aux textes médiévaux qui en sont les sources originales et qui font autorité ; toutefois D. Hume reste prudent en maniant ces sources. Par exemple, là où nombre de chroniqueurs imputent le retour des Danois en 980 à la faiblesse d'Æthelred dont les pillards auraient eu vent, D. Hume avance que l'établissement des Scandinaves en Normandie au début du X^e siècle nécessite pendant un temps tous les bras disponibles, mais qu'à l'approche des années 980 une nouvelle génération est devenue adulte et est attirée en Angleterre par les succès de leurs ancêtres, d'autant plus qu'elle espère que les colons déjà établis sur l'île sont susceptibles de lui porter assistance. Le fait que le roi n'est encore qu'un enfant n'est qu'une raison secondaire qui renforce leur volonté de pillage. Quel que soit le crédit qu'il convient d'accorder à cette hypothèse, cette dernière prouve que David Hume réfléchit à la manière d'un historien moderne.

À la différence de nombreux auteurs, à commencer par Guillaume de Malmesbury, D. Hume ne transmet pas l'image d'une entente pacifique entre les Danois établis et les Anglo-

Saxons. Il écrit que « même si les similarités de leur langue d'origine avec celui des Saxons les invitaient à une coalition plus précoce avec les natifs, ils avaient jusqu'à présent trouvé si peu d'exemples de manières civilisées parmi les Anglais, qu'ils avaient conservé toute leur ancienne férocité.⁴⁹⁶ »

Il ajoute à ce propos que depuis longtemps les rois anglo-saxons, conscients de la supériorité au combat et de la bravoure des Danois, engagent certains d'entre eux comme des mercenaires au sein de compagnies qu'ils entretiennent à leurs frais, et que déjà Æthelstan (924-939) ou encore Edgar (959-975) ont recours à cette pratique. Selon D. Hume, ces compagnies de mercenaires campent à différents endroits du royaume et « perpètrent de nombreuses violences envers les habitants.⁴⁹⁷ » Il poursuit en déclarant que « selon les anciens auteurs anglais⁴⁹⁸ » - en précisant en note qu'il fait précisément référence à la chronique attribuée à Jean de Wallingford – ces derniers atteignent un tel niveau de luxe qu'ils se peignent les cheveux chaque jour, prennent le bain une fois par semaine et changent régulièrement de vêtements, et que ce comportement doublé de leur nature guerrière les rendent agréables aux femmes anglo-saxonnes qu'ils mènent à la débauche et à l'adultère, déshonorants de nombreuses familles. Il est assez curieux d'assister dans l'œuvre de D. Hume au déploiement du récit des différends culturels selon la chronique attribuée à Jean de Wallingford, ce qui est original par rapport aux autres auteurs de son temps. Cela peut s'expliquer par le fait que cette version est celle qui sert le mieux l'argumentation développée par l'historien. Il est d'autant plus étrange de remarquer que l'écossais n'est pas allé au bout de la version dont il s'inspire, puisqu'il écrit que le massacre est organisée un dimanche ce qui correspond au jour du bain pour les Danois – alors que l'argument principal de la chronique attribuée à Jean de Wallingford est justement de dire que les Danois se baignent le samedi car c'est ce que signifie le mot qu'ils utilisent pour désigner le samedi.

David Hume poursuit son compte rendu du massacre en mentionnant que le plus provocant de la part de ces mercenaires scandinaves est que malgré le paiement qu'ils reçoivent, ils sont moins enclins à protéger le royaume qu'à se joindre aux pillages commis par les raids danois successifs. Les tensions entre ces guerriers du Nord et les natifs anglo-

⁴⁹⁶ Hume, *History of England*, éd. Brewer, pp. 108-109.

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p.109.

⁴⁹⁸ *Ibid.*

saxons deviennent si fortes que le roi Æthelred II prend « la cruelle résolution de massacrer ces derniers à travers tous ses territoires.⁴⁹⁹ »

David Hume s'illustre donc comme le premier historien à suggérer que les dissensions en Angleterre sont causées par les compagnies de mercenaires danois qui profitent de leur position privilégiée pour commettre de multiples méfaits à travers l'Angleterre. Par conséquent, il avance que ce sont ces mercenaires qui sont la cible du massacre de la Saint-Brice, ce qui remet très largement en question l'ampleur de l'événement car le nombre de victimes est soudainement très réduit. D'ailleurs, D. Hume considère que le massacre se révèle le prétexte que Sven à la Barbe fourchue attendait pour revenir en Angleterre. Cela correspond : une mise à mort de moindre ampleur peut constituer un simple prétexte, tandis qu'un massacre à l'échelle de l'Angleterre entière causerait probablement la colère de Sven plutôt que d'uniquement lui fournir un prétexte.

L'œuvre de David Hume est donc parfaite pour conclure ce développement sur les représentations successives du massacre de la Saint-Brice dans la littérature historique au cours des siècles, en ce qu'elle constitue l'aboutissement de nombreuses mutations de la discipline historique. Le massacre a longtemps été modelé ; le texte de l'historien écossais montre qu'il est désormais temps de l'étudier, de séparer le vrai du faux dans la mesure du possible, de moins qu'il est temps de distinguer le vraisemblable du fantasque. Les représentations du massacre selon les premiers chroniqueurs jouent indéniablement un rôle fondamental dans la détermination de l'événement. Les XVII^e et XVIII^e siècles témoignent de l'apparition des premiers regards critiques portés sur l'événement. Malgré cette avancée historiographique, le massacre de la Saint-Brice et ses légendes laissent leur trace dans l'histoire, des héritages encore perceptibles aujourd'hui et sur lesquels il convient de mener quelques réflexions.

⁴⁹⁹ *Ibid.* D. Hume utilise le mot *dominions*, probablement un anachronisme lié à la situation de l'empire Britannique en 1762.

C. Quelques illustrations tardives

Avant d'aborder les héritages du massacre de la Saint-Brice, il est pertinent d'étudier quelques représentations iconographiques de l'événement. Les cinq illustrations prises en considération au cours des pages suivantes ont été produites aux XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles. Elles sont assez tardives, il semble en effet que le massacre, malgré sa popularité auprès des chroniqueurs, n'ait pas vraiment été représenté d'une autre manière – par exemple il n'y en a pas de trace parmi les nombreuses illustrations qui décorent les *Chronica maiora* de Matthieu Paris.

Les illustrations sont donc déjà héritières de plusieurs siècles de récits sur le massacre. On y trouve des lieux communs : le meurtre des femmes et des enfants est généralement représenté, et dans chacune des images une femme occupe une place particulièrement centrale – c'est la mise à mort de Gunhilde qui est ainsi représentée. À cette époque marquée par les représentations romantiques dans les arts, il n'est pas étonnant de trouver de telles interprétations du massacre : Gunhilde constitue la victime qui représente toutes les autres, innocente et forte, cruellement abattue ; les illustrateurs en font comme la martyre qui à elle seule reflète la totalité des atrocités de la Saint-Brice.



F. M. de la Cave, dans RAPIN DE THOYRAS, Paul de, *Histoire d'Angleterre*, 2^e éd. (1727), vol. 1, La Haye, Alexandre de Rogissart, 1724, p. 383.

La première illustration est celle de François Morellon de La Cave et décore l'édition de 1727 de l'*Histoire d'Angleterre* de Paul de Rapin de Thoyras, à l'ouverture du chapitre sur Æthelred II. Trois scènes y sont représentées en une seule gravure. À gauche, les soldats saxons perpétuent le massacre, les corps forment un enchevêtrement humain difforme pour témoigner de la violence et de la barbarie. Il est possible d'y discerner des corps qui semblent appartenir à des enfants. À droite, un groupe de soldats au second plan assiste à une exécution individuelle : un personnage, probablement le roi, est assis sur un trône et semble donner l'ordre de faire décapiter la femme qui se trouve au centre, à genoux et les yeux bandés. Un soldat se tient prêt à la frapper, tandis qu'un conseiller du roi se tient à ses côtés.

Le personnage central représente certainement Gunhilde. Æthelred ordonne son exécution, et il est assez probable que le conseiller ou le soldat qui tient l'épée soit une représentation d'Eadric Streona – soit il conseille le roi de faire tuer la femme, soit il porte directement le coup. Le personnage de Gunhilde apparaît donc comme cette martyre qui représente la violence endurée par les Danois et dont le roi est responsable. On peut noter que les Anglo-Saxons sont vêtus comme des romains ; c'est là une manifestation de l'imaginaire romantique du XVIII^e siècle.



Charles Eisen, dans RAPIN DE THOYRAS, Paul de, *Histoire d'Angleterre*, éd. 1749, vol. 1, La Haye, 1724, p. 389.

Cette seconde illustration est produite par Charles Eisen et prend la place de la première dans l'édition de 1749 de l'*Histoire d'Angleterre*. Elle est inévitablement inspirée de la précédente puisqu'elle lui ressemble en tout point. À gauche, des corps jonchent le sol et deux soldats saxons exécutent leurs victimes danoises. Il est difficile de déterminer s'il y a des corps d'enfants dans cette partie, mais on peut en voir un aux pieds de Gunhilde, ce qui n'est pas sans rappeler le principal récit de sa mort selon lequel elle voit son fils en bas âge être abattu sous ses yeux.

On retrouve le bandeau sur les yeux de Gunhilde, le groupe de soldats qui observe au second plan, le roi sur son trône qui ordonne la mise à mort assisté de son conseiller, et le soldat prêt à frapper. Cette fois-ci il semble que seul le roi, et peut-être son conseiller, soient représentés sous les traits de hauts dignitaires romains – bien que le décor, notamment la colonne, appartiennent également à cet imaginaire. La signification de la scène est la même que dans l'image précédente.



La troisième illustration est produite par Samuel Wale en 1764. On y perçoit à nouveau trois plans, mais cette fois en profondeur. Isabelle Baudino avance que le navire au troisième plan, « en dépit de son manque de caractère viking, est censé rappeler les raids incessants des Danois⁵⁰⁰. » Au second plan, sur la plage, on aperçoit des Saxons armés de lances pour fendre des Scandinaves. Enfin, au premier plan, une femme est mise à mort – I. Baudino considère également qu’il s’agit de Gunhilde. Dans cette illustration, la femme n’est pas décapitée comme elle l’est dans les précédents et selon les récits médiévaux de son exécution. Un enfant est également transpercé d’une lance au même

moment, peut-être le sien.

Le personnage debout qui dirige l’exécution pourrait être soit le roi, soit Eadric – I. Baudino affirme qu’il s’agit d’Eadric Streona⁵⁰¹. D’après elle, la position de Gunhilde suggère qu’elle accepte la mort dignement, comme dans les textes médiévaux. Ses vêtements nobles mais simples et ses seins dénudés la placent en position de victime. Enfin, à droite du bourreau, une femme vêtue de manière similaire à Gunhilde semble supplier celui-ci d’épargner la jeune femme – cela peut rappeler la prophétie faite par Gunhilde elle-même lors de sa mort : son sang répandu causera la chute de l’Angleterre. I. Baudino écrit : « Eadric est donc figuré debout, en léger *contrapposto*, entre deux femmes qui personnifient le dilemme qui s’offre à lui : la cruauté ou la clémence⁵⁰². »

⁵⁰⁰ Baudino, « Les lieux de l’histoire dans les représentations de Samuel Wale (1714-1786) », p. 245.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 246.

⁵⁰² *Ibid.*

John Cassel, *The Sister of King Sweyn murdered in the General Massacre of the Danes by the Saxons, a. d. 1002*, dans CASSELL, John, *Cassell's Illustrated History of England*, vol. 1, Londres, Cassell, Petter & Galpin, 1865, p. 49.

La quatrième illustration nous fait basculer au XIX^e siècle. C'est John Cassel qui la compose pour son *Illustrated History of England*. Comme son titre l'indique, elle représente à nouveau la mort de Gunhilde. L'image est bien moins organisée que les précédentes : c'est peut-être là un artifice volontaire pour signifier la violence et la brutalité du carnage. Les corps de plusieurs hommes, femmes et enfants jonchent déjà le sol. En bas à gauche de la mêlée, un soldat saxon s'apprête à exécuter un enfant qu'il retient d'une main. L'homme à droite de l'illustration s'apprête à projeter un autre enfant contre



l'édifice que l'on aperçoit au second plan, à la manière donc Guillaume de Jumièges décrit le massacre dans ses *Gesta Normannorum ducum*, ou selon les auteurs de l'abbaye de Saint-Alban.

Au centre de la lutte, Gunhilde est transpercée d'une épée. L'enfant qu'elle tenait encore dans ses bras, probablement le sien, lui échappe. Cette fois encore, la femme n'est pas décapitée. Ce qui est original dans cette illustration par rapport aux autres, c'est l'absence d'un bourreau ou de tout autre personnage qui dirige la scène. Cela contribue également à renforcer la férocité de la scène : le massacre n'apparaît plus comme organisé par une autorité supérieure mais plutôt le résultat d'une furie populaire et soudaine. La représentation des quatre enfants dans la tableau peut évoquer l'épisode biblique du massacre des innocents, au cours duquel le roi de Judée Hérode ordonne la mort de tous les enfants de moins de deux ans. Les scènes bibliques constituent, au XIX^e siècle, une source d'inspiration très profuse pour les peintres et les illustrateurs.



Alfred Pearse, *The Massacre of St. Brice's Day*, années 1920.

La dernière illustration de ce court compte rendu est due à Alfred Pearse et date des années 1920. Elle met en scène de nombreux corps : au premier plan il y a plus de morts que de vivants. Les trois seules personnes qui se tiennent debout sont Gunhilde, au centre, et deux soldats saxons – l'un s'apprête à la frapper, le second s'élançait vers elle. La femme danoise est, comme souvent, vêtue de blanc et paraît innocente et pure. De plus, son visage affiche une expression horrifiée par la violence autour d'elle, et sa main tient le bras sans vie de son enfant qui gît à ses pieds. La seule autre personne vivante de ce plan est une femme qui pleure son enfant.

Parmi les corps, on discerne des hommes, des femmes et des enfants. L'homme dans le coin inférieur droit semble tenir une canne, peut-être pour témoigner du fait que les Saxons tuent également les vieillards. Au second plan, les maisons sont en flammes et le carnage se poursuit à perte de vue dans les rues. Dernier élément intéressant : Gunhilde semble se tenir sur le parvis d'une église. Il faut peut-être y voir là une référence à l'épisode lié à l'église oxonienne de Sainte-Frideswide. Il n'est pas impossible que les Danois abattus sur le parvis de l'église l'aient été après avoir été forcés d'en sortir par les flammes qui dévorent la ville.

Ces différentes représentations du massacre permettent d'aborder l'événement de manière plus visuelle. On retrouve au fil des illustrations la plupart des éléments des chroniques médiévales détaillant le déroulement du massacre. Au XVIII^e siècle, le roi

Æthelred II ainsi qu'Eadric Streona sont mis en scène en tant que bourreaux et instigateurs des violences : de sang-froid, ils causent la mort de Gunhilde. Cette dernière est au cœur de chacune des représentations. Cela résulte certainement du fait que les plus tardifs s'inspirent des versions plus anciennes ; cependant le mythe de Gunhilde fait de ce personnage un exemple, la victime innocente qui permet aux illustrateurs de signifier le massacre de tous les Danois à travers celui d'une seule figure, qui plus est féminine et décrite dans les sources comme noble, digne et forte. De nombreux textes évoquent la légende de Gunhilde, mais les représentations picturales font d'elle comme le personnage central des événements de la Saint-Brice, lui donnant une importance significative qui est absente des sources écrites. Elle devient cette martyre dont la mort, présentée comme cruelle, injuste et barbare, causera la chute de l'Angleterre.

VI

Le massacre de la Saint-Brice : héritages

« *As for the massacre of St Brice's Day: horrific maybe, but we should understand that it was probably aimed not at all the inhabitants of the Danelaw, but at mercenaries, traders and other Danes whose trustworthiness the king and his counsellors had good reason to suspect*⁵⁰³. »

S. Keynes.

Les nombreuses évolutions des représentations du massacre de la Saint-Brice au fil des siècles ont déterminé la manière dont l'événement nous est parvenu. Ces trois derniers chapitres vont consister en un compte rendu des héritages du massacre, sous la forme de diverses réflexions plus personnelles liant ces représentations du passé à celles d'aujourd'hui. Plusieurs spécialistes du règne d'Æthelred II œuvrent à réhabiliter ce dernier pour faire triompher la vérité au détriment des constructions monastiques erronées. Pour ce faire, ils écrivent notamment plusieurs biographies du souverain⁵⁰⁴ au sein desquelles ils traitent du massacre et s'emploient à distinguer le vraisemblable de l'improbable. La découverte de deux charniers en Angleterre en 2008 et 2009 permet de renforcer certaines hypothèses existantes et d'en avancer de nouvelles, traces archéologiques qui font d'ailleurs l'objet d'un développement intéressant dans la biographie de L. Roach, la plus récente.

La postérité du roi Æthelred II souffre encore longtemps de la réputation qui lui est bâtie par les auteurs au fil des siècles. Au XX^e siècle, le souverain est fréquemment moqué dans la culture populaire, notamment dans la littérature mais aussi au théâtre. Il arrive même qu'encore au XXI^e siècle il fasse l'objet de moqueries, bien qu'il semble être moins connu que par le passé. La très récente série télévisée *Vikings : Valhalla* contribue aujourd'hui à le faire connaître du grand public, et il est d'ailleurs très intéressant de remarquer que le roi Æthelred n'y apparaît pas nécessairement selon l'image négative qui traverse les époques.

⁵⁰³ Keynes, « A Tale of Two Kings: Alfred the Great and Æthelred the Unready », p. 211.

⁵⁰⁴ Voir LAVELLE, Ryan, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, Stroud, Tempus, 2002 ; WILLIAMS, Ann, *Athelred the Unready: The Ill-Counselled King*, Londres, A&C Black, 2003 et ROACH, Levi, *Æthelred the Unready*, Yale English Monarchs, New Haven-Londres, Yale University Press, 2016. Il faut y ajouter les nombreux travaux de Simon Keynes depuis les années 1970.

Chapitre XIII.

Ce que suggèrent les chercheurs

A. La question de l'ampleur du massacre

Qui sont les victimes du massacre ?

Il convient tout d'abord d'émettre un rapide compte rendu concernant les différentes hypothèses mises en avant par les spécialistes. Ceux-ci sont unanimes quant à la remise en question d'un massacre global à l'échelle de toute l'Angleterre. C'est une tendance qui s'amorce déjà depuis les critiques apportées par les auteurs du XVIII^e siècle, et qui se retrouve au siècle suivant chez E. A. Freeman qui évoque « ce fameux massacre des Danois, qui s'est révélé une admirable opportunité pour les détails exagérés et romantiques des auteurs postérieurs⁵⁰⁵ ». L'historien soutient que l'ordre donné par Æthelred d'un massacre d'une telle ampleur « ne pourrait jamais être exécuté sans être soutenu par la haine générale de toute la nation⁵⁰⁶ » et suggère, comme le faisait déjà David Hume en 1762, que « les personnes tuées comptaient probablement parmi ces Danois qui avaient servi dans les invasions les plus récentes et étaient restés en Angleterre après le traité conclu au printemps⁵⁰⁷ », avant de conclure en affirmant clairement qu'« un massacre général de toutes les personnes d'ascendance danoise à travers l'Angleterre est impensable ; un tel massacre aurait consisté en l'élimination d'une large portion des habitants du Northumberland et de l'Est-Anglie⁵⁰⁸. » La particularité du récit de D. Hume est que ce dernier y met en avant le caractère guerrier des Scandinaves, notamment des colons déjà établis⁵⁰⁹, et qu'il déclare que les princes anglais, bien conscients de cette supériorité, ont pris l'habitude de payer des compagnies de mercenaires issues des populations déjà installées – il cite Æthelstan et Edgar qui ont pu avoir recours à cette aide militaire. Ainsi D. Hume indique que le massacre cible les mercenaires,

⁵⁰⁵ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 312.

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 313.

⁵⁰⁷ *Ibid.*

⁵⁰⁸ *Ibid.*

⁵⁰⁹ Hume, *History of England*, éd. Brewer, vol. 1, p. 109.

mais ceux-ci ne sont selon lui pas seulement issus des traités de paix de 994 et 1002, ce que Freeman et les spécialistes actuels suggèrent.

Les chercheurs parviennent en effet eux-aussi à de telles conclusions. Ann Williams débute son étude du massacre en disant qu'il est « inutile de dire que le décret ne ciblait pas les Anglais d'ascendance danoise dans les comtés de l'Est⁵¹⁰ » et ajoute « les victimes désignées étaient probablement ceux restants parmi les bandes de vikings qui étaient entrées au service d'Æthelred en 994, et dont la loyauté était incertaine.⁵¹¹ » À la différence d'E. A. Freeman, qui semble considérer que l'ordre vise les mercenaires danois présents depuis le traité de 1002, A. Williams considère qu'il peut s'agir de bandes mercenaires plus anciennes et dont les exactions ont pu exaspérer le roi depuis déjà huit années. Au même moment, Ryan Lavelle écrit que se pose la question de savoir jusqu'où s'étend l'influence du pouvoir anglo-saxon, ajoutant qu'il est bien plus facile de perpétrer des atrocités au cœur du Wessex que loin dans le Nord⁵¹².

Levi Roach tient le même discours que ses homologues, tout en y ajoutant une dimension morale. Il évoque le désespoir du roi et de ses conseillers qui se rendent peu à peu compte de leur impuissance face aux Danois, et considère que ce décret constitue à l'époque l'une des mesures les plus appréciées du règne d'Æthelred, puisqu'il leur offre une vengeance sur un ennemi qui les oppresse depuis une décennie. A. Williams confirme que la *Chronique* n'évoque aucune réticence particulière parmi les sujets anglo-saxons, et ajoute que la chartre de 1004 peut même sembler laisser transparaître un certain enthousiasme de la population dans l'optique du massacre. Cependant, l'historienne souligne que « quelques marques de désapprobation du massacre se firent entendre, bien qu'indirectement, à cette époque⁵¹³ ». Elle cite par exemple Ælfric d'Eysham, contemporain du massacre, qui décrit dans l'une de ses homélies la pénitence de l'empereur Théodose après avoir ordonné le massacre des citoyens de Thessalonique, et s'appuie sur les propos de Mary Clayton qui elle-même affirme que le passage ajouté en 1005 par le Ælfric constitue « un parallèle contemporain évident avec l'ordre d'Æthelred selon lequel les Danois en Angleterre devaient être tués le jour de la Saint-Brice⁵¹⁴ ».

⁵¹⁰ Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 53.

⁵¹¹ *Ibid.*

⁵¹² Lavelle, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, p. 101.

⁵¹³ Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 54.

⁵¹⁴ Clayton, « Of mice and men : Ælfric's second homily for the feast of a confessor », p. 21.

L'hypothèse d'un massacre non pas des descendants des colons de longue date mais des Danois récemment établis, et plus précisément des mercenaires danois issus des traités de 994 et de 1002, est ainsi celle qui prédomine parmi les spécialistes de la période. Ryan Lavelle pense plutôt que ce sont des marchands d'origine danoise qui sont massacrés dans les villes⁵¹⁵, notamment à Oxford. Quoi qu'il en soit, l'idée d'un massacre général de tous les Danois à l'échelle de l'Angleterre est rejetée par les historiens modernes. Un argument de poids s'y oppose d'ailleurs : on trouve dans les années suivantes des traces de personnages d'origine danoise en Angleterre. A. Williams et L. Roach relèvent principalement la présence d'un certain « Toti the Dane » qui reçoit des terres dans la région d'Oxford entre 1006 et 1011, ce dont témoigne une charte d'Æthelred II⁵¹⁶. Il est également pertinent d'évoquer Ulfcytel, ce noble d'Est-Anglie qui livre une féroce bataille aux Danois en l'an 1004⁵¹⁷. Selon ce que suggère Richard Abels, cet Ulfcytel porterait un nom d'origine danoise et les auteurs scandinaves l'auraient même surnommé *Ulfkell Snillingr* – l'équivalent pour Ulfcytel l'Audacieux⁵¹⁸. De plus, d'après un texte annexe de la *Jomsvikinga saga*, il serait marié à Wulfhild, fille d'Æthelred⁵¹⁹. Il apparaît ainsi clairement que tous les Danois d'Angleterre n'ont pas péri le jour de la Saint-Brice de l'an 1002 : non seulement il y en a toujours en Angleterre, mais aussi certains ont toujours la confiance du roi Æthelred.

Se pose alors la question de comprendre, d'une part, pourquoi des représentations telles que celles des auteurs médiévaux ont pu émerger ; d'autre part, ce qui s'est vraisemblablement passé en l'an 1002. Il est intrigant de remarquer que le chroniqueur des annales d'Æthelred dans la *Chronique* évoque un massacre général des Danois en 1002, puis évoque « Ulfcetel⁵²⁰ » en 1004 ; on peut alors se demander s'il considère ce dernier comme un Anglo-Saxon en dépit de son ascendance scandinave. Si tel est le cas, cela signifie que cet auteur, lorsqu'il écrit que « tous les Danois qui se trouvent en Angleterre » sont massacrés, ne désigne par le terme de « Danois » qu'une partie des Scandinaves, à savoir les pillards et les envahisseurs mais pas les colons et leurs descendants. L'ambiguïté majeure quant à la compréhension du massacre provient en fait de ce terme de « Danois » qui ne désigne pas toujours les mêmes groupes de personnes selon les auteurs. A. Williams écrit : « Guillaume de Jumièges, qui semble avoir cru que l'entière population anglo-danoise était la cible, décrit le

⁵¹⁵ Lavelle, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, p. 101.

⁵¹⁶ Cambridge, University Library, Add. 3020, f. 16r. (S 943)

⁵¹⁷ Se référer au chapitre V, B, *La loyauté dans le monde anglo-saxon*, p. 70.

⁵¹⁸ Abels, « Ulfcytel », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 55, p. 865.

⁵¹⁹ *Ibid.*

⁵²⁰ ASC, 1004. (C, D, E)

massacre à grande échelle des hommes, des femmes et des enfants⁵²¹ ». Par la suite, Jean de Worcester laisse à son tour entendre que les victimes sont « des deux sexes⁵²² » puis l'auteur anonyme de la chronique attribuée à Jean de Wallingford ajoute au nombre des victimes les femmes adultères et les enfants issus de ces unions illégitimes⁵²³. Il est donc vraisemblable que les déformations successives proviennent avant tout des ambiguïtés et des mauvaises interprétations des termes par les auteurs se succédant.

Au XIX^e siècle, E. A. Freeman émet une autre suggestion quant à la question du massacre de femmes. Il écrit qu'il suspecte « que la notion d'un massacre des femmes [...] émerge précisément de cette fable à propos de Gunhilde⁵²⁴ » que Guillaume de Malmesbury est le premier parmi les chroniqueurs médiévaux à relater. On ne sait vraiment d'où provient ce personnage – si le chroniqueur ou l'une de ses sources l'inventent, ou bien s'il est inspiré d'une réelle femme noble d'origine danoise à l'époque. Son mari supposément nommé Pallig peut être assimilé au personnage du même nom, chef d'une bande de mercenaires danois, évoqué dans l'entrée 1001 dans la *Chronique* lorsqu'il déserte le service d'Æthelred, mais il peut aussi être un autre Danois du même nom. Rien n'est certain, et A. Williams fait la remarque pertinente que dans le premier cas, Pallig ayant déserté avant le massacre, il n'y a aucune raison pour que lui ou sa famille ne tombe aux mains des massacreurs l'an suivant⁵²⁵. De plus, Guillaume de Malmesbury, seul auteur à évoquer l'épisode, impute à Eadric Streona la mort de Gunhilde alors que celui-ci n'occupe une fonction influente qu'à partir de 1007. En d'autres termes, l'historienne préfère conclure qu'il est plus prudent de considérer toute cette histoire comme l'une des légendes qui gravitent autour du massacre – selon les suggestions des chercheurs, le massacre ne ciblait de toute manière ni les femmes ni les enfants.

Une autre hypothèse serait que le massacre reste confiné dans les villes plutôt que de s'étendre à toutes les campagnes d'Angleterre. Guillaume de Jumièges, lorsqu'il rapporte les détails sanglants de la tuerie, relate des événements qu'il dit arriver à Londres – événements à la suite desquels quelques jeunes Danois parviennent à s'enfuir en volant un bateau et en descendant la Tamise jusqu'à la mer. Roger de Wendover et Matthieu Paris au XIII^e siècle mentionnent qu'à Londres le décret est appliqué de manière particulièrement violente. Au même moment, l'auteur de la chronique attribuée à Jean de Wallingford ne présente pas de

⁵²¹ Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 53.

⁵²² Jean de Worcester, *Chronicon ex chronicis*, éd. Darlington et McGurk, vol. 1, p. 452.

⁵²³ *Chronique attribuée à Jean de Wallingford*, éd. Vaughan, p. 60. « *ipsas mulieres suas que luxurie eorum consenserant et pueros que ex feditate adulterii nati erant una delentes* ».

⁵²⁴ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 635.

⁵²⁵ Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 54.

lieu précis, mais on retrouve dans son texte les jeunes qui s'enfuient du massacre à Londres. Ces représentations médiévales sont les seules à réellement évoquer les faits dans une ville particulière, auxquelles peuvent s'ajouter les quelques rares textes qui évoquent l'incendie de l'église à Oxford, à savoir ceux de John Speed en 1614 et de Richard Baker en 1641.

En revanche, de nombreuses œuvres fondées sur la représentation d'Henri de Huntingdon exposent que le roi envoie des lettres dans chaque cité. Celui-ci se souvient des récits que les anciens lui contaient dans son enfance selon lesquels « le roi avait envoyé des lettres secrètes dans chaque ville (*in unamquamque urbem*)⁵²⁶. » Ranulf Higden relaie cette version, avec des lettres envoyées *ab urbes Angliæ* et reprend ensuite la même expression en indiquant que Sven à la Barbe fourchue a écho « de la mort des Danois dans les villes d'Angleterre⁵²⁷. » Dans la chronique de Robert Fabyan, Æthelred envoie « dans chaque bon bourg, cité et ville de son pays, des commissions secrètes et directes⁵²⁸ » et cette phrase se retrouve parmi tous les auteurs du XVI^e siècle. À la fin de la période, Sharon Turner met lui aussi en avant cette représentation : « chaque cité reçut des lettres secrètes du roi⁵²⁹. »

Or tous ces auteurs considèrent encore que les victimes du massacre sont la totalité des Danois présents en Angleterre, tandis que les chercheurs pensent qu'il s'agit principalement de compagnies de mercenaires ou, dans une moindre mesure, de marchands⁵³⁰. Selon Ann Williams, l'épisode oxonien témoigne du fait que les mercenaires danois pouvaient servir de garnisons aux grandes villes d'Angleterre afin de les protéger contre de potentiels raids⁵³¹. S'ajoutent à cela les difficultés d'organiser une telle chose à l'échelle d'un pays, ce qui au XI^e siècle est irréalisable. Les spécialistes considèrent donc que le massacre de la Saint-Brice n'a eu lieu qu'au sein de certaines villes, probablement dans le Sud de l'Angleterre car la Northumbrie et l'Est-Anglie sont au-delà de l'influence royale anglo-saxonne⁵³². Ainsi Londres ou Oxford constituent des lieux probables concernant le déroulement des violences.

Les recherches et les réflexions de ces dernières décennies ont donc permis aux spécialistes d'avancer plusieurs arguments pour prouver que l'ampleur du massacre de la

⁵²⁶ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 340. « *De que scelere in puericia nostra quosdam uetustissimos loqui audiimus, quod in unamquemque urbem rex prefatus occultas miserit epistolas* ».

⁵²⁷ Ranulf Higden, *Polychronicon*, éd. Lumby, vol.7, p. 84. « *Rex Danorum Swanus audita morte Danorum in urbibus Angliæ* ».

⁵²⁸ Fabyan, *Fabyan's Chronicle*, vol. 1, p. CXXII. « *he sent into all good burghes, cytyes, and townes of his lande, secrete and straye commys/sons* ».

⁵²⁹ Turner, *The History of the Anglo-Saxons*, éd. 1852, vol. 2, p. 269.

⁵³⁰ Lavelle, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, p. 101.

⁵³¹ Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 53.

⁵³² Lavelle, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, p. 101.

Saint-Brice est à relativiser : les victimes en sont probablement certaines compagnies de mercenaires danois stationnés dans les villes et dont la loyauté vacille malgré les paiements, à l'image du Pallig de la *Chronique*⁵³³. L'idée d'un massacre visant les colons, notamment les femmes et les enfants, est issue de mauvaises interprétations liées à l'ambiguïté de certains termes, notamment le terme de « Danois » propice à la confusion, ainsi qu'à des récits de l'ordre de la légende comme l'épisode de la mort de Gunhilde qui, malgré l'absence de preuve concrète sur son origine, deviendra par la suite un élément récurrent des chroniques monastiques – et encore au XVI^e siècle.

L'implication de la population

Il apparaît clairement que les événements de la Saint-Brice trouvent leur origine dans un ordre royal. Selon la *Chronique*, l'ordre vient du roi seul. Parmi les chroniqueurs médiévaux, nombreux sont ceux qui mettent en avant le fait qu'Æthelred ordonne seul le massacre des Danois – c'est une représentation qui se retrouve généralement dans les chroniques monastiques hostiles au souverain, dans le but de lui forger l'image d'un roi barbare, sanguinaire mais aussi impulsif. La *Chronique* mentionne que le roi soupçonne un complot contre lui, ce que Guillaume de Malmesbury transforme en « piètres suspicions⁵³⁴ », expression qui permet d'insister sur l'injustice de l'acte. Cependant, d'autres textes et principalement le diplôme de 1004 mettent en avant l'implication des conseillers dans cette décision. On peut lire dans la chartre : « j'ai donné l'ordre, avec le conseil des grands et des magnats⁵³⁵ ». Il pourrait s'agir là d'une manœuvre du roi pour se déresponsabiliser un peu du massacre, notamment lorsqu'il rappelle qu'il est en partie responsable de l'incendie d'une église.

Cependant, en s'appuyant sur les propos d'E. A. Freeman qui défend que « le roi ne peut absolument rien faire sans le consentement de ses *witan*⁵³⁶ », il est probable que la décision du massacre de la Saint-Brice ne soit ni soudaine, ni personnelle de la part du roi. Ce

⁵³³ Selon l'entrée 1001 du manuscrit A de la *Chronique*, Pallig déserte le service du roi en dépit des nombreux cadeaux que ce dernier lui fait, « en terres, en or et en argent » (« *ōn hamon · 7 on golde · 7 seolfre* »).

⁵³⁴ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p. 276. « *leuibus suspitionibus* ».

⁵³⁵ Londres, British Library, Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909) « *a me decretum cum consilio optimatum satrapum* ».

⁵³⁶ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 104.

même historien écrit que le roi fait produire ce décret « sans aucun doute avec le consentement du deuxième (ou troisième) *gemôt* de l'année⁵³⁷ ». Les spécialistes actuels sous-entendent dans leurs propos que c'est une décision commune au roi et aux conseillers ; aussi L. Roach rappelle que d'après S. Keynes il est possible que la décision soit prise au cours de la même réunion du conseil qui mène à la production d'une charte du roi en faveur d'un certain Godwine⁵³⁸ – les signataires de la charte en question seraient donc ceux présents au conseil le jour où le massacre est décidé. Parmi eux, on trouve l'archevêque d'York Wulfstan, un évêque Ælfheah, probablement celui qui deviendra Ælfheah de Cantobéry à partir de 1006 et sera martyrisé par les Danois en 1012, mais aussi la reine Emma.

S'il est donc très vraisemblable que le massacre de la Saint-Brice résulte d'une décision commune d'Æthelred II et de son conseil – peut-être celui-ci n'en est-il même pas le premier initiateur. La question demeure de déterminer le degré d'implication de la population anglo-saxonne dans les événements du massacre. La charte de 1004 indique que les Danois qui ont trouvé refuge dans l'église oxonienne Sainte-Frideswide en sont extirpés par « les gens de la ville et ceux qui vivent en dehors⁵³⁹ » - il semble donc que la totalité de la population, les citoyens mais aussi des paysans, participent au massacre. Les sources médiévales évoquent rarement l'implication de la population, si ce n'est Guillaume de Malmesbury, qui rapporte la « vue pitoyable que c'était lorsque chaque homme fut forcé de trahir ses amis bien aimés [...] et d'interrompre ces réjouissances par l'épée⁵⁴⁰ », et Wace, qui soutient dans son *Roman de Rou* que les Anglais vouent une forte haine aux Danois et qui présente la population anglo-saxonne comme seule actrice du massacre⁵⁴¹.

Au XVI^e siècle, ce sont toujours les officiers⁵⁴² d'Æthelred à l'échelle locale qui perpétuent le massacre. Il faut attendre le XVII^e siècle pour vraiment voir la population s'investir dans le massacre, selon les auteurs. Samuel Daniel ou John Milton laissent entendre implicitement que la foule est impliquée. Richard Baker écrit qu'à Oxford la foule « met le feu à l'église⁵⁴³ », ce qu'il tient certainement du diplôme de 1004, tandis que William Temple

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 313.

⁵³⁸ Londres, British Library, Cotton Claudius B. VI, f. 100r-v. (S 902).

⁵³⁹ Londres, British Library, Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909) « *urbanos suburbanos* ».

⁵⁴⁰ Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. Mynors, vol. 1, p. 276. « *ubi fuit uidere miseriam dum quisque carissimos hospites, quos etiam arcissima necessitudo dultiores effecerat, cogeretur proderet et amplexus gladio deturbare* ».

⁵⁴¹ Wace, *Le Roman de Rou*, éd. Holden, pp. 205-206. « *Li Engleiz forment les haoeient, / Mais deslivrer ne s'en poeient* ». Wace n'évoque jamais Æthelred : ce sont les Anglais qui reçoivent un « félon conseil » : « *Par félon cunseil ke il pristrent, / Tuz à un terme les ocistrent* ».

⁵⁴² *Les rulers*.

⁵⁴³ Baker, *A Chronicle of the Kings of England*, éd. 1670, p. 13.

souligne que le massacre est mené « en secret et avec le concours de tous les Anglais⁵⁴⁴. » Au XVIII^e siècle, cette dynamique reste vive : J. Tyrrell implique « tous les sujets sans exception⁵⁴⁵ » ; Laurence Echard fait état d'une « furie populaire⁵⁴⁶ » et David Hume et Sharon Turner révèlent eux aussi la responsabilité de la population dans les atrocités commises.

En réalité, il est difficile de déterminer l'implication de la population dans les événements de la Saint-Brice. Puisque la charte de 1004 semble jusqu'ici digne de crédit historique, il peut sembler cohérent de considérer que les citoyens d'Oxford, ou peut-être du moins une foule en colère, a pu prendre part aux violences. Si l'hypothèse des mercenaires comme cible est exacte, alors il faut bien penser qu'il s'agit d'opresseurs pour les Anglo-Saxons – il ne serait donc pas plus étonnant que ça que ces derniers ressentent les violences de la Saint-Brice comme une vengeance après des années de souffrance. En revanche, l'idée de Guillaume de Malmesbury selon laquelle les Anglais se voient contraints de massacrer leurs amis d'ascendance scandinave est fantasmée : Levi Roach considère qu'« il est difficile d'imaginer que ces Scandinaves qui s'étaient établis dans le Danelaw plus d'un siècle plus tôt pouvaient maintenant être distingués de leurs homologues “anglais”⁵⁴⁷. »

B. Les potentiels indices archéologiques

Une fosse commune mise au jour dans le Dorset

Force est de constater qu'encore aujourd'hui les conclusions des spécialistes à propos du massacre de la Saint-Brice restent en grande majorité des hypothèses plus ou moins probables, permises par l'étude des textes mais aussi de la culture et des mœurs anglo-saxonnes à cette époque. Depuis la fin des années 2000, certaines découvertes archéologiques sont susceptibles de faire avancer notre connaissance de l'événement, même si un degré d'incertitude subsistera toujours. Ces découvertes surviennent après les œuvres majeures de

⁵⁴⁴ Temple, *An Introduction to the History of England*, p. 76.

⁵⁴⁵ Tyrrell, *The general history of England*, vol. 1, p. 29.

⁵⁴⁶ Echard, *History of England*, vol. 1, p. 96.

⁵⁴⁷ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 192.

Simon Keynes, de Ryan Lavelle et d'Ann Williams sur le sujet, et ce sont plutôt dans les travaux encore plus récents d'historiens comme Richard Abels et Levi Roach que ces éléments archéologiques sont discutés.

L. Roach dresse un compte rendu assez complet de ce que ces découvertes nous apprennent. La construction d'une autoroute dans le Dorset a permis la mise au jour en 2009 d'une large fosse commune contenant cinquante-quatre squelettes humains entassés⁵⁴⁸. Toutes les têtes étaient détachées des corps et mises à part. Les équipes d'Oxford Archeology ont étudié ce charnier situé sur Ridgeway Hill, au croisement de deux grands axes majeurs en Angleterre à l'époque romaine, et probablement encore anglo-saxonne⁵⁴⁹. Selon les analyses, ces individus étaient tous, sauf un⁵⁵⁰, de jeunes hommes d'entre environ 15 et 25 ans dans la majorité des cas. Leurs squelettes permettent de déterminer qu'ils étaient relativement musclés du haut du corps, donc certainement des combattants habitués au maniement d'armes lourdes. L'étude des dents montre que ces jeunes adultes provenaient de Scandinavie et étaient arrivés en Angleterre peu de temps avant leur mort. De plus, la datation au carbone 14 révèle que leur mort est survenue entre 970 et 1025, et dans la plupart des cas entre 980 et 1020, des dates qui correspondent grossièrement au règne d'Æthelred II.

L. Roach écrit qu'il est « tentant d'associer la découverte au massacre de la Saint-Brice⁵⁵¹. » De plus, les squelettes présentent les traumatismes très caractéristiques des exécutions – et le fait que toutes les têtes aient été mises à part témoignent en la faveur de cette hypothèse. La fosse commune était dépourvue de tout élément culturel comme des broches ou même des vêtements, ce qui semblent signifier que les victimes ont été pillées et déshabillées avant leur mise à mort – ou après. La piste de l'exécution expliquerait également, selon l'historien, « pourquoi les corps furent empilés sans précaution en une terre non consacrée, comme il était alors commun pour les criminels et les païens⁵⁵². »

L. Roach rappelle néanmoins qu'il convient de garder à l'esprit que le Dorset est une région où les raids vikings sont fréquents, comme en 982, en 988 ou encore potentiellement en 1001⁵⁵³. En réalité, rien n'indique que ce charnier n'est pas simplement le témoignage de

⁵⁴⁸ Se référer à l'annexe 8 p. 225.

⁵⁴⁹ « Documentaire : Vikings, les Mystères d'un Massacre » (à manier avec précaution) : https://www.youtube.com/watch?v=K7J_8TEhzHI&t=1286s

⁵⁵⁰ *Ibid.* L'un des squelettes aurait appartenu à un homme plus vieux, probablement blessé ou malade : peut-être un chef, moins efficace au combat mais respecté en tant qu'ainé.

⁵⁵¹ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 197.

⁵⁵² *Ibid.*

⁵⁵³ *Ibid.*

l'exécution d'une bande viking qui aurait été capturée en Angleterre au cours du règne d'Æthelred, exécutée sans cérémonie puis jetée dans la fosse commune – c'est là ce que suggèrent les membres de l'équipe d'excavation. D'ailleurs, les différents récits du massacre mettent en avant des scènes de violences barbares dans les villes plutôt que des exécutions correctement organisées au cœur des campagnes. À ce propos, L. Roach émet l'hypothèse que des mercenaires d'Æthelred pouvaient stationner à Ridgeway Hill, point stratégique pour la vue dégagée qu'elle offre sur la mer au Sud⁵⁵⁴ ; cela dit les spécialistes s'accordent de manière générale pour dire que ces groupes de mercenaires demeuraient plutôt dans les villes. Ainsi, il faut rester prudent quant à cet élément archéologique, et ne pas céder trop facilement à la tentation d'y voir là un vestige du massacre de la Saint-Brice.

Un deuxième charnier au St-John's College d'Oxford

En 2008 était découvert à Oxford, au cœur du *St-John's College*, un premier charnier contenant « au moins trente-quatre corps⁵⁵⁵ » et en plusieurs points semblable⁵⁵⁶ à celui du Dorset. Là encore, les individus provenaient de Scandinavie, avaient entre 16 et 25 ans au moment de leur mort et furent jetés sans précaution dans la fosse d'un monument néolithique situé juste à l'extérieur de la ville médiévale. Cependant, à la différence des squelettes du Dorset, qui ne présentaient aucune trace de blessures liées à une quelconque résistance, les corps du charnier d'Oxford « montrent des signes de blessures infligées au moment de la mort, généralement de multiples blessures de lames dans le dos⁵⁵⁷ », ce qui témoigne d'une violence accrue au moment de leur mort. De plus, « plusieurs montrent des traces de carbonisation, indiquant qu'ils ont été brûlés avant la déposition⁵⁵⁸ ».

La datation au carbone 14 révèle que la plupart des ossements datent d'avant le règne d'Æthelred, certains correspondent tout de même à cette période et L. Roach affirme qu'il fait peu de doute qu'ils ont été déposés là tous en même temps. De plus, les analyses aux isotopes stables permettent d'affirmer que ces individus suivaient un régime riche en produits marins, ce qui peut faire apparaître les os un peu plus anciens que ce qu'ils sont lors de la datation au

⁵⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 198.

⁵⁵⁶ Se référer à l'annexe 9 p. 225.

⁵⁵⁷ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 198.

⁵⁵⁸ *Ibid.*

carbone 14⁵⁵⁹. En bref, les affirmations permises par ces découvertes archéologiques restent des suppositions à manier avec prudence.

Néanmoins, contrairement au cas du Dorset, il se trouve que les sources littéraires et archéologiques semblent se croiser à Oxford – ce qui n'est pas si fréquent pour l'histoire de cette époque. Le diplôme d'Æthelred II promulgué en 1004 fait état des événements survenus à l'église Sainte-Frideswide, et relate comment les Danois qui y trouvent refuge en sont délogés par le feu. Cela permet d'expliquer que certains ossements soient carbonisés – du reste, L. Roach conclut ainsi : « Le fait que les victimes semblent avoir été coupées dans leur élan, plutôt que décapitées sur place (comme à Ridgway Hill), corrobore ce scénario : émergents de l'église, ils furent manifestement abattus par ceux qui les attendaient là.⁵⁶⁰ »

Il ne faut ni conclure trop précipitamment que ces deux charniers sont reliés au massacre de la Saint-Brice, ni directement réfuter cette hypothèse. Les nombreuses correspondances entre le récit de la charte de 1004 et le charnier d'Oxford permettent de soupçonner qu'il s'agit bien là du même événement – si elle était confirmée par des preuves archéologiques, cela permettrait d'accorder un crédit bien plus certain à la charte et donc d'avoir quelques certitudes supplémentaires à propos du massacre. Cela permettrait également de confirmer que parmi les victimes ne figuraient que des hommes plutôt jeunes, probablement des combattants mercenaires, et non des femmes ou des enfants. Le charnier du Dorset, quant à lui, est plus probablement lié à une autre exécution de Danois au cours de la guerre. L. Roach ajoute à son développement que, que les charniers correspondent à l'événement ou non, ils restent représentatifs de ce à quoi doit avoir ressemblé le massacre : « des fosses communes d'hommes d'origine scandinave, dont les restes ont été consciencieusement malmenés » et une « scène brutale » à Oxford : « des hommes fuyant dans une église, forcés par le feu d'en sortir puis massacrés par ceux qui les attendent à la sortie, peut-être aidés par les locaux⁵⁶¹ ».

⁵⁵⁹ *Ibid.*

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p.199.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 200.

Chapitre XIV.

Le massacre de la Saint-Brice porte-t-il bien son nom ?

A. Une dénomination tardive

Après avoir rendu compte de la manière dont le massacre de la Saint-Brice est pensé par les chercheurs, il semble pertinent de mener une réflexion quant au nom donné à l'événement. Force est de constater que l'expression « massacre de la Saint-Brice » est principalement employée par les historiens récents. Bon nombre d'auteurs le désignent simplement comme un massacre des Danois. Or, le nom d'un événement n'est jamais anodin ni dépourvu de sens, aussi convient-il de s'intéresser à la manière dont les différents auteurs au fil des époques font référence à ce jour de novembre 1002.

La *Chronique anglo-saxonne* n'évoque pas directement la mise à mort des Scandinaves, l'auteur y indique seulement qu'en l'an 1002 le roi en donne l'ordre⁵⁶². L'épisode n'est pas relaté comme un réel événement et n'est pas désigné par un nom précis. De la même manière, la charte d'Æthelred promulguée en 1004 fait état de la production d'un ordre selon lequel les Danois en Angleterre doivent être tués⁵⁶³. Ainsi, de ces sources primaires n'émerge aucun groupe nominal désignant la tuerie, ce qui est regrettable tant cela aurait pu permettre de mieux appréhender la manière dont les auteurs de ces sources perçoivent, à leur époque, l'événement – et surtout le degré et l'ampleur avec lequel ils le perçoivent.

Dans ses *Gesta Normannorum ducum*, Guillaume de Jumièges (*perimo* – détruire, anéantir) parle d'un « si grand crime⁵⁶⁴ » et d'une « abominable trahison⁵⁶⁵ » mais une fois encore l'auteur n'avance pas de terme précis pour décrire l'épisode. C'est là de nouveau un récit qui fait passer l'acte du roi avant l'événement en lui-même, de la manière dont le massacre est présenté comme la conséquence d'un décret royal sans être nommé pour lui-

⁵⁶² ASC, 1002. (C, D, E). Le terme « *ofsleán* » signifie « tuer », « mettre à mort », d'après Bosworth et Toller, *An Anglo-Saxon Dictionary*.

⁵⁶³ Londres, British Library, Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909)

⁵⁶⁴ Guillaume de Jumièges, *Gesta Normannorum ducum*, éd. van Houts, vol. 2, p.14. « *tanto [...].scelere* ».

⁵⁶⁵ *Ibid.* « *proditionis nefariae* ».

même. La tendance se poursuit tout au long du XII^e siècle dans le *Chronicon ex chronicis* de Jean de Worcester, les *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury, l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon et les *Genealogiae regum Anglorum* d'Ælfred de Rievaulx.

Il paraît néanmoins intrigant que dans chaque version des auteurs latins, le verbe utilisé diffère – sachant que le terme de la charte de 1004, « *neco* » qui signifie « faire mourir » ou « tuer »⁵⁶⁶, ne compte pas non plus parmi ceux qu'utilisent les auteurs. Tous ces verbes signifient « tuer », mais parfois la formule comprend un sens supplémentaire. Guillaume de Jumièges utilise « *perimo* » qui signifie « détruire » ou « anéantir ». C'est là très proche du terme « *interficio* » employé par Ælfred de Rievaulx. Les verbes « *occido* » et « *trucido* » respectivement utilisés par Jean de Worcester et Guillaume de Malmesbury se rapportent aux idées de carnage et de massacre, ce qui peut témoigner de leur volonté de transmettre un sens plus fort qu'une simple mise à mort. Enfin, c'est le récit d'Henri de Huntingdon qui retient le plus mon attention : ce dernier emploie le terme « *macto* » pour décrire le châtement subi par les Danois. C'est un verbe qui porte une signification religieuse – d'ailleurs païenne – puisqu'il s'agit là d'immoler une victime, plus précisément d'honorer les dieux en leur offrant un sacrifice sanglant. Cela s'ajoute au zèle religieux dont est empreinte l'œuvre de l'archidiacre, selon laquelle les Danois sont l'expression de la colère divine – ici les « sacrifier » lors d'une si grande tuerie peut être perçu comme une tentative d'Æthelred pour apaiser cette colère, mais cela échoue avec les conséquences que l'on connaît. L'emploi de ce terme est donc intéressant, mais de manière générale il s'agit toujours de verbes qui décrivent l'ordre d'Æthelred et nuancent la violence de l'événement – sans qu'il n'y ait encore de trace d'une expression semblable à celle d'un « massacre de la Saint-Brice ».

Les célèbres auteurs de l'abbaye de Saint-Alban ne donnent pas plus d'indications sur l'origine de l'expression. Les textes de Roger de Wendover et de Matthieu Paris évoquent uniquement les faits avec les termes « *morti tradarentur* », ce qui signifie assez simplement que les Danois sont mis à mort. La première trace de l'appellation moderne peut se trouver dans la chronique attribuée à Jean de Wallingford. Si cette dernière laisse paraître le verbe « *deleo* » qui signifie détruire, elle relate quelques lignes plus tard que douze jeunes hommes parviennent à fuir la « destruction de Londres⁵⁶⁷ », or il ne s'agit pas là de la destruction de la ville de Londres mais plutôt de la destruction des Danois à Londres et il serait peut-être plus approprié de traduire l'expression par « le massacre de Londres ».

⁵⁶⁶ Pour la traduction des termes des présents paragraphes : Gaffiot, *Dictionnaire latin*.

⁵⁶⁷ *Chronique attribuée à Jean de Wallingford*, éd. Vaughan, p. 60. « *excidio Londoniensi* ».

Cet indice que l'on trouve dans la chronique attribuée à Jean de Wallingford est le seul dans les chroniques latines. En effet, les deux dernières du genre parmi mes sources, à savoir le *Polychronicon* de Ranulf Higden et l'*Anglica historia* de Polydore Virgile, ne font pas avancer cette enquête. Le premier écrit simplement que tous les Danois sont tués en une nuit⁵⁶⁸, reprenant le verbe « *occido* » employé par Jean de Worcester – le second n'évoque pas le massacre.

Les chroniques en anglais du XVI^e siècle reprennent, il convient de le rappeler, aussi bien les codes des chroniques médiévales que leurs versions du massacre. Aussi n'est-il pas surprenant de constater que celles-ci se révèlent étrangères à toute innovation quant à l'appellation du massacre au cours de son évocation. Robert Fabyan écrit seulement qu'Æthelred donne l'ordre que tous les Danois soient soudainement tués⁵⁶⁹. Cette phrase est copiée quasiment mot pour mot par les autres auteurs du XVI^e siècle. Toutefois, il faut remarquer que lorsque la nouvelle parvient à Sven à la Barbe fourchue au Danemark, plusieurs de ces chroniqueurs écrivent que ce dernier entend parler « du meurtre des Danois⁵⁷⁰ » en Angleterre. Cette expression peut avoir joué un rôle dans la formation de la dénomination de l'événement. Cependant, le massacre est toujours présenté sous l'angle de l'ordre que donne le roi de tuer les Danois plutôt que par un nom précis et figé.

Parmi mon corpus de sources, c'est John Speed qui en 1614 est le premier à évoquer, dans son *Historie of Great Britaine*, un « massacre sanglant⁵⁷¹ » tout en intégrant à sa phrase la date de la Saint-Brice. Que J. Speed soit le premier à écrire cette expression ou s'inspire d'un autre auteur de son temps, on constate que cette expression faisant état d'un massacre des Danois apparaît à l'aube du XVII^e siècle et peut être héritée des quelques chroniqueurs du siècle précédents qui parlaient d'un « meurtre des Danois ». Samuel Daniel évoque en 1618 un « massacre universel des Danois⁵⁷² », Richard Baker reprend ce terme de « massacre⁵⁷³ » en 1641 puis de nombreux autres le suivent tout au long du XVII^e siècle. On constate parmi les auteurs de cette époque que le terme de « massacre » semble adopté à l'unanimité, mais la mention à la Saint-Brice est absente d'une bonne partie des textes et qu'à cette période le massacre de la Saint-Brice est très fréquemment désigné comme « le massacre général des

⁵⁶⁸ Ranulf Higden, *Polychronicon*, éd. Lumby, vol. 7, p. 84.

⁵⁶⁹ Fabyan, *Fabyan's Chronicle*, vol. 1, p. CXXII.

⁵⁷⁰ Cooper, *Cooper's Chronicle*, éd. 1565, p. 193 ; Stow, *A Summarie of Englyshe Chronicles*, p. 45. ou encore Holinshed, *Holinshed's Chronicles of England*, VII, 4. « *the murder of the Danes* ».

⁵⁷¹ Speed, *The Historie of Great Britaine*, p. 377.

⁵⁷² Daniel, *The collection of the historie of England*, éd. 1626, p. 14. « *a vniuersall massacre of the Danes* ».

⁵⁷³ Baker, *A Chronicle of the Kings of England*, éd. 1670, p. 13.

Danois⁵⁷⁴ ». Encore au XVIII^e siècle Paul de Rapin de Thoyras écrit à propos d'un « massacre général de tous les Danois⁵⁷⁵ ».

Dans ses travaux au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, E. A. Freeman emploie l'expression « massacre de Saint-Brice⁵⁷⁶ ». La dénomination actuelle paraît donc une appellation récente construite par les historiens – aucun auteur du XI^e au XVIII^e siècle, du moins parmi l'assez large corpus pris en vue dans le cadre de la présente étude, ne l'utilise telle quelle. Au cours des premiers siècles après le massacre, les auteurs emploient de nombreuses déclinaisons du verbe « tuer » - peut-être pour orienter leurs récits avec un sens plus implicite – tout en insistant sur l'ordre donné par le roi Æthelred plus que sur l'exécution en elle-même. La tendance qui l'emporte dans les siècles les plus tardifs est l'évocation d'un massacre général des Danois en Angleterre, mais le jour de l'événement, quand il est mentionné, n'est ajouté que plus loin dans la phrase. Il est possible de supposer que les historiens l'ont nommé ainsi en raison des très nombreuses références faites au jour de la Saint-Brice dans les représentations successives de l'événement, sur d'autres modèles notamment celui du « massacre de la Saint-Barthélemy », – pourtant l'exactitude de ce type de dénomination est discutable, car dans le cas cité il est connu que le massacre de la Saint-Barthélemy n'a pas eu lieu qu'en un jour. À ce stade, il convient de faire remarquer que rien non plus n'indique avec certitude que le massacre de la Saint-Brice se déroule en une seule journée, ni même que celle-ci soit réellement celle de la Saint-Brice.

B. Quelques réflexions sur la dénomination actuelle de l'événement

Une date incertaine

Puisque la formulation « massacre de la Saint-Brice » est une désignation utilisée par les historiens, il peut se révéler judicieux de questionner sa pertinence. Tout d'abord, la dénomination sous-entend que le massacre se déroule le jour de la Saint-Brice, à savoir le

⁵⁷⁴ Temple, *An Introduction to the History of England*, p. 76. « *the general Massacre of the Danes* ».

⁵⁷⁵ De Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, éd. 1727, vol. 1, p. 390.

⁵⁷⁶ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 634. Il écrit « *massacre of Saint-Brice* » plutôt que « *massacre of Saint-Brice's day* ».

treizième jour du mois de novembre. D'après l'écrasante majorité des sources, parmi lesquelles la *Chronique anglo-saxonne*, c'est en l'an 1002 qu'ont lieu les faits. À propos de l'année, le doute est assez faible. La seule autre version proposée à propos de cette question est celle des auteurs de Saint-Alban Roger de Wendover et Matthieu Paris, qui dans leurs chroniques font survenir l'événement en l'an 1012. La cause de ce décalage est assez incertaine. L'hypothèse la plus vraisemblable serait celle selon laquelle les auteurs ont souhaité lier plus directement le massacre à l'invasion de Sven de l'an 1013, qui en est considérée comme la conséquence – la proximité chronologique des deux épisodes renforce la culpabilité d'Æthelred dans la chute de son royaume aux mains des Danois. Cette particularité mise à part, le massacre apparaît presque toujours en l'an 1002. Il est tentant, grâce au *consensus* de la quasi-totalité des auteurs, de tenir pour certaine l'année des faits. Si le diplôme d'Æthelred promulgué en 1004 constitue probablement, par sa nature et sa contemporanéité, la source la plus digne de confiance parmi mon corpus, la seule chose certaine est que le massacre a lieu peu avant 1004, ce qui corrobore l'hypothèse de l'année 1002.

C'est la question du jour précis de l'événement qui pose un problème plus conséquent. Déjà dans la *Chronique anglo-saxonne* la formulation est ambiguë et il est impossible d'être certain de ce qu'il faut comprendre : s'il s'agit de l'ordre d'Æthelred qui est donné le jour de la Saint-Brice, ou s'il s'agit de l'exécution des Danois qui est mise en œuvre ce jour. Henri de Huntingdon semble insister sur le fait que l'ordre du roi consiste à mettre à mort tous les Danois le jour de la Saint-Brice. En fait, une grande majorité des auteurs médiévaux n'apportent pas de précision sur cette question et il est vraisemblable que ce soit bien la mise en œuvre du décret qui ait lieu le 13 novembre, car envoyer des lettres à travers tout le royaume ne peut pas ne prendre qu'une seule journée. Sharon Turner interprète cela en ce sens et écrit que « le jour avant la fête de la Saint-Brice, chaque ville reçut des lettres secrètes du roi⁵⁷⁷ » afin que le massacre puisse être exécuté le lendemain.

La représentation de la chronique attribuée à Jean de Wallingford, selon laquelle les Danois prennent leur bain le samedi, s'inscrit dans cette dynamique puisque l'auteur inconnu utilise justement cet argument pour expliquer pourquoi c'est le jour de la Saint-Brice qui est choisi – selon lui ce jour en 1002 tombe un samedi. C'est David Hume qui reprend cette argumentation dans son *History of England*, écrivant que le jour de la Saint-Brice est choisi

⁵⁷⁷ Turner, *The History of the Anglo-Saxons*, éd 1852, vol. 2, p. 269.

car c'est un dimanche et que les Danois se baignent le dimanche. Au-delà du fait, assez curieux, que D. Hume reprenne l'élément médiéval mais en changeant le jour, le site Millesimo⁵⁷⁸ indique que le 13 novembre 1002 tombe un vendredi, ce que confirme Ryan Lavelle⁵⁷⁹. Cela permet de réfuter la théorie du jour du bain, mais cette théorie en question joue elle aussi en faveur du jour de la Saint-Brice comme date précise de l'exécution du massacre.

Avant de poser la question de la durée du massacre, il convient de signaler un élément particulièrement curieux et intéressant, bien que trop isolé pour mettre en doute les versions établies. Deux auteurs parmi ceux étudiés dans le cadre de ce mémoire proposent une date complètement différente, à savoir le 9 juillet. C'est dans l'*History of Britain* de John Milton que cela a lieu pour la première fois, en 1670. Le poète ne fait pas référence à la Saint-Brice et indique simplement que le massacre se tient le 9 juillet, ce qui, à la première lecture, paraît très curieux. J. Milton fait figurer en note de bas de page qu'il tient en fait cette information de l'*Opus chronologicum* de Calvisius. L'éditeur French Fogle explique que dans cette œuvre, Calvisius confond le *St. Bricius* dont parlent Henri de Huntingdon et les autres, fêté le 13 novembre, et un *St. Briccius* dont la fête tombe le 9 juillet⁵⁸⁰ – ce dernier était un moine de l'abbaye Saint-Mesmin de Micy, en France. Laurence Echard, certainement inspiré par le texte de J. Milton, reproduit à son tour cette confusion en 1707.

Un singulier massacre ?

La représentation de l'événement issue des chroniques médiévales veut que le massacre se déroule en un seul jour. Guillaume de Jumièges écrit que les Danois « furent détruits en un seul jour⁵⁸¹ » ; Guillaume de Malmesbury le rejoint en indiquant qu'ils sont « tous » tués « en un jour⁵⁸² » ; Henri de Huntingdon insiste encore sur le fait que ce soit fait « un même jour⁵⁸³ ». Ælred de Rievaulx ajoute une précision supplémentaire : le roi décide

⁵⁷⁸ Millesimo : <http://millesimo.irht.cnrs.fr>

⁵⁷⁹ Lavelle, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, p. 99.

⁵⁸⁰ Fogle, *Complete Prose Works of John Milton*, vol. 5, p. 339.

⁵⁸¹ Guillaume de Jumièges, *Gesta Normannorum ducum*, éd. van Houts, vol. 2, p. 16. « *su buna die* ».

⁵⁸² Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. R. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1, p. 276. « *omnes uno die* ».

⁵⁸³ Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greenway, p. 340. « *una eademque die* ».

que le massacre doit avoir lieu « le même jour et à la même heure⁵⁸⁴ ». L'idée traverse les siècles : on la retrouve chez Ranulf Higden, pour qui les Danois sont mis à mort « la nuit de la Saint-Brice⁵⁸⁵ » ; Robert Fabyan fait également état de cette mesure en ces termes : « un certain jour, à savoir celui de la Saint-Brice, à une heure assignée⁵⁸⁶ ». Paul de Rapin de Thoyras et Sharon Turner sont encore, au XVIII^e siècle, porteurs de cette version des faits.

Cela peut sembler une représentation romantique permettant d'amplifier l'aspect dramatique de l'événement. En réalité, il convient de rappeler cette fois encore que l'administration anglo-saxonne au début du XI^e siècle est incapable de déployer une telle organisation, si secrète et si précise, à l'échelle du royaume.

Ryan Lavelle s'intéresse à cette question et commence par faire la remarque suivante à propos des deux sources écrites par des hommes ayant connu les faits de leur vivant : la charte de 1004 ne donne pas de date précise, et la *Chronique* rend compte du fait qu'Æthelred ordonne un massacre, mais ne dit rien sur ce dernier – elle ne dit en fait même pas s'il a réellement lieu⁵⁸⁷. De plus, la teneur exacte du décret ne nous est pas parvenue, il est donc impossible de savoir si, par exemple, Æthelred aurait demandé à la population de certaines villes de massacrer les Danois y stationnant, ou si cela devait être mis en œuvre partout, ou encore contre certains Scandinaves précisément.

L'historien fait remarquer que « un ou deux massacres seuls, assez sporadiques, auraient facilement pu faire se soulever de petites communautés dans d'autres villes (peut-être, de par leurs tailles et positions, nous pourrions attendre des villes telles que Bristol, Gloucester et Londres) à mesure que les nouvelles se répandent rapidement à travers le royaume.⁵⁸⁸ » En d'autres termes, R. Lavelle avance qu'il est possible qu'Æthelred n'ait ordonné la mise à mort que d'une communauté danoise, ou de quelques compagnies de mercenaires dans une ville ou deux, et que cela ait suffisamment attisé l'élan populaire pour que dans d'autres villes⁵⁸⁹, les habitants se vengent contre les Danois irrespectueux qu'ils

⁵⁸⁴ Ælred de Rievaulx, *Genealogiae regum Anglorum*, dans PL 195, col. 730. « *una die eademque hora* ».

⁵⁸⁵ Ranulf Higden, *Polychronicon*, éd. Lumby, vol. 7, p. 84. « *in nocte sancti Bricii* ». On ne sait trop pourquoi c'est ici devenu une nuit, mais cela reste le temps d'une seule nuit.

⁵⁸⁶ Fabyan, *Fabyan's Chronicle*, p. CXXII. « *vppon a certayne day, that is to say vppon the daye of saynte Bryce at an heure assygned* ».

⁵⁸⁷ Lavelle, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, p. 101.

⁵⁸⁸ *Ibid.*

⁵⁸⁹ R. Lavelle cite Bristol, Gloucester, Londres ; en y ajoutant Oxford ce sont uniquement des villes du Sud, appartenant au royaume de Wessex à l'époque où l'Angleterre est séparée en deux entre le Wessex et le *Danelaw* – des villes dépourvues de colons scandinaves de longue date et où l'autorité d'Æthelred s'applique.

haïssent. Puisque l'épisode oxonien est celui que l'on pense connaître le plus, il peut s'avérer pertinent de considérer que l'ordre d'Æthelred portait sur les Danois s'y trouvant.

À la suite de ces propos, R. Lavelle se met à parler de « massacres » au pluriel et non plus d'un seul. Le déroulement possible du massacre selon l'historien n'est pas sans rappeler celui de la Saint-Barthélemy en France : celui-ci débute le jour précis de la Saint-Barthélemy de 1572, à savoir le 24 août, à la suite d'une décision probablement prise la veille ; cependant l'emportement de la population prolonge les tueries pendant des semaines après cette date. C'est un événement qui contient dans son nom une date précise mais qui renvoie en fait à une réalité bien plus vaste, notamment concernant sa couverture temporelle. Il n'est pas impossible qu'il en soit allé de même pour le massacre de la Saint-Brice, car il n'est pas impertinent de suggérer qu'un ordre du roi concernant la mise à mort d'un groupe de Danois plutôt isolé ait pu provoquer un élan de violence dans plusieurs villes du Sud de l'Angleterre - comme il est tout aussi possible que le « massacre de la Saint-Brice » n'ait été en réalité que le lynchage d'une compagnie de mercenaires à la loyauté vacillante dans les rues d'Oxford.

Un « massacre » ethnique ?

La question du choix du terme pour désigner les violences perpétrées au cours des événements de la Saint-Brice demeure. D'après le dictionnaire de l'Académie française, le terme « massacrer » désigne l'action de « tuer avec sauvagerie un grand nombre de personnes ou d'animaux mis dans l'incapacité de se défendre⁵⁹⁰. » Le terme semble approprié pour désigner l'événement : il reste relativement mesuré tout en correspondant aux critères probables des violences perpétrées à cette occasion. Si l'on en croit cette définition, le seul questionnement que l'on pourrait soulever est celui du nombre : le massacre de la Saint-Brice a-t-il réellement causé la mort d'un grand nombre de personnes ? Le développement précédent a montré que rien n'est moins certain. Désigner cet événement de la même manière que l'on désigne ceux de la Saint-Barthélemy peut paraître peu judicieux, car la portée du décret d'Æthelred II apparaît réduite en ampleur comme en nombre de victimes. Néanmoins, le terme de « massacre » correspond à l'écrasante majorité des représentations données par les

⁵⁹⁰ Dictionnaire de l'Académie française : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9M1268>

sources médiévales comme modernes ; et pour cette raison son emploi n'est pas vraiment gênant ni hors de son contexte.

En revanche, le massacre de la Saint-Brice a pu se voir octroyer une portée génocidaire relevant de la purge ethnique. Cela se révèle en fait une vision assez commune parmi les représentations « populaires » de l'événement relayée par des personnes étrangères à la discipline historique. Il faut avoir à l'esprit que le terme « génocide » a un sens très strict. Il est inventé et théorisé au XX^e siècle dans le contexte des funestes événements que l'on connaît aux années 1940 ; il est défini par la mise en œuvre d'une portée idéologique et par la volonté de destruction systématique d'un groupe⁵⁹¹. Des récits comme celui de Guillaume de Jumièges peuvent témoigner de certaines caractéristiques parmi celles définies en 1948 par la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide : l'atteinte à l'intégrité physique et le meurtre de membres du groupe ; aussi le fait de faire arracher les seins des femmes et de tuer les enfants peut correspondre avec une logique d'empêcher la reproduction au sein du groupe. Pour autant, il n'en reste pas moins beaucoup trop imprécis de parler de génocide concernant une représentation médiévale comme celle-ci.

Æthelred II a des raisons parfois personnelles, parfois liées à la défense du royaume, parfois encore religieuse pour ordonner ce massacre, mais il n'est jamais question d'une idéologie au sens actuel du terme tournée vers l'extermination totale et systématique de tous les Danois. Le terme de génocide est de toute manière un anachronisme et son sens très strict ne permet qu'en de très rares, et toujours discutables, occasions de l'associer à des événements du passé. Rien ne justifie son emploi dans le cadre des événements de la Saint-Brice.

Rejeter l'emploi du terme n'exclut pas de discuter la potentielle portée ethnique du massacre : c'est une notion qui parfois est associée aux faits de 1002, et ce probablement en raison de l'évolution des questions de violences envers un groupe dans les consciences depuis la Seconde guerre mondiale – à ce propos, Levi Roach écrit que de nombreux historiens n'apprécient pas travailler sur ce moment du règne d'Æthelred car il « réveille les fantômes des expériences génocidaires et de purge ethnique plus récentes en Europe⁵⁹². » Certains textes, notamment la chronique attribuée à Jean de Wallingford, évoquent un contexte de tensions culturelles profondes entre Anglo-Saxons et Danois, que certains pourraient être

⁵⁹¹ *Ibid.* <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9G0523>

⁵⁹² Roach, *Æthelred the Unready*, p. 192.

tentés d'assimiler avec le vocabulaire d'aujourd'hui à des différends « ethniques ». Que les mœurs de deux populations de cultures différentes entrent en conflit ne mérite pas pour autant, à mon sens, l'invocation du mot « ethnique ». Ce terme aurait plus de sens si la relation entre les deux peuples se rapprochait de la manifestation d'une xénophobie ou d'une discrimination liée aux origines de l'un d'eux ; en l'occurrence les troubles naissent des confrontations, de l'oppression ainsi que d'un lourd passé de guerres commun aux deux peuples. Levi Roach manifeste son désaccord avec cette appellation : « tout indique donc que c'est un événement dramatique, mais rien qui n'ait à voir avec une purge ethnique au sens moderne⁵⁹³. » Richards Abels renchérit dans la vidéo « St. Brice's Day Massacre : A Viking Genocide? » en déclarant, après avoir notamment évoqué l'absence de femmes et d'enfants dans le charnier d'Oxford : « ce n'était pas une purge ethnique⁵⁹⁴. »

L'historien Jonathan Wilcox qualifie le massacre de la Saint-Brice de « pogrom », précisant ainsi sa pensée : « ce qui est décrit ici est clairement un *pogrom* – le massacre d'une population établie sur la base de leur identification ethnique⁵⁹⁵ ». Or si Æthelred ordonne la mise à mort de tous les Danois, ce n'est pas simplement parce qu'ils sont Danois : c'est avant tout pour libérer ses sujets et se débarrasser de mercenaires déloyaux, et il se trouve que ceux-ci sont des Danois. Au-delà de cette considération suspicieuse, le terme de « pogrom » est lui aussi à manier avec prudence : il désigne à l'origine en russe les violences perpétrées contre les communautés juives à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, et a pu être employé par la suite dans le contexte des premières vagues de violence en Allemagne envers les populations juives à l'aube de la Seconde guerre mondiale. L'emploi du terme concerne quasi-exclusivement les communautés juives et, au-delà du fait qu'il ne semble pas tout à fait pertinent ici, il peut paraître maladroit de l'employer dans le contexte médiéval⁵⁹⁶. De plus, les *pogroms* étaient à l'origine généralement perpétrés par une partie de la population que l'État laissait faire – or dans le cas du massacre de la Saint-Brice c'est l'État qui est à l'origine des mesures prises.

Les conclusions actuelles des chercheurs se positionnent en faveur d'un massacre à l'ampleur réduite. Il a été évoqué qu'il reste des Danois en Angleterre après les faits, comme

⁵⁹³ *Ibid.*

⁵⁹⁴ « St. Brice's Day Massacre : A Viking Genocide? » : https://www.youtube.com/watch?v=vms6_DboG8c « *It wasn't ethnic cleansing.* »

⁵⁹⁵ Wilcox, « The St. Brice's Day Massacre and Archbishop Wulfstan ».

⁵⁹⁶ En fait, cela peut s'envisager, après discussions et justifications, à propos des différentes vagues de violences envers les juifs au Moyen Âge, notamment à l'époque des croisades – mais pas dans le contexte du règne d'Æthelred II en Angleterre.

Ulfcytel en Est-Anglie en 1004 ou Toti le Danois dans la région d'Oxford vers 1006 ou 1011. La mise en place de mesures relevant du génocide aurait demandé une organisation particulièrement complexe impropre à cette époque⁵⁹⁷, et aurait probablement laissé une trace plus conséquente dans les sources comme la *Chronique anglo-saxonne* – ou les sources scandinaves. La dénomination du « massacre de la Saint-Brice » ne semble donc pas inappropriée, au vu des différentes représentations qui en sont faites au fil des siècles et de ce l'on en pense savoir aujourd'hui. Si l'on suit les propos de Ryan Lavelle, il pourrait paraître plus pertinent de dire « les massacres de la Saint-Brice » mais le terme au singulier est générique et convaincant. Parler du « massacre de la Saint-Barthélemy » est tout aussi inexact puisqu'il y a plusieurs massacres sur une période de nombreuses semaines – et d'autant plus inexact que nous disposons d'informations précises sur ces événements du XVI^e siècle, à l'inverse de ceux du massacre de la Saint-Brice.

⁵⁹⁷ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 193. Roach écrit qu'Æthelred est loin de disposer des moyens dont on dispose au XX^e siècle.

Chapitre XV.

Æthelred II et le massacre de la Saint-Brice dans la fiction

A. Un personnage encore aujourd'hui moqué dans la culture populaire

Dans la littérature de fiction

Ce mémoire s'emploie à étudier l'évolution des représentations des événements de la Saint-Brice au fil des époques, aussi ai-je jugé cohérent d'y faire figurer un chapitre rendant compte de l'évolution de l'image d'Æthelred II et du massacre jusqu'à nos jours, dans la culture populaire. Le personnage d'Æthelred semble aujourd'hui assez méconnu du grand public – du moins, avant la sortie de la récente série *Vikings : Valhalla* le 25 février 2022, qui met en scène son règne et certains des événements discutés au cours de la présente étude. Un roi comme Alfred le Grand est largement plus célèbre et honoré outre-Manche que le vil *Æthelred the Unready* dont la mémoire tend à ternir le tableau du glorieux passé anglo-saxon de l'Angleterre.

Æthelred semble n'apparaître dans les considérations que d'un public averti, généralement des gens instruits qui ont lu les grandes histoires de l'Angleterre et qui possèdent un certain socle de connaissances sur le sujet – des intellectuels, des écrivains, des artistes. Bien qu'il soit difficile de déterminer si les populations modestes connaissent le récit du règne du souverain, on a tout de même l'impression que ses exploits – ou ses échecs – sont fréquemment connus d'une classe aristocratique lectrice, cultivée, et friande de récits dramatiques semblables aux légendes qui orbitent autour du roi et plus précisément de l'image de lui qui est transmise siècle après siècle.

Au cours du XX^e siècle, Æthelred II apparaît ainsi dans de nombreux ouvrages de fiction. Déjà dans les années 1930, le personnage apparaît dans la série que l'on pourrait qualifier de « pastiches historiques » produite par Walter Sellar et Robert Yeatman. L'entreprise des deux hommes intitulée *1066 – and all that* est une représentation humoristique de l'histoire de l'Angleterre. Seuls deux rois anglo-saxons y sont présentés : Alfred et Æthelred. Les auteurs tournent en dérision Æthelred en se basant sur le surnom

« *Unready* » qui peut simplement se traduire par « pas prêt », et qu'ils répètent à de nombreuses reprises – d'ailleurs ils orthographient le nom du roi « Ethelread » probablement pour rappeler ce surnom. Ils le considèrent comme un roi faible⁵⁹⁸ et évoquent l'inefficacité des paiements du *Danegeld* tout en sous-entendant son incapacité militaire. Ils répètent à plusieurs reprises que le roi n'est pas prêt, et même sa mort le surprend : « Enfin, *Ethelread* fut complètement pris au dépourvu par sa propre mort⁵⁹⁹. »

Ce jeu avec le surnom d'Æthelred n'est pas sans rappeler les propos de Levi Roach, qui déjà remarque que ce roi est le seul parmi les souverains anglo-saxons à porter un surnom moqueur et négatif⁶⁰⁰. L'historien explique en effet que le surnom « *unready* » est une traduction erronée du mot vieil anglais « *unræd* », résultant de l'absence d'un équivalent exact de ce dernier en anglais moderne et de la ressemblance entre les deux termes⁶⁰¹. Si « *unræd* » incrimine plutôt les conseillers du roi, « *unready* » accable directement la personne du roi. Le procédé humoristique de W. Sellar et R. Yeatman illustre bien la mauvaise interprétation du surnom donné au roi au Moyen Âge à Æthelred par un jeu de mot sur son nom.

En 1954 paraît le deuxième tome de ce qui sera finalement la trilogie *The Lord of the Rings* composée par John R. R. Tolkien. Cet ouvrage, intitulé *The Two Towers*, met notamment en scène le peuple du Rohan. Si J. R. R. Tolkien trouve son inspiration parmi de nombreuses cultures, notamment scandinaves, le royaume du Rohan constitue une représentation fictionnelle du monde anglo-saxon. En dépit du fait – malheureux fait – qu'aucun épisode du roman ne semble faire référence de près ou de loin au massacre de la Saint-Brice, l'historien Ryan Lavelle fait une proposition intéressante. Selon lui, la première représentation du roi Théoden comme un souverain vieilli, avachi sur son trône, incapable de discerner le bien du mal et soumis à l'emprise des maléfiques conseils que le perfide Grima *Wormtongue* lui susurre à l'oreille⁶⁰² correspond à l'image traditionnelle d'Æthelred II. Il n'est pas impossible que cette dernière constitue la source d'inspiration de J. R. R. Tolkien quant à cette représentation d'un roi faible, Grima représentant d'après l'historien Eadric Streona⁶⁰³. Cette théorie démontre qu'encore une fois la représentation d'Æthelred dans la

⁵⁹⁸ L'un des traits d'humour récurrent de l'œuvre de W. Sellar et R. Yeatman consiste à présenter des *Good Kings* et des *Weak Kings*. Il est intéressant de remarquer que « King Alfred was the first Good King » (p. 9) et que « Ethelread the Unready was the first Weak King of England » (p. 12) ce qui alimente l'opposition fréquente entre les deux monarques. Dans Sellar et Yeatman, *1066 and All That*.

⁵⁹⁹ Sellar et Yeatman, *1066 and All That*, p. 13.

⁶⁰⁰ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 1.

⁶⁰¹ *Ibid*, p. 7.

⁶⁰² Le roi est alors sous l'emprise d'un mauvais sort.

⁶⁰³ Lavelle, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, p. 9.

culture populaire joue largement en sa défaveur – bien que dans le cas présent, rares doivent être les spectateurs qui voient un lien évident entre le roi du Rohan et le roi anglo-saxon. En fin de compte, la suggestion de R. Lavelle n'est pas si convaincante mais mérite tout du moins d'être citée dans cette argumentation.

Plusieurs romans de fiction historique se déroulent en Angleterre à l'époque d'Æthelred II, le roi y apparaissant donc nécessairement. Emma de Normandie est le personnage principal du roman *A Hollow Crown : The Story of Emma, Queen of Saxon England* d'Helen Hollick, aussi publié sous le titre *The Forever Queen* en 2004. Dans le récit, elle se marie à l'âge de treize ans alors qu'Æthelred en a déjà trente-quatre. Si en 1002 le roi doit effectivement avoir entre trente-quatre et trente-six ans, Emma en a probablement au moins vingt⁶⁰⁴. Dans la fiction, le mariage est présenté comme stérile, et le souverain se laisse régulièrement emporter par de violentes colères liées à la boisson. Il arrive alors une nuit au cours de laquelle le roi violente son épouse et la viole – le roman laisse entendre qu'Édouard le Confesseur est conçu cette nuit-là et que pour cela sa mère n'aura jamais aucun amour pour lui. Cette fois, Æthelred II apparaît donc comme un personnage violent, cruel et sans aucune mesure, détesté par Emma. C'est l'image qui peut encore être véhiculée au début du XXI^e siècle.

Deux romans paraissent en 2013. *Shadow of the Crown* de Patricia Bracewell met à nouveau en scène Emma comme personnage principal. Æthelred y apparaît inévitablement, présenté comme un mari paranoïaque et prompt à broyer du noir. Il n'est en revanche qu'un personnage très secondaire dans *The Iron Hand's Good Wife* d'A. C. Masterson – le récit se déroule à la mort d'Edgar et cela ne sert que de décor à une histoire qui se tient loin des intrigues royales de l'époque. Æthelred y est évoqué, alors qu'il est encore très jeune, et est présenté comme un pion utilisé par sa mère Ælfthryth en lien avec les jeux d'influence au cœur de la crise de succession de l'année 975.

On constate que le roi Æthelred est parfois dépeint dans la littérature, notamment dans les romans de fiction historique. Les défauts liés à sa réputation sont tour à tour mis en avant : sa cruauté, sa paranoïa, sa lâcheté, son inclinaison à suivre les mauvais conseils. Bien qu'il s'agisse de fiction et non d'œuvres historiques, on remarque qu'en réalité certains récits ne sont pas si éloignés de ceux composés par les chroniqueurs médiévaux. Le sens du

⁶⁰⁴ Keynes, « Emma », *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 18, p. 412. « Emma was born probably in the early 980s ».

dramatique, du théâtral parfois apparaît en réalité commun à la fiction historique comme à la chronique monastique. Ainsi, aux XX^e et XXI^e siècles, alors même que les historiens s'efforcent de défaire la réputation trop dépréciative du roi, Æthelred II est toujours dans l'imaginaire commun ce monarque mauvais, inefficace – on comprend sans peine pourquoi sa réputation est très propice à en faire un personnage de fiction.

Au théâtre

La littérature anglophone recèle quelques représentations du roi Æthelred II dans d'autres genres que dans le roman de fiction historique. Ronald Ribman publie en 1968 sa pièce *The Ceremony of Innocence*. Æthelred II y apparaît comme un roi pacifiste entouré de personnages belliqueux, notamment son fils Edmond et sa mère Ælfhryth. Alors qu'il vient d'obtenir la paix avec Sven par un tribut, Edmond tue plusieurs Danois puis trouve lui-même la mort ; pour se venger, Ælfhryth fait tuer la fille de Sven nommée Thulja qui avait été donnée en otage pour garantir la paix – ce qui a pour conséquence le retour des Danois en Angleterre⁶⁰⁵. Cet épisode peut comporter des similarités avec le massacre de la Saint-Brice, il est possible qu'il soit inspiré du récit de la mise à mort de Gunhilde, sœur présumée de Sven – qui cause les mêmes représailles. Bien que l'inaction qui lui est souvent reprochée soit ici atténuée sous forme de pacifisme, Æthelred à la fin du récit se réfugie dans un monastère plutôt que d'organiser la défense du royaume, ce que ses conseillers le pressent de faire. Il est intéressant de constater que R. Ribman est américain, et que, par-delà l'Atlantique, l'héritage empreint de légendes du règne d'Æthelred II captive tout autant.

Le personnage est à nouveau adapté au théâtre à deux reprises⁶⁰⁶, dans les années 1990. Richard Wilson est à l'origine d'un opéra intitulé *Æthelred the Unready*, opéra qu'il qualifie lui-même de « *shaggy dog opera*⁶⁰⁷ », soit un opéra sans queue ni tête. La pièce se veut humoristique mais tend régulièrement à se moquer du roi. Dans les grandes lignes, elle met en scène Emma qui pousse son mari Æthelred à rencontrer Clio, la muse de l'histoire, pour lui demander de changer son surnom pour quelque chose de plus valorisant. Æthelred est

⁶⁰⁵ D'après le résumé de Michael Smith dans *The Village Voice*, repris pour présenter l'ouvrage.

⁶⁰⁶ En réalité plus si l'on compte les romans évoqués plus hauts qui sont adaptés en pièce de théâtre.

⁶⁰⁷ Références sur le site dédié à Richard Wilson et à son œuvre :

<https://sites.google.com/site/richardwilsoncomposer/aethelred>

incertain, timide et réservé, ce qui énerve Emma qui s'en prend plusieurs fois verbalement à lui. Clio, qui n'a jamais entendu parler d'Æthelred, entreprend de demander à son ami Guillaume de Malmesbury de lui donner plus de détails, mais ce dernier se met à chanter la gloire des grands rois saxons et Clio, captivée, oublie sa question.

Le fait que la muse de l'histoire ne connaisse pas le nom d'Æthelred sous-entend qu'il n'est pas un roi mémorable et qu'il a rapidement été oublié, ce qui est renforcé par le jeu voulu du personnage d'Æthelred, qui manque d'assurance et ne parvient pas à s'imposer. La présence de Guillaume de Malmesbury peut d'une part signifier que ce chroniqueur est un grand auteur qui a apporté beaucoup à l'histoire – un éloge, donc – mais fait aussi référence à la manière dont le moine a traité le règne d'Æthelred. Dans la pièce, il chante à plusieurs reprises la gloire des rois saxons ce qui devient presque ridicule et peut aussi représenter la manière qu'avaient les chroniqueurs médiévaux d'aborder l'écriture de l'histoire : glorifier les plus grands et évincer les moins mémorables.

Une seconde pièce intitulée *Silence* et composée par Moira Buffini en 1999 se déroule sous le règne d'Æthelred. Ce dernier marie Emma à un jeune seigneur de Cumbria⁶⁰⁸ du nom de Silence, mais par la suite le roi fait un rêve dans lequel Emma et lui s'aiment ; il se met donc en quête de la princesse normande. Il poursuit Silence jusqu'en Cumbria puis ravage entièrement le comté en essayant de tuer Silence et d'épouser Emma. La dramaturge obtient pour cette pièce le prix Susan Smith Blackburn, plus ancien et surtout plus prestigieux prix récompensant les pièces de théâtre écrites par des femmes.

Le ravage du comté de Cumbria témoigne une nouvelle fois d'une certaine cruauté d'Æthelred, capable de ceci pour satisfaire ses intérêts. L'épisode n'est pas sans rappeler le ravage de Rochester en 986 qui mène Dunstan et le roi à s'opposer ; mais en fait il est peut-être surtout inspiré du ravage de la région du Cumberland⁶⁰⁹ par le roi que la *Chronique* révèle en l'an 1000⁶¹⁰, sans donner plus d'explication sur les raisons. E. A. Freeman avance que d'après un auteur écossais du nom de Jean de Fordun, l'origine de la querelle serait la suivante : Æthelred aurait demandé à un certain Malcolm régnant alors dans le Cumberland une participation financière pour le tribut à payer aux Danois, ce à quoi Malcom aurait

⁶⁰⁸ Parfois francisé en Cumbrie.

⁶⁰⁹ Cumbria est le nom donné au XX^e siècle à un nouveau comté, regroupant plusieurs comtés de l'époque anglo-saxonne, notamment celui du Cumberland.

⁶¹⁰ ASC, 1000. (C, D, E) « *Hēr on þisum geare se cyning ferde in to Cumerlande · 7 hit swiðe neah eall forhergode* ».

répondu qu'il était prêt à suivre son roi au combat si celui-ci le lui demandait, mais qu'il ne donnerait pas d'argent⁶¹¹.

Dans la poésie

Le genre poétique est probablement le plus riche en intertextualité et en références, implicites ou explicites, références notamment historiques. J'aimerais mettre ici en avant un poème particulier composé par le très célèbre Rudyard Kipling qui écrit à la toute fin du XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle. Le titre du poème est *Dane-Geld (A.D. 980-1016)* et se rapporte sans surprise aux paiements mis en place par Æthelred II pour acheter la paix aux Danois, ce qu'A. Williams qualifie de « l'un des aspects les plus controversés du règne d'Æthelred⁶¹² », et qui fait dire à Simon Keynes : « En conséquence de ces donations manifestes, Æthelred a acquis une position peu enviable dans le folklore historique, celle d'une figure d'amusement et d'un symbole de l'apaisement inutile⁶¹³. » On remarque que les dates indiquées dans le titre du poème correspondent plus au règne d'Æthelred qu'aux versements du *Danegeld*, à une ou deux années près. Le texte est publié en 1911 dans *A School History of England* par C. R. L. Fletcher et R. Kipling.

Le poème s'organise en six strophes. La première présente d'abord, sans les nommer, les Danois comme « une nation armée et agile⁶¹⁴ » qui envahit l'Angleterre puis demande de l'argent en échange de son départ. Dans la seconde, Kipling explique que « cela s'appelle demander le *Dane-geld*⁶¹⁵ », et que ceux qui le demandent assurent que ce sera suffisant pour qu'ils s'en aillent.

Dans la troisième strophe le poète utilise une construction parallèle à la première, pour qualifier l'Angleterre d'une « nation riche et paresseuse⁶¹⁶ », puis ajoute que sa considération

⁶¹¹ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 299. Ce récit tend une fois de plus à décrédibiliser le paiement d'un tribut par Æthelred, tandis que ses sujets seraient prêts à se battre. À propos de ce récit, rien n'est certain. John Speed écrit que cet épisode rend le roi plus populaire auprès de ses sujets puisque c'est un comté où sont installés des Danois – dans Speed, *The Historie of Great Britaine*, p. 376.

⁶¹² Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. 151.

⁶¹³ Keynes, « The Declining Reputation of King Æthelred the Unready », p. 140.

⁶¹⁴ V. 1. Pour l'intégralité du texte, se référer à l'annexe 7 p. 224.

⁶¹⁵ V. 5.

⁶¹⁶ V. 9.

est de « paraître importante⁶¹⁷ ». Les Anglais déclarent alors qu'ils sont certains de vaincre les Danois mais que ceux-ci ne méritent pas leur temps, donc qu'ils préfèrent les payer. La strophe suivante reprend la construction de la deuxième et met en avant que payer le *Dane-geld* ne suffit jamais « à se débarrasser du Danois⁶¹⁸ ».

Les deux dernières strophes enjoignent les nations à ne pas céder à la tentation et à « [refuser de] payer le *Dane-geld* à quiconque⁶¹⁹ », car cela mène à la honte et à l'oppression, et enfin inévitablement à la chute de la nation. Le ton général du poème est moralisateur, et, surtout dans ces dernières remarques, accusateur envers Æthelred II, bien que le poète prenne le soin de ne jamais le nommer. Les conseillers du roi ne semblent pas non plus hors de cause : R. Kipling s'en prend à « la nation », probablement plutôt à ceux qui la gouvernent. On peut retenir ces vers particulièrement accrocheurs :

« Cela s'appelle payer le *Dane-geld* ;
Mais il a été prouvé encore et encore,
Qu'une fois que vous avez payé le *Dane-geld*
Vous ne vous débarrassez jamais du Danois.⁶²⁰ »

Dans les jeux vidéo

La dernière référence de ce développement relève du domaine de l'anecdote en comparaison avec celles présentées plus haut, mais elle constitue quand même une référence de la culture populaire au roi Æthelred II et il se révèle intéressant puisqu'il est rare de croiser la route du souverain dans les jeux vidéo.

Le jeu de stratégie au tour par tour à grande échelle *Sid Meier's Civilization VI* est développé par Firaxis Games et sort en octobre 2016. Il consiste à choisir une civilisation parmi celles ayant existé au fil des siècles, chacune menée par un dirigeant provenant de ces époques variées, afin de la développer et de la mener vers la gloire pour l'emporter face aux

⁶¹⁷ V. 10.

⁶¹⁸ V. 16. Rudyard Kipling semble ici sous-entendre une généralité. Il utilise certes le mot *Dane* pour renvoyer au *Danegeld*, mais c'est une manière de filer la métaphore – il sous-entend certainement que cela est vrai peu importe les acteurs, peu importe l'époque.

⁶¹⁹ V. 21.

⁶²⁰ V. 5-8.

civilisations adverses. Malheureusement, Æthelred ne fait pas partie des dirigeants disponibles pour l'Angleterre⁶²¹.

À la fin d'une partie, un tableau apparaît permettant au joueur de situer son score par rapport à des paliers définis et liés à de grands personnages⁶²². Par exemple, le premier est Auguste, et son palier correspond à un score de plus de 2500 points. Il se trouve qu'Æthelred II apparaît dans ce tableau, sous le nom d'Æthelred le Malavisé⁶²³. Il représente le dix-neuvième palier sur les vingt-et-un existants, uniquement suivi par Mary Tudor et le sénateur américain Dan Quayle. Le score correspondant au souverain anglais se situe en 400 et 499 points⁶²⁴. On peut alors y voir deux choses ambivalentes : qu'il est tout de même présenté comme un personnage important puisqu'il figure dans ce classement et que le roi Alfred, dont la postérité a régulièrement éclipsé la sienne, n'y apparaît notamment pas ; mais aussi qu'Æthelred II n'était pas un grand dirigeant, puisqu'il arrive en bas de ce classement et représente un score peu élevé. Il est certain que recevoir le rang *Æthelred the Unready* n'est pas gratifiant pour le joueur.

Ces nombreux exemples montrent que la culture populaire et l'imaginaire commun des XX^e et XXI^e siècles sont toujours héritiers de la réputation négative d'Æthelred. Les romans dont la trame est plus politique mettent en avant son inaction ou sa lâcheté, tandis que ceux qui prennent en vue un contexte plus intime, en particulier ceux qui se concentrent sur le personnage d'Emma, dépeignent sa cruauté, son addiction à la boisson – tant de vices dont il est affublé par les chroniqueurs médiévaux. L'aspect sombre et dramatique du règne d'Æthelred II fascine les écrivains car il est source de nombreuses légendes parfaites pour nourrir l'imaginaire de la fiction.

⁶²¹ Il s'agit d'Élisabeth I^{re} dans les cinq premiers opus, à laquelle s'ajoute Henri VIII dans Civ. II et Victoria et Winston Churchill dans Civ. IV. Dans le sixième opus, dont il est ici question, la dirigeante principale est Victoria, mais il devient plus tard possible de plutôt choisir Aliénor d'Aquitaine.

⁶²² Se référer à l'annexe 11 p. 226.

⁶²³ *Æthelred the Unready* en anglais.

⁶²⁴ Ce qui, au terme d'une partie complète, reste assez faible.

B. Le massacre de la Saint-Brice à l'écran : la série *Vikings : Valhalla*

Le personnage du roi

Pour clore cette étude des représentations du roi et du massacre dans la culture populaire, il me semble important d'évoquer un peu plus en détail la récente série *Vikings : Valhalla* sortie le 25 février 2022 sur Netflix, et ce pour trois raisons majeures : d'abord, c'est la représentation la plus récente du règne d'Æthelred et il peut être très instructif de rendre compte de la manière dont est racontée cette époque en 2022 ; ensuite, c'est là une représentation cinématographique, c'est-à-dire particulièrement visuelle du massacre de la Saint-Brice – et la première jamais produite à ma connaissance ; enfin, le déroulement du massacre y apparaît mêlant plusieurs éléments déjà discutés au cours du présent mémoire, tandis que le portrait d'Æthelred prend le contrepied de nombre de ces héritages médiévaux. Il faut, bien sûr, manier cette matière avec prudence et un œil averti : la série, à l'image de la série *Vikings* du même studio, mélange régulièrement des faits, des personnages, des dates pour un récit plus cohérent et plus complet dans la fiction, mais inexact selon les sources.

Avant de décrire la manière dont est représenté le massacre, je souhaite dire un mot du personnage d'Æthelred. Physiquement, celui-ci apparaît assez âgé, peut-être d'une cinquantaine d'année alors qu'en l'an 1002 il n'a en théorie pas plus de trente-six ans. Il souffre déjà de la maladie qui l'affaiblit et l'emporte en 1016, d'ailleurs sa mort survient à la fin du deuxième épisode, assez peu de temps après les événements de la Saint-Brice. Ces derniers ne sont pas datés dans la série ; ainsi, comme précisé dans le paragraphe précédent, la série joue avec les dates pour faire survenir plus d'éléments en un temps plus court. C'est ici la volonté de montrer l'invasion danoise en repréailles du massacre qui motive probablement ce choix de ne pas évoquer de dates précises – ce qui constitue un réel *topos* dans la série *Vikings*.

À travers les quelques scènes dont il est acteur, Æthelred n'apparaît publiquement ni paresseux, ni lâche, ni incapable, n'en déplaise aux chroniqueurs médiévaux – la seule faiblesse dont il fait preuve est plutôt présentée comme due à sa maladie qu'à son caractère ou à ses aptitudes. À plusieurs reprises il gouverne avec fermeté, et semble conscient des difficultés auxquelles le royaume est confronté. Sa voix anglaise est grave et posée, comme

celle d'un souverain sûr de lui. Il peut paraître cruel lors du massacre ou menteur lors de sa lecture de la chartre que je discute par la suite, mais cela démontre surtout sa détermination à lutter contre les Danois.

Néanmoins, on comprend que ce n'est qu'une façade. Le roi se confie à Godwine⁶²⁵ dans le deuxième épisode. Ce dernier lui apprend que les Danois prévoient de se venger, ce à quoi Æthelred répond « maudits soient mes nobles ! Ils m'avaient juré que les hommes du Nord étaient trop occupés à se battre en eux pour se venger ... et je les ai crus ! » D'une part, cette réflexion témoigne de la réputation d'un roi *unræd*, mal conseillé mais aussi prompt à écouter les mauvais conseils, tout en indiquant que la décision du massacre lui a été conseillée par ses *witan* ; d'autre part c'est une référence à la politique d'Æthelred visant à diviser ses ennemis – ce qui d'ailleurs se retrouve en partie dans la série avec les nombreux désaccords entre Olaf, Harald et Canute. La déloyauté des proches du roi se retrouve dans une discussion entre Godwine et Edmund, à la fin du deuxième épisode : le premier raconte le déshonneur de son père, le prince s'étonne alors qu'il soit dans les bonnes grâces de son père. Godwine répond qu'il donne au roi ce que ses nobles ne lui donnent pas : « la vérité ».

Le roi apparaît au cours du massacre : il est vindicatif, ferme dans ses gestes et dans ses paroles sans pour autant que cela devienne de la barbarie ni de la cruauté gratuite. Une lueur de crainte lui traverse le regard lorsqu'un Danois du nom de Sten⁶²⁶ parvient à l'approcher, mais ce dernier est abattu avant d'avoir pu porter la main sur le souverain. Cet instant précis peut contribuer à témoigner d'un caractère militaire et guerrier qui fait défaut à Æthelred car il n'est pas capable de se défendre seul face à un ennemi blessé et en arrive même à le craindre. Cela dit, de manière générale la représentation d'Æthelred II dans la série en fait un bon roi, et plusieurs de ses sujets le qualifient ainsi.

Sa relation avec Emma est présentée sous un autre jour que dans *The Forever Queen* d'Helen Hollick. La reine et lui semble cordiaux, même parfois complices - ils se témoignent un respect mutuel. Ils ne partagent cependant qu'une seule scène, durant laquelle le roi est mourant. Celui-ci a préparé des termes à remettre aux Danois pour acheter une nouvelle fois leur départ mais Emma affirme son intention de ne pas marchander avec eux : elle préfère les affronter avec l'aide d'Eadric Streona de Mercie, tout en étant consciente que ce dernier risque de chercher à s'emparer du trône au détriment d'Edmond. En somme, elle se tient au

⁶²⁵ Il s'agit bien ici d'une représentation du père d'Harold, roi des saxons en 1066. Celui-ci est fait *earl* de Wessex en 1019 par Knut.

⁶²⁶ Je parle plus en détail de ce personnage au cours des pages suivantes.

chevet du roi et le rassure quant au futur du royaume, tout en prenant elle-même la mesure de la tâche qui l'attend. Consciente de l'état de santé de son mari, Emma prend en main les préparatifs de la défense de Londres qui s'apprête à être assiégée par l'armée danoise⁶²⁷. Cette scène remet en cause la grandeur d'Æthelred et le présente effectivement comme un roi faible – bien que sa maladie en soit en partie responsable.

Un massacre des Danois à l'écran

Le premier épisode de la première saison de la série *Vikings : Valhalla* s'ouvre avec quelques phrases simples indiquant le contexte de l'événement. Voici ce qu'elles disent : « Europe du XI^e siècle⁶²⁸. Les exploits du grand viking Ragnar Lothbrok⁶²⁹ devinrent des légendes ... Dans les cent années suivirent, les vikings quittèrent leurs terres dans le Nord et s'installèrent à travers l'Europe, notamment en Angleterre. Mais alors que ces établissements prospéraient, ils devinrent une menace pour leurs voisins saxons et le roi anglais, Æthelred II, dû rapidement trouver une solution au problème viking ... »

La série nous montre ensuite ce qui semble un petit village habité par des colons danois. On nous indique que c'est un petit « établissement viking » qui se trouve dans le *Danelaw*⁶³⁰, non loin de Londres. Il faut noter qu'on reconnaît qu'ils sont Danois à leurs tenues, à leurs coiffures, tant d'éléments mis en avant pour le cinéma mais L. Roach assure bien qu'il est difficile d'imaginer que « ces Scandinaves qui se sont établis dans le *Danelaw* plus d'un siècle auparavant puissent être distingués de leurs homologues “anglais”⁶³¹ » et Sten déclare au roi dans la scène suivante « nous sommes ici depuis si longtemps que beaucoup d'entre nous ont oublié leur propre langue ».

Les Danois sont réunis dans une sorte de taverne, ils semblent fêter la Saint-Brice avec un banquet – Æthelred fait par la suite la réflexion à Sten qu'il est désolé d'interrompre les

⁶²⁷ Il est indéniable que les scénaristes veulent donner à Emma l'image d'une femme forte, indépendante et puissante inspirée de notre époque mais qu'il est difficile de justifier avec les sources ou les travaux des spécialistes. Cette idée est renforcée par le fait que là où Æthelred veut donner de l'or, elle se dit prêt à se battre – et par ses origines normandes qu'elle met elle-même en avant : « Vous avez épousé une normande : c'est nous qui créons les cauchemars. »

⁶²⁸ Aucune date plus précise n'est indiquée, volontairement.

⁶²⁹ Référence à la série *Vikings* dont *Vikings : Valhalla* se veut une suite lointaine.

⁶³⁰ Le *Danelaw* n'existe plus à cette époque, mais les personnages de la série utilisent souvent le terme pour évoquer le territoire qu'occupait le *Danelaw*.

⁶³¹ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 192.

réjouissances familiales de la Saint-Brice⁶³². Le personnage principal est Harald Sigurdsson, plus connu sous le nom d'Harald Hardrada⁶³³, et s'apprête à prendre la mer pour retourner en Scandinavie. Le personnage nommé Sten, qui semble à première vue ne correspondre à aucun personnage connu, est le frère d'Harald. Alors que ce dernier quitte le village, Sten et d'autres guerriers sont appelés de toute urgence par le roi Æthelred – on l'impression que Sten est le chef d'une bande de mercenaires, ou un garde du corps personnel du roi, car ce dernier les appelle « mes fidèles gardes ».

Le souverain les accueille à sa table et les incite à manger puis prononce quelques phrases dans lesquelles il raconte l'établissement du *Danelaw* et le problème que posent aujourd'hui la multiplication des Danois, et le fait que ces derniers se sentent saxons alors qu'ils ne le sont pas – jusqu'à finalement annoncer à Sten l'ordre qu'il a fait donner de faire « exterminer » tous « les vikings vivant sur cette île ». Avant que le frère d'Harald ne puisse réagir, des archers surgissent et exécutent tous les guerriers danois de la pièce.

Le village où habitent les Danois est mis à feu et à sang par un groupe de guerriers saxons. Il est difficile de déterminer si le village est peuplé de Scandinaves et d'Anglo-Saxons, ou uniquement de Scandinaves mais les soldats ne semblent pas faire de distinction. Les femmes font partie des victimes, les enfants aussi – une scène insiste notamment sur cette idée, on peut voir y un enfant s'enfuir avant d'être abattu d'une flèche, puis une seconde vient renforcer la barbarie de l'acte car l'enfant est déjà mort. On peut apercevoir plusieurs personnes trouver refuge dans l'église, puis cette dernière est condamnée par les soldats qui y mettent le feu. On remarque que tout au long de l'attaque, les soldats incendient les maisons, comme si la volonté était de raser entièrement le village. Le fait que la plupart des hommes, les guerriers, aient été attirés à Londres et tués à part laisse le village sans défense, ce qui augmente encore la gravité de l'acte.

Sten, bien que blessé, parvient à s'approcher du roi et à lever son arme, mais s'effondre avant de pouvoir l'abattre. En termes d'intertextualité cinématographique, cette scène de banquet funeste n'est pas très loin de rappeler celle des noces pourpres dans la série *Game of Thrones*. À bien y réfléchir, il peut sembler y avoir une inspiration de cette autre série dans la conception du personnage d'Æthelred II.

⁶³² Il n'apparaît nulle part dans les sources ni les travaux d'historiens que la Saint-Brice est particulièrement célébrée, ni par les Anglais ni par les chrétiens.

⁶³³ Celui-ci meurt en 1066 à la bataille de Stamford Bridge, il ne peut donc être déjà adulte en 1002.

Enfin, la scène se clôt par le regard grave d'Æthelred, posé sur les corps danois devant lui, suivi de nouvelles phrases à l'écran, comme au début de l'épisode : « Le massacre de la Saint-Brice purgea les côtes anglaises de tous les établissements vikings. Mais la tuerie ne passa pas inaperçue dans le Nord, où le roi Canute⁶³⁴ de Danemark lança un appel à tous les vikings pour qu'ils se regroupent à Kattegat⁶³⁵, afin de former une armée ... vengeresse. »

Au total, la scène dure un peu plus de cinq minutes. C'est une durée suffisante pour constater que la série s'inspire de très nombreux récits médiévaux et compose comme une compilation des nombreuses légendes qui orbitent autour de l'événement. Il est évident que ce n'est pas le récit suggéré par les chercheurs et les spécialistes qui est représenté à l'écran. On retrouve la violence définie par Guillaume de Jumièges, notamment concernant le meurtre des femmes et des enfants, bien que la manière de le faire ne soit pas aussi violente que dans le récit des *Gesta Normannorum ducum*. Le massacre est perpétré dans un petit village, et les indications supplémentaires données dans la série laissent entendre que de semblables événements se déroulent au même moment dans toute l'Angleterre. La mort du groupe de guerriers auquel appartient Sten évoque celles des bandes de mercenaires danois payées par le roi pour protéger le royaume. D'ailleurs, cette scène tend à sous-entendre que le massacre est un crime et une trahison de la part du roi envers ceux qui lui font confiance et ne se doutent de rien : il les appelle ses « fidèles gardes », preuve de l'absence de déloyauté de leur part selon cette représentation ; aussi Sten et d'autres personnages secondaires semblent à plusieurs reprises très heureux de vivre en paix en Angleterre. La mort de Sten renvoie aussi inévitablement au récit de Gunhilde et de son supposé lien familial avec Sven à la Barbe fourchue : comme dans les chroniques, l'un des personnages majeurs a perdu un membre de sa fratrie dans le massacre – et Harald manifeste à plusieurs reprises sa volonté de venger le meurtre de son grand-frère, en devenant notamment le bras droit de Canute et son principal général. On peut s'étonner de l'absence d'une scène illustrant la fuite de quelques jeunes Danois qui seraient parvenu à rallier le Danemark pour prévenir Canute – cet épisode n'est pas évoqué et la manière dont Canute l'apprend est passée sous silence lors de l'ellipse. Toutefois, l'invasion de l'Angleterre justifiée comme une vengeance du massacre est un autre

⁶³⁴ C'est normalement Sven à la Barbe fourchue qui est roi de Danemark à l'époque du massacre, et non son fils Knut. Dans la série, c'est bien Knut (Canute) qui en est roi et qui mène l'armée en Angleterre afin d'envahir cette dernière. À cette fin, il va d'ailleurs assiéger et s'emparer de Londres, alors que selon les sources Londres est généralement la seule ville qui n'est jamais tombée, Sven ayant obtenu la soumission de la quasi-totalité des sujets des autres comtés. Sven apparaît plus tard dans la série, dans un rôle de régent en Angleterre en l'absence de son fils.

⁶³⁵ La ville imaginaire de Kattegat, qui tire son nom de l'espace maritime du Cattégat au Danemark, sert de décor principal à la série *Vikings* ; c'est le fief de Ragnar Lothbrok et se veut plutôt en Norvège.

lieu commun des représentations médiévales. Enfin, il faut noter que le massacre a lieu la nuit de la Saint-Brice, et non le jour : c'est ce que Ranulf Higden est le seul à écrire⁶³⁶.

Autre fait très intéressant, c'est l'évocation à deux reprises du diplôme qu'Æthelred promulgue en 1004. Lorsqu'il dévoile son dessein à Sten, Æthelred utilise très précisément la phrase « quand l'ivraie pousse parmi le bon grain, il n'existe qu'un seul moyen de purifier le champ⁶³⁷ » pour évoquer la manière dont les Danois se sont multipliés en Angleterre, et justifier sa décision d'ordonner leur mise à mort. L'emploi de cette référence donne une dimension religieuse implicite au massacre qui, sinon, paraît absente de la représentation dans la série. Ce qui paraît en 1004 une manière pour le roi de justifier le massacre après-coup et surtout le blasphème de l'incendie de l'église Sainte-Frideswide, devient dans la série la cause directe de la tuerie.

Au cours de l'une des premières scènes du deuxième épisode, on peut voir Æthelred lisant la charte : dans le petit village où le massacre a lieu au début, devant l'église brûlée au cours du massacre et désormais reconstruite, il explique à la population pourquoi elle a été brûlée – à la manière du texte authentique de 1004. Il évoque notamment « une épuration juste et Ô combien nécessaire » qui n'est pas sans rappeler la force de l'argument religieux contenu dans le diplôme de 1004, ainsi que l'idée d'une « juste extermination⁶³⁸ ». Toutefois, le roi change par la suite sa version par rapport à ce qui s'est passé dans la série – et par rapport à ce que dit la vraie charte : il déclare que des Danois sont rentrés dans ce « sanctuaire du seigneur⁶³⁹ », qu'ils l'ont incendiée volontairement en « un acte de vengeance inutile » et qu'ils se sont ainsi condamnés tout seuls. On voit clairement dans la scène du massacre un soldat saxon enfermer les Danois à l'intérieur, puis un deuxième arroser l'édifice d'huile avant qu'ils n'y mettent le feu. Ce mensonge peut être une manière de protéger son image afin de ne pas passer pour un blasphémateur aux yeux de ses sujets – même si, à terme, cela ne le protégera de Dieu. Et lui de conclure cette scène : « elle a été restaurée dans toute sa gloire, par Moi, Æthelred, et par le souhait de Dieu ». En plus de cela, on décèle à nouveau quelques incohérences, volontaires ou non : le roi déclare que le massacre a lieu un an avant le moment où il lit, tandis que la charte a été produite deux ans après. De plus, il est un peu surprenant de

⁶³⁶ Ranulf Higden, *Polychronicon*, éd. Lumby, vol. 7, p. 84. « *quod et factum est in nocte sancti Bricii* ».

⁶³⁷ Il dit en anglais : « *when the cockle grows among the barley, there is only one way to purify the field.* »

⁶³⁸ Londres, British Library, Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909) « *justissima exinanitione* ».

⁶³⁹ Cette formule peut sembler sous-entendre qu'ils n'y ont pas leur place, donc qu'ils ne sont pas chrétiens. Or, cette église se trouve bien dans un « viking settlement », d'après les indications de la série.

voir des Anglo-Saxons habiter ce village alors qu'on semblait n'y voir que des Danois dans le premier épisode.

Il convient de se demander si le village où a lieu le massacre peut représenter Oxford, là où les événements liés à l'église ont lieu, mais d'après le développement urbain c'est très peu probable. De plus, il est indiqué que la scène se tient dans l'« ancien *Danelaw* ». Il s'agit plus probablement là d'un procédé mis en place par les scénaristes pour pouvoir représenter le plus d'éléments légendaires possibles en un temps réduit et un seul lieu. De plus, l'utilisation d'un petit village comme théâtre des violences peut participer à donner l'impression que ce n'est qu'un cas parmi de nombreux autres à travers l'Angleterre à ce moment-là.

La sortie de cette série en février 2022 se révèle assez bienvenue, en effet l'an dernier au cours de mes recherches Alban Gautier m'a fait la remarque qu'il était étonnant que le règne d'Æthelred II ne fasse pas l'objet de plus d'œuvres de fiction, en avançant que des événements comme le massacre de la Saint-Brice sont parfaits pour stimuler l'imagination des auteurs, et des personnages controversés comme le roi lui-même ou encore Eadric Streona « feraient de très bons méchants ». La série met effectivement en scène Eadric Streona, *ealdorman* de Mercie. C'est Edmond Côte-de-Fer, et non Æthelred, qui fait les frais de la trahison d'Eadric lors du siège de Londres : celui-ci prend en tenaille l'armée de Canute, mais préfère rebrousser chemin pour précipiter la chute du jeune roi anglo-saxon. Le roi danois est témoin de cette trahison lors de la bataille et décapite lui-même Eadric peu de temps après sa victoire, préférant ne pas s'entourer de traîtres. La *Chronique* évoque en effet qu'Eadric est tué en 1017⁶⁴⁰ en même temps que de nombreux autres nobles.

Malgré les libertés prises avec l'historicité des faits, la série se révèle intéressante pour plusieurs aspects : par exemple, on y voit un peu se déployer le fonctionnement du *witenagemót*, bien que les *witan* se retrouvent assez rapidement soumis aux machinations du comte Godwine puis aux menaces de Canute. La série comporte également une intrigue importante liée au lent processus de christianisation de la Scandinavie, portée par un Olaf Haraldson⁶⁴¹ qui fait preuve d'un zèle religieux important. À propos de la temporalité de la première saison de la série, il est presque possible de penser que le massacre a lieu en 1012 et que les années passent jusqu'aux environs de 1020. En réalité, l'absence de dates est

⁶⁴⁰ ASC, 1017. (C, D, E) « 7 on þissum geare wæs Eadric ealdorman ofslagen ».

⁶⁴¹ C'est en effet Olaf Haraldson, *alias* saint Olaf, qui est représenté dans la série ; mais il mène un peu en Norvège le combat contre la souveraineté danoise normalement attribué à Olaf Tryggvason, celui avec qui traite Æthelred en 994.

volontaire et, comme dans *Vikings*, il s'agit surtout là de faire survenir un enchaînement de nombreux événements en un court laps de temps : dans ces séries, le temps passe selon l'intrigue, non selon la réalité historique.

Ces inexactitudes sont généralement voulues pour le bien du scénario, ce qui fait naître une interrogation. Les scénaristes ont très probablement connaissance d'une bonne partie des travaux des spécialistes, et il est fréquent que des historiens travaillent avec les équipes de réalisation sur ce genre de projet. Le choix des représentations dramatiques est évidemment bien meilleur pour le cinéma, et Levi Roach fait remarquer que « notre compréhension de cet événement lui a fait perdre en romantisme⁶⁴² ». Les représentations médiévales à l'écran sont généralement bien plus spectaculaires et hautes en couleur que la réalité. Cependant, cela soulève un problème : certains spécialistes cités à maintes reprises au cours de ce mémoire s'efforcent de replacer le règne d'Æthelred II dans son contexte et de faire la lumière sur son image si terne, ou encore de distinguer le vraisemblable de l'improbable dans le cadre du massacre. Ainsi, les représentations comme celle de la série *Vikings : Valhalla* vont à l'encontre de cette tendance⁶⁴³ ; de plus les séries ont une influence beaucoup plus vaste sur la culture populaire que les recherches des historiens. En plus de cela, la scène du massacre est précédée et suivie de phrases qui posent le contexte global, un peu à la manière des annotations « inspiré d'une histoire vraie », et pour cette raison, le spectateur est tenté d'y accorder un plus grand crédit. Comme je l'ai fait remarquer plus haut, il vaut mieux avoir l'œil averti pour saisir la portée de ces œuvres de fiction. Je pense que depuis février 2022, et pour encore longtemps, de nombreuses personnes qui ne savaient rien des événements de la Saint-Brice pensent que le massacre représenté dans la série a vraiment eu lieu, ce qui entre en conflit avec la volonté des historiens. C'est certes à chacun de faire ses propres recherches pour se renseigner, mais il est pertinent de se demander si les historiens voient cela d'un bon œil. Enfin, on peut ajouter qu'à quelques reprises, il est possible de discerner à travers le discours tenu dans la série que le massacre est présenté comme une purge ethnique : lorsqu'Æthelred dit à Sten que le problème est qu'ils ne sont pas saxons mais étrangers, et qu'ils corrompent donc le bon grain ; aussi en lisant la charte le roi évoque en français une

⁶⁴² Roach, *Æthelred the Unready*, p. 199.

⁶⁴³ Les romans, le théâtre et toutes les autres représentations également – mais les séries à succès comme celle-ci influencent à mon sens un public bien plus large.

« épuration⁶⁴⁴ ». Cela peut faciliter la diffusion de la représentation d'une portée génocidaire de ces événements, autre hypothèse que les spécialistes réfutent.

Quoi qu'il en soit, c'est la première fois que le massacre de la Saint-Brice est adapté à l'écran. La représentation est romantique, dramatique et inspirée de nombreux récits médiévaux que l'on reconnaît et qui prennent vie sous nos yeux. L'héritage de ces récits, très majoritairement tirés des chroniques des XI^e, XII^e et XIII^e siècle, est encore perceptible en 2022, ce qui ne fait qu'achever de prouver leur primordialité pour la présente étude. Les représentations du massacre de la Saint-Brice sont en fait, à quelques rares exceptions près, les déformations et les réécritures de ces œuvres médiévales qui tiennent souvent plus du romantique que de l'historique.

⁶⁴⁴ En anglais, le roi dit « *by a most just extermination* », ce qui correspond mot pour mot à la traduction que Levi Roach fait de « *justissima exinanitione* », dans Roach, *Æthelred the Unready*, p. 194.

Conclusion

Le massacre de la Saint-Brice est avant tout une construction médiévale. Des chroniqueurs comme Guillaume de Jumièges, Henri de Huntingdon, Guillaume de Malmesbury ou encore Roger de Wendover et Matthieu Paris, parmi d'autres, se sont emparés d'un événement au fort potentiel dramatique et l'ont amplifié, déformé, réécrit selon leurs intérêts mais aussi au rythme des confusions et des mauvaises interprétations causées par la difficulté de produire un récit cohérent à propos d'une époque déjà révolue et de laquelle les sources contemporaines sont limitées. L. Roach écrit par exemple que « tout montre que Guillaume de Malmesbury luttait pour produire du sens avec des matériaux difficiles et disparates⁶⁴⁵ ».

On peut avancer que les représentations du massacre de la Saint-Brice suivent une évolution en trois phases : d'abord l'élaboration de la légende entre le XI^e siècle et le milieu du XIII^e siècle ; puis sa transmission au cours des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles ; enfin ses héritages et les réflexions à son propos qui apparaissent à partir du XVI^e siècle et dominent le XVIII^e siècle. Au fil des époques, les grandes dynamiques de pensée et d'écriture de l'histoire comme l'avènement de la tradition bénédictine, ou plus tard les oppositions entre les conceptions *tory* et *whig*, ont influencé les récits du massacre.

Æthelred II semble en effet s'en être pris à plusieurs reprises aux monastères et à leurs intérêts, notamment au cours des quinze premières années de son règne, rompant avec la dynamique de son père Edgar et de son demi-frère Édouard. Malheureusement pour lui, au cours des siècles suivants, l'histoire est très majoritairement écrite par les moines vivant au sein de ces mêmes monastères. Pour cette raison, il est représenté dans les chroniques comme l'un des pires rois de l'histoire de l'Angleterre – le seul souverain anglo-saxon à porter un surnom moqueur et négatif⁶⁴⁶. À son propos, Ann Williams écrit que « nous ne savons pas, et ne pouvons pas savoir, quel genre d'homme était Æthelred, seulement (et ce en partie) ce

⁶⁴⁵ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 200.

⁶⁴⁶ *Ibid*, p. 1.

qu'il a fait et ce qui lui est arrivé⁶⁴⁷ » et David Crane, au sujet du travail mené par L. Roach, assure que ce dernier « dit clairement que nous n'allons jamais comprendre ni lui ni son règne. »

L'évocation d'un massacre à l'échelle du royaume entier ordonné par le roi dans la *Chronique anglo-saxonne* constitue ainsi une opportunité en or pour les chroniqueurs qui cherchent à faire d'Æthelred un roi barbare, sanguinaire, cruel. De plus, la quasi-absence de détails dans les annales d'Æthelred est en partie responsable de ce processus : d'une part l'ambiguïté de sa formulation⁶⁴⁸ et son silence partiel mènent nécessairement à de mauvaises interprétations et à des contresens ; d'autre part cela laisse d'une certaine manière le champ libre à l'exagération, dans le sens où les sources contemporaines ne sont pas en mesure à elles-seules de démentir les représentations des chroniqueurs – sans oublier, comme E. A. Freeman le rappelle, que sous les plumes des chroniqueurs successifs « le massacre de la Saint-Brice fut mélangé à des histoires assez différentes liées à des dates assez différentes⁶⁴⁹ ». Le matériau historique des événements de la Saint-Brice n'est pas facile à manier : les fréquentes confusions et erreurs proviennent également de la complexité à organiser les récits de manière cohérente et logique.

Au fil des siècles, et même avec le déclin de la tradition monastique aux XIV^e et XV^e siècles, les auteurs n'ont pendant longtemps pas d'autres références que celles laissées par leurs prédécesseurs médiévaux. Si l'écriture de l'histoire change peu à peu de main et que son public s'élargit, les représentations du massacre de la Saint-Brice restent longtemps inchangées. Jusqu'au XVI^e siècle encore, rares sont les auteurs qui portent leur intérêt sur la période anglo-saxonne : la grande majorité écrit sur son propre temps, notamment sous l'impulsion des souverains de la jeune dynastie Tudor. Le récit des événements de la Saint-Brice est relayé par quelques œuvres isolées, comme le *Polychronicon* de Ranulf Higden qui se révèle le dernier grands modèle monastique, puis la chronique de Robert Fabyan qui sert par la suite elle-même de modèle à nombre d'auteurs du XVI^e siècle qui délaissent l'étude cette époque. Au cours de ce siècle, on remarque l'émergence de quelques nouvelles légendes romantiques, sous l'impulsion de Polydore Virgile puis de Robert Fabyan. Il s'agit notamment là de faire apparaître les héritages du massacre dans le présent : R. Fabyan indique

⁶⁴⁷ Williams, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, p. XI.

⁶⁴⁸ Notamment le terme de « Danois » (« *Deniscan men* ») qui représente généralement chez les chroniqueurs médiévaux aussi bien les pillards que les colons établis depuis les siècles précédents, tandis que dans la *Chronique* et dans le diplôme de 1004 il pourrait ne s'agir que d'une partie de ces Scandinaves, à savoir les guerriers mercenaires et les pillards mais pas la population.

⁶⁴⁹ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 638.

principalement que l'origine de certains mots ou toponymes est à trouver dans l'épisode sanglant de la Saint-Brice – cependant les spécialistes d'aujourd'hui démentent ces étymologies, et ces éléments de légendes survivent difficilement au-delà du XVI^e siècle.

Il faut attendre la toute fin de ce siècle mais surtout les XVII^e et XVIII^e siècles pour voir apparaître de réelles réflexions quant aux récits du massacre qui nous sont parvenus, parallèlement à l'émergence de nouvelles manières de penser et des nouvelles méthodes de la discipline historique. Au XVIII^e siècle, des historiens comme James Tyrrell, Paul de Rapin de Thoyras et surtout David Hume portent un regard critique sur le massacre, le mettent en doute, le questionnent. La dynamique en histoire ne semble plus donc au simple récit des faits mais plutôt à la discussion et à la compréhension. C'est alors que sont émises les premières hypothèses concernant les raisons pour lesquelles Æthelred est si peu apprécié des chroniqueurs, ainsi qu'au propos des éléments du massacre qui semblent invraisemblables – ces auteurs sont aussi les premiers à avancer quelques théories sur ce qui a pu réellement avoir lieu, prémices du travail mené depuis quelques décennies par les spécialistes de l'Angleterre anglo-saxonne.

Il est certain qu'il faut manier avec prudence chacune des sources évoquées au cours de la présente étude. Celle qui peut se révéler la plus digne de foi, et certainement la seule, est le diplôme d'Æthelred II promulgué en l'an 1004. Levi Roach affirme qu'« il n'y a pas de raison de douter de son authenticité⁶⁵⁰ » ; de plus l'épisode qu'elle décrit, à savoir l'incendie de l'église Sainte-Frideswide au cours du massacre, est vraisemblablement confirmée par des indices archéologiques. Le massacre de la Saint-Brice se résume donc peut-être seulement à la mise à mort d'une trentaine de Danois dans les rues d'Oxford. Selon Ryan Lavelle, l'incident a pu être suivi de quelques soulèvements populaires locaux contre des Danois un peu trop envahissants. Mais l'hypothèse d'un massacre général de la population à l'échelle du royaume est rejetée par l'immense majorité de la communauté des chercheurs.

La chartre de 1004 reste muette quant à la date des faits. Il peut être intéressant de penser que l'auteur des annales d'Æthelred de la *Chronique* indique que la tuerie a lieu le jour de la Saint-Brice, car saint Brice de Tours était lui-même un personnage connu pour ses vices et sa luxure. Je conçois que cette idée soit invraisemblable, seulement les indices les plus précoces quant à la date des faits sont assez ambigus et imprécis.

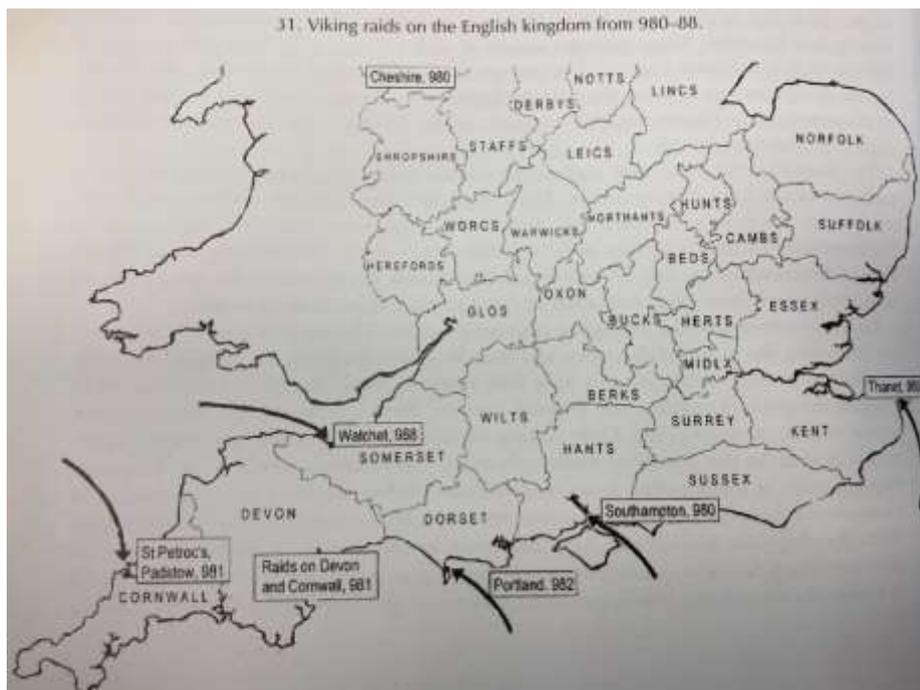
⁶⁵⁰ Roach, *Æthelred the Unready*, p. 193.

À l'image d'autres événements dramatiques d'époques lointaines, le massacre de la Saint-Brice présente aujourd'hui deux visages qui s'opposent l'un à l'autre. Il semble que cette distinction se soit effectuée dès les XVII^e et XVIII^e siècles, car alors que certains ont commencé à questionner les récits, d'autres ont continué à transmettre les représentations les plus dramatiques : David Hume fait œuvre d'historien en 1762, tandis qu'en 1799 Sharon Turner présente un massacre de la Saint-Brice guère différent de celui des moines bénédictins du Moyen Âge. Aujourd'hui, l'un de ces visages est porté par les spécialistes qui cherchent à rétablir la vérité historique en menant une étude critique des textes médiévaux et des indices archéologiques, afin de réhabiliter le roi Æthelred, de nuancer l'ampleur des violences et de mettre en garde contre les représentations abusives. L'autre visage de l'événement est celui qui est transmis dans la culture populaire : par la littérature, le théâtre et la poésie que j'ai évoqué ; aussi par un public non averti sur les blogs et dans les vidéos sur internet ; enfin par la série *Vikings : Valhalla* qui fait découvrir ou redécouvrir en 2022 le massacre à un large public tout en véhiculant les légendes et les mythes propres aux représentations médiévales fantasmées et confuses. Les représentations contemporaines du massacre de la Saint-Brice résultent aussi de la cohabitation de ces deux visions contraires.

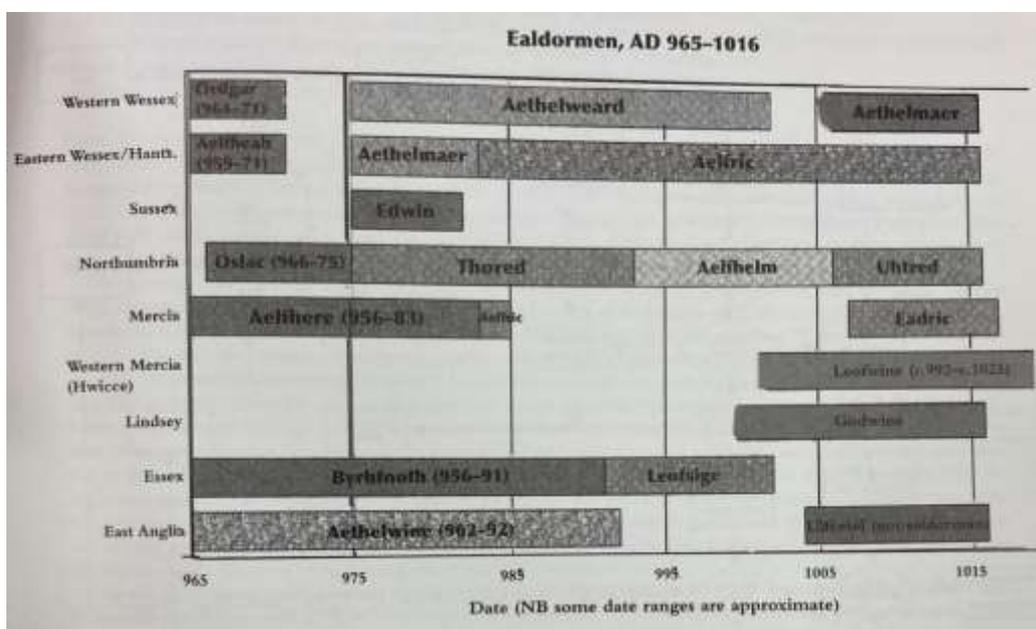
Il reste fascinant de concevoir qu'un événement décrit en si peu de mots par ses contemporains puisse être façonné au fil des époques et des récits pour aboutir à des représentations, devenues communes, si détaillées et si complètes. Un grand mystère plane encore sur le massacre de la Saint-Brice et ne s'estompera probablement jamais vraiment, ce qui contribue à nourrir sa légende et l'imaginaire populaire. Ce qui a pu n'être que la mise à mort de quelques dizaines de Danois est devenu un massacre global à l'échelle de l'Angleterre au point que certains parfois dressent des parallèles avec les épisodes génocidaires du XX^e siècle. Le déploiement d'un tel processus d'amplification fera écrire à E. A. Freeman : « voici comment croît une légende⁶⁵¹. »

⁶⁵¹ Freeman, *The History of the Norman Conquest of England*, vol. 1, p. 638.

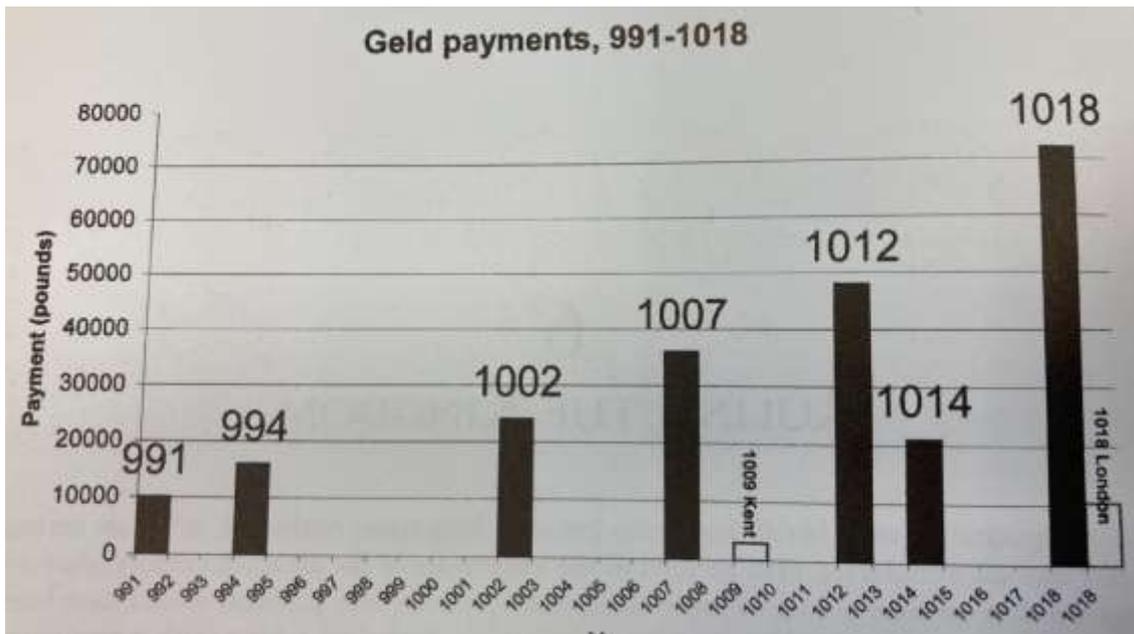
DOSSIER D'ANNEXES



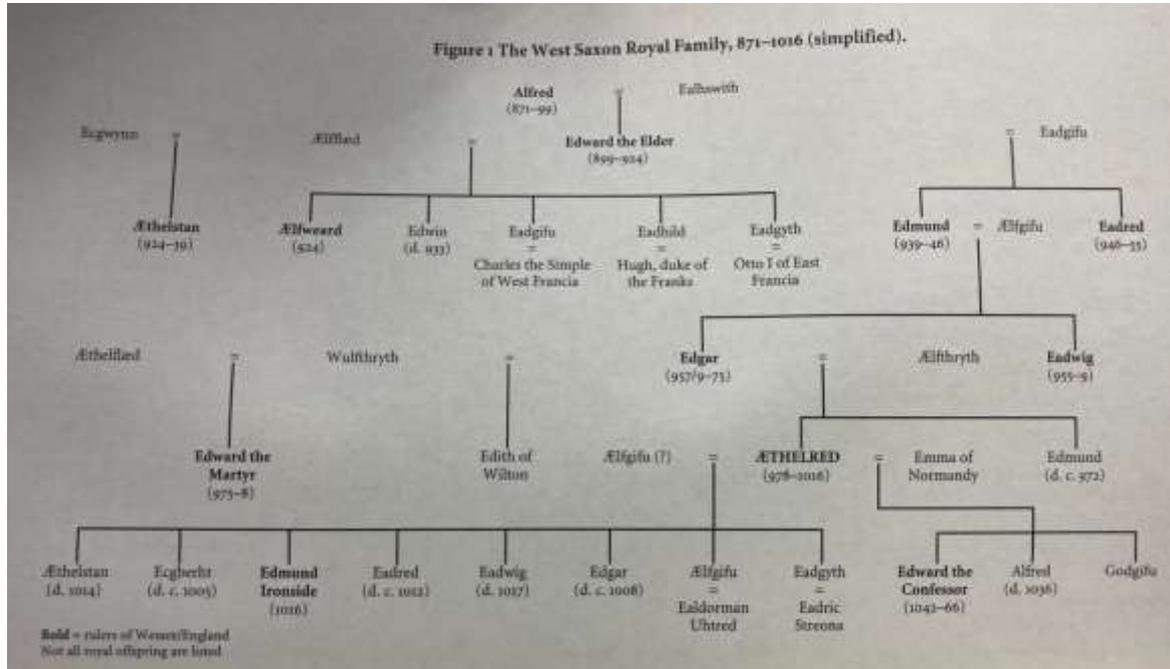
1. Carte des raids vikings en Angleterre entre 980 et 988 tirée de LAVELLE, Ryan, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, Stroud, Tempus, 2002, p.48. On y voit les différents comtés de l'Angleterre sous Æthelred II



2. Frise chronologique montrant la succession des *ealdormen* dans les différentes parties du royaume, tirée de LAVELLE, Ryan, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, Stroud, Tempus, 2002, p.151. On y voit notamment apparaître Ælfric en Hampshire (982-1016), Eadric en Mercie à partir de 1007, Byrhtnoth en Essex jusqu'à sa mort à la bataille de Maldon en 991 et Ulfcytel en Est-Anglie, bien qu'il n'en soit pas l'*ealdorman*.



3. Graphique regroupant les montants des différents tributs versés aux Danois par le gouvernement d'Æthelred II dans le cadre du *Danegeld*, tiré de LAVELLE, Ryan, *Aethelred II : King of the English 978-1016*, Stroud, Tempus, 2002, p.74.



4. Arbre généalogique simplifié de la famille royale de Wessex, depuis Alfred jusqu'aux enfants d'Æthelred II, tiré de ROACH, Levi, *Æthelred the Unready*, Yale English Monarchs, New Haven-Londres, Yale University Press, 2016, p. 1.

MS C, D, E et F, s.a. 1002

Her on ðissum geare se cyning gerædde 7 his witan
Cette année-là le roi ordonna avec ses conseillers (*witan*)
þæt man sceolde gafol gyldan þam flotan 7 frið wið hi niman
que l'on devrait payer le tribut pour la flotte et faire la paix avec elle
wið þon þe hi heora yfeles geswican sceoldan.
avec cela qu'ils devraient renoncer à leurs mauvaises actions.
Pa sende se cyning to þam flotan Leofsiges ealdorman,
Alors le roi envoya l'*ealdorman* Leofsiges à la flotte,
7 he ða þæs cyninges worde 7 his witena gryð wið hi gesette,
et alors sur la parole du roi et de ses conseillers il conclut une trêve avec eux,
7 þæt hi to metsunge fengon 7 to gafole,
et qu'ils recevraient des vivres et un tribut
7 hi ða þæt underfengon, 7 him mon ða gegeald .xxiiii. þusend punda.
et cela ils l'entreprirent, et on leur paya 24000 livres.
Pa ongemang þissum ofsloh Leofsiges ealdorman Æfics þæs cynges heahgerefan,
Alors au milieu de cela l'*ealdorman* Leofsiges assassina Æfics haut-intendant du roi,
7 se cyng hine ða utode of earde.
et le roi l'expulsa du pays.
7 þa on ðam ilcan Lenctene com seo hlæfdige Ricardes dohtor hider to lande,
Et ce même printemps la dame fille de Richard [= Emma] vint dans ce pays,
7 on þam ilcan sumera Ealdulf arcebisceop forðferde,
et ce même été l'archevêque Ealdulf mourut,
7 on þam geare se cyng het ofslean
et cette année le roi ordonna de tuer
ealle þa Deniscan men
tous les hommes danois
þe on Angelcynne wæron,
qui étaient en Angleterre,
ðis wæs gedon on Britius mæssedæg,
cela fut fait le jour de la fête de [saint] Brice
forðam þam cyninge wæs gecyð
parce qu'au roi on avait dit
þæt hi woldan hine besyrwan
qu'ils voulaient le piéger
æt his life 7 siððan ealle his witan
pour sa vie et aussi tous ses conseillers
7 habban sibþan þis rice butan ælcra widewedenesse.
et s'emparer ensuite de son royaume **sans aucune opposition.**

5. Traduction littérale de l'entrée 1002 des manuscrits C, D, E et F de la *Chronique anglo-saxonne* proposée par Alban Gautier. Les mots en rouge représentent un ajout présent uniquement dans le manuscrit F.

« Quare post acceptam cladem, suis in concionem vocatis, sic verba fecit: “Perpetuo mihi, principes, silendum esset, si nobis penitus paterni animi virtus in consilio dando, in regno bene administrando, aut militibus nostris robur in patria defendenda deesset. Equidem mortem pro patria praeclaram esse fateor, et me vel devovere pro regno nostro, vel in medios me mittere hostes paratus sum. Hic patriam video, et quicquid Anglorum est perditum iri, nisi mature sit provisum. Vincimur a Dacis non armis sed nostrorum prodicione. Paravi principio ingentem in hostem classem, quam perfidus Elfricus illi prodidit. Deinde saepius nostrorum itidem fraude infelici eventu dimicavimus, unde turpe foedus cum barbaris facere coacti fuimus, ut necessitati pareremus, quam oppido solus Deus superare potest. Quod quidem foedus ad perniciem nostram ictum est, quando impios hostes, apud quos nihil sancti, nihil veri est, illud ipsum contra quam ius fasque esset, ac extra spem nostram rumpere non puidit. Atque ita eo ventum est ut non modo timendum sit ne imperium amittamus, sed ne nomen nostrum non in perpetuum deleatur. Igitur cum hostes supra caput sint, vobis nunc, quibus scio mea semper curae fuisse mandata, libeat providere, consulere, patriaeque cadenti succurrere.” »

6. Texte en latin intégral du discours que Polydore Virgile prête à Æthelred II face à ses conseillers.

Polydore Virgile, *Anglica historia*, VII, 4.

Dane-Geld

A.D. 980-1016

It is always a temptation to an armed and agile nation
To call upon a neighbour and to say: -
"We invaded you last night – we are quite prepared to fight,
Unless you pay us cash to go away."

And that is called asking for Dane-geld,
And the people who ask it explain
That you've only to pay 'em the Dane-geld
And then you'll get rid of the Dane!

It is always a temptation for a rich and lazy nation,
To puff and look important and to say: -
"Though we know we should defeat you, we have not the time to meet you.
We will therefore pay you cash to go away."

And that is called paying the Dane-geld;
But we've proved it again and again,
That if once you have paid him the Dane-geld
You never get rid of the Dane.

It is wrong to put temptation in the path of any nation,
For fear they should succumb and go astray;
So when you are requested to pay up or be molested,
You will find it better policy to say: -

"We never pay *any*-one Dane-geld,
No matter how trifling the cost;
For the end of that game is oppression and shame,
And the nation that pays it is lost!"

7. Texte du poème *Dane-Geld* de Rudyard Kipling, publié pour la première fois en 1911.



8. Charnier de Ridgeway Hill, Dorset, découvert en 2009.



9. Charnier du St John's College, Oxford, découvert en 2008.



10. Pharaon rend la justice, dans *The Old English Hexateuch*, British Library, Cotton MS Claudius B.IV, f.59r. Pharaon et ses conseillers sont représentés sous les traits d'un roi anglo-saxon entouré de ses *witan*.

Nom du dirigeant	Score
1. Auguste	2 500
2. Hammurabi	2 250
3. Abraham Lincoln	2 000
4. Winston Churchill	1 900
5. Nelson Mandela	1 800
6. Catherine II	1 700
7. Ashoka	1 600
8. Marc Aurèle	1 500
9. Lech Wałęsa	1 400
10. Hatchepsout	1 300
11. Charles de Gaulle	1 200
12. Louis XV	1 100
13. Ivan le Terrible	1 000
14. Herbert Hoover	900
15. Louis XVI	800
16. Neville Chamberlain	700
17. Néron	600
18. Warren G. Harding	500
19. Æthelred le Malavisé	400
20. Marie Tudor Ire	300
21. Dan Quayle	0

11. Tableau de classement de fin de partie sur le jeu vidéo *Sid Meier's Civilization VI*. Le rang d'Æthelred II « le Malavisé » est 19^e sur 21.

Bibliographie

Manuscripts

London, British Library, MS Cotton Claudius B. VI, f. 100r-v. (S 902)

London, British Library, MS Cotton Vitellius E. XV, f. 5r. (S 909)

Cambridge, University Library, MS Add. 3020, f. 16r. (S 943)

Sources primaires

XI^e-XIII^e siècles

Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, éd. Schmeidler, Hanovre-Leipzig, Hahn, 1917.

Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, trad. Brunet-Jailly, Paris, Gallimard, coll. l'Aube des peuples, 1998.

Ælred de Rievaulx, *Genealogiae regum Anglorum*, éd. Migne, vol. 195, Paris, 1855.

The Anglo-Saxon Chronicle, éd. Thorpe, vol. 1, Londres, Longman, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 23, 1861.

The Chronicle attributed to John of Wallingford, éd. Vaughan, vol. 21, Londres, Offices of the Royal Historical Society, coll. Camden Miscellany, 1958.

Eadmer de Cantorbéry, *Vita S. Dunstani*, éd. Turner et Muir, Oxford, Clarendon Press, coll. Oxford Medieval Texts, 2006.

Encomium Emmae reginae, éd. Campbell et Keynes, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

Geffrei Gaimar, *Estoire des Engleis*, éd. Hardy, vol. 1, Londres, Eyre and Spottiswoode, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 91, 1888.

Guillaume de Jumièges, *Gesta Normannorum ducum*, éd. van Houts, vol. 1 et 2, Oxford, Clarendon Press, coll. Oxford Medieval Texts, 1992-1995.

Guillaume de Malmesbury, *Gesta pontificum Anglorum*, éd. Winterbottom, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, coll. Oxford Medieval Texts, 2007.

- Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. Stubbs, vol. 1, Wiesbaden, Kraus Reprint, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 90, 1964.
- Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. Mynors, Thomson et Winterbottom, vol. 1 et 2, Oxford, Clarendon Press, coll. Oxford Medieval Texts, 1998-1999.
- Henri de Blanford, *Annales*, éd. Riley, Londres, Longman, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 28, 1866.
- Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Arnold, Londres, Longman, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 74, 1879.
- Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, éd. Greeway, Oxford, Clarendon Press, 1996.
- Jean de Trokelowe, *Annales*, éd. Riley, Londres, Longman, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 28, 1866.
- Jean de Worcester, *Chronicon ex chronicis*, éd. Darlington et McGurk, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, coll. Oxford medieval texts, 1995.
- Matthieu Paris, *Chronica maiora*, éd. Luard, vol. 1, Londres, Longman, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 57, 1872.
- Matthieu Paris, *Flores historiarum*, éd. Luard, vol. 1, Londres, Eyre and Spottiswoode, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 95, 1890.
- Orderic Vital, *Historia Ecclesiastica*, éd. Chibnall, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, coll. Oxford Medieval Texts, 1969.
- Osbern de Cantorbéry, *Vita S. Dunstani*, éd. Winterbottom et Lapidge, Oxford, Clarendon Press, coll. Oxford Medieval Texts, 2012.
- Raoul de Diceto, *Abbreviationes chronicorum*, éd. Stubbs, vol. 1, Londres, Longman, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 68, 1876.
- Roger de Hoveden, *Chronica*, éd. Stubbs, vol. 1, Londres, Longman, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 51, 1868.
- Roger de Wendover, *Flores historiarum*, éd. Hewlett, vol. 1, Londres, Longman, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 84, 1886.
- Siméon de Durham, *Historia regum*, éd. Arnold, vol. 2, Wiesbaden, Kraus Reprint, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores (Roll Series), n. 75, 1935.
- Wace, *Le Roman de Rou*, éd. Holden, vol. 1, Paris, A. et J. Picard & Cie, 1970.
- William Rishanger, *Opus Chronicorum*, éd. Riley, vol. 2, Londres, Longman, coll. Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, n. 28, 1865.
- WHITELOCK, Dorothy (éd.), *The Anglo-Saxon Chronicle - A Revised Translation*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1961.
- WIGRAM, Spencer Robert (éd.), *The Cartulary of the Monastery of St. Frideswide at Oxford*, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, 1895.

XIV^e-XVI^e siècles

- COOPER, Thomas, *Cooper's Chronicle*, éd. 1565, Londres, Berthelet.
- FABYAN, Robert, *Fabyan's Chronicle*, vol. 1, Londres, Pynson, 1516.
- GRAFTON, Richard, *A Chronicle at large*, vol. 1 / 2, éd. 1809, Londres, Johnson.
- HOLINSHED, Raphael, *Holinshed's Chronicles of England, Scotland and Ireland*, éd. 1965, vol. 1, New York, Ams Press Inc.
- Pierre de Langtoft, *Chronique de Pierre de Langtoft*, éd. Wright et Hearne, vol. 1, Londres, Longman, coll. *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptorum*, n. 47, 1866.
- Polydore Virgile, *Anglica historia*, éd. 1846, Londres, Bowyer.
- Ranulf Higden, *Polychronicon*, éd. Lumby, vol. 7, Londres, Longman, coll. *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptorum*, n. 41, 1879.
- STOW, John, *A summarie of Englyshe chronicles conteynyng the true accompt of yeres, wherein euery kyng of this realme of England began theyr reigne, howe long they reigned: and what notable thynges hath bene doone duryng theyr reynes. Wyth also the names and yeares of all the baylyffes, custos, maiors, and sheriffes of the cite of London, sens the Conqueste, dyligently collected by Iohn Stovv citisen of London, in the yere of our Lorde God 1565. Whervnto is added a table in the end, conteynyng all the principall matters of this booke. Perused and allowed accordyng to the Quenes maiesties iniunctions*, Londres, Marshi, 1565.
- STOW, John, *The chronicles of England from Brute vnto this present yeare of Christ. 1580*, Londres, Newbery, 1580.
- Thomas Rudborne, *Historia maior*, éd. Wharton, Londres, Richard Chiswel, 1691.
- Thomas Walsingham, *Ypodigma Neustriae*, éd. Riley, vol. 1, Londres, Longman, coll. *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptorum*, n. 28, 1863.

XVII^e-XVIII^e siècles

- BAKER, Richard, *A Chronicle of the Kings of England, From the time of the Romans Government unto the Death of King James*, éd. 1670, Londres, George Sawbridge.
- BRADY, Robert, *A Complete History of England*, Newcomb, 1685.
- DANIEL, Samuel, *The collection of the historie of England*, éd. 1626, Londres, Waterson.
- ECHARD, Laurence, *History of England*, vol. 1, Londres, Tonson, 1707.
- GOLDSMITH, Oliver, *An history of England, in a series of letters from a nobleman to his son*, Londres, Newbery, 1764.
- GOLDSMITH Oliver, *The History of England, from the Earliest Times to the Death of George II*, vol. 1 / 4, Londres, Davies, Becket et De Hondt, 1771.

- HUME, David, *A history of England from the earliest times to the revolution in 1688*, vol. 1, éd. 1880, Londres, John Murray.
- MILTON, John, *The History of Britain*, éd. Fogle, vol. 5, New Haven-Londres, Yale University Press, 1971.
- RAPIN DE THOYRAS, Paul de, *Histoire d'Angleterre*, vol. 1, 2^e édition, La Haye, Alexandre de Rogissart, 1727.
- SPEED, John, *The history of Great Britaine under the conquests of ye Romans, Saxons, Danes and Normans Their originals, manners, warres, coines & seales: with ye successions, lives, acts & issues of the English monarchs from Iulius Cæsar, to our most gracious soueraigne King Iames*, Londres, Sudbury & Humble, 1614.
- TEMPLE, William, *An Introduction to the History of England*, Londres, Simpson, 1695.
- TINDAL, Nicolas, *The History of England*, vol. 1, 4^e édition, Londres, Knapton, 1757.
- TURNER, Sharon, *The History of the Anglo-Saxons*, vol. 2, 7^e édition, Londres, Longman, 1852.
- TYRRELL, James, *The general history of England, as well ecclesiastical as civil*, vol. 1, Londres, Henry Rhodes, 1700.

Travaux

Dictionnaires

BOSWORTH, Joseph et TOLLER, Thomas N., *An Anglo-Saxon Dictionary*, Oxford, Clarendon Press, 1898.

DELANDINE, Antoine F. et CHAUDON, Louis M., *Dictionnaire historique, critique et bibliographique, contenant les vies des hommes illustres, célèbres ou fameux de tous les pays et de tous les siècles, suivi d'un dictionnaire abrégé des mythologies, et d'un tableau chronologique des événements les plus remarquables qui ont eu lieu depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, vol. 23, Paris, Ménard et Desenne, 1822.

GAFFIOT, Félix, *Dictionnaire latin*, Paris, Hachette, 1934.

GODEFROY, Frédéric E., *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du 9^e au 15^e siècle*, Paris, Vieweg, 1883.

MATTHEW, Henri C. G. et HARRISON, Brian, *Oxford Dictionary of National Biography*, vols. 1, 18, 20, 27, 28, 46, 55, 56 ; Oxford, Oxford University Press, 2004.

SIMPSON, John A. et WEINER, Edmund S. C., *The Oxford English Dictionary*, 2^e édition, Oxford, Clarendon Press, 1989.

Travaux scientifiques

ABELS, Richard, « Paying the Danegeld: Anglo-Saxon peacemaking with vikings », dans SOUZA, Philip de et FRANCE, John, *War and Peace in Ancient and Medieval History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, pp. 173-192.

ALLAN, David, « Scottish Historical Writing of the Enlightenment », dans RABASA, José, SATO, Masayuki, TORTAROLO, Edoardo et al., *The Oxford History of Historical Writing: Volume 3: 1400-1800*, Oxford, Oxford University Press, 2012, pp. 497-517.

ANDERSSON, Theodore M., « The Viking policy of Ethelred the Unready », *Scandinavian Studies* 59, n. 3, 1987, pp. 284-295.

BAILEY, Anne E., « *Gesta Pontificum Anglorum*: History of Hagiography ? », dans THOMSON, Rodney M., WINKLER, Emily A. et DOLMANS, Emily, *Discovering William of Malmesbury*, Woodbridge, Boydell Press, 2017, pp. 13-26.

BAUDINO, Isabelle, « Les lieux de l'histoire dans les représentations de Samuel Wale (1714-1786) », *Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle* 1, n. 50, 2018, pp. 239-258.

BAUDUIN Pierre, « La papauté, les vikings et les relations anglo-normandes : autour du traité de 991 », dans GAUTIER, Alban et MARTIN, Céline, *Échanges, communications et réseaux dans le Haut Moyen Âge* :

études et textes offerts à Stéphane Lebecq, Turnhout, Brepols Publishers, coll. Haut Moyen Âge, n. 14, 2011, pp. 197-210.

BAUDUIN Pierre, « Quasi in domo propria sub securitate sanaretur: a peace agreement between King Swein Forkbeard and Duke Richard II of Normandy », *Early Medieval Europe* 29, n. 3, 2021, pp. 394-416.

BURTON, Pierre-André, *Ælred de Rievaulx 1110-1167: de l'homme éclaté à l'être unifié - essai de biographie existentielle et spirituelle*, Paris, Éditions du Cerf, coll. Histoire, 2010.

CAVENDISH, Richard, « The St Brice's Day Massacre », *History Today* 52, n. 11, 2002.

CHIBNALL Marjorie, *The Debate on the Norman Conquest*, Manchester, Manchester University Press, 1999.

CLAYTON, Mary, « Of mice and men : Ælfric's second homily for the feast of a confessor », *Leeds Studies in English* 24, 1993, pp. 1-26.

DALTON, Paul, « Geffrei Gaimar's *Estoire des Engleis*, Peacemaking, and the "Twelfth-Century Revival of the English Nation" », dans KENNEDY, Edward et MATCHINSKE, Megan, *Studies in Philology*, vol. 104, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 2007, pp. 427-454.

DALTON, Paul, « The Date of Geoffrey Gaimar's *Estoire des Engleis*, the Connections of His Patrons, and the Politics of Stephen's Reign », *The Chaucer Review* 42, n. 1, 2007, pp. 23-47.

DOWNHAM, Clare, « The Earliest Viking Activity in England? », *English Historical Review* 132, 2017, pp. 1-12.

FREEMAN, Edward A., *The History of the Norman Conquest of England, its causes and its results - the Preliminary History to the Election of Eadward the Confessor*, vol. 1, 5 et 6, Oxford, Clarendon Press, 1870-1879.

FREEMAN, Edward Augustus, *The History of the Norman Conquest of England, its causes and its results - the Effects of the Normand Conquest*, vol. 5, Oxford, Clarendon Press, 1876.

FREEMAN, Edward A., *The History of the Norman Conquest of England, its causes and its results - index volume*, vol. 6, Oxford, Clarendon Press, 1879.

GAUTIER, Alban, « Remembering and Forgetting Pagan Kings of the Danes in the Eleventh Century. Diverging Choices Within an Early Christian Dynasty », *Scandinavian Journal of History* 46, n. 3, 2021, pp. 285-303.

GENET, Jean-Philippe, « Historiographie et documentation dans la tradition anglaise », *Publications de l'École Française de Rome* 201, n. 1, 1994, pp. 227-250.

GILLINGHAM, John, *The English in the Twelfth Century. Imperialism, National Identity and Political Values*, Woodbridge, Boydell Press, 2000.

GRANSDEN, Antonia, *Historical Writing in England. c.550 - c.1307*, vol. 1, Londres, Routledge, 1974.

GRANSDEN, Antonia, *Historical Writing in England. c.1307 to the Early Sixteenth Century*, vol. 2, Londres, Routledge, 1982.

GUENEE, Bernard, *L'Occident aux XIVe et XVe siècles. Les États*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Nouvelle Clio, 1993.

- GUENEE, Bernard, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier-Montaigne, 1991.
- GUENEE, Bernard, « Histoires, annales, chroniques. Essai sur les genres historiques au Moyen Âge », *Annales. Economies, sociétés, civilisations* 28, n. 4, 1973, pp. 997-1016.
- GUERLAC, Othon, *Les citations françaises*, Paris, Armand Colin, 1931.
- HAY, Denis, *Polydore Vergile. Renaissance Historian and Man of Letters*, Oxford, Clarendon Press, 1952.
- HIGHAM, Nick J., *The Death of Anglo-Saxon England*, Stroud, Sutton Publishing, 1997.
- HOUTS, Elisabeth M. C. van, *The Gesta Normannorum ducum of William of Jumièges, Orderic Vitalis and Robert of Torigni*. vol. 1, Oxford, Clarendon Press, coll. Oxford Medieval Texts, 1992.
- HOUTS, Elisabeth M. C. van, « Wace as historian », dans KEATS-ROHAN, Katharine S. B., *Family Trees and the Roots of Politics - The Prosopography of Britain and France from the Tenth to the Twelfth Century*, Woodbridge, Boydell Press, 1997, pp. 103-132.
- JOHN, Eric, « War and Society in the Tenth Century: The Maldon Campaign », *Transactions of the Royal Historical Society* 27, 1977, pp. 173-195.
- KEMP, Ryan, « Advising the King: Kingship, Bishops and Saints in the Works of William of Malmesbury », dans THOMSON, Rodney M., WINKLER, Emily A. et DOLMANS, Emily, *Discovering William of Malmesbury*, Woodbridge, Boydell Press, 2017, pp. 65-80.
- KEYNES, Simon, « Re-reading King Æthelred the Unready », dans BATES, David, CRICK, Julia et HAMILTON, Sarah, *Writing Medieval Biography, 750-1250. Essays in honour of Professor Frank Barlow*, Woodbridge, Boydell, 2006, pp. 77-97.
- KEYNES, Simon, « A Tale of Two Kings: Alfred the Great and Æthelred the Unready », *Transactions of the Royal Historical Society 5th Series* 36, 1986, pp. 195-217.
- KEYNES, Simon, « The Declining Reputation of King Æthelred the Unready », dans HILL, David, *Ethelred the Unready: Papers from the Millenary Conference*, Oxford, British Archaeological Reports, coll. British Series, n. 59, 1978.
- KONSHUH, Courtney, « Anraed in their Unraed: The Æthelredian Annals (983-1016) and their Presentation of King and Advisors », *English Studies* 97, n. 2, 2016, pp. 140-162.
- LABORDERIE, Olivier de, *Histoire mémoire et pouvoir: les généalogies en rouleau des rois d'Angleterre (1250-1422)*, Paris, Classiques Garnier, 2013.
- LABORDERIE, Olivier de, « Les historiens anglais de la première moitié du XII^e siècle et la redéfinition de l'identité nationale », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n. 19, 2010, pp. 43-62.
- LAVELLE, Ryan, *Aethelred II: King of the English 978-1016*, Stroud, Tempus, 2002.
- LEPETIT, Jean, « La Normandie sous les premiers ducs d'après le *Roman de Rou* de Wace », *Art de Basse-Normandie*, n. 63, 1974, pp. 3-35.
- LESTREMAU, Arnaud, « Basileus Anglorum. La prétention impériale dans les titulatures royales à la fin de la période anglo-saxonne », *Médiévales. Langues, Textes, Histoire*, n. 75, 2018, pp. 197-226.

- MALBOS, Lucie, *Harald à la Dent bleue*, Paris, Passés Composés, 2022.
- METCALF, David M., « The Ranking of the Boroughs: Numismatic Evidence for the Reign of Æthelred II », dans HILL, David, *Ethelred the Unready: Papers from the Millenary Conference*, Oxford, British Archaeological Reports, coll. British Series, 1978, pp. 159-212.
- NEVEUX, François, *L'aventure des Normands - VIIIe-XIIIe siècle*, Paris, Perrin, coll. Tempus, 2006.
- O'BRIEN, Karen, « English Enlightenment Histories, 1750-c.1815 », dans RABASA, José, SATO, Masayuki, TORTAROLO, Edoardo et al., *The Oxford History of Historical Writing: Volume 3: 1400-1800*, Oxford, Oxford University Press, 2012, pp. 518-535.
- RIDYARD, Susan J., *The Royal Saints of Anglo-Saxon England: A Study of West Saxon and East Anglian Cults*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.
- ROACH, Levi, *Æthelred the Unready*, New Haven-Londres, Yale University Press, coll. Yale English Monarchs, 2016.
- ROACH, Levi, « Penitential Discourse in the Diplomas of King Æthelred “the Unready” », *Journal of Ecclesiastical History* 64, n. 2, 2013, pp. 258-276.
- ROWSE, Alfred L., « John Stow as an Historian. A Commemoration Address », *Transactions of the London & Middlesex Archaeological Society* 23, n. 1, 1971, pp. 15-18.
- SKEAT, Walter W., *The place-names of Hertfordshire*, vol. 2, Hertford, Austin & Sons, 1904.
- SONNE, Lasse C. A., « The Origin of the Seven-day Week in Scandinavia: Part 1/ The Theophoric Day-names », *Viking and Medieval Scandinavia* 10, 2014, pp. 187-209.
- STAFFORD, Pauline, *After Alfred: Anglo-Saxon Chronicles and Chroniclers, 900-1150*, Oxford, Oxford University Press, 2020.
- STAFFORD Pauline, « Ælfthryth », dans LAPIDGE, Michael, BLAIR, John, KEYNES, Simon et al., *The Wiley Blackwell Encyclopedia of Anglo-Saxon England*, Oxford, Wiley Blackwell, 2014.
- STAFFORD Pauline, « The Anglo-Saxon Chronicles, Identity and the Making of England », dans MORILLO, Stephen et NORTH, William, *Haskins Society Journal*, vol. 19, Woodbridge, Boydell Press, coll. Studies in Medieval History, 2008, pp. 28-50.
- STAFFORD, Pauline, *Queen Emma and Queen Edith: Queenship and Women's Power in Eleventh-Century England*, Oxford, Wiley Blackwell, 2001.
- STENTON, Frank M., *Anglo-Saxon England*, 3^e édition, Oxford, Oxford University Press, 2001.
- TAYLOR, John, *The Universal Chronicle of Ranulf Higden*, Oxford, Clarendon Press, 1966.
- TYERMAN, Christopher J., *Who's Who in Early Medieval England*, Londres, Shephard-Walwyn, 1996.
- WILCOX Jonathan, « The St. Brice's Day Massacre and Archbishop Wulfstan », dans *Peace and Negotiation: Strategies for Coexistence in the Middle Ages and the Renaissance*, Turnhout, Brepols Publishers, coll. Arizona Studies in the Middle Ages and Renaissance, n. 4, 2000, pp. 79-91.
- WILLIAMS, Ann, *Aethelred the Unready: The Ill-Counselled King*, Londres, A&C Black, 2003.

WILLIAMS, Ann, « “Cockles amongst the wheat”: Danes and English in the Western Midlands in the First Half of the Eleventh Century », *Midland History* 11, 1986, pp. 1-22.

WINKLER, Emily A. et DOLMANS, Emily, « Discovering William of Malmesbury: The Man and his Works », dans THOMSON, Rodney M., WINKLER, Emily A. et DOLMANS, Emily, *Discovering William of Malmesbury*, Woodbridge, Boydell Press, 2017, pp. 1-12.

WOOLF, Daniel, « Historical Writing in Britain from the Late Middle Ages to the Eve of Enlightenment », in: RABASA, José, SATO, Masayuki, TORTAROLO, Edoardo et al., *The Oxford History of Historical Writing: Volume 3: 1400-1800*, Oxford, Oxford University Press, 2012, pp. 473-496.

Sites web

Millesimo : <http://millesimo.irht.cnrs.fr>

The Electronic Sawyer : <https://esawyer.lib.cam.ac.uk/about/index.html>

Base de données « Prosopography of Anglo-Saxon England » (PASE) :
<https://pase.ac.uk/jsp/pdb?dosp=OPEN&st=PERSONS&ft=PERSON&value=-1&level=5>

Vidéos

« Documentaire : Vikings, les Mystères d'un Massacre » (à manier avec une extrême précaution) :
https://www.youtube.com/watch?v=K7J_8TEhzHI&t=1286s

« St. Brice's Day Massacre : A Viking Genocide? » :
https://www.youtube.com/watch?v=vms6_DboG8c

Représentations culturelles

Fiction historique

- BRACEWELL, Patricia, *Shadow of the Crown*, New York, HarperCollins, 2013.
- HOLLICK, Helen, *The Forever Queen*, Sourcebooks, 2004.
- MASTERSON, Aycee C., *The Iron Hand's Good Wife*, Blushing Books, 2013.
- SELLAR, Walter C. et YEATMAN, Robert J., *1066 and All That - a Memorable History of England, comprising all the parts you can remember, including one hundred and three Good Things, five Bad Kings, and two Genuine Dates*, Londres, Methuen & Co., 1931.
- TOLKIEN, John R. R., *The Lord of the Rings : The Two Towers*, Crows Nest, Allen et Unwin, 1954.

Théâtre

- BUFFINI, Moira, *Silence*, Londres, Faber & Faber, 1999.
- RIBMAN, Ronald, *The Ceremony of Innocence*, New York, Dramatist's Play Service, 1968.
- WILSON, Richard, *Æthelred the Unready*, Albany, Albany Records, 2002.

Poésie

- KIPLING, Rudyard, « Dane-Geld (A.D. 980-1016) », dans FLETCHER, Charles R. L. et KIPLING, Rudyard, *A School History of England*, Oxford, Clarendon Press, 1911.

Illustration

- CASSELL, John, *Cassell's Illustrated History of England*, vol. 1, Londres, Cassell, Petter et Galpin, 1865.

Série télévisée

- STUART, Jeb et Hirst, Michael, *Vikings : Valhalla*, Netflix, 2022.

